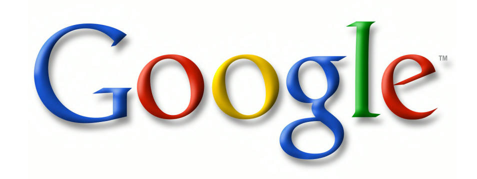
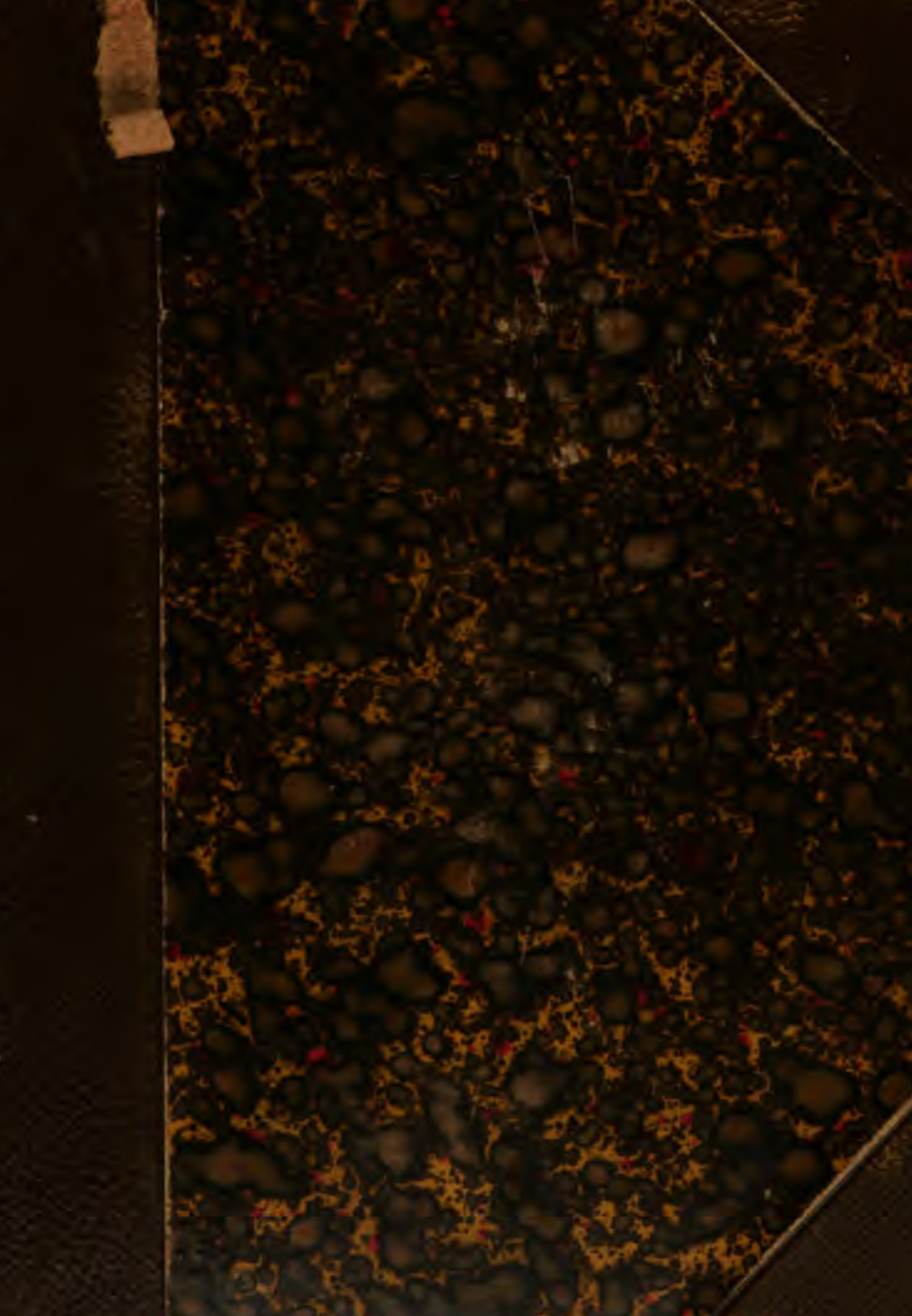
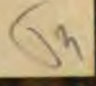





HARVARDIANAE
ET
VE
RI
TAS





A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Lessing et l'Antiquité. — Étude sur l'hellénisme et la critique dogmatique en Allemagne au XVIIIe siècle. — TOME I. 1894.......... 3 fr. 50

Lessing archéologue. — 1894.......... 2 — »

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Lessing et l'Antiquité. — TOME II.

LA HONGRIE

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

PAR

J. KONT

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU COLLÈGE ROLLIN
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,
28, RUE BONAPARTE, 28,

1896

LA HONGRIE

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

tions politiques entre la couronne de France et quelques-uns des chefs magyars qui combattaient la maison d'Autriche, plusieurs ouvrages ont paru sur cette contrée depuis 1848, date de la Révolution hongroise. Ce sont, pour la plupart, soit des études historiques, diplomatiques et économiques, écrites en grande partie d'après les documents allemands; soit des impressions de voyageurs dont plusieurs se sont montrés très sympathiques à la Hongrie. Mais la littérature, les travaux des savants, les efforts constants des Magyars pour se mettre au niveau des nations de l'Occident sont presque ignorés. C'est qu'en pareille matière il faut lire les sources hongroises, et cette tâche rebute même les plus intrépides. Nous nous sommes proposés de combler en partie cette lacune. Notre exposition est, il est vrai, très sommaire; dans notre *Introduction* nous avons dû passer rapidement sur les premiers siècles, mais nous nous sommes du moins efforcé de dire tout l'essentiel sur l'époque qui va de 1772 jusqu'à nos jours. Espérons que le temps viendra où le public français s'intéressera davantage aux travaux de détail sur la langue et la littérature hongroises. A l'occasion de cet anniversaire nous avons voulu seulement éveiller l'intérêt du public français pour ce pays. D'après le peu que nous pouvons donner dans ce cadre

restreint, le lecteur jugera s'il ne serait pas à souhaiter que tant de chefs-d'œuvre ne restassent pas inconnus en France. Le peuple magyar sérieusement étudié peut, au point de vue intellectuel, apporter sa pierre au grand édifice de la civilisation.

Nous exprimons nos meilleurs remercîments à M. Coloman Szily, secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, pour les nombreux documents bibliographiques qu'il a bien voulu mettre à notre disposition au cours de notre travail et pour le grand intérêt qu'il a pris à la publication de cet ouvrage. Nous tenons également à remercier notre ami, M. Augustin Bernard, docteur ès lettres, qui a bien voulu se charger de la revision du manuscrit et nous aider de ses excellents conseils.

Paris, le 12 septembre 1895.

J. K.

Prononcez : a = a anglais dans *fall;* á = a ; ai = aï ; e = è ; ei = eï ; ö = eu ; ew, eö (dans les noms propres) = eu ; u = ou ; ü = u ; c et cz = ts ; ch = tch ; cs = tch ; gy = dj ; h (toujours aspiré) ; j (comme en allemand) ; ny = gn ; s = ch ; sz = s ; zs = gé.

INTRODUCTION

I. — Les origines du peuple hongrois sont obscures. Les sources indigènes font défaut ; la plus ancienne chronique magyare, celle de l'Anonyme du roi Béla, ne remonte qu'au XIIIe siècle et présente un caractère légendaire. Seuls les écrivains byzantins contemporains de la conquête, puis les sources orientales qui parlent de la tribu magyare, fournissent quelques maigres renseignements.

Les études linguistiques et la philologie comparée donnent des résultats plus précis. La langue magyare n'est ni un idiome germanique ni un idiome slave, comme on se l'imagine parfois en France. Elle appartient à la grande famille ouralo-altaïque ; les études approfondies de Paul Hunfalvy et de Budenz en Hongrie, de Donner et de Castren en Finlande, ont établi qu'elle fait partie du groupe ougrien des idiomes de cette famille. Cependant cette théorie est attaquée avec une certaine vigueur par l'éminent voyageur et orientaliste Vámbéry, qui, dans son ouvrage *Sur l'origine des Magyars*, s'efforce de prouver que le magyar se

rattache au groupe turco-tatare. Mais les preuves qu'il apporte sont, au point de vue linguistique, peu convaincantes. Sans doute les éléments turcs sont nombreux dans la langue magyare, et les coutumes des Hongrois du moyen âge montrent beaucoup d'affinité avec celles des Turcs; mais ces faits s'expliquent par l'origine commune des deux races, qui appartiennent l'une et l'autre à la grande famille altaïque, puis par le contact qu'ont pu avoir avec des tribus turques certaines tribus magyares avant leur établissement dans les plaines du Danube, sans parler des effets de la domination des Ottomans en Hongrie pendant cent cinquante ans. On s'explique facilement que les deux peuples aient eu l'un sur l'autre une influence très prononcée.

Quoi qu'il en soit, le magyar est un idiome touranien, une langue agglutinante, qui s'est enrichie d'un certain nombre d'éléments slaves, germaniques, turcs et latins, mais qui a néanmoins conservé son caractère propre. La langue hongroise, qui a si peu changé depuis le moyen âge, était assez riche il y a mille ans; elle possédait non seulement les termes de la guerre, de la vie de famille, de l'agriculture, mais encore bon nombre de ceux de la vie sociale et politique. L'écriture, quoique nous n'en connaissions pas exactement les caractères, n'était pas inconnue. Aujourd'hui, la langue est extrêmement riche; elle possède un vocabulaire d'à peu près cent mille mots, des formes grammaticales très variées, deux sortes de conjugaisons pour le verbe, selon que le complément

direct est exprimé ou non, une abondance de proverbes et d'idiotismes vraiment remarquable. La quantité des voyelles — quinze pour vingt-cinq consonnes — est plus grande que dans n'importe quelle langue de l'Europe, ce qui permet aux poètes d'employer, outre le rythme national fondé sur l'accent, des mètres imités du grec et du latin et de marquer les longues et les brèves avec la même rigueur que les langues anciennes.

Nous ne savons à peu près rien de l'état social du peuple hongrois à l'époque où, ayant conquis en quelques années un vaste territoire, ses bandes se répandaient à travers l'Allemagne, jusqu'en France et en Italie, semant partout la terreur, comme jadis les Huns. Les anciens chroniqueurs, tels que l'Anonyme du roi Béla, Kézai, Turóczi, parlent d'une caste de chanteurs, nommés d'abord *igriczek,* puis *hegedösök,* sorte de rapsodes qui chantaient en s'accompagnant de leur violon. Il y avait certainement des chants qui concernaient les grands événements de la vie : la naissance, le mariage, la mort, et qui se rattachaient sans doute au culte des dieux. Outre cette poésie de circonstance, on distingue deux cycles de légendes nationales, dont l'un, appelé le *Cycle des Huns,* a pour héros Attila, l'Etzel du poème des Nibelungen; l'autre, le *Cycle des Magyars,* laissant presque de côté le grand conquérant Arpad, s'attache de préférence à son père, le duc Almos. La mère d'Álmos eut une vision prophétique et vit sortir de ses flancs un fleuve qui se répandait sur toute la terre. Ces cycles, même dans

les sèches analyses des chroniqueurs, montrent une certaine beauté poétique. Comme le fait observer le poète Arany, qui a utilisé en partie ces légendes dans sa *Mort de Buda,* les anciens Magyars possédaient probablement une épopée naïve qui a disparu dès que le christianisme se fut répandu parmi eux. La légende des Huns, telle que nous la montrent les Nibelungen, a-t-elle influé sur la poésie populaire magyare, ou bien les premiers apôtres du christianisme envoyés par l'évêque de Passau, Pilgrim (971-991), ont-ils rapporté cette légende en Allemagne, nous l'ignorons. Malgré les recherches des savants hongrois, la question n'est pas encore élucidée.

Un siècle après la conquête, le chant populaire, gardien fidèle des croyances païennes, dut se taire. Les ducs de la maison d'Arpad — Zoltán, Taksony et Geyza — préparèrent les voies à saint Étienne, le premier roi de Hongrie qui embrassa le christianisme. La constitution politique et ecclésiastique du royaume date de lui. Il eut le sens politique ou l'heureuse fortune de choisir pour son peuple le catholicisme de l'Occident et non la religion grecque. Il préserva ainsi son pays de la rigide orthodoxie orientale et prépara la voie à une entente avec les pays catholiques. Le pape Sylvestre II lui envoya, en l'an 1000, la couronne et le titre de roi apostolique; la peuplade asiatique entre dans l'histoire et dans la civilisation. La Hongrie fait partie dorénavant de la grande famille européenne. De même que Charlemagne fit une guerre acharnée aux croyances païennes

et détruisit avec le paganisme les restes les plus précieux de l'ancienne poésie germanique, de même les nombreux ecclésiastiques qui, sur l'ordre de saint Étienne, vinrent d'Allemagne et d'Italie, étouffèrent les germes de l'épopée nationale, de sorte que les plus anciens restes de la prose et de la poésie hongroises sont une oraison funèbre accompagnée d'un *Miserere* et une hymne à la Vierge [1]. Sans doute, les *hegedösök* n'avaient pas disparu, mais ils avaient changé les thèmes de leurs chants. Attila et Almos sont remplacés par la légende des saints, au nombre desquels nous trouvons le roi apostolique lui-même et un de ses descendants les plus illustres, saint Ladislas (1077-1095). Ce dernier combat les Cumans, tribu païenne de la Hongrie qui ne voulait pas se soumettre au christianisme.

Pendant les trois siècles que dura la dynastie des Arpad (1000-1301), la littérature, l'enseignement et les arts, à en juger d'après les faibles indices que l'on possède, ne furent pas négligés. Saint Étienne disait qu'un pays qui n'avait qu'une langue était un pays faible; il appela donc des colons allemands. Des Italiens vinrent aussi et apprirent aux Magyars

1. L'oraison funèbre *(Halotti beszéd)* est conservée dans un manuscrit du XIII[e] siècle, au Musée national de Budapest. Ce fragment de deux cent soixante-treize mots occupe deux pages d'un manuscrit latin et date du XII[e] siècle. Pray l'a fait connaître le premier. L'Hymne à la Vierge — soixante-dix mots — est un fragment copié sur la couverture d'un manuscrit de Kœnigsberg. Ces deux monuments ont été l'objet de nombreuses études.

à lire et à écrire, car la langue primitive s'écrivait avec des caractères accadéens selon les uns, glagolitiques selon d'autres, qu'il fallait accommoder à l'alphabet romain. Mais l'invasion de l'étranger tarit dans sa source même la littérature nationale ; elle ne se réveillera de sa léthargie qu'à l'époque où, avec la Réforme commencent à tomber les barrières qui séparent le peuple des lettrés de culture latine. La littérature latine de l'Occident trouve de fervents protecteurs dans quelques-uns des Arpad, comme Béla Ier (1061-1063), saint Ladislas, Béla III (1173-1196) et Béla IV (1235-1270), mais surtout dans Coloman (1095-1114), surnommé « l'Amateur des livres ». Sous le règne de ce dernier, des étudiants magyars commencent à aller à l'étranger et nous trouvons leurs traces dans les universités de Paris et de Bologne. La *Société du Christ*, à Esztergom (Gran), pourvoit aux dépenses des étudiants pauvres. Dans le pays même, nous voyons, vers le milieu du XIIe siècle, une université à Veszprém, plus ancienne que les universités allemandes. Elle fut fondée par Béla III qui, élevé à la cour de Byzance, avait beaucoup de goût pour les lettres ; Béla prit pour modèle l'université de Paris, que lui avait fait connaître sa femme, Marguerite, sœur du roi de France, Philippe II. Malheureusement, cette école fut détruite par un incendie en 1276 et disparut à la mort du dernier des Arpad [1].

1. Elle est mentionnée pour la première fois dans une bulle d'Innocent IV, de 1246.

En dehors de cette université, la théologie, les éléments de l'histoire et des sciences furent enseignés à Pannonhalma et à Esztergom. Pannonhalma, la célèbre abbaye de Martinsberg, a un glorieux passé dans les annales de la Hongrie. Elle reflète fidèlement le développement du catholicisme et de l'instruction dans ce pays. C'est la maison-mère des Bénédictins de Hongrie; son premier abbé, Astrik, avait été le précepteur de saint Étienne. Richement dotée par ce roi, l'abbaye montra la première sur ses tours la croix apostolique et ses moines ont les premiers porté l'Évangile parmi les Hongrois. Quant à Esztergom, ce fut, depuis saint Étienne, la métropole ecclésiastique du royaume. Dans les écoles claustrales on adopta le plan d'études de l'Occident et on enseigna les sept arts libéraux. A Székes-Fehérvár (Albe-Royale), Csanád, Györ (Raab), Bude, Sümegh, Tapolcza et dans le Szepes (Zips), il y eut des écoles de ce genre. Dans les écoles des villages, destinées à l'instruction des fils des *jobbágyok*, c'est-à-dire des serfs, l'instruction était purement religieuse.

Sauf deux fragments linguistiques, on n'a conservé de cette époque aucun ouvrage en langue magyare. Les chroniques qu'on édite aujourd'hui avec beaucoup de soin, sont toutes en latin. Parmi ces chroniques, les *Gesta Hungarorum* de l'Anonyme du roi Béla III racontent la conquête du pays et ses gloires militaires jusqu'à l'avènement de saint Étienne. Simon Kézai a vécu sous Ladislas IV, surnommé le Cuman (1272-1290). Il était

d'origine magyare. Sa chronique commence par Nemrod et finit par le récit de la victoire de Ladislas sur les Cumans en 1282. Le premier livre parle des Huns, le second des Magyars. C'est là que nous trouvons les traces des anciens cycles épiques qui furent remplacés peu à peu par le cycle des rois de la maison des Arpad.

Les plus anciens vestiges de l'art magyar remontent aussi à cette époque. Le christianisme triomphant a élevé partout des églises dans le même style qu'en Occident : le style roman. Telle a dû être la belle basilique de Saint-Étienne dans la capitale du pays, Albe-Royale. La cathédrale de Pécs (Fünfkirchen), celle de Ják avec sa belle ornementation, peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux monuments du même genre. La vieille basilique d'Esztergom, bâtie sous l'archevêque Job, était célèbre au XII[e] siècle. — La sculpture n'a laissé qu'un monument vraiment national : le tombeau du roi Pierre (1038-1041), représentant des scènes de la vie de Samson et de Hérode. Le tombeau de Ladislas I[er], à Nagy-Várad (Grosswardein), qu'un nommé Dionyse et son fils Tekus avaient sculpté, les bustes en or et en argent de saint Étienne, de Ladislas, de Koloman, d'Emerich et de Giselle, n'existent plus que dans la légende. Les peintures qui décorent les murs de plusieurs églises — Veszprém et Turnicsa — représentent des scènes de la vie du roi saint Ladislas. Quant à la musique magyare elle fit, dit-on, les délices des habitants de Kiew, lors-

qu'en 1151, les Hongrois firent leur entrée dans cette ville [1].

II. — Après l'époque païenne et l'époque des Arpad, une troisième période de la vie du peuple hongrois commence à la mort du dernier roi de cette dynastie. Elle s'étend de la mort d'André III jusqu'à la funeste bataille de Mohács (1301-1526). C'est le temps où les maisons des Anjou, des Luxembourg, des Hunyadi et des Jagellons ont tour à tour gouverné le pays. La Hongrie atteint sous les Anjou le plus haut degré de sa puissance. C'est avec mélancolie qu'en parlent les poètes dans notre siècle, lorsqu'ils voient leur pays lutter contre la maison d'Autriche pour revendiquer ses droits séculaires. « Grand et puissant par les armes et la conquête, s'écrie Petöfi, honoré et redouté fut un jour le Magyar sur la terre. Au nord, à l'est, au sud, l'armée errante des étoiles cherchant le repos s'immergeait dans l'océan magyar. » En effet, après quelques années de lutte contre le Prsemysl Venceslas et le duc bavarois Otton, les Anjou de Naples, que des liens de parenté unissaient aux derniers Arpad, prennent possession du trône. Sous le règne de Charles Robert (1308-1342) et de son glorieux fils, Louis, surnommé le Grand (1342-1382), la Hongrie est respectée au dehors et ses frontières sont baignées par trois mers, car Louis était en

1. Sur la vie artistique de cette époque, on peut consulter les nombreuses études de Henszlmann et de Rómer.

même temps roi de Pologne. Si les Italiens dominent à la cour de Charles Robert, dans celle de Louis du moins les Magyars remplissent les plus hautes charges. L'Italie commence à exercer son influence dans les écoles et dans les arts ; les corporations d'artisans se constituent, quelques villes, où le commerce se développe et enrichit les colons allemands, obtiennent le titre de « ville royale ». Leurs habitants forment peu à peu l'intermédiaire entre les nobles et les serfs qui habitent la campagne. Mais la prospérité ne dura pas longtemps. Avec Sigismond (roi et empereur, 1387-1437), commencent les troubles hussites et les guerres contre les Turcs qui devaient terminer si tristement cette période. C'est alors que la Hongrie avec son vaillant chef, Jean Hunyad, défend le christianisme de l'Occident contre l'invasion turque et devient, comme dit Michelet, le sauveur de l'Occident et le rempart de la civilisation. L'ennemi est refoulé pour un certain temps et l'un des fils de Hunyad, Mathias Corvin, monte sur le trône (1458-1490). Sa cour devient le centre de la Renaissance en Hongrie. Il est vrai que cette culture importée par les humanistes italiens n'avait pas de caractère national, mais elle aurait pu donner les meilleurs résultats si, après la mort du grand roi, son héritage n'était pas tombé entre les mains inertes des Jagellons qui préparèrent la défaite de Mohács. Cette bataille et la domination turque qui s'ensuivit, les luttes contre la maison d'Autriche et les guerres de religion, sont les principales causes de l'état déplo-

rable où la littérature, l'enseignement et les arts sont tombés dans les siècles suivants. Le mouvement humaniste, si prononcé sous Mathias, se trouve tout à fait arrêté.

Les productions littéraires de cette époque sont d'une grande faiblesse; la plupart ont un caractère exclusivement religieux et ne méritent même pas qu'on s'y arrête. Rien de la brillante poésie lyrique de la France ou de l'Allemagne au moyen âge. Le mouvement hussite a pour conséquence une traduction de la Bible par deux Franciscains; quelques fragments en sont conservés dans deux manuscrits de Vienne et de Munich. Une légende de sainte Marguerite, fille du roi Béla IV, rédigée par une nonne, Léa Ráskai; la légende de sainte Catherine, des chants religieux, une hymne à la Vierge imitée de saint Bernard, représentent la poésie. Tous ces monuments intéressent plutôt le philologue que l'historien de la littérature. La poésie populaire cependant continue à célébrer par la bouche des *hegedösök* les événements les plus importants de la vie nationale : les malheurs de la famille Zách, dont le chef, Félicien, s'est précipité épée nue sur Charles Robert et sa famille, parce que le frère de la reine avait déshonoré sa fille ; les tourments de Sigismond dans l'Enfer; les victoires de Hunyadi sur les Turcs; une plainte sur la mort de Mathias Corvin. La légende de Toldi, si magistralement renouvelée de nos jours par Arany, date également de cette époque. Le plus ancien chant hongrois qui s'inspire de l'histoire nationale est celui de *La*

Prise de Pannonie, qui date du xve siècle. Le poète inconnu a traité une légende nationale, mais il l'a fait en homme qui sait son latin. Un autre anonyme a chanté *La Prise de Szabács,* forteresse sur la Save, élevée par le sultan Mohamet et prise par les Hongrois en 1476. C'est une chronique rimée.

Plus importants que les monuments littéraires sont le développement des écoles et la fondation de la première société savante en Hongrie. L'université de Veszprém avait disparu, mais à sa place s'élevait bientôt celle de Pécs (Fünfkirchen), fondée par Louis le Grand en 1367. Cette école fut confirmée par une bulle du pape Urbain V, datée d'Avignon du 1er septembre 1367. L'acte est presque identique à celui qui confirmait l'université de Vienne. Le pape, par crainte des docteurs hérétiques, n'avait pas accordé à ces deux universités l'enseignement de la théologie. Le traitement des professeurs en Hongrie était très élevé pour le temps : 300 marcs en argent (selon notre monnaie, 7,200 francs), tandis que nous voyons, vers la fin du xve siècle, à Leipzig, des traitements de 100 florins, à Bâle de 80, à Tubingue de 120. L'université avait trois Facultés; la Faculté de droit surtout était florissante, grâce à quelques maîtres italiens. La haute compétence et le grand savoir du jurisconsulte Verböczy qui, sous les Jagellons, a codifié la loi magyare dans son *Tripartitum,* est la meilleure preuve de la vitalité de ces études. L'université, qui réunissait quatre mille élèves, périt probablement entre 1543 et 1547, lorsque la ville tomba

entre les mains des Turcs. A Mohács trois cents élèves de cette école sont restés sur le champ de bataille.

Sigismond a fondé à Bude la *Sigismundea*, ou, comme on l'appelle faussement, *Sundensis* [1], probablement en 1389. Elle ne vécut que peu de temps et fut remplacée par celle du roi Mathias à Presbourg, l'*Academia Istropolitana*, fondée en 1467. Le grand roi voulait y concentrer toutes les forces vives de la nation et retenir dans le pays la jeunesse studieuse qui allait à Paris, à Vienne, à Bologne, à Ferrare et à Padoue. Le pape Paul II, sur les instances de Vitéz et de Janus Pannonius, avait accordé la bulle et permis d'organiser cette école sur le modèle de celle de Bologne, mais il est probable qu'on a suivi le plan de l'université de Paris et des universités allemandes. A Presbourg la proximité de la florissante école viennoise devait exciter l'émulation. Vitéz, chancelier de cette université, en fut véritablement l'âme; le célèbre

1. Selon Eugène Abel (*Nos Universités au moyen âge*, 1881) le nom *Sundensis* est une erreur de Ulrik de Reichenthal, contemporain du concile de Constance (1415), qui a confondu cette école avec celle de Bude (Budensis), une ville nommée Sundens n'existant pas en Hongrie. Quoi qu'il en soit, l'université hongroise était représentée au concile par six professeurs, dont deux théologiens, un médecin, trois jurisconsultes auxquels se joignit un *magister artium*. Ils firent bonne figure parmi les délégués des universités de Paris, Cologne, Vienne, Heidelberg, Prague, Londres, Erfurth, Heldenbourg, Avignon, Cracovie et Oxford, quoique les Hongrois eussent compté parmi la *Natio Germanica*.

Regiomontanus y enseigna, cent ans avant Galilée, le mouvement de la terre. Après la mort de Vitéz (1472) elle décline vite et disparaît au moment de la lutte entre Wladislas II et Maximilien (1492).

L'université de Bude, fondée par Mathias, avant la disparition de celle de Presbourg, ne fut jamais bâtie. Le roi voulait en faire la plus grande école de l'Europe et souhaitait qu'elle pût recevoir un nombre presque illimité d'élèves. Mathias dut finalement se contenter d'établir dans un monastère une école de théologie où l'on enseignait aussi les arts libéraux. Le directeur en était Pierre Niger de Wurzbourg, qui avait fréquenté Montpellier, Salamanca, Fribourg et Ingolstadt (mort en 1481). Brandolini, Ugoletti, Bonfini, Galeotto Marzio, qui vivaient à la cour de Mathias, n'étaient pas professeurs à cette université.

Sous Wladislas II (1490-1516) et sous Louis II (1516-1526) nous constatons la décadence, puis la chute complète de ces écoles. L'université de Pécs se maintient quelque temps encore seule après le désastre de Mohács. Cependant les besoins intellectuels étaient alors trop grands pour que le pays restât longtemps sans enseignement supérieur; aussi verrons-nous le primat Nicolas Oláh fonder, en 1555, l'université de Nagy-Szombat (Tyrnau), qui devint le centre des études supérieures.

De ces écoles sortirent de nombreux historiens, des philosophes et des orateurs; parmi ces derniers se détache la figure imposante de Pelbart de Temesvár qui prêcha sous Mathias Corvin et dont

les œuvres montrent beaucoup de vigueur et d'éclat [1]. Beaucoup d'étudiants allèrent, en outre, avec l'aide des prélats comme Vitéz et Bakács, dans les universités étrangères, non pas comme auparavant à Paris et à Bologne, mais de préférence à Vienne, à Prague et à Cracovie.

Le nombre des bibliothèques augmentait sans cesse sous Louis le Grand et Sigismond, mais c'est surtout à la Renaissance hongroise qu'on en compta un grand nombre. La plus célèbre était la *Corvina*, à Bude. Mathias en fut le fondateur. Il la dota richement et en fit une des plus belles de l'Europe. Il fit acheter les manuscrits des auteurs grecs et latins, il employait quatre copistes à Florence, trente à Bude. Chaque volume avait une reliure luxueuse aux armes du roi. Il ne reste aujourd'hui de tous ces trésors que cent trente volumes, dispersés dans les bibliothèques de l'Europe. La vente partielle de cette belle collection commença déjà sous les Jagellons, toujours pressés d'argent; les soldats autrichiens et les Turcs emportèrent le reste. Quelques-uns des précieux volumes, trente-cinq, furent restitués par le sultan Abdul-Azziz en 1877; ils sont maintenant gardés à la Bibliothèque universitaire de Budapest [2].

La première Société savante date également de cette époque. La *Sodalitas litteraria Danubiana*,

1. Ses ouvrages latins : *Sermones de Sanctis Pomerii, Sermones de tempore, Sermones quadragesimales*, étaient répandus dans toute l'Europe.

2. Csontosi et Abel en ont donné une description détaillée.

fondée par Conrad Celtes en 1497, comptait parmi ses membres Augustinus Olomucensis (d'Olmütz), Jérome Balbus, Valentin Krausz, Georges Neideck, les deux Piso, Jean Schlechta et Jean Vitéz le jeune; elle s'exerçait, comme les sociétés italiennes, à faire des vers latins et un peu de science. Son influence sur la littérature nationale fut nulle : d'abord, parce qu'elle disparut trop tôt pour entrer en contact avec les écrivains du pays, puis parce qu'elle ne cultivait que le latin devenu, depuis le règne de Louis le Grand, la langue officielle pour ainsi dire de la cour et des tribunaux.

C'est encore sous Mathias, en 1472, que le prieur de Bude, Ladislas Geréb, appela l'imprimeur Hess en Hongrie et l'installa à Bude. C'est en 1473 que le premier livre y fut imprimé, en latin; il porte le titre de *Chronique de Bude*, de sorte que la Hongrie arrive la sixième, après l'Allemagne, l'Italie, la France, les Pays-Bas et la Suisse, parmi les pays qui avaient alors des imprimeries.

Le développement des arts marchait de pair avec celui de la vie littéraire et scolaire. Le style roman fut remplacé par le style gothique. Le savant Ipolyi évalue à cinq mille le nombre des monuments de ce style. Les plus importants sont les cathédrales de Kassa (Kaschau), de Nagy-Szombat, de Zagrab et de Bude, l'Hôtel de Ville de Bártfa (Bartfeld) et le castel de Vajda-Hunyad. Dans la sculpture, grâce à l'influence des maîtres italiens si nombreux à la cour de Louis le Grand et de Mathias, l'allégorie disparaît et fait place à un art plus simple dont les

plus beaux spécimens se trouvent dans la cathédrale de Kassa et à l'abbaye de Pannonhalma. La sculpture sur bois fait de grands progrès; au Mausolée d'Albe-Royale se trouvait la statue en marbre de Louis le Grand; celle de saint Ladislas, en bronze, entourée des bustes des autres rois canonisés, se voyait sur le parvis de la cathédrale de Nagy-Várad. Ces statues étaient l'œuvre d'artistes hongrois: Georges et Martin Kolozsvári. Le roi Sigismond, Jean Hunyad, Mathias et Ladislas V avaient également leur statue à Bude. Tous ces monuments ont disparu pendant l'invasion des Turcs. La peinture était très cultivée sous les Anjou; nous connaissons encore soixante fresques datant de cette époque, la plus célèbre se trouve à Szepesváralja et représente Charles Robert recevant la couronne de Hongrie des mains de la Vierge. Les connaisseurs voient dans cette œuvre l'influence de l'École de Sienne. Sous Mathias, les Italiens ornent les églises et les chapelles. Philippe de Ozora, préfet du royaume, appelle Masolino qui travaille pendant plusieurs années à Ozora et à Fehérvár. Louis II avait comme peintre de la cour Giulio Clovio; Antoine Ajtós, le père d'Albert Durer [1], excellait dans l'orfèvrerie.

La musique était également cultivée; Mathias dépensait de grosses sommes pour la maîtrise de

1. Durer est le nom germanisé de Ajtós (ajtó = la porte). Sur la Renaissance sous Mathias, voy. l'étude de F. Riedl, dans la *Budapesti Szemle*, nov. 1893.

Bude, et un ablégat de Sixte IV écrit qu'il n'en a point entendu de meilleure. Louis II, l'infortuné roi tombé à Mohács, eut pour maître de chapelle Thomas Stolzer, dont les chœurs étaient célèbres dans toute l'Allemagne, puis Lang. En 1513, Étienne Monetarius de Selmecz écrivit le premier traité théorique du chant.

III. — La bataille de Mohács mit fin à cette belle floraison. Jamais la vie intellectuelle d'une nation ne fut arrêtée si brusquement que celle de la Hongrie par ce désastre. Les Turcs, longtemps repoussés par le génie militaire de Hunyadi, de son fils Mathias, de Kinizsi et de Báthory, inondent maintenant le pays, dévastant et pillant. Les habitants errent par milliers dans les forêts; d'autres sont envoyés comme esclaves sur « les flots blonds » du Danube jusqu'à Constantinople. « On ne possédait plus rien, dit le poète Charles Kisfaludy dans sa belle élégie *Mohács*, le Magyar était devenu étranger dans son propre pays et le croissant brillait insolemment sur les tours de ses villes. » Mais d'autres malheurs étaient réservés à la Hongrie. Après la mort tragique du jeune roi Louis II, la maison des Habsbourg, unie à plusieurs reprises par des mariages avec les rois de Hongrie, veut annexer la Hongrie aux États autrichiens, se fondant sur le fait que Louis II avait épousé Marie, sœur de Ferdinand. De là une lutte deux fois séculaire (1526-1711) qui a épuisé les forces vives du pays. Jusqu'en 1540 Ferdinand I[er] n'était pas reconnu comme roi

de Hongrie; ce n'est qu'après la mort du jeune Zápolya, soutenu par François I[er], que les Habsbourg entrent en possession de la partie de la Hongrie qui n'était pas occupée par les Turcs. La Transylvanie leur a échappé jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle.

Pendant que la politique et la domination turque divisent le pays en trois parties, la Réforme jette le trouble dans les consciences. Dans un pays où le clergé était à la tête des écoles et exerçait par ses vastes propriétés une influence considérable sur les habitants, la Réforme devait rencontrer des résistances. Pourtant la Hongrie est, après l'Allemagne, le pays où la nouvelle croyance s'est propagée le plus rapidement. C'était une arme de plus contre la catholique Autriche. La lutte fut moins sanglante que la guerre contre les Turcs : elle fit couler des flots d'encre, non de sang. Les deux camps hostiles font tous leurs efforts pour convaincre les fidèles; ils rivalisent par des traductions de la Bible, par des écrits dogmatiques et moraux. La prose hongroise, inconnue jusque-là, se développe dans toute une série d'ouvrages de ce genre. Au bout d'un siècle, la littérature peut montrer avec fierté une excellente traduction de la Bible par Gaspard Károlyi, semblable, quant à ses effets, à la Bible de Luther. Pour élever la jeunesse dans les nouvelles doctrines, Heltai, Ozorai, Mathias Biró de Déva, surnommé le Luther magyar, Pierre Juhász dit Melius, apôtre du calvinisme à Debreczen, rivalisent d'efforts. Dans la partie orientale de la

Hongrie, en Transylvanie surtout, de nombreuses écoles protestantes sont fondées. Quoique la langue de l'enseignement reste le latin, quelques réformateurs s'appliquent à composer en hongrois les premiers livres de classe. Les imprimeries, négligées après les premiers essais sous Mathias Corvin, deviennent de puissants auxiliaires dans ce combat; de grands seigneurs en établissent dans leurs propriétés et chargent de leur direction des professeurs, formés pour la plupart à Wittemberg. Il y avait vingt-huit imprimeries de ce genre au XVI[e] siècle, sans compter les nombreuses presses à main dont se servaient quelques réformateurs et des poètes ambulants. Le premier livre hongrois sorti de ces imprimeries est une traduction des épîtres de saint Paul par Benoît Komjáti.

On peut diviser cette époque, qui va de la bataille de Mohács jusqu'à la paix de Szatmár (1526-1711), en deux périodes bien distinctes; la paix de Vienne (1606) en marque la limite. Dans la première, surnommée la période protestante, la Réforme triomphe; dans la seconde, la réaction catholique se fait sentir. Le foyer intellectuel et national, au XVI[e] siècle, se trouve presque exclusivement en Transylvanie. Les princes de ce pays sont des nobles Magyars qui se servent de l'idiome national même dans leur correspondance avec les pachas turcs, et c'est un signe caractéristique que même les Hospodars de la Valachie, de la Moldavie et plusieurs nobles de Pologne parlent le hongrois. L'activité littéraire se manifeste d'abord dans les

récits bibliques et historiques, dans les exhortations morales et religieuses ; puis on aperçoit les premiers rudiments de la fable et du drame. Les *Gesta Romanorum* et *Boccace* défrayent les histoires et les récits en prose. Les auteurs de récits bibliques sont des pasteurs ou des instituteurs qui font leur besogne sans élan poétique. Ils comparent souvent le triste sort de la Hongrie à celui des Juifs dans la captivité; ils reprochent aux grands et aux nobles leur vie parasite et oisive et s'épanchent en véritables jérémiades. Gabriel Pesti (1536) et Gaspard Heltai (1566) accommodent leurs apologues aux besoins du temps et font de la fable ésopique une leçon de morale à l'instar des fabulistes allemands de la Réforme. Les drames scolaires font également leur apparition; ils sont cultivés surtout par les Jésuites, mais les protestants ne les négligent pas non plus. *L'Électre* de Bornemisza en est le plus ancien échantillon (1558). Les *Moralités* trouvent des imitateurs; ainsi la *Théophanie* que Hans Sachs et Selneccerus avaient adaptée pour les écoles, est imitée par Laurent Szegedi (1575). Nous y voyons Adam, Ève et leurs enfants; Caïn récalcitrant est puni par le Seigneur; Abel est institué pasteur et Seth est chargé des soins de la communauté. On cite même deux pièces de théâtre de Sztárai, pasteur de Tolna : *Le Mariage des curés* (1550) et *Le Miroir du véritable ecclésiastique* (1560). L'auteur y prêche la doctrine luthérienne en action. Un anonyme cloue au pilori le grand seigneur Balassi Menyhárt, qui, pour conserver ses biens, abjura le protestantisme.

Les chroniques de Sébastien Tinódi (1505-1556), surnommé le Joueur de Luth, sont des documents historiques de grande importance. Après avoir combattu vaillamment contre les Turcs, Tinódi va de château en château, chantant ses mélopées dont les sujets sont tirés de l'histoire contemporaine. On le trouve partout où la vie nationale se manifeste, dans les assemblées politiques, au quartier général de l'armée, au milieu des batailles, uniquement préoccupé de recueillir des faits précis pour ses poèmes. Ces essais n'ont pas grande valeur en eux-mêmes, mais ils sont précieux pour faire connaître cette époque. Les *Poésies* (1554) décrivent la chute de Bude en 1541 ; la défense héroïque d'Eger (Erlau) par Dobó, chantée depuis si souvent par les poètes de notre siècle; la mort héroïque de Losonczi et de Szondi, la captivité de Valentin Török. Quoique Tinódi ait vécu de la générosité des nobles, il n'hésite pas à leur reprocher leur discorde, leurs luttes intestines qui amènent la ruine des villes. Tinódi ayant noté lui-même les airs de ses poésies, nous a conservé ainsi les plus anciens monuments de la musique hongroise.

Les conteurs mettent en vers la légende de Fortunatus à la bourse inépuisable, le récit charmant de Pétrarque sur Griselidis, l'histoire fantastique d'Euryalius et de Lucrèce par Aeneas Sylvius et le conte de Boccace sur le brave Francisco. Albert Gergei se place fort au-dessus de ces imitateurs, par son *Prince Argyrus*, qui est encore aujourd'hui lu par le peuple.

dents, avait inspiré les *hegedösök;* même le rythme est changé : au vers national on substitue l'alexandrin allemand en strophes de quatre vers dont les rimes banales et la longueur démesurée ne serrent pas assez la pensée; la diction devient plate, la forme se relâche. C'est alors qu'apparaît le premier poète lyrique hongrois, le baron Valentin Balassi (1551-1594). Sa vie tragique, ses amours et sa mort héroïque font de lui une des figures les plus sympathiques du Parnasse magyar. Issu d'une famille noble, il devint l'élève de Pierre Bornemisza, écrivain protestant. Au couronnement de Rodolphe II (1572), il excite par sa noble prestance et sa danse l'admiration de tous; il commence alors sa carrière militaire, se bat contre Báthori et contre les Turcs. En 1584, il contracte avec Christine Dobó une union malheureuse. Traqué par des parents prévaricateurs, il s'enfuit en Pologne, revient en 1594, pour mourir sous les murs d'Esztergom, en luttant contre les Turcs avec Nicolas Pálfi. Après sa mort, son élève Rimai édite ses poésies religieuses. Quelle différence entre celles-ci et celles des instituteurs protestants! Le but didactique disparaît chez Balassi; c'est l'angoisse d'un cœur qui cherche sa consolation. On sent là un vrai poète. Ses chansons d'amour font entendre des accents que la lyre hongroise ne retrouvera que vers la fin du XVIII[e] siècle. Le rythme en est gracieux et léger. Le lourd alexandrin est banni; des strophes très artistiques avec des vers de six à huit syllabes, le vrai rythme national appelé *la*

strophe de Balassi, le remplacent. Son plus beau recueil de vers, les *Chansons des Fleurs*, ne fut découvert qu'en 1874 dans un manuscrit de Radvány.

La vie scolaire est très active. Les écoles catholiques conservent leur caractère du moyen âge. L'université de Pécs disparaît en 1547, après une existence de cent quatre-vingts ans, mais il reste des écoles supérieures à Pozsony (Presbourg), à Nagy-Várad et à Györ (Raab). En 1561, l'archevêque Nicolas Oláh appelle les Jésuites et leur confie le collège de Nagy-Szombat (Tyrnau).

Malgré les grandes calamités, le nombre des écoles primaires augmente; presque toutes sont fondées par des protestants. Les professeurs qui organisent l'enseignement secondaire pour les Réformés ont passé pour la plupart par l'université de Wittemberg, que fréquentent au XVIe siècle plus de mille élèves hongrois. Dans le domaine de l'enseignement supérieur, les protestants fondent, avec l'aide de Valentin Török, les collèges de Pápa et de Debreczen, avec celle de Pierre Perényi, la célèbre école de Sárospatak. Ce sont eux qui possèdent le plus grand nombre d'écoles; sur cent quatre-vingts écoles qu'on trouve au cours de ce siècle, cent vingt et une leur appartiennent; tandis que les catholiques n'en possèdent que trente-quatre, et les Uniates neuf. Des savants comme Heltai, le traducteur du *Tripartitum* de Verböczy, Hontér, le réformateur des Saxons de Transylvanie, Jean Décsi, Mathias Biró, Valentin Wagner, écrivent des manuels à l'usage des classes. On voit

paraitre la première grammaire hongroise, celle de Jean Erdösi (1559), qui établit les règles de la langue. Gabriel Pesti écrit le premier Dictionnaire en six langues : latin, italien, français, tchèque, hongrois et allemand (1538) [1]. Jean Décsi fait imprimer à Strasbourg (1588) un recueil de cinq mille proverbes hongrois. La *Chronique* d'Étienne Székely (1559) est le premier manuel d'histoire en magyar, celle de Heltai, traduite de Bonfinus, la suit en 1575. D'autres écrivent des mémoires, des récits sur ces temps agités. La plupart de ces œuvres restent en manuscrit et sont aujourd'hui des documents historiques de grande valeur. Le mouvement religieux donne naissance aux premiers écrits philosophiques sur la liberté de l'esprit humain.

Les arts restent stationnaires. Les Turcs dévastent les plus beaux monuments des temps antérieurs; les protestants détruisent les tableaux du culte catholique. La musique seule se développe grâce aux chants de l'Église protestante.

IV. — Le XVII[e] siècle est encore rempli par le bruit des armes; la domination turque dure toujours et des guerres sanglantes mettent les princes de Transylvanie, Bocskay, Gabriel Bethlen et les deux Rákóczy, représentants de l'esprit national, aux

1. C'est la seconde édition remaniée du *Vocabularius utilissimus quinque linguarum* du même auteur (Nuremberg, 1531); les mots n'y sont pas classés par ordre alphabétique, mais divisés en soixante-quatre groupes selon le sens.

prises avec la maison d'Autriche. Cependant la vie littéraire et scolaire n'est pas interrompue. On peut citer parmi les écrivains quelques grands noms, des œuvres qui méritent toute notre attention et qui sont restées populaires depuis deux siècles. La lutte religieuse engendre les premiers chefs-d'œuvre de la prose hongroise; des savants de premier ordre établissent les règles de la grammaire et composent les premiers livres de philosophie en hongrois. La poésie, qui jusque-là n'avait été cultivée que par des gens du peuple, passionne les nobles et nous voyons dans la phalange des écrivains les plus grands noms du pays, comme le comte Zrínyi, ban de Croatie, auteur de la première épopée magyare, sans parler des princes transylvains et de leur entourage qui écrivent, pour se délasser, tantôt l'histoire de leur temps, tantôt des hymnes religieux. Ainsi Gabriel Bethlen compose des chants d'église, Jean Kemény, écrit son autobiographie et Michel Apafi des ouvrages théologiques. L'exemple de ces princes est suivi par la pieuse Suzanne Lorántfi, femme de Georges Ier Rákóczy; le palatin Niclas Eszterházi écrit des lettres théologiques, Étienne Báthori des psaumes, le chancelier Niclas Bethlen ses Mémoires.

La suprématie que les protestants avaient obtenue au cours du XVIe siècle, avait beaucoup profité à l'enseignement. Après la paix de Vienne (1606), le clergé catholique, jusque-là impuissant, fut effrayé des grands progrès de la Réforme. Aidé par la maison d'Autriche et le palatin Eszter-

házi, le cardinal Pierre Pázmány entreprit la lutte et il réussit à rendre à la religion catholique son ancien prestige. La réaction ne connut pas de bornes. Les protestants furent chassés de leurs villages, les maîtres d'école emprisonnés. Aussi les Turcs, dans leur indifférence religieuse, étaient beaucoup mieux vus en Hongrie que les Autrichiens catholiques. En 1686, Bude, la capitale, fut délivrée des Turcs et les victoires d'Eugène de Savoie les chassaient bientôt complètement du pays. La cour de Vienne, forte de ses succès, se montrait d'autant plus cruelle ; elle dressait partout des échafauds pour étouffer la Réforme et châtier les partisans des princes transylvains. Elle réussit à vaincre Georges II Rákóczy qui dut se réfugier à Rodosto. La Transylvanie fut incorporée à la Hongrie qui devint une province autrichienne. Au commencement du XVIIIe siècle (1711), l'Autriche a donc subjugué la Hongrie. Aussi la littérature magyare est-elle, pendant cette période, dépourvue de tout caractère national. Depuis Louis le Grand, le latin, quoique toujours cultivé, n'empêchait pas l'éclosion du génie magyar ; maintenant, il remplace définitivement le hongrois ; la bureaucratie viennoise s'efforce d'étouffer, jusqu'à la dernière étincelle, le foyer intellectuel du peuple.

Au XVIIe siècle, les poètes sont surtout des nobles, et des seigneurs, non sans talent, en deviennent les plus dignes représentants. Parmi eux excelle Niclas Zrinyi (1618-1664), arrière-neveu du héros de Szigetvár, chanté par le poète allemand Koer-

ner. Son père, ban de Croatie, était mort victime de la colère de Wallenstein. Le jeune Zrinyi fut élevé par le cardinal Pázmány ; pour finir ses études, il alla aux écoles des Jésuites à Gratz et à Nagy-Szombat. En 1636, il fit un voyage en Italie. Revenu, il entre dans l'armée, se distingue de bonne heure et devient ban de Croatie. Il a souvent combattu les Turcs et leur a barré la route de l'Ouest. Les habitants de la Styrie et de Ratisbonne firent en son honneur des processions solennelles ; le pape et tous les souverains catholiques de l'Europe le comblèrent d'honneurs. Il n'y avait que le général autrichien Montecuccoli qui demeurât son ennemi acharné. Zrinyi n'était pas seulement un excellent général, il cultivait aussi les sciences et la poésie. Le savant hollandais Jacques Tollius qui, en 1660, a visité son château à Csáktornya, ne pouvait assez louer son noble caractère, son intelligence, son grand savoir. La bibliothèque, la galerie de tableaux et la collection d'antiquités du château excitèrent son admiration. Zrinyi mourut à la chasse, tué par un sanglier, le 19 novembre 1664. La Hongrie pleura en lui son grand général, la Croatie son habile administrateur et la poésie son représentant le plus illustre.

Zrinyi a créé la littérature épique en Hongrie. La lecture des ouvrages historiques, son commerce assidu avec Virgile et le Tasse lui ont inspiré l'idée de chanter la mort héroïque de son illustre aïeul lors de la défense de Szigetvár (1566). Cette épopée en quinze chants, parue en 1651, sous le titre

Obsidio Szigetiana, appelée ordinairement *La Zrinyiade*, révèle un poète instruit et habile. Le sujet est le suivant : Le Seigneur ayant décidé le châtiment des Hongrois, envoie Alecto vers Soliman pour l'exciter contre le pays. A l'approche de l'armée du sultan, Zrinyi, le héros, offre sa vie en sacrifice pour la chrétienté et Dieu lui montre l'avenir. Soliman hésite entre le siège d'Eger et de Szigetvár, lorsque Zrinyi détruit l'armée de Mehemet sous Siklós et provoque ainsi Soliman. Le sultan conduit son armée sous Szigetvár et demande la reddition de la forteresse. Zrinyi refuse ; quoiqu'il sache sa fin prochaine, il anime de son courage sa petite armée et, dans quelques sorties heureuses, il inflige des défaites aux Turcs. La description de ces sorties avec leurs épisodes intéressants forme la partie principale de l'œuvre. Soliman, traqué, voudrait maintenant renoncer au siège, lorsque la capture d'un pigeon voyageur lui révèle le triste et précaire état de la troupe de Zrinyi. Il renouvelle ses attaques avec la dernière vigueur et force Zrinyi de se retirer, avec ses cinq cents hommes, dans la citadelle. Zrinyi sentant que sa dernière heure est venue, revêt son costume de fête, prend les clefs de la forteresse et fait ouvrir les portes. Il dirige une dernière attaque contre les Turcs et tue de sa propre main Soliman ; ses hommes se battent comme des lions, mais finissent, ainsi que leur chef, par succomber sous le nombre. Les anges conduisent l'âme de Zrinyi devant le trône de l'Éternel qui le couronne.

Le sujet qui forme le fond de cette épopée est agrandi par l'idée générale que le poète en fait ressortir. Avec la mort de Soliman, les conquêtes des Turcs avaient subi un arrêt ; le devoir de tous les catholiques est de les chasser complètement du territoire hongrois, mais il ne faut pas attendre le secours de l'étranger : le Magyar doit garder par les armes ce qu'il a conquis jadis par les armes. Cette idée, nationale et chrétienne à la fois, Zrinyi l'a exprimée également dans une brochure violente intitulée : *Remède contre le poison turc* [1]. L'influence de Virgile et du Tasse sur l'épopée est évidente, mais elle se manifeste plutôt dans le détail ; la composition, la peinture des caractères, la sobriété dans les descriptions, les traits caractéristiques pour peindre les Magyars et les Turcs et surtout le portrait de l'aïeul du poète, sont dignes d'éloges. La langue et la versification ne valent pas le fond, car elles sont assez dures et saccadées. — Outre cette épopée, Zrinyi a écrit des idylles, deux élégies sur Ariane et Orphée et des ouvrages de tactique où il contredit souvent le général autrichien Montecuccoli. Mais ces derniers travaux n'ont été publiés que de nos jours.

Le deuxième grand poète de ce siècle est Étienne Gyöngyösi (né vers 1625, mort en 1705), qui prit pour sujet de son épopée un épisode de l'histoire contemporaine. Son œuvre, inférieure par la con-

1. *A török Afium ellen való orvosság*, édité par le comte Simon Forgács en 1705.

ception à celle de Zrinyi, est plus faible aussi au point de vue de la composition; mais Gyöngyösi a le don du vers et du rythme, qualités qui plurent à la classe moyenne. C'est ce qui explique la grande vogue dont jouissaient ses poèmes jusqu'au commencement de notre siècle, tandis que Zrinyi fut à peine lu de ses contemporains. Secrétaire du palatin François Wesselényi, Gyöngyösi a chanté l'aventure dont son seigneur fut le héros, au siège de Murány. La forteresse était défendue par la comtesse veuve Marie Szécsi, qui ne voulait pas la rendre aux Autrichiens. Wesselényi, envoyé par l'empereur, réussit à obtenir, avec la main de la veuve, la place forte qu'elle commandait. Le beau capitaine sous les traits de Mars, Marie sous les traits de Vénus, sont assez bien caractérisés. *La Vénus de Murány* en trois chants (1664) valut à Gyöngyösi un village. Cet épisode romantique de la guerre entre l'Autriche et le parti des Indépendants a été chanté dans notre siècle, par plusieurs grands poètes, comme Petöfi, Tompa, Arany et Szász, et porté sur la scène par Dóczy. Une autre épopée de Gyöngyösi, *La Mémoire de Jean Kemény* (1693), chante l'amour du héros pour Anne Lónyai, sa captivité entre les mains des Turcs, son gouvernement et sa mort héroïque sur le champ de bataille. Le poète, d'abord partisan des Autrichiens, s'indigna de la cruauté avec laquelle ils gouvernaient et se rallia aux Indépendants; vers la fin de sa vie, nous le voyons vanter les exploits de Tököli. Il fait plusieurs fois allusion aux griffes de

l'aigle autrichien ; l'allégorie, d'ailleurs, était fort cultivée par lui comme par ses imitateurs. L'aigle est l'Autriche, le lis ou le coq est la France, le lion est Venise, et la pauvre Hongrie est la proie de tous.

Gyöngyösi a fait école; grâce à lui l'épopée romantique était fort en honneur jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Les secrétaires des princes transylvains l'ont souvent imité. Tous ceux qui se sentaient quelque inspiration décrivirent les exploits et les amours de leurs seigneurs; d'autres, comme Haller, dans ses *Trois livres d'histoire,* ont écrit en prose, en puisant dans les *Gesta* des anciens, leurs contes fantastiques. Le livre de Haller, où il raconte les guerres d'Alexandre le Grand, le siège de Troie et d'autres légendes de l'antiquité, est devenu tellement populaire que beaucoup de ses récits vivent encore dans la bouche du peuple.

L'influence de Balassi a continué à s'exercer sur le XVIIe siècle, et les parties lyriques de l'œuvre de Gyöngyösi qui sont excellentes l'ont incontestablement subie. Les disciples de Balassi sont pour la plupart des nobles qui écrivent, mais sans publier leurs vers; on les exhume de nos jours dans les archives de leur famille. Jean Rimai, l'éditeur de Balassi, Pierre Beniczki, le comte Kohári (1649-1731), haut magistrat du pays qui a passé trois ans comme prisonnier de Tököli, la baronne Catherine-Sidonie Petröczi, un deuxième comte Valentin Balassi, le comte Pierre Zicsi sont les plus connus.

La poésie lyrique de cette époque n'était représentée longtemps que par ces noms, lorsque l'érudit historien de ce siècle de luttes, le biographe des Rákóczy, Coloman Thaly, a découvert au milieu de ses recherches une mine très riche de chansons populaires, qui sont autant de témoins précieux de cette période mouvementée En effet, il eût été extraordinaire qu'une race, aussi bien douée que celle des Magyars pour le chant patriotique, restât muette dans un temps où le pays fut disputé, tantôt par les Autrichiens, tantôt par les Turcs, où l'on était témoin du gouvernement des pachas, où la Transylvanie, ce foyer de l'indépendance nationale et du protestantisme, était toujours prête à combattre pour la cause magyare. Il eût été surprenant que tous ces événements n'eussent trouvé aucun écho dans l'âme du peuple. Et, en effet, cette poésie populaire, qu'on appelle la poésie des *Kurucz* [1], peut être comparée avec les meilleurs restes de la poésie populaire allemande. Les Kurucz protestants chantent d'une manière touchante les persécutions qu'ils subissent à cause de leur religion ; leurs prêtres qui remplissent les galères de Trieste, mettent leur espoir en Dieu ; les vertus de Gabriel Báthori sont exaltées ; la mort de Bethlen, celle du poète et général Zrinyi, sont le sujet de plaintes où l'on sent vibrer l'âme du peuple. Mais cette poésie a aussi ses colères ; elle maudit Wallenstein

1. *Kurucz* est le nom du soldat de l'indépendance, en opposition à *labancz*, le soldat autrichien.

et Boucquoi, qui sont venus jusqu'en Hongrie pour mettre le pays à feu et à sang. Et lorsque, pendant quarante ans, les troubles causés par Wesselényi, Tököli et François II Rákóczy, ensanglantent le pays, la poésie des Kurucz se fait l'écho de tous les épisodes de cette lutte. Le caractère général de ces chants est la tristesse et l'ironie : tristesse causée par les revers, car les forces autrichiennes ayant finalement triomphé, les exilés, véritables juifs errants, courent de pays en pays et exhalent leurs plaintes et leur abandon en vers mélancoliques; ironie contre l'Autriche et contre les Magyars dépouillés de leur caractère national, s'habillant et parlant comme l'étranger. La note gaie est bannie de ces chansons, tout au plus y voit-on percer quelques lueurs d'espérance, un *sursum corda* après les revers. Telle cette marche admirable de Rákóczy, composée après la bataille de Trencsén (1708), et qui est restée comme le symbole de la musique et du chant des Hongrois. Faust, errant dans les plaines de la Hongrie, entend cet écho des temps lointains; le souvenir des anciennes luttes est éveillé par ces accents belliqueux.

Nous pouvons constater dès cette époque que dans la poésie magyare l'épopée et le genre lyrique dominent; le drame, après les faibles essais de la période précédente, ne produit rien qui vaille. On jouait bien quelques allégories à la cour des princes et dans les châteaux des nobles, mais on ne connaît aucun écrivain dramatique digne de ce nom. Le théâtre n'existait pas et il se passera encore un

siècle avant qu'une troupe régulière soit constituée.

La prose hongroise arrive à sa perfection dans les luttes religieuses. L'Église catholique, battue en brèche pendant un siècle, avait enfin trouvé en Pierre Pázmány (1570-1637) un défenseur de grand mérite. Né protestant, il se convertit à treize ans au catholicisme, fit ses études à Kolosvár (Clausembourg), à Cracovie, Vienne et Rome, entra dans l'ordre des Jésuites et devint prédicateur. Il fit ses débuts à Kassa. A la diète de 1608, il défendit les intérêts de son ordre et commença son œuvre de prosélytisme. Il réussit à convertir plus de trente familles nobles. Le pape, pour récompenser ce zèle, le nomma bientôt archevêque-primat d'Esztergom. Pendant la guerre de Trente Ans, il fit partie du conseil de l'empereur, dirigea la politique ecclésiastique du pays et devint cardinal en 1629. Polémiste redoutable, grand orateur, il est en même temps un prosateur concis et nerveux. C'est le Bossuet magyar. Parmi ses nombreux ouvrages, il faut mentionner : le *Livre de Prières* (1602), précédé d'un recueil de dissertations sur l'histoire de l'Église ; le *Guide* (*Kalaúz*, 1613), fait sur le modèle des Disputations du cardinal italien Bellarmin, dont Pázmány était le disciple, et le recueil de ses *Sermons* au nombre de cent cinq, d'un ton plus calme. L'Église catholique en Hongrie considère le *Guide* comme son chef-d'œuvre ; les historiens de la littérature y voient la première grande œuvre de la prose magyare. Pázmány y parle la langue simple

du peuple, sans emphase et sans discussions dogmatiques ; il choisit ses exemples dans la vie ordinaire et puise largement dans les dictons populaires. Ni ses successeurs ni ses adversaires n'ont montré tant de force et d'énergie. — Un autre jésuite, Georges Káldi, a donné de la Bible une traduction qui a servi jusqu'à notre siècle aux catholiques.

Parmi les polémistes protestants, nous voyons Pierre Alvinczi, pasteur de Kassa, dont l'*Itinerarium* était la réponse virulente au *Guide* de Pázmány; Georges Csipkés de Komárom (Comorn), qui a traduit la Bible à l'usage des protestants. Cette traduction, nommée la *Bible de Comorn,* n'est pas faite comme celle de Károli, au siècle précédent, sur la Vulgate, mais sur les textes originaux. Elle fut imprimée à Leyde et la plupart des exemplaires furent brûlés. Chez ces polémistes, le ton quoique acerbe ne dépasse pas les limites des convenances; il n'en fut pas toujours ainsi dans la suite.

Vaincus sur le terrain de la politique, les protestants ont continué à porter tous leurs efforts vers l'école et l'érudition. Dans ce domaine ils conservent leur supériorité; la gloire d'un Albert Molnár de Szencz, d'un Étienne Katona de Gelej et d'un Jean Csere de Apácza peut contrebalancer celle d'un Pázmány et d'un Káldi. Albert Molnár est au nombre de ces érudits que la soif de la science pousse à quitter leur pays pour chercher dans la docte Allemagne un supplément d'instruc-

tion. Beaucoup plus instruits que leurs compatriotes, ils luttent néanmoins pour leur pain quotidien et mènent une vie errante. A l'âge de quinze ans, Molnár quitte la Hongrie, passe sa jeunesse dans les universités allemandes, suisses et italiennes, devint, en 1595, bachelier en théologie à l'université de Strasbourg, puis prote à Francfort et plus tard précepteur. En 1604, il publie à Nuremberg un Dictionnaire hongrois-latin et latin-hongrois, puis son ouvrage capital, la traduction en vers des psaumes (Herborn, 1607), qui a eu plus de cent éditions. Cette traduction est pour la Hongrie protestante ce qu'est la traduction de Clément Marot pour le protestantisme français. Marot, d'ailleurs, a servi de modèle à Molnár dont les *Psaumes* marquent une date dans la poésie magyare. Celle-ci, à cause de ses vers trop longs, de son rythme saccadé, s'adaptait difficilement au chant. Molnár, avec une finesse musicale inconnue jusqu'alors, modela ses vers sur le chant de l'Église, et sa traduction, écrite sur cent trente airs, représente autant de rythmes. La langue est souple et ces psaumes respirent un profond sentiment religieux. Avec la protection du duc de Hesse, Molnár a donné une édition améliorée de la Bible de Károli (Hanau, 1608) et une Grammaire hongroise (1610), qu'il croyait la première, ne connaissant pas celle de Erdösi. Molnár emploie les divisions alors usitées dans les grammaires latines, mais saisit néanmoins le génie de la langue. Gabriel Bethlen l'appela à l'école de Gyula-Fehérvár (Karlsburg), mais

la guerre le chassa de la Hongrie et nous le rencontrons à Oppenheim, puis à Heidelberg où les soldats de Tilly dévalisent sa demeure. Il traduit encore les *Postilla* de Scultetus et les *Institutions* de Calvin, revient en Transylvanie et meurt dans la misère en 1634. « Musa mihi favit, sed non Fortuna; fuitque | Teutonia auxilium, sed Patria exilium », dit l'épitaphe de Bisterfeld sur le tombeau de cet érudit et de ce poète qui est le fondateur de la philologie magyare.

Un autre écrivain protestant notable est Étienne Katona, aumônier de Bethlen, qui combattit avec ardeur les sectes nées dans le sein du protestantisme, particulièrement en Transylvanie. Outre ses remarquables chants d'église, Katona a publié, en 1645, une *Petite Grammaire hongroise*, où nous trouvons les premières traces de la science étymologique magyare. L'orthographe, dit-il, doit suivre les origines, les racines des mots; d'autre part, la connaissance des racines doit amener à la formation de nouveaux mots. Il se plaint des caractères romains, qu'il déclare incapables de rendre tous les sons du magyar, et leur préfère l'alphabet des Sicules, dont il s'est encore servi.

Au milieu des luttes religieuses et politiques nous voyons le commencement de la science hongroise. La philosophie cartésienne trouve un adepte ingénieux qui compose la première Encyclopédie des connaissances humaines en magyar. Un des titres de gloire de Descartes est d'avoir employé la langue nationale au lieu du latin dont

l'usage exclusif s'imposait alors pour les ouvrages philosophiques. Les Allemands de leur côté rappellent avec orgueil, que Thomasius a enseigné la philosophie en allemand en 1686; or, Jean Cseri de Apácza a employé la langue hongroise pour son ouvrage philosophique dès 1655. Il fit ses études à Gyula-Fehérvár, fut envoyé ensuite à Utrecht dont l'université était alors un foyer intellectuel de premier ordre. Cseri s'y familiarisa avec la nouvelle philosophie. Émerveillé du grand essor qu'avaient pris la science de l'antiquité, l'historiographie, sous l'impulsion de l'école hollandaise dont les chefs étaient alors les Vossius, Meursius, Graevius et Gronovius, le pauvre étudiant hongrois comprit avec tristesse quel abîme séparait ce petit pays riche et actif du sien. Il se proposa alors d'écrire un résumé de toutes les sciences dans le but de rendre ainsi la langue hongroise apte à exprimer même des idées philosophiques. Après avoir donné, en 1654, la *Logique magyare,* il publia l'année suivante l'*Encyclopédie hongroise,* en onze parties. Les trois premières parties traitent de la philosophie, la quatrième et cinquième de l'arithmétique et de la géométrie, la sixième de l'astronomie, la septième de la géographie physique, de la physique et de l'histoire naturelle qui comprend la physiologie et la psychologie, l'hygiène, la pathologie et la médecine, la zoologie, la botanique et la minéralogie et, dans deux chapitres, la théorie des remèdes ; la huitième de l'architecture, surtout de la construction des forteresses et des

villes, et de l'économie politique ; la neuvième de l'histoire, mais sous la forme d'une simple énumération chronologique des faits mémorables ; la dixième de la morale, de la jurisprudence, de la sociologie — la famille, la communauté ecclésiastique et civile — et de la pédagogie ; la onzième enfin de la théologie chrétienne. Pour comprendre l'importance de cette œuvre, il faut se rendre compte de l'état de la langue d'alors : les termes techniques n'existaient pas ; Cseri dut les créer. Disciple fervent de Descartes qu'il appelle « le rénovateur de toute la philosophie, la gloire de son temps, le plus noble entre les nobles que Dieu a donnés aux hommes comme preuve de sa bonté », il considère toutes les branches de la science comme formant un tout indivisible. Il attend le salut de son pays de sa force intellectuelle ; il demande une prompte réforme des méthodes d'enseignement qui doivent avoir un caractère pratique ; il désire avant tout que la langue nationale remplace le latin dans les écoles. Ses disciples à Fehérvár l'adoraient, mais ses ennemis s'acharnaient contre lui, surtout son collègue Isaac Basire, l'ancien chapelain de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui, après la mort du souverain, était venu en Transylvanie et exerça beaucoup d'influence sur Georges II Rákóczy. Lors d'une discussion publique dans une église, la foule, ameutée par les ennemis de Cseri, voulait le précipiter du haut de la tour. On le déplaça enfin et on l'envoya à Kolosvár où son discours d'ouverture sur la réforme de l'ensei-

gnement eut un grand retentissement. Mais déjà la phtisie minait son corps chétif et, après trois ans d'enseignement, elle mit fin à ses jours (1660). S'il avait vécu plus longtemps et si les circonstances eussent été plus favorables, la science hongroise se serait sans doute développée, grâce à lui, de pair avec celle des autres pays de l'Europe. Dans un Memorandum adressé au prince Barcsay, Cseri avait tracé le plan d'une université élevée sur le modèle de celles de l'étranger et qui aurait été un centre littéraire et artistique. Mais ce projet, ainsi que les autres réformes rêvées, sont restés un pieux désir et la Hongrie n'a pu réaliser qu'au XIX[e] siècle les idées de ce grand esprit [1].

A côté de ce premier essai de Cseri dans le domaine de la philosophie, quelques historiens écrivent tantôt l'histoire du pays depuis les Huns, tantôt l'histoire de leur temps. Leur valeur consiste dans la simplicité et la fidélité de leur récit et dans les documents qu'ils nous ont conservés. Comme écrivains et artistes, ils ne montrent aucune originalité. L'ouvrage le plus lu de ce temps est la *Chronique hongroise* de Grégoire Pethö (1660),

1. Ce mémoire intitulé : « Modus fundandi Academiam Transylvaniae serenissimo principi Achatio Barcsay exhibitus », fut édité par l'historien, Charles Szabó, en 1872, l'année où le projet de Cseri fut réalisé par la fondation de l'université de Kolosvár; le discours d'ouverture : Sur la suprême nécessité des écoles et sur les causes de leur barbarie en Hongrie, fut imprimé pour la première fois, en 1894, par le pédagogue Felméri.

depuis les Huns jusqu'au couronnement de Rodolphe II, d'après les meilleures sources pour l'époque des Arpad et d'après Tinódi et Heltai pour les temps postérieurs à la bataille de Mohács. L'auteur est catholique et manifeste souvent ses opinions religieuses. Les protestants de Transylvanie, parmi eux beaucoup de princes, ont écrit leurs mémoires et des autobiographies : autant de sources précieuses pour l'appréciation de leur temps. François II Rákóczy est le fondateur du premier journal politique : *Mercurius Hungaricus,* dont il ne reste que deux numéros dans les archives de Berlin.

Les traductions de la Bible tantôt sur l'original, tantôt sur la Vulgate, ont donné une impulsion aux études philologiques. Cseri avait appris à Utrecht l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe. La connaissance du grec était plus rare en Hongrie qu'en Occident ; il ne faut pas oublier que, même en Allemagne, l'étude systématique du grec dans les lycées ne date que du milieu du XVIIIe siècle, lorsque Damm et Gesner ont écrit les premiers livres méthodiques. Mais la philologie magyare, la science des étymologies commencent à naître. Outre Molnár de Szencz et Csipkés de Komárom, déjà mentionnés, François Fóris de Otrokocs, dans ses *Origines Hungaricæ,* a voulu démontrer la parenté du hongrois avec l'hébreu, Niclas Kis de Tótfalu et Jean Tsétsi (1708) ont écrit sur l'orthographe [1].

1. Tous les traités des grammairiens depuis Erdősi jusqu'à Tsétsi ont été réunis et publiés par Toldy (1866).

Au XVII[e] siècle furent fondées la plupart des écoles d'enseignement supérieur qui existent aujourd'hui. En général, les protestants conservent la suprématie dans ce domaine. Sur les huit cent cinq écoles sept cent cinquante étaient protestantes, quarante-sept catholiques et huit uniates. Même dans l'enseignement supérieur les protestants font des efforts inouïs pour enlever la palme aux catholiques. Non contents d'envoyer les jeunes gens laborieux et bien doués dans les universités allemandes et hollandaises, ils appellent quelques grands savants allemands en Hongrie pour donner plus de lustre à leurs écoles. Ainsi nous voyons le pédagogue Amos Comenius pendant quatre ans (1650-1654) à l'école de Sárospatak où il organise l'enseignement sous la protection éclairée de Suzanne Lorántfi ; Martin Opitz, le poète allemand, le chef de la première École silésienne, vint en Transylvanie sur l'invitation de Bethlen ; il y enseigna pendant deux ans à Gyula-Fehérvár et y écrivit son poème didactique *Zlatna*. Le savant allemand Jean-Henri Bisterfeld vint également de Heidelberg en Transylvanie, où il enseigna la théologie et la philosophie ; Cseri était son élève. A Nagy-Enyed et Debreczen l'enseignement supérieur était entre les mains des protestants ; dans cette dernière ville Régis-Pierre Sylvanus (Leroy) introduisit la philosophie cartésienne dans les écoles.

Le cardinal Pázmány fonde l'université catholique de Nagy-Szombat en 1635, après avoir institué, près la faculté de théologie de Vienne, le *Paz-*

maneum, où les meilleurs élèves des séminaires hongrois recevaient un supplément d'instruction, établissement qui existe encore aujourd'hui. L'université de Nagy-Szombat, transférée en 1777 à Bude, fut encore dotée par les archevêques Lósi et Lippai et augmentée d'une faculté de droit. Le caractère catholique de cette école s'explique donc par son origine et quoique l'ancien fonds ne suffise plus aujourd'hui à son entretien, il fallut une loi spéciale pour y admettre les professeurs protestants; quant aux israélites on les autorise à y faire des cours libres, on leur accorde même le titre de professeur, mais sans rétribution. Il faut espérer que la nouvelle loi sur la réception du culte juif mettra fin à cet état des choses.

L'université de Kassa, fondée en 1657 par l'évêque Kisdi, l'Académie de Bude, fondée par l'archevêque Szelepcsényi vers 1687, celle de Kolosvár, fondée par le roi Léopold Ier, n'eurent pas une longue durée. L'enseignement catholique était entre les mains des Jésuites qui avaient installé à côté de l'université de Nagy-Szombat la plus grande imprimerie du pays, qui contribua puissamment à l'essor de l'école. A son tour, Apafi, prince de Transylvanie, dota les écoles protestantes de Kolosvár et de Nagy-Enyed d'une imprimerie.

Quant aux arts, il faut arriver au XVIIIe siècle pour retrouver la trace perdue depuis la Renaissance hongroise sous Mathias. Deux siècles étaient ainsi perdus pour l'art national qui a reçu le contrecoup des luttes religieuses et politiques.

V (1711-1772). — La période qui s'étend de la paix de Szatmár jusqu'au renouveau de la littérature hongroise est une période de décadence, pendant laquelle les circonstances politiques et sociales ont étouffé le génie national. Jamais, même après le désastre de Mohács, l'éclipse n'avait été aussi complète. A la paix de Szatmár l'indépendance de la Transylvanie disparaît; son dernier prince François II Rákóczy végète dans l'exil de Rodosto; le pays devient une province autrichienne. La Hongrie, délivrée du joug des Turcs en 1718 par la paix de Passarovicz, a été épuisée par une domination de plus de cent cinquante ans, par des luttes continuelles entre protestants et catholiques, par les guerres des princes de Transylvanie contre la maison d'Autriche, guerres particulièrement sanglantes vers la fin du XVIIe siècle. La nation était lasse, elle se reposa pendant soixante ans. Mais l'oisiveté et la nonchalance conduisent à l'abandon de la culture nationale, à l'invasion des mœurs étrangères, à un antagonisme profond entre les nobles que germanise la cour de Vienne et le peuple qui s'insurge contre les mœurs et la langue allemandes. L'école, dont les Jésuites ont la direction, ne cultive que le latin, employé par tous ceux qui ont passé quelques années sur les bancs du collège; c'est la langue usitée dans les délibérations des comitats et devant la justice. Les érudits l'emploient presque exclusivement et ainsi l'essor d'une littérature nationale que nous avons vu commencer

dans la période précédente, s'arrête complètement. Ceux qui se servent de l'idiome national l'ont affreusement mélangé de locutions latines et allemandes; la langue a ainsi perdu de sa pureté et de son harmonie. Les vigoureux accents d'un Zrinyi et d'un Pázmány ne sont presque plus compris; par contre on réimprime fréquemment les œuvres de Gyöngyösi. Le seul progrès que l'on puisse constater se manifeste dans la multiplicité des écoles, dans les soins qu'apporte Marie-Thérèse à organiser l'enseignement primaire et dans l'apparition de quelques ouvrages d'érudition. Certes, les imprimeries n'ont pas chômé; le nombre des imprimés est même plus grand que dans la période précédente; mais ce sont les manuels et les livres d'enseignement qui augmentent en nombre; la prose ne se maintient pas au niveau qu'elle avait acquis au XVIIe siècle; l'élan poétique fait défaut.

Déjà, vers la fin du XVIIe siècle, la Hongrie avait renoncé à son droit d'élection et garanti la couronne aux Habsbourg. La Pragmatique Sanction (1723) resserra plus encore les liens entre le souverain et la nation; celle-ci obtint en échange certaines garanties d'autonomie dans les comitats. Aux anciennes vexations et aux cruautés de jadis succédèrent des procédés non moins autoritaires, mais plus doux et plus bienveillants. La bureaucratie viennoise poursuivit la germanisation dans tous les domaines. Les nobles, bien vus à la cour, furent gagnés par des titres sonores, par des emplois lucratifs, quelquefois par de riches mariages. Les contrées dévastées

dont la misère navrante avait tant frappé Lady Wortley Montagu qui, en 1717, traversa la Hongrie pour se rendre à Constantinople, furent peuplées de colons allemands, de sorte que des comitats tout entiers perdirent le caractère hongrois. L'esprit magyar ne se maintenait vivace que sur les bords de la Tisza, mais il fallut plus d'un demi-siècle avant qu'il se manifestât dans la littérature.

Qu'on joigne à ces considérations politiques et sociales l'esprit cosmopolite qui caractérise le XVIIIe siècle en général, et l'on comprendra facilement qu'un petit peuple comme les Hongrois, exténué par une lutte de deux siècles, fut vite envahi par ces tendances anti-nationales, et que, la paresse touranienne aidant, il ne fit guère d'efforts pour s'en affranchir [1].

C'est dans le domaine de la poésie que la décadence est la plus complète; à peine y peut-on relever les trois noms de Faludi, d'Amádé et de Ráday. Le drame n'est cultivé que dans les écoles; la prose a encore un digne représentant dans la personne de Mikes, dernier débris du mouvement patriotique qui se rattache aux Rákóczy. L'histoire fait peu de progrès, par contre on assiste aux débuts de l'histoire littéraire et, longtemps avant l'école germanique, à ceux de la grammaire comparée.

François Faludi (1704-1779) représente la poésie

1. Le meilleur ouvrage sur la vie *sociale* de cette triste époque est celui de B. Grünwald (*L'Ancienne Hongrie* 1711-1825), le malheureux député hongrois qui a fini, il y a quelques années, d'une manière si tragique à Paris.

lyrique, le drame scolaire et la prose de cette époque. La vie et l'œuvre de ce jésuite sont un exemple frappant de cet esprit cosmopolite qui règne alors en maître. Il fit ses études à Vienne et à Gratz, séjourna à Rome comme confesseur en langue magyare dans la basilique de Saint-Pierre, devint professeur à Vienne, puis directeur de l'imprimerie des Jésuites à Nagy-Szombat et rentra dans la vie privée, lorsque son ordre fut dissous en Hongrie (1773). La poésie populaire, si florissante au XVII[e] siècle, l'inspire à peine; ce sont des rythmes français et italiens qu'il adopte; il se complaît dans l'églogue et l'idylle que Gessner avait mis à la mode. Il faut cependant reconnaître que la facture de ses vers est supérieure à tout ce que la poésie lyrique hongroise avait produit jusqu'alors. Le fond ne vaut pas la forme; ce sont des badinages assez légers, bien légers même pour un jésuite. Les *Poésies* ne furent publiées qu'après sa mort par Révai en 1786-1787. De son vivant il était surtout lu et admiré à cause de ses œuvres morales et philosophiques qui, tout en imitant les meilleurs ouvrages français de ce genre, ont néanmoins un tour original, beaucoup de saveur et un certain poli qui dénote à chaque page l'influence française. Malheureusement cette belle prose n'a pas eu de continuateurs et il faut arriver jusque vers le milieu de notre siècle pour en trouver l'équivalent. Faludi s'est exercé aussi dans ce drame; cependant son *Constantin Porphyrogenète* et *César en Égypte* ne sont bons qu'à être joués dans les écoles. Le

drame hongrois n'était nullement créé ; ce n'est qu'au commencement de notre siècle que nous pourrons parler d'un théâtre national hongrois.

Un autre poète lyrique, le baron Ladislas Amádé (1703-1764), qui a vaillamment combattu dans la guerre de Sept Ans, chante dans ses poésies lyriques les chagrins de l'amour, la paix du ménage, les grandeurs et les servitudes de la vie militaire. Tout y est lestement enlevé; sans grand souci de la forme, mais avec beaucoup de sentiment. Ces chansons se transmettaient oralement dans tout le pays et on les entendait encore chanter au début de notre siècle. Un des descendants du poète en a publié le recueil en 1836. Amádé n'a publié de son vivant que ses chants religieux (1755), mais dans ce domaine, la palme appartient sans contestation à Paul Ráday (1677-1733), le fidèle serviteur et ambassadeur de Rákóczy II. Ráday fut envoyé comme négociateur en Pologne, en Prusse et en Suède et même au camp de Bender, pour servir d'intermédiaire entre Charles XII et le tzar. Mais après la paix de Szatmár, voyant que toute velléité d'indépendance serait inutile, il se soumit à l'Autriche et devint un des promoteurs de la Pragmatique Sanction. Ses chants d'église, publiés sous le titre : *Soumission de l'âme,* comptent parmi les plus beaux de l'Église protestante. L'esprit national, à cette époque, se réfugie dans l'Église ; les mélodies des hymnes sont souvent empruntées à la chanson populaire. L'Église catholique, avec son culte des saints hongrois (Étienne, Ladislas, Emerich) et ses

hymnes à la Vierge, rivalise alors au point de vue national avec les protestants. La *Lyra coelestis* du poète et compositeur Georges Náray, les mélodies hongroises des psaumes d'Étienne Ilyés valent mieux, au point de vue poétique, que les œuvres profanes.

La prose compte encore moins de représentants que la poésie. Les œuvres morales et philosophiques de Faludi, d'une langue riche et souple, ont introduit beaucoup de termes nouveaux. Un seul ouvrage, les *Lettres de Turquie* de Clément Mikes (1690-1761), montre la prose du XVII[e] siècle dans tout son éclat, que rehaussait encore un certain charme mélancolique. Dévoué, corps et âme, à François II Rákóczy, Mikes a suivi son maître, après la paix de Szatmár, d'abord en Pologne et en France, puis en Turquie, où le prince, avec ses fidèles, fut interné à Rodosto. Il y resta même après la mort de son chef vénéré (1735). Il vit mourir l'un après l'autre les derniers survivants de la cour de Rákóczy. Nommé *basbug*, c'est-à-dire préposé aux émigrés magyars, en 1758, il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Pour charmer les ennuis de l'exil, il adressa à une de ses tantes une série de *Lettres* qui sont un des chefs-d'œuvre de la prose hongroise. Les détails sur l'insurrection de Rákóczy, les souvenirs de la Transylvanie, la vie sociale et politique de la Turquie d'alors : tout cela mêlé avec ses propres pensées, sa résignation stoïque, et sa douloureuse attente d'un retour dans ses foyers, fait de cette œuvre le digne monument

d'une âme héroïque et fidèle. Mikes a traduit les *Journées amusantes* de Madeleine Gomez-Poisson, dont les romans étaient très goûtés dans la première moitié du XVIIIe siècle. L'ouvrage lui avait été donné par la marquise de Bonnac, femme de l'ambassadeur français à Constantinople.

La langue des historiens ne s'est pas élevée à la même hauteur. La *Chronique* de Pethö fut continuée jusqu'à l'année 1742; un chef des *Kurucz* a écrit ses *Mémoires* pour son fils. En général, les autobiographies et les mémoires abondent; dans le nombre, il en est deux qui méritent une mention spéciale : l'*Histoire de la Transylvanie* de Cserei et les *Métamorphoses de la Transylvanie*, par Apor. Michel Cserei (1668-1756) combattit d'abord dans les rangs des insurgés, mais il fit sa paix avec les impériaux et devint bureaucrate. Son *Histoire* relate les faits de 1661 à 1711, non sans jeter un coup d'œil sur l'ancienne histoire du pays. Ses souvenirs personnels occupent la plus grande place, mais il caractérise aussi en quelques traits les principaux personnages de son temps. Son style, quoiqu'il ne soit pas irréprochable, est d'un grand charme à cause de sa franchise et de sa naïveté. Pierre Apor (1676-1752), dans son *Metamorphosis Transylvaniae* [1], nous offre le premier exemple d'une histoire des mœurs et des conditions sociales. A l'ancienne Transylvanie, de caractère essentiel-

1. Les titres latins étaient très en vogue, quoique les ouvrages fussent écrits en hongrois.

lement magyar, il oppose la nouvelle, telle que la domination autrichienne l'a faite après l'abolition de l'autonomie du pays. L'ouvrage est une source précieuse pour les historiens et pour les romanciers qui, comme Jósika et Jókai, ont décrit la vie sociale de l'ancienne Transylvanie.

Les premiers éléments d'une histoire littéraire se trouvent dans le *Spécimen* (1711) de l'avocat David Czwittinger, qui a donné dans un ordre chronologique, mais avec peu de critique, les biographies des écrivains, savants et Mécènes magyars, et dans l'ouvrage de Michel Rotarides : *Historiae Hungariae literariae lineamenta* (1745), introduction à un grand ouvrage où le jeune auteur réfute les attaques des étrangers qui niaient la civilisation et la vie intellectuelle hongroises.

Les grands érudits de cette époque sont Pierre Bod et Mathias Bél. Bod (1712-1769) a étudié à Nagy-Enyed et fut envoyé de là, grâce à la protection de la comtesse Catherine Bethlen, à l'université de Leyde, où il passa trois ans. Son activité déployée dans le domaine de l'histoire de l'Église hongroise, de la grammaire, de la géographie et du droit ecclésiastique, est unique dans ce siècle. Quoique ses écrits soient pour la plupart en latin, il est le seul qui ait le sentiment de l'ancienne grandeur de son pays et s'efforce d'éveiller l'esprit national en lui montrant les trésors littéraires du passé. Il dresse la bibliographie magyare ; beaucoup de livres et de noms d'auteurs ne nous sont parvenus que grâce à lui. Il fait connaître les an-

ciennes traductions hongroises de la Bible, retrace l'histoire de l'Église protestante en Hongrie, travail que des savants hollandais ont réimprimé de nos jours [1]; il donne la biographie des évêques réformés de la Transylvanie, recherche les traces de l'historiographie magyare depuis les temps les plus reculés et fournit des détails intéressants sur l'histoire de l'imprimerie en Hongrie. Il publie enfin le premier Dictionnaire d'histoire littéraire sous le titre : *Athenas magyar* (1766), où il nous fait connaître la vie et les œuvres de six cents écrivains.

Mathias Bél (1684-1749), philologue, historien et topographe, s'occupe de recherches linguistiques sur le magyar. Ses mémoires sur l'écriture scytho-hongroise et ses grammaires étaient fort estimés [2]. Cependant la méthode inaugurée par lui ne pouvait aboutir, puisque, comme ses contemporains, il considérait l'hébreu comme la source de toutes les langues et cherchait des affinités entre le hongrois et la langue de la Bible. Les grammairiens Kalmár, Tsétsi sont encore les adeptes de cette erreur. Cependant le jésuite Jean Sajnovics, arrive à des idées plus justes. Astronome distingué, il se rendit en Norvège avec Maximilien Hell pour y observer

1. *Historia Hungarorum ecclesiastica*, éditée par Rauwenhoff et Prins, avec le concours de Szalay. — Leyde, 1888.

2. Le fils de Bél, Charles-André, était professeur de poésie à Leipzig et rédigea les *Acta eruditorum* et le *Journal savant* de Leipzig de 1753 à 1781. On lui doit l'ouvrage : *De vera origine et epocha Hunnorum, Avarum, Hungarorum in Pannonia*, 1757.

le passage de Vénus devant le soleil; il fit une excursion en Finlande, visita les Lapons et fut frappé de la ressemblance de la langue de cette peuplade avec celle de son pays; il découvrit la parenté du finnois et du magyar, parenté établie de nos jours sur des bases scientifiques. En 1770, Sajnovics présenta à la Société savante de Danemark, un mémoire intitulé : *Demonstratio idioma Ungarorum et Lapponum idem esse* (Nagy-Szombat, 1772) et devint ainsi le fondateur de la philologie comparée hongroise, longtemps avant Bopp. — En dehors de l'histoire et de la grammaire, diverses branches de la science comptent quelques représentants, mais sans grand relief. Le philosophe Cseri n'a pas trouvé de successeurs. La géographie, les sciences naturelles, les mathématiques, la médecine et le droit sont cultivés, mais les écrivains essayent seulement d'écrire les premiers manuels hongrois et ne dépassent pas le seuil des écoles.

Celles-ci montrent une grande activité. L'enseignement supérieur, favorisé par Marie-Thérèse et les évêques, avait trouvé son foyer à Nagy-Szombat; en 1769, la reine dota cette université d'une faculté de médecine et la transféra, en 1777, dans la capitale du pays, à Bude. De 1770 à 1780, cette école trouve son organisation définitive. Il y avait en outre des écoles de droit à Pozsony, Kassa, Győr, Nagy-Várad et Zágráb (Agram). Les évêques Patachich, Foglár, Batthány, Volkra et Bakó dépensent des sommes énormes pour fonder ou favoriser

ces établissements. L'enseignement catholique est entre les mains des Jésuites qui possèdent les établissements les plus florissants ; quelques membres de cet ordre sont des savants très distingués. Lorsque Marie-Thérèse les expulsa de la Hongrie, ils avaient trente gymnases, douze séminaires et internats. Leur place fut prise par d'autres ordres, tels que les Piaristes, venus de Pologne en 1660, puis les Bénédictins, le plus ancien ordre établi en Hongrie, les Paulins et les Franciscains. La méthode d'enseignement était celle de la *Ratio Studiorum* des Jésuites : apprendre par cœur est la devise ; le style, la composition, la réflexion personnelle n'entrent pas en ligne de compte. Les établissements de ces ordres religieux ont conservé jusqu'à nos jours quelque chose de cette méthode. Pour amuser la jeunesse, les Jésuites font jouer des comédies et des tragédies et, chose singulière, ces productions scolaires composent toute la littérature dramatique de cette époque. Les Pères, parmi eux Faludi, écrivent des pièces jouées par les élèves, dont quelques-uns sont devenus les premiers comédiens hongrois.

Les protestants, dont les écoles ont été florissantes surtout après la paix de Vienne, font de grands efforts, malgré les malheurs des princes de la Transylvanie : Debreczen, Sárospatak et Pozsony où le savant Bél avait enseigné, conservent toujours leur supériorité. Le collège de Sárospatak compte, en 1765, mille deux cent soixante-dix élèves ; en 1770, mille trois cent quarante-six. Vers le milieu

du XVIII[e] siècle, on y enseignait déjà la physique avec des expériences. L'enseignement théologique et philosophique était organisé sur le modèle de l'étranger. De 1742 à 1761, plus de sept cents étudiants protestants reçurent leur instruction dans les universités allemandes et hollandaises. La grande école de la Transylvanie, Nagy-Enyed, subit un désastre : elle brûla avec la ville entière en 1704, mais elle reprit son activité dès 1709. A côté d'elle prospèrent les collèges de Kolosvár, de Maros-Vásárhely et de Udvarhely [1]. — C'est au XVIII[e] siècle que se fondent les grandes bibliothèques. La première est celle de l'université de Nagy-Szombat, transférée avec l'université à Bude ; elle devint, dans notre siècle, la bibliothèque de l'université de Budapest; celle du comte François Széchenyi, aujourd'hui la bibliothèque du Musée national à Budapest; la bibliothèque des Bénédictins à Pannonhalma (Martinsberg), une des plus riches du pays; celle des Ráday à Péczel, aujourd'hui propriété de l'Église réformée du district du Danube, puis les bibliothèques des grands collèges à Debreczen, Sárospatak, Nagy-Enyed et Kolosvár.

Les arts sont représentés par quelques noms connus, mais les artistes sont forcés de gagner leur vie à l'étranger. Le style de l'époque est le rococo ; les architectes sont pour la plupart des

1. Sur l'instruction publique en Hongrie au XVIII[e] siècle, l'ouvrage d'Aladár Molnár, édité par l'Académie en 1881, donne le plus de détails.

étrangers. On peut citer deux peintres de valeur : l'un est Jean Kupetzky, excellent portraitiste, né en 1667. Il se forma à Rome sous la protection du peintre suisse, Mathias Füssli, s'établit à Vienne où la cour le favorisa, mais dut finalement se réfugier, à cause de sa religion, à Nuremberg où il mourut en 1740. L'autre est Adam Mányoki, né en 1665, mort en 1757, à Dresde, qui était alors le principal centre artistique de l'Allemagne. François II Rákóczy avait envoyé Mányoki à ses frais en Hollande et le fit travailler pendant un certain temps à la cour, avec Mindszenti, Mediczky, Bogdán. En 1713, Mányoki fut appelé à la cour d'Auguste, roi de Pologne. La vie de ces deux peintres dit assez l'état pitoyable des beaux-arts en Hongrie. Longtemps encore les jeunes gens qui se sentent une vocation artistique émigreront et chercheront à l'étranger un milieu favorable pour y déployer leur activité. C'est de nos jours seulement que les artistes hongrois peuvent demeurer dans leur pays ; encore en est-il parmi eux, et non des moindres, qui vivent à l'étranger.

Nous avons retracé les grandes lignes du développement intellectuel du peuple hongrois depuis son arrivée en Europe ; nous sommes maintenant au moment où la Hongrie s'ouvre davantage encore

aux idées de l'Occident et prend enfin place parmi les peuples civilisés. Jusque-là elle a été très peu connue en Europe, quoique la jeunesse studieuse se pressât dans les universités étrangères depuis le XIII[e] siècle, et surtout depuis la Réforme. La Hongrie elle-même, au XVIII[e] siècle, semble renoncer à son caractère propre ; elle devient sous tous les rapports une province autrichienne. Ce n'est que vers la fin du règne de Marie-Thérèse qu'elle prend son essor ; depuis le commencement de notre siècle elle a créé une littérature digne d'elle-même, littérature nationale au plus haut degré, riche en chefs-d'œuvre qui peuvent rivaliser avec ceux des autres peuples. Les âges précédents peuvent être regardés comme une longue préparation à cette vie nouvelle dont l'épanouissement fut retardé par les circonstances politiques. La Renaissance, on l'a vu, s'annonçait sous des auspices favorables ; si le pays eût pu se développer régulièrement depuis lors, il est à présumer qu'il aurait marché de pair avec les autres pays civilisés ; mais deux siècles de luttes contre les Turcs ; les discordes religieuses plus violentes ici que partout ailleurs et envenimées par les discussions politiques ; la perte de l'autonomie ; les persécutions de l'Autriche, toutes ces causes ont retardé la vie littéraire de la nation. La Transylvanie fut, il est vrai, au XVI[e] et au XVII[e] siècles, un foyer intellectuel brillant d'un vif éclat, mais ce foyer était étouffé, tantôt par les invasions des Turcs qui considéraient cette province comme un fief, tantôt par les guerres avec la maison

des Habsbourg. On peut dire hardiment que si la Hongrie n'a pas encore rempli toute sa mission dans le domaine intellectuel, elle a au moins été le boulevard de l'Europe contre les invasions ottomanes. Si les autres nations ont pu se développer sans être inquiétées par les Musulmans, c'est grâce à la Hongrie qui a payé de sa liberté pendant cent cinquante ans la rançon de l'Europe occidentale. L'heure de la délivrance une fois sonnée, elle s'est efforcée de se mettre au niveau des autres pays. Les pages suivantes montreront jusqu'à quel point elle y a réussi.

LIVRE PREMIER

LA VIE LITTÉRAIRE

LIVRE PREMIER

LA VIE LITTÉRAIRE

Le mouvement littéraire et artistique en Hongrie, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, ne peut évidemment être comparé à celui des pays de l'Occident pendant la même période. Nous nous sommes efforcé d'indiquer les motifs de ce retard, d'en indiquer les causes politiques et sociales. Il faut maintenant montrer l'épanouissement très complet et très rapide de la vie intellectuelle chez les Magyars dans la période la plus récente. Rarement on a vu des efforts pareils. La poésie, la prose, l'érudition, les beaux-arts, l'enseignement : tout se renouvelle, acquiert des bases solides et marque un progrès continu. Pourtant cette période, qui embrasse un peu plus d'un siècle, n'est pas exempte de troubles intérieurs ; la marche en avant est parfois interrompue, et, à deux reprises, la vie natio-

nale subit des arrèts considérables. L'un de ces arrêts se produit après Waterloo, pendant le règne de la Sainte-Alliance ; l'autre, après la Révolution de 1849. Mais le génie magyar a victorieusement triomphé de ces obstacles. De même que le renouveau littéraire au XVIIIe siècle a succédé à l'état de somnolence dans lequel la politique de Marie-Thérèse avait plongé la nation, de même l'esprit politique des hommes d'État et des orateurs magyars a su vaincre les difficultés suscitées tantôt par les réformes tyranniques de Joseph II, tantôt par le système de Metternich ou le gouvernement de Bach. Dans ces luttes les écrivains ont leur place marquée; en un temps où les diètes sont rarement convoquées, où les discussions politiques ne franchissent pas le seuil de l'enceinte parlementaire ils sont les porte-paroles de la nation. Ce sont eux qui jettent le cri d'alarme dès qu'ils sentent que la sauvegarde de la nation, sa langue, est exposée au danger ou menacée par l'allemand dans son existence même. Que de combats ne fallut-il pas soutenir jusqu'en 1867, pour ce trésor jalousement gardé, pour les droits constitutionnels, pour ces mille détails qui constituent la vie propre d'une nation ! Est-il surprenant que le pays perpétuellement menacé de voir ses droits méconnus et lésés, n'ait pas donné toute sa mesure dans les différents domaines de l'activité humaine? Et pourtant, on dirait que c'est la lutte même qui a produit les grands écrivains, car depuis que la Hongrie a conquis son entière indépendance, c'est-à-dire depuis

1867, peu de grands noms se sont révélés; la jeune génération tâtonne et cherche ses voies. On dirait que les grands sujets d'inspiration manquent. Le patriotisme, qui est l'essence de la poésie magyare, a perdu de son ardeur depuis que le pays a obtenu tout ce qu'il pouvait espérer; la poésie *cosmopolite*, malgré quelques beaux talents, n'a pas encore trouvé un poète de premier ordre. Par contre, les arts, l'instruction publique et les sociétés savantes ont fait, depuis lors, en Hongrie, des progrès considérables.

La vie littéraire, pendant cent vingt-cinq ans, ne s'est pas ralentie un instant. On peut cependant remarquer que la fondation de l'Académie hongroise (1830), qui représente les belles-lettres, l'érudition et les sciences, a donné une direction plus sûre aux écrivains. Elle comptait et compte encore parmi ses membres, les meilleurs littérateurs du pays; par les concours qu'elle institue et les encouragements qu'elle donne, elle est le foyer non seulement de la vie scientifique, mais aussi de la littérature proprement dite. Il convient donc de distinguer deux périodes : celle qui va de 1772 à 1830 et celle qu'a inaugurée la fondation de l'Académie. Nous ne prétendons pas passer en revue tout ce que la littérature a produit d'intéressant pendant ces deux périodes, ce serait dépasser les limites que nous nous sommes assignées; mais nous voulons marquer du moins les courants littéraires et indiquer la part qui revient aux initiateurs et aux chefs de ces mouvements.

CHAPITRE PREMIER

(1772-1830)

Marie-Thérèse avait à peu près réussi à germaniser la Hongrie par la douceur, lorsque son successeur, Joseph II, excita par ses réformes intempestives la plus vive opposition. Il promulgua, en 1784, la fameuse ordonnance sur l'usage exclusif de la langue allemande dans toute l'administration de la monarchie. C'était un coup de foudre. Les comitats, qui jusqu'alors discutaient leurs affaires en latin, furent réveillés de leur somnolence; dans les diètes on protesta tant qu'on pût. Rien n'y fit. Joseph II, qui ne voulut même pas se faire couronner roi de Hongrie et fit transporter la couronne de saint Étienne à Vienne, continua par ses mesures vexatoires à exaspérer la nation. La Hongrie, qui avait sacrifié son sang et son argent pour sauver le trône des Habsbourg, la Hongrie toujours si soumise quand on lui accordait le libre exercice de ses droits, se révolta contre la maison d'Autriche. L'empereur, bien que guidé dans ses réformes par les meilleures intentions, s'aperçut, à son lit de mort, que son règne fiévreux et agité n'avait pas assuré

le bonheur de ses peuples. D'un trait de plume il effaça toutes ses réformes. Mais la Hongrie, craignant sous Léopold II un retour des prétentions impériales, demanda, dans la diète de 1790-1791, que la langue nationale fût protégée par des lois, qu'on l'introduisit comme matière d'enseignement obligatoire dans les écoles, qu'elle devînt la langue des délibérations politiques, de la justice et de l'administration. Tout fut accordé, car la cour avait des préoccupations plus graves : les progrès de la Révolution française devenaient inquiétants. De même que Marie-Thérèse, à son avènement au trône, eut recours aux Hongrois pour protéger la monarchie héréditaire contre Frédéric II, de même l'empereur François s'adressa au pays magyar, encore féodal, pour arrêter le mouvement révolutionnaire. La Hongrie s'imposa, pendant vingt ans, de nouveaux sacrifices. Elle prit une part active aux guerres de la Révolution et de l'Empire et resta sourde à la proclamation de Napoléon qui lui promettait son autonomie. Mais à peine l'orage était-il passé, que la cour de Vienne cessa de convoquer la diète, leva des troupes et des impôts sans le consentement du pays, exerça par la censure un contrôle néfaste sur la littérature. Enfin, après de nombreuses réclamations, on convoqua la diète de 1825, qui siégea pendant deux ans. De cette diète et de celles de 1830, de 1832 et de 1839, est sortie la Hongrie moderne. Les hommes d'État qui ont plus tard dirigé les destinées du pays, Széchenyi, Kossuth, Deák, ont commencé leur carrière poli-

tique dans ces assemblées. L'Académie fut fondée par la libéralité de Széchenyi et d'autres magnats. « Le plus grand des Magyars » lança alors ses célèbres pamphlets : *Hitel* (Crédit), *Világ* (Lumière), *Stadion* (Le Stade), que le poète Arany compare aux colonnes de feu qui ont guidé les Juifs dans le désert et dans les ténèbres.

Les idées de la Révolution française avaient déjà bouleversé le reste de l'Europe. Il est intéressant d'observer leurs effets sur les Hongrois. Longtemps avant 1789, les œuvres de Voltaire et de Rousseau avaient pénétré dans le pays. Une partie de la noblesse en faisait ses délices ; on commentait les attaques contre les autorités établies sans se douter de la portée ni des conséquences que pouvaient avoir ces doctrines. Mais les masses restaient indifférentes. Il n'y avait pas alors en Hongrie de bourgeoisie éclairée. La littérature était cultivée par la haute noblesse ou par le clergé ; la petite noblesse dans ses terres s'intéressait peu au mouvement des idées en Europe. Les petits bourgeois des villes royales menaient depuis la réaction catholique du XVII[e] siècle une existence misérable ; et les serfs attachés à la glèbe savaient à peine lire. Les idées libérales et égalitaires se propageaient cependant. Les premiers pionniers du renouveau littéraire, son chef, Bessenyei et ses membres les plus autorisés, appartiennent à l'école dite *française*. Il est vrai qu'il s'agissait pour ces écrivains plutôt de littérature que de politique, mais l'impulsion était donnée. Sous le règne de

Joseph II (1780-1790), nous voyons, en effet, bon nombre de nobles et d'écrivains prêts à applaudir aux idées libérales et aux réformes dont l'empereur était partisan : ils approuvaient la guerre déclarée au clergé, la libération des serfs, la laïcité de l'école. Ils faisaient bon marché des griefs de la nation, pourvu que l'ancien état féodal disparût. Pendant les guerres de la Révolution, ils formèrent à Kassa un cercle littéraire éminemment politique et tout pénétré de l'esprit jacobin. Ses membres furent presque tous impliqués dans la soi-disant conjuration de l'abbé Martinovics, dont le procès et la condamnation arrêtèrent le mouvement révolutionnaire. Plus tard, pendant la période de la réaction, après 1815, lorsque la censure défendit même l'entrée des livres et des journaux étrangers dans le pays, lorsque la Constitution fut violée à chaque instant, les comitats eux-mêmes, ces citadelles de l'esprit conservateur, protestèrent et s'insurgèrent contre les mesures budgétaires et militaires de la cour de Vienne.

Nous pouvons ainsi constater en Hongrie, d'une part, un grand enthousiasme pour la Révolution française ; de l'autre, une certaine méfiance contre ses excès. Les écrivains, à de rares exceptions près, lui sont plutôt favorables ; mais ce sont des enthousiastes pratiques, désirant avant tout que les idées libérales profitent à leur pays. La poésie magyare, est, on l'a dit, surtout depuis les guerres de la Révolution, essentiellement patriotique. Aucune nation n'a tant chanté son glorieux passé,

avec ses victoires et ses deuils, ses espérances d'avenir. Depuis Verseghy, qui traduit la *Marseillaise,* jusqu'à Petöfi et Arany, c'est l'amour de la patrie que fait retentir la lyre magyare. Les poètes mêlent même à leurs sentiments intimes ceux de la nation, ou bien ils tâchent d'éveiller la fierté nationale pour susciter la résistance contre l'oppresseur qui est toujours l'Allemand, l'Autrichien. Les épopées chantent les épisodes de la conquête du pays par Arpád, pour montrer l'ancienne grandeur et la décadence présente, ou bien quelque héros populaire qui contraste avec la cour étrangère installée à Bude. Le poète de la première tragédie nationale, Katona, s'inspire d'un de ces épisodes, si fréquents dans l'histoire des Hongrois, où l'élément étranger intervient dans les affaires du pays, au grand détriment de la cause nationale. Ce qui est humain et général se rencontre rarement dans cette poésie; les idées philosophiques font défaut. Tout se rapporte au pays, au terroir; chaque poème est un acte de patriotisme et ce n'est que depuis 1867 que les idées cosmopolites et humaines se font jour.

Dans la période qui nous occupe, la littérature se développe sous de multiples influences. C'est d'abord l'influence de la littérature française, surtout de Voltaire; elle est contrebalancée par celle d'Horace et de Virgile, modèles de l'École des latinistes qui imitent les rythmes anciens, dont la langue hongroise peut rendre toutes les finesses. Cette école est favorisée par la culture latine du

pays et par le penchant oratoire et déclamàtoire de la nation. A côté de ces deux influences qui ne se combattent pas toujours, l'esprit latin et l'esprit français n'étant pas des ennemis irréconciliables, se fonde l'École classique, pénétrée des œuvres de Gœthe et de Schiller, qui paraissaient alors. Par leur intermédiaire, la Hongrie fait connaissance avec les Grecs. A côté de ces écoles toutes inspirées par des littératures étrangères, il existe une École nationale qui remonte jusqu'à Gyöngyösi, cultive des sujets exclusivement magyars et en adopte les rythmes. Son triomphe final sur les écoles étrangères est l'œuvre de la période suivante.

I. — L'École française.

Le renouveau de la littérature nationale s'est effectué grâce à une petite société qui habitait Vienne. Marie-Thérèse y avait fondé, en 1760, un établissement pour les jeunes nobles hongrois, parmi lesquels se recrutait la garde royale magyare. Chaque comitat envoyait quelques jeunes gens dans la capitale où ils recevaient une instruction gratuite et entraient ensuite au service de la cour. Georges Bessenyei (1742-1811), qui, comme la plupart des nobles de son pays, n'avait reçu qu'une instruction insuffisante, se trouva tout à fait dépaysé dans ce milieu où les littératures française et italienne étaient très connues. Il s'adonna donc avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues et devint par ses œuvres, imitées en grande par-

tie du français, le régénérateur de la littérature nationale, qui date — peut-être un peu trop tôt — son ère nouvelle de l'année 1772, où Bessenyei publia sa tragédie *Agis*. Voltaire était son modèle, aussi bien pour ses drames que pour ses épopées, ses poèmes didactiques et philosophiques, tandis que les revues morales anglaises et allemandes ont inspiré ses œuvres en prose. Ces travaux n'ont pas en eux-mêmes une grande valeur littéraire, mais ils ont exercé sur leur temps une influence considérable. Bessenyei avait assez de jugement pour n'imiter la littérature française que dans ses formes, et par là il put donner à la langue la précision nécessaire. L'élégance de sa diction, un certain pathos, quelques idées morales développées dans ses écrits, font parfois illusion sur la faiblesse de la composition et l'absence d'un vrai souffle poétique. Ses deux tragédies nationales : *Ladislas Hunyadi*, dont le héros est le malheureux fils du grand Hunyadi, décapité par Ladislas V, en 1457, *Attila et Buda*, sont des essais assez médiocres, mais sa comédie *le Philosophe* eut un succès énorme, dû surtout à la figure de Pontyi, représentant de la petite noblesse hongroise, qui ne veut rien connaître de l'étranger, ni de sa littérature ni de ses mœurs, et qui reste sur sa terre, sans s'occuper du monde ni de ses progrès. Bessenyei voulut justement réagir contre cette tendance ; il souhaitait une civilisation nationale qui, tout en puisant aux sources étrangères, correspondit aux besoins du pays. C'est pourquoi

il réclamait dès 1781, une Académie pour cultiver les lettres, les sciences et surtout la langue nationale. Il recruta ses premiers disciples parmi les nobles qui faisaient partie de la garde. Dans un recueil poétique publié en collaboration, nous trouvons, à côté de son nom, celui du baron Laurent Orczy (1718-1789), qui n'était pas inconnu au Parnasse magyar et qui partageait les idées littéraires de Bessenyei. Orczy est un fervent disciple de Rousseau. Il aime la nature et vante la vie simple du paysan dont il voudrait améliorer le sort. Mais, d'autre part, il craint que l'invasion des mœurs étrangères ne corrompe la simplicité des Magyars. Un autre camarade de Bessenyei, Abraham Barcsay (1742-1806), de la famille des princes transylvains, était colonel dans l'armée autrichienne. Il a adressé des *Épîtres* à Orczy et à Bessenyei et a écrit quelques *Élégies*. Le quatrième membre de ce cénacle, Alexandre Báróczy (1735-1809), s'est fait surtout connaître par ses traductions, parmi lesquelles les plus goûtées sont la *Cassandre* de la Calprenède en sept volumes et les *Contes Moraux* de Marmontel.

L'influence de Bessenyei ne se manifesta pas seulement dans la garde royale; en Hongrie, les œuvres originales et les traductions écrites par ces jeunes gens excitaient l'émulation. Si les talents originaux sont rares, on traduit tout ce qui peut ennoblir le goût et élargir l'horizon intellectuel, notamment *Le Cid* de Corneille, quelques tragédies de Racine et de Voltaire, le *Lutrin* de Boileau.

Molière est très goûté, mais les difficultés qu'on rencontre pour traduire ses comédies sont considérables. Aussi faut-il attendre jusque vers le milieu de notre siècle, pour voir les membres de la Société littéraire *Kisfaludy* les traduire dignement. Les romans, les héroïdes, la petite poésie du XVIIIe siècle : Colardeau, Dorat, tout est traduit et imité. Cette ardeur avait de bons résultats; les idées françaises pénétrèrent dans le public; la technique des vers devint plus précise et surtout la prose plus apte à rendre avec bonheur les chefs-d'œuvre de l'étranger; la diction, le style devinrent plus simples tout en restant un peu oratoires.

Le meilleur traducteur de cette école est Joseph Péczeli (1750-1792) qui, après la retraite de Bessenyei, réunissait autour de lui les jeunes talents. Il a traduit *Zaïre, Alzire, Mérope* et la *Henriade* en vers et a imité les *Fables* de La Fontaine. A côté de la littérature française, la poésie sentimentale, qui régnait alors un peu partout, a trouvé quelque écho en Hongrie. Ossian et Young, suivis par les Bardes de Vienne, y ont laissé leur trace. Les *Nuits* de Young, traduites par Péczeli, ont excité un véritable enthousiasme. Elles ont exercé une grande influence sur le seul poète lyrique de cette école, Paul Anyos (1756-1784). Ce jeune prêtre, mort à l'âge de vingt-huit ans, avait été envoyé par ses supérieurs au couvent du comitat Nyitra, où il vivait incompris de son entourage, isolé du reste du monde parmi de hautes montagnes boisées. Il

exprima dans ses élégies ses déceptions, ce désir de la liberté que sent tout prisonnier et devint le premier poète pessimiste de la littérature hongroise. Le néant des choses, le vide effrayant du tombeau, voilà ce qu'il chante dans des vers d'une grande pureté de facture et d'un style élevé; il y mêle parfois quelques accents patriotiques. Comme les Bardes, il exhale ses plaintes à la lueur pâle de la lune et désire la mort.

Deux Teleki, illustres ancètres d'un homme cher à la France, appartiennent également à ce groupe. Joseph Teleki de Szék (1738-1796), disciple de Pierre Bod, a publié, à l'âge de vingt-quatre ans, en français, son *Essai sur la faiblesse des esprits forts* dont J.-J. Rousseau voulait se faire l'éditeur et le commentateur. Ami de Kaunitz, Teleki devint gardien de la couronne et intercéda souvent pour les protestants. Sa meilleure élégie est celle où il pleure la mort de sa sœur Esther : *Monument de l'amitié d'un parent.* Son fils Ladislas Teleki a imité Pope dans ses écrits philosophiques et moraux sur l'Immortalité de l'âme, sur la Superstition et sur l'Incrédulité. *Les Prières*, qu'il a adressées à son pays pour l'érection d'une académie hongroise, constituent son ouvrage principal.

La France a donc fait office de marraine auprès de la littérature naissante des Hongrois; si elle est éclipsée pour un certain temps par les Latinistes et les adeptes de Gœthe et de Schiller, nous retrouverons de nouveau son influence prépondérante vers 1840, où elle inspire le roman et le théâtre;

depuis, sa littérature et ses idées n'ont pas cessé de préoccuper les meilleurs esprits.

II. — L'École latine.

La culture latine en Hongrie était toujours intense. Au moyen âge elle avait été un obstacle au perfectionnement de la langue nationale; après la Renaissance on commença à se servir déjà du magyar, mais l'enseignement, l'érudition, l'histoire, employaient le latin, devenu au cours des siècles un véritable jargon : le latin culinaire. On lisait cependant les auteurs classiques, et les poètes essayaient d'imiter les hexamètres de Virgile, les strophes d'Horace. Les premiers échantillons d'une versification métrique remontent assez haut, puisque Erdösi a fait, dès 1541, quelques distiques. Malgré certains essais, notamment celui de Gédéon Ráday qui, en 1735, avait mis la *Zrinyiade* en hexamètres, les règles de l'application des rythmes anciens à la versification magyare n'étaient pas fixées et leur emploi était très rare. Mais au moment où l'École de Bessenyei imitait exclusivement les mètres français, notamment l'alexandrin, quelques professeurs, jésuites pour la plupart, voulaient relever la poésie magyare par l'emploi de la versification des anciens. Les initiateurs de ce mouvement étaient David Baróti Szabó, Révai et Rajnis, qu'on peut considérer comme des législateurs sans élan poétique; leur influence se montre chez Virág,

poète lyrique d'une belle envergure, et chez Berzsenyi, le Tyrtée magyar.

Les trois législateurs avaient de profondes connaissances de la langue et établirent avec beaucoup de précision les règles de la nouvelle versification. La langue magyare possède, en effet, seule parmi les langues de l'Europe, une variété de voyelles tellement riche qu'elle est capable de reproduire, jusque dans leurs moindres détails, les rythmes antiques; l'hexamètre, le distique, les strophes alcaïque et saphique, voire même les mètres de Pindare, peuvent être rendus avec une précision et une élégance qui, en des mains habiles, ne laissent rien à désirer. Les Allemands ont, eux aussi, imité tous les poètes de l'antiquité dans la forme originale, mais on n'a qu'à lire les strophes horatiennes de Klopstock, voire même les hexamètres de Gœthe et de Schiller, pour se convaincre de ce qu'il y a de faux et d'artificiel dans ces pastiches de l'antiquité. Nous n'avons pas besoin de rappeler les regrets de la critique allemande au sujet de *Hermann et Dorothée* où les vers raboteux ne se comptent plus. En effet, la longueur et la brièveté des syllabes en allemand dépendent de l'accent; telle syllabe est longue ou brève, selon qu'elle se trouve placée entre deux brèves ou entre deux longues. Tel n'est pas le cas en hongrois et le rythme n'y a pas l'allure gauche de la poésie métrique des Allemands. En magyar, chaque syllabe conserve *toujours* sa valeur; les règles de la prosodie latine sont appliquées avec une rigueur

digne des poètes antiques. Les strophes horatiennes de Virág et de Berzsenyi, les épopées en hexamètres de Vörösmarty, la traduction d'Aristophane par Arany et celle de Sophocle et de Plaute par Csiky dans le mètre de l'original, observent strictement les règles de l'ancienne prosodie et se lisent très couramment. Nous ne voulons pas contester que le rythme national, réglé par l'accent et la rime, ne soit préférable à ces savants essais ; que ce rythme n'exprime mieux le caractère magyar et ne parle plus distinctement au peuple, qui n'a pas reçu la culture classique ; nous constatons seulement la souplesse et la richesse de l'idiome, qui se prête merveilleusement à ces imitations et, du moins pour les traductions de Virgile et d'Homère, nous préférons même le fier hexamètre magyar aux essais en vers rimés qu'on tente de nos jours.

David Baróti Szabó (1739-1819) a écrit des odes, des idylles, des épîtres, des épigrammes et des églogues en trois livres avec un traité sur la nouvelle versification. Le traité est important, les poésies ne sont que des exercices à l'exception de l'ode en strophes saphiques : *A un noyer tombé,* où le triste sort de sa patrie inspire au poète des accents sincèrement émus. Le principal titre de gloire de Baróti est la traduction en hexamètres de l'*Énéïde* et des *Églogues* de Virgile, par laquelle il a enrichi la langue de nombreuses formes nouvelles et fait pénétrer Virgile dans le grand public. — Révai (1749-1807), que nous rencontrerons parmi les grands grammairiens, a imité Baróti dans ses

Élégies (1778 et 1787); il y donne quelques poésies originales, des traductions d'Ovide, de Tibulle, de Properce, de Moschos et de Bion, et le premier livre de l'*Iliade.* Révai est plus heureux que son maître dans l'expression de ses sentiments propres et souvent même il lui est supérieur sous le rapport de la forme. — Rajnis (1741-1812) a publié à Györ, en 1781, son *Guide de l'Helicon magyar,* où les règles de la nouvelle versification sont illustrées par ses propres poésies. Il a traduit également les *Églogues* et les *Géorgiques* de Virgile. Ce fougueux théoricien a suscité, dans le sein même de l'école, une violente querelle. La discussion portait sur certains détails de métrique ainsi que sur des rejets et des enjambements que se permettait Baróti et que Rajnis jugeait trop hardis.

Après les théoriciens vinrent les poètes qui, tout en s'inspirant des modèles anciens, ont exprimé dans la forme classique les idées qui agitèrent leur temps. Le premier est Benoît Virág (1752-1830), prêtre de l'ordre de Saint-Paul, disciple de Anyos. Après la suppression de l'ordre auquel il appartenait, il se retira à Bude où il mourut dans la misère. Lorsque le premier recueil de ses *Poésies* parut, en 1799, Virág était déjà connu dans son pays, car, dès 1791, il avait lancé sur des feuilles volantes ses odes en strophes saphiques et alcaïques où il fait entendre les craintes et les douleurs du patriote. La diète de 1790-1791, qui avait beaucoup promis, n'avait pas rempli l'attente de la nation. La cour de Vienne devint de plus en plus autoritaire

et poursuivit, après la conjuration de Martinovics, tout ce qui lui semblait suspect. Virág se fait l'écho des doléances générales; il exhorte au patriotisme, mais comme son modèle, Horace, il prêche aussi la paix de l'âme et la tranquillité de l'esprit. Au point de vue de la langue on peut le comparer à Klopstock. De même que les odes horatiennes du chantre de *la Messiade* ont opposé une digue à la platitude et au déluge de productions insignifiantes, dont la seconde École silésienne avait inondé le Parnasse allemand, de même les poésies de Virág ont donné plus de nerf et de précision à la langue. Sous ce rapport, sa traduction d'Horace est devenue classique et a exercé la plus grande influence sur les poètes. Écrivain patriote, Virág a fait revivre, dans son ouvrage historique *Siècles magyars* (jusqu'en 1526), la grandeur et les exploits de la Hongrie ancienne.

Dans le domaine cultivé avec tant d'éclat par Virág, la palme appartient au poète Daniel Berzsenyi (1776-1836), le Tyrtée des guerres contre Napoléon. Ce modeste propriétaire qui, au milieu de ses travaux d'agriculture, lisait Horace et s'en inspirait, est le plus pathétique de tous les poètes magyars. L'ardeur du patriotisme fougueux qui l'enflamme se montre surtout dans ses odes de jeunesse; celle de ces odes qu'il a adressée à la noblesse prête à combattre Napoléon est d'une grande beauté. Jamais la poésie magyare n'avait fait entendre des accents aussi virils, jamais elle ne s'était exprimée avec tant de fermeté et de con-

cision. En outre de ses poésies patriotiques, Berzsenyi a écrit des odes philosophiques et religieuses dont la simplicité et le naturel contrastent avec le ton plus tendu de ses poésies patriotiques et reposent des hauteurs vertigineuses où nous conduisent ses odes belliqueuses. Berzsenyi était un des premiers membres de l'Académie hongroise. En cette qualité il a publié un essai sur le Beau dans l'art poétique; c'est une des premières études esthétiques écrites en hongrois. Des critiques trop acerbes de Kölcsey attristèrent la fin de sa vie. Le même Kölcsey, d'ailleurs, chargé de prononcer son éloge à l'Académie, regretta de s'être aliéné pour toujours l'amitié du poète et de l'avoir blessé par ses observations. Berzsenyi est le premier de ses poètes auquel la Hongrie ait élevé un monument, distinction assez rare en ce pays où le marbre et le bronze ne sont guère prodigués.

Malgré les formes étrangères dont ces poètes revêtent leurs poésies, le fond est resté éminemment national. Ils suivent la vie nationale dans toutes ses phases et ne se perdent pas dans des rêveries sur l'ancienne Rome. Cependant une partie du public ne comprenait que difficilement ces strophes aux mètres compliqués; lui parler une langue moins savante, se servir de ses locutions favorites et rendre le tour d'esprit du peuple : tel était le but d'une autre École, qui trouvait aux *Français* comme aux *Latins* une couleur trop étrangère, trop peu magyare.

III. — L'École populaire.

L'École française s'adressait surtout aux nobles, qui connaissaient notre littérature et dont le ton se réglait sur celui de la cour de Vienne ; les latinistes avaient surtout en vue le public lettré. La grande masse des lecteurs ne comprenait pas grand'chose aux œuvres de ces deux écoles. A leurs odes hardies et pathétiques, d'un sublime un peu guindé, le peuple préférait les vieux romans en vers de Gyöngyösi. Peu soucieux des efforts de quelques esprits éclairés, il demandait des lectures agréables, faciles à comprendre, où les héros populaires jouent le rôle principal ; ou bien des satires contre la noblesse et la bourgeoisie *germanisées;* en un mot, des sujets plus simples, plus terre à terre, mais où l'on sentit le caractère national qui réveillerait « les cœurs magyars au sang endormi ». Rien ne semblait plus propre à satisfaire ce désir que des romans, soit en vers, soit en prose, des épopées héroï-comiques et, à défaut d'un théâtre national où l'on aurait pu ridiculiser les mœurs étrangères, des satires virulentes. Ces efforts étaient louables, mais le succès en était minime ; à part Csokonai, cette École ne compte pas un seul poète. Si quelques-uns des types qu'elle a créés vivent encore aujourd'hui dans la mémoire du peuple, comme le fameux *Notaire de Peleske*, c'est surtout grâce à leur caractère comique. La langue, si concise lors-

qu'elle s'efforce d'imiter Virgile et Horace, redevient lâche et diffuse sous la plume de ces écrivains; les strophes de quatre vers qu'emploient Gyöngyösi et les poètes du XVII[e] siècle, ramènent la métrique à l'enfance de l'art; la rime qu'ils emploient consiste à faire sonner quatre fois de suite la même syllabe.

Le premier qui, par ses romans, ait cherché et trouvé le chemin qui conduit vers l'âme populaire, est André Dugonics (1740-1818), de l'ordre des Piaristes, professeur de mathématiques. Ses réminiscences classiques lui dictèrent d'abord *La Prise de Troie* et *Ulysse,* mais bientôt l'histoire ancienne de la Transylvanie lui inspira un roman en prose, intitulé *Etelka,* dont l'action se passe aux temps d'Arpád et de Zoltán, à l'époque de la prise de possession du pays par les Magyars. C'est une simple histoire d'amour entre Etelka et Etele, mêlée d'attaques virulentes contre les réformes de Joseph II. Le sens historique y fait défaut, mais comme c'est un des premiers romans hongrois qu'on ait écrit, il a joui d'une grande vogue. Les autres récits, qu'ils traitent des sujets nationaux ou étrangers, sont également dépourvus d'originalité. *Les Argonautes* [1], *Les Maures, Les bracelets d'or, Jolánka et Cserei,* ont cependant, malgré leurs défauts, remplacé, auprès du public féminin, les romans tra-

1. Dugonics a traduit ce roman en latin pour montrer que ce n'était pas son ignorance de cette langue qui lui a fait abandonner les sujets et les formes antiques.

duits des langues étrangères [1]. Dugonics a écrit en outre quatre drames sans aucune valeur et a donné un recueil très utile de dictons populaires.

Dugonics voulait agir par le roman; Adam Palóczi Horváth (1760-1820), avocat et ingénieur, s'essaya dans l'épopée. Dans la *Hunniade,* il chante, à la manière de Gyöngyösi, les exploits du grand Hunyadi après la bataille de Varna (1444), ses démêlés avec Brankovics, Giskra et Cillei qui le jalousent et veulent le perdre. Mais le héros est protégé par le génie de Louis le Grand, qui lui annonce qu'un de ses fils, Mathias Corvin, sera roi; le fougueux moine Capistran, qui accompagnait Hunyadi dans ses batailles contre les Turcs, révèle au monde que Hunyadi est le fils du roi Sigismond et de la reine Marie. — La *Rodolphiade* chante les exploits de Rodolphe de Habsbourg. Plus importantes au point de vue littéraire sont ses *Poésies de paysans,* où l'on sent le goût du terroir et son recueil de cinq cents chansons populaires (1803).

Ces deux poètes, quoique très goûtés du public, furent dépassés à cet égard, par le comte Joseph Gvadányi. Celui-ci appartenait à l'ancienne famille italienne des Guadagni, émigrée en Hongrie. Après avoir guerroyé pendant quarante ans, Gvadányi se retira avec le rang de général. Il aimait les paysans, les mœurs et les coutumes du peuple et s'efforça de combattre par le ridicule l'envahisse-

1. Parmi ceux-ci le *Kartigam,* adapté de l'allemand par Mészáros, était surtout répandu.

ment des mœurs étrangères. Dans une épopée comique, intitulée *Voyage d'un Notaire de Village à Bude* (1790), il raconte, sans beaucoup d'art, mais avec une certaine force comique, la stupéfaction d'Étienne Zajtai, notaire à Peleske, qui, voulant étudier la procédure à Bude, la capitale du pays, s'y rend et croit y rencontrer la fine fleur de la culture magyare, une cour parlant la langue nationale, avec des magnats habillés à l'ancienne mode et des dames en costume hongrois. Quel n'est pas son étonnement, lorsqu'il se trouve en présence de dames et de messieurs habillés à l'allemande ou à la française, qui ne comprennent même pas la langue du pays. Zajtai, au bruit de la guerre, rentre pour sauver son fils du service militaire, mais celui-ci s'est déjà engagé dans un régiment de hussards. Le bon notaire passe le reste de ses jours avec son fils cadet, entouré du respect de tout son village, qui admire en lui un voyageur intrépide. *Le Notaire de Peleske* est devenu très populaire; mis à la scène par Eugène Gaal, en 1838, il amuse encore aujourd'hui les paysans qui viennent dans les villes au moment des foires. Le grand succès de son épopée avait engagé Gvadányi à lui donner une suite, mais ce nouvel essai est moins réussi que le premier. Un autre roman en vers, *Paul Rontó et le comte Maurice Benyovszky* (1793), nous raconte les aventures extraordinaires de ce comte magyar qui fit la guerre en Pologne, fut prisonnier en Sibérie, s'évada et s'établit finalement à Madagascar. Son fidèle Sancho Pansa, Rontó,

l'égaye dans toutes les circonstances de la vie. Le premier chant de l'épopée, qui contient le récit des tours de jeunesse de Rontó, nous montre la vie et les sentiments du hussard magyar au XVIIIe siècle. C'est la meilleure partie de l'ouvrage. — Dans une description satirique de la diète de 1790, Gvadányi demande que tous ceux qui ne portent pas le costume magyar soient privés de leurs biens, que l'emploi de la langue hongroise soit obligatoire dans tout le pays et que les étrangers soient exclus des régiments magyars. Sauf le premier point, Gvadányi formulait ainsi par avance les réclamations de la Hongrie du XIXe siècle.

Ces ouvrages ont peu à peu remplacé les romans étrangers. Kónyi y a ajouté son *Démocrite,* sorte de recueil de bons mots, et le frère Joachim Szekér a donné la première Robinsonnade magyare (1808), où il raconte les aventures de deux Hongrois captifs des Turcs, leur évasion et leurs misères sur les côtes d'Afrique.

Dans un autre centre littéraire, à Debreczen, la Rome calviniste, quelques écrivains essaient de mettre au service de l'élément populaire les formes poétiques plus ciselées des Écoles étrangères. Mais le fond et la forme ne font qu'un dans un poème digne de vivre. Traiter des sujets populaires en strophes saphiques ou alcaïques n'est qu'un jeu d'esprit, dont le succès est forcément éphémère. Aussi verrons-nous les poètes qui ont donné tout son lustre à la poésie hongroise, Vörösmarty, Petöfi et Arany, n'employer que des rythmes magyars

et la rime, sauf dans la poésie épique qui, chez Vörösmarty, emploie encore les hexamètres. Le théoricien de l'École de Debreczen, Jean Földi (1755-1801), préconisait des strophes ïambiques ou trochaïques avec la rime. Son disciple, Michel Fazekas (1760-1819), a écrit dans cette manière, mais ses poésies toutes populaires n'ont été recueillies qu'en 1836. Dans un conte burlesque en hexamètres, intitulé *Ludas Matyi* (Mathias, gardeur d'oies), il a créé le type du serf qui, vexé et opprimé par son seigneur, se venge par des tours spirituels du hobereau qui le tourmente. Ludas Matyi va au marché vendre ses volailles; le seigneur Döbrögi les lui fait prendre de force et le fait rosser d'importance par ses domestiques. Matyi jure de se venger et, en effet, déguisé tantôt en charpentier, tantôt en médecin, il réussit à rendre à son seigneur la monnaie de sa pièce. Le sujet est ancien sans doute et se trouve dans les fabliaux [1]; mais ce qui, dans la littérature magyare, lui donne le charme de la nouveauté, c'est que, dans cette épopée comique, pour la première fois l'écrivain prend partie pour le serf, le *jobbágy*, contre le seigneur. La diète de 1790 réussit à apporter quelques améliorations au sort de ces malheureux; on leur donna notamment la liberté d'émigrer, mais ce n'est qu'en 1848 que les dernières traces du servage furent abolies en Hongrie.

1. Le roman de Tillier, *Mon oncle Benjamin*, ce chef-d'œuvre trop oublié, est inspiré par la même donnée.

Debreczen a donné le jour à un vrai poète qui est le plus digne représentant de l'École populaire, Michel Csokonai (1773-1805). Fils d'un chirurgien, Csokonai, fit de bonnes études dans sa ville natale et étudia les littératures anciennes et modernes. Devenu professeur, il dut quitter sa chaire à cause des désordres de sa vie privée. Il voulut ensuite étudier le droit, mais il abandonna bientôt les Pandectes et se voua exclusivement à la poésie. Résolution hardie, car, dans la Hongrie d'alors, le métier ne nourrissait pas son homme. Csokonai, dont les premiers essais reçurent les encouragements de Kazinczy, Földi et Horváth, rencontra des difficultés qu'il n'avait pas prévues. Après plusieurs années de vagabondage à travers le pays, il revint épuisé, frappé à mort, expirer dans les bras de sa mère, à l'âge de trente-deux ans, n'ayant publié qu'une faible partie de son œuvre.

Csokonai admirait beaucoup les œuvres du malheureux poète allemand, Bürger, qui a exercé sur lui une influence manifeste. Tous deux sont des poètes éminemment bien doués pour sentir le charme de la poésie populaire. Bürger a créé la ballade, Csokonai a composé les premiers chants d'amour qu'aient inspirés les paysans et les humbles. Le poète magyar ressemble par plus d'un trait à son modèle allemand. Bien qu'il se soit essayé aussi dans la poésie épique et dramatique, Csokonai est essentiellement un poète lyrique. Il chante, avec des accents inconnus avant lui, la mélancolie du pauvre hussard et de sa payse, du

pauvre gars [1] et de sa bien-aimée. Il a donné les premières chansons anacréontiques de la littérature magyare. Son amour pour Lilla [2] lui a inspiré des vers où il dit sa tristesse de renoncer à la bien-aimée.

Dans ses odes, Csokonai a chanté avec enthousiasme, les progrès de l'humanité et de la culture magyare. Il a écrit un poème philosophique sur l'immortalité de l'âme qui est, en Hongrie, le premier essai de poésie didactique ; il a composé aussi des études littéraires et esthétiques. Enfin, l'épopée comique en quatre parties, *Dorothée ou Le Triomphe des Dames au Carnaval*, est devenue l'œuvre la plus populaire de Csokonai. Il y décrit les exploits d'une vieille fille, Dorothée, qui, avec ses compagnes, part en guerre contre le dieu Carnaval, à cause de sa brièveté et contre les jeunes gens à cause de leur mépris de l'Hyménée. Éris vomit les flammes de la discorde; Dorothée est portée sur un canapé par ses soldats qui, au moment du combat, la laissent tomber, de sorte que la pauvre fille se brise les os. L'apparition de Vénus met fin à ce triste spectacle; elle rajeunit Dorothée et apaise par l'amour la fureur des combattants. — Csokonai avait pris pour modèle *La Boucle de cheveux enlevée* de Pope, mais il se mêle tant de traits magyars à

1. On appelle *pauvre gars* (szegény legény), le bandit de la Puszta.

2. Julienne Vajda, dont il avait fait la connaissance à Komárom et qu'il ne put, à cause de sa situation précaire, obtenir pour femme.

la description des bals, à la peinture des caractères, qu'on peut considérer le poème comme original. Csokonai n'écrit pas une satire violente, c'est un pur badinage qui n'a qu'un seul but : faire rire.

Il n'y avait point de place pour les poésies simples de Csokonai au milieu du bruit des guerres de la Révolution. Les poètes exhortaient alors le peuple à imiter la vertu des ancêtres, célébraient la gloire militaire ou se moquaient des mœurs étrangères, qui avaient fait invasion dans le pays. Le Magyar qui, selon le proverbe, pleure même quand il s'amuse, a d'ailleurs peu de goût pour la poésie légère : un Piron magyar ne se comprend guère, voire même un Anacréon.

Csokonai et Bürger ont été tous deux sévèrement jugés par des poètes, dont l'esthétique dérivait d'une conception morale : Bürger par Schiller, Csokonai par Kölcsey; pour tous deux, la postérité a été plus équitable que les contemporains.

La ville natale de Csokonai a élevé, en 1871, une statue au premier grand poète de l'École populaire; déjà après sa mort, Kazinczy avait demandé pour lui un monument sur lequel il voulait qu'on gravât le premier vers, devenu proverbial, d'une poésie de Schiller : « Moi aussi, j'étais né en Arcadie ». Les bons bourgeois de Debreczen, peu ferrés sur la mythologie, recoururent, paraît-il, au dictionnaire et trouvèrent au mot Arcadie : pays dont les pâturages sont renommés, surtout pour leurs ânes. Ils refusèrent le monument et l'inscription considérée par eux comme injurieuse.

Après la mort de Csokonai la poésie populaire n'a plus eu de représentant digne d'elle. Le peuple a continué à chanter les luttes anciennes pour la liberté ; la diète de 1790, qui, à l'approche des guerres de la Révolution, avait éveillé tant d'espoirs ; ces guerres elles-mêmes, les plaintes des serfs contre les impôts, contre les recrutements forcés ; enfin, le fond éternel de toute poésie populaire, l'amour. Mais les écrivains et les théoriciens étaient occupés d'autres problèmes. Il s'agissait d'abord pour eux de prendre position en face des courants créés par la Révolution française. Puis ils se passionnaient pour une polémique retentissante : une refonte complète de la syntaxe magyare, la formation de mots nouveaux pouvant exprimer des idées abstraites et faciliter l'imitation du classicisme allemand, tel était le sujet de ces querelles. Aussi voyons-nous l'École populaire s'effacer pendant quelque temps, jusqu'au moment où elle ressuscite avec Petöfi.

IV. — Les Révolutionnaires.

Avant de parler de l'École classique allemande dont le chef, Kazinczy, est considéré comme le Malherbe de la littérature hongroise, il convient de s'arrêter un instant à un petit groupe d'écrivains qui présente un intérêt particulier. C'est le groupe révolutionnaire de Kassa [1]. L'École française, com-

1. Étudié au point de vue politique par de Gérando, l'*Esprit public en Hongrie depuis la Révolution française* (1868) et

posée surtout de nobles, ne se proposait la France pour modèle qu'au seul point de vue littéraire. Vers 1794, ses adeptes ne publiaient plus grand' chose; mais d'autant plus grand et profond était le courant d'idées créé par la Révolution française. Le régime politique ne permettait pas d'exprimer des opinions libérales. Cette ardente jeunesse du Nord-Est s'efforça néanmoins d'agir par les Revues. Kazinczy, Baróti et Bacsányi fondèrent d'abord, avec l'appui de François Széchenyi, le père du « plus grand des Magyars », le *Musée hongrois* (1788), que remplaça, en 1790, *l'Orphée* de Kazinczy. Les jeunes écrivains y attaquaient vigoureusement la noblesse et ses préjugés; ils plaidaient la cause du peuple et prédisaient des événements qui allaient changer la face du monde. Les écrivains de l'École latine, Virág et Berzsenyi d'une part, Csokonai de l'autre, ne se montraient nullement favorables aux idées révolutionnaires. Ils craignaient un bouleversement complet qui eût été désastreux pour la Hongrie. Ils acceptaient de bon cœur une constitution qui ne tenait aucun compte des idées de liberté et d'égalité, qui laissait le pouvoir entre les mains de la noblesse et du clergé. Le cercle de Kassa prêchait tout le contraire; il était cependant moins révolutionnaire dans ses principes littéraires. Cherchant à unir à la beauté du fond celle de la forme, il professait qu'elle pouvait être atteinte

par Ed. Sayous, *Histoire des Hongrois et de leur littérature politique de 1790 à 1815* (Paris, 1872).

aussi bien par l'emploi des mètres anciens ou modernes que par celui des rythmes populaires. A ce point de vue le groupe était donc éclectique, ses membres écrivaient des épîtres et des élégies d'après les modèles français, des odes d'après Horace, des contes satiriques et naïfs dans la manière populaire, ou des poésies sentimentales sous l'influence d'Ossian et des poètes allemands. Tous les adeptes de ce cénacle furent impliqués dans la conjuration de l'abbé Martinovics qui, non content de faire de la propagande littéraire, voulut agir dans le domaine politique et social. La répression du gouvernement fut des plus rigoureuses; plusieurs furent exécutés sans preuves, d'autres traînés de prison en prison.

Un des principaux rédacteurs de ces Revues était François Verseghi (1757-1822), qui embrassait avec un véritable enthousiasme les idées de la Révolution. Grand admirateur de Voltaire, dont il avait traduit, en 1787, le poème didactique sur la création, cet ancien prêtre de saint Paul traduisit également l'*Histoire universelle* de l'abbé Millot. La censure supprima quelques passages de cette traduction. Verseghi n'en tint compte et ajouta même dix traités où il attaquait les principes fondamentaux du christianisme et se moquait des cérémonies ecclésiastiques. Sur l'ordre du primat qui l'avait fait interner dans un couvent, il se rétracta, mais devint un membre actif de la Société secrète dont Martinovics était le chef. C'est alors qu'il traduisit la *Marseillaise* et publia divers chants avec les airs

notés d'une allure républicaine. Emprisonné en 1797, il fut condamné à mort; l'empereur François commua sa peine en dix ans de forteresse, et ce n'est qu'en 1803 que sa mère, âgée de quatre-vingt-deux ans, obtint sa grâce. Verseghi vécut depuis uniquement pour les lettres et l'érudition. Dans ses œuvres (quarante volumes) on trouve, à côté des poésies, des études esthétiques, philologiques, historiques et théologiques. Il est le premier qui ait écrit des dactyles rimés; il demande surtout aux poètes des rythmes auxquels puisse s'adapter la musique magyare. Verseghi mourut à Bude dans l'isolement; sa polémique avec Révai, dont les théories linguistiques l'emportaient sur les siennes, avait fait le vide autour de lui.

Le rédacteur en chef du *Musée magyar*, Bacsányi (1763-1845), est le poète de la Révolution française, dont il n'a cessé de chanter les gloires, bien qu'il fût fonctionnaire du gouvernement à Kassa. En 1789, il écrivit un hymne à la prise de la Bastille et, à la nouvelle de la coalition contre la France, il fulmina contre les oppresseurs de la liberté. Il accusa les monarques de tous les maux dont souffre l'humanité et les menaça de la vengeance des peuples maltraités. « Regardez autour de vous, leur crie-t-il, et voyez comme vos trônes chancellent. » Il n'en fallait pas plus pour le faire accuser de haute trahison. Une première fois ses nobles protecteurs purent le maintenir à son poste; mais après un second recueil de poésies, plus révolutionnaire encore que le premier, il fut destitué

et surveillé. Martinovics le dénonça comme un de ses complices. Bacsányi se présenta à Bude, fut fait prisonnier, envoyé à Kufstein [1], mais reconnu non coupable. Il se retira à Vienne (1796) où il végéta comme employé de Banque. A peine Napoléon avait-il lancé sa proclamation au peuple hongrois (1809) que Bacsányi, oubliant sa position, s'en fit le traducteur. Il dut se réfugier à Paris, où il vécut jusqu'à l'entrée des alliés. L'Autriche s'empara de lui, l'emprisonna à Brünn et l'interna ensuite à Linz. On lui permit de toucher une pension de 2,000 francs que lui faisait le gouvernement français.

Bacsányi a surtout exercé de l'influence par ses travaux esthétiques; ses chants révolutionnaires ont trouvé peu d'écho. Ses élégies, écrites dans la prison de Kufstein (1795), sont d'une grande beauté; celles qu'il adressa à Szentjóbi et à la fiancée de celui-ci sont touchantes. C'est Bacsányi qui a fait connaître Ossian en Hongrie. Nature ardente et enthousiaste, sa sympathie s'étend à tous ceux qui gémissent sous l'oppression des grands. La forme de ses poésies est parfaite; ce révolutionnaire a le calme des classiques; il est toujours correct et plein de mesure, même quand il défend des idées nouvelles. Dans les dernières années de sa vie il a écrit contre Kazinczy; cette inimitié lui nuisit beaucoup aux yeux de l'Académie, qui ne

1. Il eut comme compagnon de prison Maret, duc de Bassano.

l'admit au nombre de ses membres qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Ladislas Szentjóbi Szabó, né en 1767, mort dans la prison de Kufstein à l'âge de vingt-huit ans, fut un compagnon de captivité de Bacsányi et de Verseghi. Quelques poésies qu'il publia, en 1791, sont bien venues; son drame : *Le roi Mathias* ou *L'amour du peuple est la récompense des bons princes*, fut composé à l'occasion du couronnement de François Ier; on y remarqua les allusions à la triste situation de la Hongrie. — Dayka, mort lui aussi à l'âge de vingt-huit ans (1768-1796), fut le disciple favori, en poésie et belles-lettres, de Kazinczy qui a publié ses vers et écrit sa biographie (1813). Nature mélancolique mais ardente, il abandonna la carrière ecclésiastique à cause de ses poésies et sermons. Ses poèmes sont surtout riches en images et épithètes nouvelles. C'est le meilleur poète lyrique de ce cercle.

V. — L'École classique allemande.

La gloire littéraire de Weimar, à la fin du XVIIIe siècle, ne pouvait pas rester sans influence sur la littérature hongroise qui cherchait toujours sa voie. L'hellénisme allemand, fondé par les traités esthétiques et les travaux critiques de Lessing et de Herder, trouva sa plus belle expression poétique dans Gœthe et Schiller; ceux-ci ont bientôt contrebalancé l'influence de la France. Les attaques de

Lessing contre la tragédie française, les efforts des écrivains allemands pour s'émanciper de la tutelle française, enfin l'éclosion rapide de toute une série d'ouvrages réputés classiques, ont créé en Allemagne un grand mouvement littéraire, dont le contre-coup s'est propagé en Hongrie. A la tête de ce mouvement se trouve François Kazinczy (1759-1831), qu'on pourrait appeler le Herder magyar. On sait le rôle joué par Herder dans la renaissance de la littérature allemande. Sans être un génie créateur, il a, par sa vive intelligence de l'antiquité, créé un idéal nouveau, celui de l'humanisme, qui, selon lui, se manifeste surtout dans la littérature et dans les arts de la Grèce. Cosmopolite par essence, il a néanmoins réveillé la nation de sa léthargie et lui a donné la première place dans le mouvement intellectuel. Kazinczy avait des vues plus modestes. Lui et ses disciples voulaient créer d'abord une langue capable d'exprimer toutes les idées de l'esthétique et de la philosophie de l'art, idées qui venaient de naître dans les œuvres de Lessing, de Herder, de Gœthe et de Schiller; une langue qui fût harmonieuse et qui se pliât à toutes les exigences des rythmes étrangers. Car ses prédécesseurs, aussi bien ceux de l'École française que ceux de l'École latine, avaient eu à lutter contre la pauvreté de l'idiome magyar. Le vocabulaire philosophique et esthétique, celui même de la vie sociale et politique, était en grande partie à créer; il fallait, d'autre part, remplacer par des vocables magyars les mots étrangers que l'usage du français, de

l allemand et du latin, avaient introduits dans la langue. Ce résultat ne pouvait être obtenu qu'au prix de grands efforts et de batailles littéraires acharnées, qui ont duré pendant vingt ans (1810-1830). Néologues et orthologues formaient deux camps hostiles. Les orthologues voyaient de mauvais œil ces innovations hardies, qui, aujourd'hui, ont obtenu droit de cité dans la langue.

Le chef des innovateurs était Révai, un des philologues les plus sagaces de notre siècle, qui, avant Bopp et Grimm, a jeté les bases d'une saine méthode en philologie comparée, méthode peu connue à cause de la langue dans laquelle elle fut exposée. Son adversaire Verseghi ne voulait tenir compte que de l'usage et refusait d'accepter la méthode historique. Ennemi de toute nouveauté, il s'est vu abandonné par la nouvelle génération qui s'est rangée hardiment sous le drapeau de Révai et de Kazinczy.

Kazinczy proposait comme modèles littéraires à la langue ainsi enrichie les classiques allemands, Gœthe surtout. Parmi les nombreuses traductions qui, à cette époque, rendaient à la littérature plus de services que les originaux, nous trouvons, outre quelques pièces de Shakespeare et de Molière, les *Idylles* de Gessner, *Stella, Frère et Sœur, Clavigo, Egmont* de Gœthe, des parties de la *Messiade* de Klopstock, les *Paramythies* de Herder, *Émilie Galotti*, les *Fables, Miss Sarah Sampson* et *Minna de Barnhelm* de Lessing. Schiller n'est pas représenté. Par ces traductions, Kazinczy a donné à la

langue magyare plus de souplesse qu'elle n'en avait eu jusque-là. Mais son goût trop raffiné lui fit parfois faire fausse route. Il ne tint aucun compte de la poésie populaire, déclarant que la poésie n'était faite que pour une petite élite. En cela, il est devenu infidèle à Herder et à Gœthe. S'il avait bien étudié le théoricien du *lied*, l'auteur des *Voix des peuples*, Herder, s'il s'était pénétré du charme des poésies lyriques de Gœthe, qui a puisé ses meilleures inspirations dans la chanson populaire, il aurait pu se convaincre que la poésie n'est pas, aux yeux de ces écrivains, la propriété exclusive de telle ou telle classe, qu'elle doit se vivifier aux sources éternelles de la poésie populaire si elle ne veut devenir un simple jeu, un amusement pour quelques délicats. Mais Kazinczy ne voyait pas si loin. Il était réservé à l'époque suivante de créer la véritable littérature nationale en s'inspirant surtout de la poésie populaire.

La vie de Kazinczy fut attristée par la conjuration de Martinovics. Au milieu de ses efforts littéraires pour répandre le goût classique, il fut arrêté dans la nuit du 14 décembre 1794, pour avoir recopié le catéchisme des révolutionnaires. Condamné à mort, il obtint sa grâce et fut traîné de prison en prison, du Spielberg à Kufstein, de là à Munkács. Il ne fut mis en liberté qu'après six ans et demi de captivité, pendant lesquelles il faillit succomber, comme le pauvre Szentjóbi. Rien de plus navrant que le récit de ses *Prisons*. Privé d'encre, il dut écrire avec de la rouille, parfois avec son sang.

C'est ainsi qu'il a traduit Ossian. La prison l'avait blanchi avant l'âge, mais n'avait pu briser son élan. Retiré dans le comitat de Zemplén, il se créa, à Széphalom, une retraite bien simple d'où il ne cessa de diriger le Parnasse contemporain. Stimulant les jeunes, soutenant l'ardeur des anciens, il se prodiguait sans compter. Son énorme correspondance est une source des plus précieuses pour juger la vie littéraire d'alors. Széphalom devint le centre intellectuel d'où la littérature recevait son impulsion. C'est de là qu'il lança son recueil intitulé *Épines et fleurs :* les épines déchiraient les ennemis des innovations ; les fleurs étaient offertes à leurs défenseurs. C'est là qu'il écrivit ses épîtres à Berzsenyi et à Vitkovics où il créait une Poétique nouvelle ; c'est là, enfin, qu'il composa ses récits de voyage en Transylvanie et à Pannonhalma. A peine l'Académie était-elle fondée qu'il fut appelé à aider la jeune société de ses conseils, mais l'année suivante (1831) il mourut, victime de l'épidémie cholérique qui sévissait dans toute la Hongrie.

Kazinczy est le grand réformateur de la langue et de la poésie magyares. De même que Herder son modèle, il n'est pas poète lui-même, mais goûte vivement la poésie. Ses épigrammes, inspirées soit de l'Anthologie grecque, soit de Martial, sont particulièrement réussies. Il est aussi le premier qui ait écrit des sonnets. Mais sur trente volumes dont se composent ses œuvres, il n'y en a qu'un seul qui contienne des poé-

sies [1]. A Széphalom, un temple de style dorien a été élevé sur l'emplacement du cabinet de travail de Kazinczy. Le centenaire de sa naissance (1859), y fut célébré avec un grand éclat. Ce fut la première manifestation de la vie nationale après la Révolution de 1849. Cette solennité donna des forces nouvelles à la résistance jusqu'à la victoire définitive, remportée huit années après [2]. Ainsi celui qui, dans sa vie, avait montré les voies du renouveau littéraire, fut, après sa mort, le symbole de la résurrection politique et nationale.

Les disciples immédiats de Kazinczy étaient : Kis, Szemere et Kölcsey ; ses doctrines étaient acceptées en même temps par la revue littéraire *Aurora,* qui réunissait tous les grands écrivains d'alors. Kazinczy, dans son culte exclusif pour Gœthe, avait négligé Schiller. C'est ce dernier pourtant qu'imitèrent plutôt ses disciples, c'est de sa conception de l'idéal, du rôle du poète et de l'art en général, qu'ils s'inspirèrent surtout. Kazinczy et les écrivains de son école furent les fondateurs de l'esthétique et de la critique magyare. Kis (1770-1846), dans sa longue carrière, a consacré tous ses efforts à épurer le goût de son temps. Il est plutôt, comme Kazinczy, un traducteur éminent qu'un grand

1. L'Académie prépare une édition critique des Œuvres de Kazinczy; elle fait éditer d'abord sa correspondance par M. Váczy.

2. L'Académie a publié à cette occasion un beau volume, qui contient les discours de Eötvös, de Toldy et de Dessewffy, les poésies de circonstance de Szász et de Tompa.

poète. Connaissant l'antiquité mieux que Kazinczy, il a traduit Tibulle, Properce, Horace, Juvénal, Perse, le Traité du Sublime de Longin, la Rhétorique d'Aristote et même les Leçons esthétiques de l'anglais Blair. Il avait un goût prononcé pour la poésie de Thomson et de Delille, qu'il a également traduits. La description de *Győr et de ses environs*, où il a enseigné dans sa jeunesse est une œuvre qui rappelle les sentiments mélancoliques d'un Matthisson et d'un Hölty. — Szemere (1785-1861), grand admirateur de Kazinczy, dont il était le parent, a rédigé les deux meilleures revues de son temps : *La Vie et la Littérature* et *Musarion*. L'œuvre de Szemere est surtout critique et esthétique. Doué d'un sens artistique très sûr, il s'est efforcé de juger, d'après des principes philosophiques, les œuvres poétiques de ses contemporains. Comme poète, il rappelle Guillaume Schlegel, surtout à cause de ses beaux sonnets, dont le nombre n'est pas grand, mais dont la facture est irréprochable. On en cite six surtout, qui vivront autant que la langue magyare. Tous les Magyars les savent par cœur. Ses autres œuvres, par contre, sont bien oubliées. Il traduisit en vers ïambiques le *Zrinyi* de Koerner, qui fut joué à Pest (1818) par une société de nobles. Cette représentation montra que la langue était déjà apte à rendre les sentiments pathétiques et les situations tragiques.

Le plus original des trois disciples de Kazinczy est François Kölcsey (1790-1838), critique de premier ordre et en même temps excellent orateur

politique. Kazinczy, Kis et Szemere avaient, par leurs nombreuses traductions, répandu le goût de la mesure et de la forme ; ils avaient enrichi la langue de tout un vocabulaire philosophique et critique et avaient élevé l'idéal vers lequel la littérature devait tendre. Les œuvres de Kölcsey sont le fruit de ces efforts ; il est non seulement un grand prosateur, comme les autres membres de cette école, mais encore un poète de valeur. Il s'inspire de l'idéal schillérien du Beau et de la Liberté (*Patriotisme, A la Liberté, Chant de Zrinyi, La Vertu*), mais le triste état de son pays a inspiré à son âme mélancolique des accents qui n'ont rien de la sérénité des classiques. Il rappelle parfois les poètes sentimentaux de l'Allemagne (*Espoir et Souvenir, Aquiescement, A la Nymphe de Rákos, Dans la barque*). Il est le premier qui ait introduit dans la poésie hongroise la ballade et la romance littéraires. Son *Dobozi, La belle Lenka, Le Pèlerin,* sont les premiers échantillons de ce genre. Il manque, il est vrai, à ces compositions l'action dramatique rapide qui caractérise la vraie ballade, mais elles sont néanmoins excellentes par l'émotion contenue. C'est aussi cette émotion qui distingue la pièce : *Les siècles orageux de la nation magyare,* qui est devenue un des hymnes nationaux, aussi souvent chanté que celui de Vörösmarty. Cette poésie se compose de huit strophes et commence par une prière ardente, puis rappelle le glorieux souvenir de l'occupation du territoire par Arpád et énumère les richesses du pays ; mais,

dès la quatrième strophe, le triste état de la patrie s'empare de l'âme du poète et il chante mélancoliquement les désastres subis par la nation. Ce sont nos péchés, dit-il, qui ont enflammé la colère divine et qui nous ont valu toutes les calamités : invasion des Mongols et des Turcs, discorde entre les propres enfants du pays. Une strophe finale implore la clémence divine pour cette race malheureuse qui a déjà si cruellement expié ses fautes. Écrit en 1823, deux ans avant la diète mémorable d'où devait sortir la Hongrie régénérée, cet hymne est l'aurore d'une ère nouvelle. Kölcsey était un des premiers orateurs de ces assemblées politiques où l'on discutait avec tant de feu, entre 1825 et 1848, les principes de la liberté politique et sociale, où l'on voulait faire triompher les idées égalitaires, affranchir les serfs, donner à la Hongrie une vie économique indépendante. A la diète de 1832-1836, Kölcsey représentait le comitat Szatmár. Toujours sur la brèche quand il fallait défendre les idées libérales, il allait trop loin dans ce sens, au gré de ses mandataires. Il donna sa démission et son dernier discours avait tellement ému la diète que la séance fut aussitôt levée. Kölcsey était le grand orateur de l'Académie; ses Éloges sur Kazinczy et sur Berzsenyi, devinrent des modèles du genre et peuvent rivaliser avec les meilleurs morceaux analogues de l'étranger. Ses vastes connaissances sur les littératures anciennes et modernes, sur les doctrines littéraires et esthétiques de la France et de l'Allemagne, font de lui le juge littéraire le plus

compétent de son école. Son travail sur le *Zrinyi* de Körner est une des meilleures études dramatiques qu'on ait écrites en hongrois. Ses études critiques des œuvres de Berzsenyi et de Csokonai, quoique légèrement partiales, sont néanmoins approfondies et montrent un polémiste hardi et ardent. Certes, l'idéal classique qu'il prêcha n'était pas exempt d'exclusivisme, mais il a posé, pour la littérature magyare naissante, ce principe vrai, que la réunion de l'élément classique et de l'élément populaire pouvait seule donner des chefs-d'œuvre.

Parmi tant d'influences littéraires, venues de l'étranger, il serait étonnant de ne pas trouver un écho de cette fièvre werthérienne qui a sévi en Allemagne et dans le reste de l'Europe. Et, en effet, vers la fin du XVIII[e] siècle, la Hongrie pleurait aussi sur le sort de ces héros amoureux et de ces héroïnes sentimentales qui remplissaient alors le monde de leurs gémissements. Ossian a été traduit de bonne heure, mais la poésie de la brume n'a pas trouvé d'imitateurs. Kazinczy, avant de subir sa captivité, avait publié, en 1789, *Les Lettres de Bácskai*, d'après un modèle allemand [1]. L'imitateur valait mieux que le modèle, le roman allemand étant une des productions les plus faibles de l'époque werthérienne. Kazinczy, par la composition soignée, le cadre local (le comitat de Bács) et les caractères nationaux, mit un peu de vie et d'animation dans les plaintes de cet Adolphe magyar. Le public en

1. *Lettres d'Adolphe,* Leipzig. 1778.

fut ravi. Mais ce mouvement produisit en outre un vrai chef-d'œuvre en prose. C'est le roman intitulé *Les Reliques de Fanny*, par Kármán (1769-1795), paru dans la revue *Uranie*, en 1794. Kármán avait étudié le droit à Vienne et à Pest; il se fixa dans cette dernière ville comme avocat et eut, un des premiers, l'idée de faire de Pest, alors presque complètement allemand, le centre littéraire du pays. Il se lia avec plusieurs écrivains pour fonder une revue où il publia presque toutes ses œuvres. Il s'y montre ardent patriote, s'adressant surtout au public féminin, dont il attend le relèvement des mœurs, des coutumes et de l'esprit magyar. Il n'hésite pas à faire la satire des dames qui imitent en tout l'étranger. Dans son chef-d'œuvre *Fanny*, il s'est sans doute inspiré du *Werther*, mais chez Kármán, ce n'est pas un homme qui succombe sous la passion, c'est une femme. Fanny, dont le cœur tendre est froissé par un père aux préjugés aristocratiques et par une marâtre, aime passionnément un jeune homme de condition sociale inférieure. Le mariage étant impossible on les sépare et alors commencent la correspondance et les notes de journal qui constituent le roman. Il se termine par la mort de Fanny. Kármán, comme Gœthe, n'a fait que poétiser une histoire vraie : le jeune homme c'est lui; Fanny est une certaine comtesse Markovics. La supériorité de cet ouvrage réside dans la simplicité du style, qui le distingue avantageusement des productions maniérées de la même époque. *Fanny* offre toutes les qualités

d'un bon récit. Comme Gœthe, Kármán a su tirer habilement parti des images et des scènes de la nature et de leur influence sur l'héroïne : autant de nouveautés dans la prose hongroise vers la fin du XVIIIe siècle.

VI. — Les deux Kisfaludy. — Le théatre : Katona.

Des influences multiples exercées par les littératures étrangères se dégage enfin une série d'ouvrages originaux. Non que les œuvres antérieures à 1820 ne soient que des imitations ; les Berzsenyi, Kölcsey et Csokonai, tout en tournant leurs regards vers les littératures plus avancées dans leur développement que celle de leur pays, ont néanmoins traité des sujets nationaux. C'est surtout sous le rapport de la forme que la Hongrie avait été tributaire des autres nations ; la poésie lyrique, soit qu'elle imite les strophes employées par Horace, soit qu'elle s'inspire de Gœthe et de Schiller, par les sujets traités, par la manière de les concevoir, reste toujours essentiellement hongroise. Le fait est encore mieux marqué dans la poésie épique, qui n'a jamais chanté que les événements historiques du pays et surtout dans la poésie dramatique dont les débuts coïncident avec le renouveau de la littérature. Que les poètes s'inspirent des drames historiques de Shakespeare pour la tragédie, ou des intrigues de Kotzebue pour la comédie, les personnages, les faits et les caractères sont ma-

gyars. Ce serait une erreur de n'y voir que des imitations serviles; même au XVIIe siècle, lorsque la langue était encore trop peu développée, les poètes nous intéressent par les sujets et les caractères qu'ils mettent en scène. Bessenyei et son école ont beau chercher leur idéal dans la littérature française, Virág et Berzsenyi dans la littérature latine, Kazinczy et ses adeptes dans Gœthe et Schiller, les œuvres qui datent de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du nôtre sont autant de manifestations de l'esprit national qui est seulement soutenu, affiné par l'étude des littératures étrangères. Le roman werthérien de *Fanny* n'est-il pas un épisode vrai de la vie de Kármán? L'activité littéraire des deux frères Kisfaludy montre mieux encore cette association, cette fusion de l'influence étrangère et de l'influence nationale.

L'aîné des Kisfaludy, Alexandre (1772-1844), a comme Bessenyei fait partie de la garde royale à Vienne où, à l'exemple de ses aînés, il a beaucoup lu les auteurs français et italiens. Entré dans l'armée en 1795, il fit la guerre en Italie, fut fait prisonnier par les troupes françaises et envoyé en Provence. Il a vu Avignon, Vaucluse et y a évoqué les souvenirs de Pétrarque. Délivré, il combat encore en Allemagne et en Suisse; en 1800, il épouse Rose Szegedi, prend part à l'insurrection des nobles en 1809 et se retire ensuite dans son pays, à Badacsony, où il meurt entouré de sa famille et de ses amis.

Alexandre Kisfaludy, au milieu du classicisme, devint pour ainsi dire le fondateur du romantisme

magyar. Les différentes écoles que nous avons jusqu'ici passées en revue se sont toutes modelées sur une littérature classique, celle de la France ou de Rome, ou de l'Allemagne. Kisfaludy, dans ses *Amours de Himfy*, dans ses contes en vers, s'inspire d'un autre idéal. Le romantisme allemand inauguré alors par les frères Schlegel, Tieck et Novalis, un séjour à Wurtemberg où, dans ses promenades solitaires, il a vu les ruines de tant de châteaux, les souvenirs de son pays et de ses amours avec une comtesse à Klagenfurt, ont fait de Kisfaludy le conteur des récits romanesques qui ont pour théâtre les châteaux des environs du lac Balaton, « la mer hongroise ». Le poète y évoque les souvenirs de l'âge héroïque des Magyars et de la captivité turque, souvenirs enveloppés de cette couleur romantique qui plait tant à l'imagination populaire. C'est ce qui explique la vogue extraordinaire qu'eurent ses poésies. Leur rythme ne présentait rien de compliqué ; il n'y cherchait ni les difficultés à vaincre ni les mètres étrangers. Kisfaludy a créé une strophe de douze vers en trochées de quatre pieds. Dans les deux premiers quatrains qui donnent l'exposition, la rime est croisée, dans le dernier quatrain qui renferme la pointe, la rime est paire. *Les Amours de Himfy* sont un cycle de petits poèmes, au nombre de quatre cents. Le poète y a mis, comme il le dit dans son testament poétique, « la flamme d'un ciel et d'un peuple du Midi, mais le caractère oriental, les chagrins d'un cœur magyar, les souvenirs de son cher pays, les

tempêtes de sa passion et son cœur tout saignant ». Kisfaludy y conte les plaintes d'un amoureux qui se croit méprisé. Il s'en va à l'étranger, combat pour trouver la mort, mais en vain. Il pense au suicide, mais son espoir renaissant le pousse encore une fois vers son pays. Il croit s'apercevoir que le cœur de son Élise appartient à un autre. C'est la première partie, la mieux réussie de ce roman en vers. Dans la seconde, le poète voit qu'il s'est trompé; Élise l'a toujours aimé. Ils s'épousent et vivent heureux [1]. Le poète avoue lui-même que son modèle est Pétrarque, mais au lieu d'un amour angélique, Kisfaludy chante l'amour passionné. Cependant le désespoir l'inspire mieux que le bonheur. La première partie de son poème n'a point d'égale dans la littérature hongroise d'alors; ces comparaisons empruntées à la nature, ce flot d'images qui débordent et semblent parfois rompre la digue du sonnet, étaient choses nouvelles dans la littérature.

Kisfaludy a donné, après *Himfy*, des Contes poétiques ; *Csobáncz, Tátika, Somló* plaisent par l'intrigue et par la couleur romantique du récit. Ces contes glorifient l'ancienne noblesse et la bravoure hongroises; le fond est historique, mais le poète change ces épisodes en autant de tableaux de la

1. La première partie en vingt et un chants — deux cents sonnets — est intitulée : *L'amour qui se lamente* et parut en 1801 ; la seconde partie en sept chants — deux cents sonnets — porte le titre : *L'amour heureux* et parut en 1807.

vie nationale. Les digressions lyriques sont d'une grande beauté. — Kisfaludy a survécu à sa gloire. Ses dernières œuvres passèrent inaperçues et lorsque, en 1833, l'Académie dont Kisfaludy était le premier membre résidant en province, partagea le grand prix entre lui et Vörösmarty, il se retira mécontent. Il consacra ses derniers jours à justifier l'insurrection des nobles en 1809, contre laquelle on avait dirigé de violentes attaques. On lui a élevé une statue, due au ciseau de Nicolas Vay, à Balaton-Füred, au bord même du lac dont il a chanté les sites charmants.

Alexandre Kisfaludy est le plus digne représentant de la poésie romantique; son frère, Charles, peut être considéré comme le fondateur de la comédie hongroise. Le théâtre hongrois a eu des débuts pénibles. Pour que les divers genres de poésie se développent, il suffit qu'ils trouvent des lecteurs; pour le théâtre, les conditions d'existence sont plus difficiles. Les lecteurs ne suffisent pas, il faut un théâtre, des acteurs, des spectateurs qui permettent à une entreprise théâtrale de prospérer. Or, la vie matérielle en Hongrie, à l'époque où nous voyons le théâtre s'organiser à l'étranger, était extrêmement précaire. Du XVIe au XVIIIe siècle la nation avait des préoccupations tout autres. Les guerres contre les Turcs, les luttes pour sauvegarder la constitution contre les empiètements de la maison des Habsbourg, occupaient toute l'activité. Puis il fallut créer de toutes pièces une langue poétique et la prose elle-même n'avait encore atteint

qu'un bien faible degré de développement. Ajoutez qu'il n'y avait pas de capitale proprement dite; Presbourg et Pest étaient des villes allemandes. Les troupes de théâtre allemandes défendaient leurs positions; il fallait lutter avec elles comme si on s'était trouvé sur un sol étranger. C'est pourquoi nous ne voyons au XVII[e] et au XVIII[e] siècles que les drames des Jésuites, joués dans les écoles et récités par les élèves. Avec la renaissance de la littérature, surtout depuis 1790, on commença à agiter la question d'un théâtre national. La Diète avait cette année-là exprimé le vœu qu'on jouât pendant la session deux ou trois fois par semaine à Pest et à Bude. Mais le gouvernement se contenta d'assurer que le hongrois serait enseigné dorénavant dans les écoles et à l'université et ne s'occupa nullement de la construction d'un théâtre pour les pièces magyares; encore moins voulut-il priver de leur gagne-pain les troupes allemandes qui jouaient à Presbourg et à Pest. C'était donc aux écrivains de créer quelque chose. Bessenyei, Révai, Verseghi, Kazinczy, voyaient tous la nécessité d'une scène hongroise. A défaut de pièces originales ils se seraient contenté de traductions et d'adaptations. Grâce à leurs efforts eut lieu à Bude la première représentation en hongrois, le 25 octobre 1790. On joua une pièce du comte Bruhl traduite en hongrois. Les encouragements ne manquaient pas, mais l'absence de pièces originales se fit bientôt sentir. Un savant patriote, Adam Horváth, promit bien, dans un accès d'enthousiasme, de donner toutes les

semaines une tragédie ou une comédie originale tirée de l'histoire ou de la vie nationale; un Mécène, Joseph Péczeli, proposa un prix de 20 ducats pour une tragédie tirée de l'histoire hongroise, « où le poète devra observer toutes les règles de l'art tragique et écrire dans une langue tellement forte et concise que la pièce ne perdît rien à une traduction en langue étrangère ». Pour 20 ducats, c'était beaucoup demander, dit un historien de la littérature. Alors même que les premières représentations hongroises eurent fait naître diverses bibliothèques théâtrales, on ne vit pas surgir un seul talent dramatique. *Le Philosophe* de Bessenyei, la première pièce originale jouée en 1792, ne fut suivie d'aucune autre. Il fallait recourir au drame bourgeois des Allemands, ou bien traduire tant bien que mal Molière, Racine et Shakespeare, même Kotzebue. Cependant le directeur allemand qui prêtait son théâtre imposa à la troupe des conditions tellement lourdes, la discorde entre les acteurs devint telle que, dès 1796, ce premier essai échoua pitoyablement. Les acteurs se mirent à courir le pays et à jouer dans les foires.

Le théâtre national en Transylvanie rencontrait un terrain plus favorable. On y trouve des traces de quelques représentations isolées dès le XVIe siècle. Moins dévastée que la Hongrie, la Transylvanie eut, avant le XVIIIe siècle, une vie intellectuelle plus intense. Lorsque, en 1792, la première troupe régulière commença ses représentations, les magnats du pays s'intéressèrent à cet essai. La troupe, du

reste, se composait presque entièrement de nobles. Ils s'intitulaient *République* et leur chef n'était que le *primus inter pares*. Les idées répandues par la Révolution française trouvaient ici leur écho, au moins dans les costumes. Les acteurs portaient le bonnet phrygien et des boutons avec l'inscription : Liberté et Égalité. La Diète vota la construction d'un théâtre national dès 1795 et les magnats, surtout Nicolas Wesselényi, rivalisèrent de zèle dans la protection de cet art nouveau pour la Hongrie. Quoique la construction fût votée et que la somme de 100,000 florins fût accordée en 1811, l'opposition des troupes d'acteurs allemands fut tellement vive que le premier théâtre à Kolosvár (Clausembourg) ne fut ouvert qu'en 1821 [1]. La première pièce jouée était le *Zrinyi* du poète allemand Körner ; à défaut d'une pièce originale le sujet du moins était hongrois. C'est alors que la poésie dramatique produisit ses premières pièces viables. Les deux premiers représentants furent Charles Kisfaludy et Katona.

Charles Kisfaludy était né à Téth (comitat de Györ) en 1788. Il fit ses études à Györ (Raab), mais son naturel emporté s'accommodait mal de la discipline ; il dut quitter l'école, devint *cadet* dans une école militaire où il apprit les langues, la musique, la danse et le dessin. Il fit ensuite les campagnes en Italie et en Allemagne. Dans ses moments de répit il s'occupa de littérature, publia ses premiers essais dramatiques et lyriques et entra en relations

1. Celui de Pest ne date que de 1837.

à Pest avec les jeunes écrivains. En 1811, il donna sa démission de capitaine et s'attira par là la colère de son père qui, dès ce moment, ne voulut plus le secourir. Kisfaludy se réfugia auprès de sa bonne sœur Thérèse, puis alla à Vienne pour se perfectionner dans la peinture. Là, il fit la connaissance de Körner, composa les *Tartares en Hongrie* et *Claire Zách* ; mais que faire de pièces magyares à Vienne et même à Pest? Il commença donc une tournée à pied fort aventureuse, à travers l'Allemagne, la France et l'Italie du Nord, vivant misérablement de son pinceau. En 1817, il rentra à Pest luttant toujours contre la mauvaise fortune, se logeant chez un brave cordonnier qui vendait ses tableaux. En 1819, enfin, la troupe de Fehérvár (Albe Royale) joua à Pest ses *Tartares en Hongrie* qui eurent un grand succès. Il abandonna alors la peinture et consacra tout son temps à la scène. Les *Tartares* furent suivis de *Ilka*. Sa position de fortune s'améliora; au lieu de la production hâtive, à laquelle la pauvreté l'avait forcé, il put méditer plus longtemps ses sujets, lut assidûment les chefs-d'œuvre du théâtre étranger, fit quelques études dramaturgiques, soigna mieux son style et sa versification. Sa grande connaissance du monde, l'aménité de son caractère, l'ardeur qui l'animait pour la cause du théâtre national, ses efforts pour rompre avec les écoles étrangères et pour n'être que magyar, sa volonté de représenter la vie sociale des temps présents, sa grande renommée rassemblaient autour de lui les écrivains de son

temps, comme Joseph Teleki, Kulcsár, Étienne Horváth, Szemere, Vitkovics, Kölcsey et Fáy, et, parmi les jeunes, Vörösmarty, Czuczor, Bajza et Toldy. Cette société d'écrivains qui fonda, en 1822, l'almanach *Aurora*, devint pour la Hongrie une véritable aurore littéraire.

Les Tartares en Hongrie et *Ilka* ne sont que des dialogues patriotiques dont Kisfaludy lui-même disait plus tard : « Le Hongrois est vainqueur, cela suffit pour que la galerie applaudisse. » Ses autres pièces, tirées de l'histoire des Hunyadi, manquent également d'action dramatique. Le poète veut surtout enflammer le patriotisme et rappeler l'ancienne gloire hongroise. Le *Woïwode Stibor* est surtout remarquable par ses tirades contre les nobles qui oppriment les serfs. Stibor, véritable bourreau de ses sujets, fait mourir dans les flammes la bien-aimée de son fils, parce que celle-ci est attachée à la glèbe. Le meilleur drame de Kisfaludy est sans conteste *Irène*. Le sujet est une anecdote racontée par Mikes dans ses *Lettres de Turquie* [1]. Irène, captive grecque à Constantinople, est aimée par le sultan Mohamed. Dans le but d'adoucir le sort de son pays, elle devient infidèle à son fiancé et épouse le sultan. Le pacha Zagán et le parti de la guerre voient avec dépit que, depuis son mariage, le sultan ne combat plus les Infidèles. Ils l'excitent contre sa femme et lorsqu'il est convaincu qu'Irène ne lui a accordé sa main que

1. Voyez plus haut p. 51.

par ruse, il la livre à la populace révoltée. Les situations, dans cette pièce, sont vraiment dramatiques et tout s'y enchaîne rigoureusement; malgré quelques défauts de détail, le drame s'est conservé longtemps à la scène. — *Csák Máté* n'est qu'un fragment où la lecture des pièces historiques de Shakespeare a laissé son empreinte.

C'est surtout comme auteur comique que se distingue Kisfaludy. Il est le premier qui ait mis à la scène la vie sociale de son pays, avec les vues bornées, les ridicules, mais aussi avec la bonhomie de ses habitants. Ce sont tous gens de province, car la capitale n'avait rien de magyar. Les soubrettes rusées, les dames sentimentales, les vieilles filles en quête d'un mari, le petit noble avec ses prétentions ridicules et ses bribes de latin, figure déjà esquissée par Bessenyei dans son *Philosophe* dès 1777, le jeune hobereau ignare et bouffi, tous ces types défilent devant nos yeux dans de nombreuses comédies dont les intrigues, les quipropos, les nœuds et les dénouements dénotent une lecture assidue de Kotzebue. *Les Prétendants, la Déception, le Gardien de fille, les Conjurés,* sont les meilleures de ces pièces. Ce qui plut au public, comme aux lettrés, c'était surtout la verve inépuisable, la langue sans mélange étranger, facile et claire, nourrie de locutions populaires.

Kisfaludy est aussi un conteur de mérite. Dans son *Jonas Tollagi* et *Simon Sulyosdi*, il a donné des peintures de la vie patriarcale des familles

hongroises, décrit les situations comiques où se trouvent à la ville les bons hobereaux de village. Tel Tollagi, qui vient à Pest sans savoir ni parler ni se tenir et dont la poltronnerie devient la cible des railleries ; tel Sulyosdi, qui passe son temps à boire et à manger et arrive toujours trop tard quand il demande une jeune fille en mariage.

Le patriotisme a dicté à Kisfaludy la plupart de ses drames ; patriote il se montre aussi dans ses poésies, parmi lesquelles la plus connue est la belle élégie de *Mohács*, description émouvante du grand désastre de 1526 qui a laissé dans les cœurs magyars une empreinte ineffaçable. A la tristesse se mêlent de fiers accents et des espérances dans l'avenir de la nation. « Le magyar vit encore, Bude est toujours debout; le passé n'est plus pour nous qu'une leçon ; remplis d'un ardent amour pour la patrie, regardons toujours en avant. » Dans ses trente-trois chansons populaires, tristes ou gaies, il trouve souvent la naïve expression du peuple. Son *Chant du laboureur de Rákos* est d'une belle inspiration. Dans la vaste plaine de Rákos, près de Budapest, l'armée se réunissait jadis pour saluer son roi, les assemblées nationales s'y tenaient en plein air et plus d'une action d'éclat y fut accomplie ; c'est maintenant un champ que laboure le pauvre paysan qui, en poussant la charrue, se souvient du passé et pleure sur le présent.

Kisfaludy mourut en 1830. La nation lui a élevé un monument dans le jardin du Musée national de Budapest; une autre statue de lui s'élève sur la

promenade publique à Györ et une éminente société littéraire de la capitale porte son nom.

L'année même (1819) où Kisfaludy remporta son premier succès avec ses *Tartares*, un jeune homme remaniait sa première pièce qui devait être aussi la dernière. Ce fut Joseph Katona (1792-1830) l'auteur du *Bánk-bán*, la meilleure tragédie que possède jusqu'aujourd'hui la scène hongroise. Katona naquit à Kecskemét; il fit ses études de droit à Pest, mais fut bientôt attiré vers le théâtre et surtout vers une des meilleures actrices du temps, Mme Déry [1]. Il joua la comédie, traduisit plusieurs pièces dans le genre du *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe. On imitait en Hongrie ces drames de chevalerie, en se bornant à substituer aux héros allemands des héros magyars. En 1814, le théâtre de Kolosvár (Clausembourg) mit au concours, avec un prix de 1,000 florins, un drame original. Parmi les douze tragédies qui concouraient se trouvait *Bánk-bán*. Le jury se prononça en 1818, mais partagea le prix entre deux écrivains de peu de mérite. Katona remania sa pièce et voulut la faire jouer en 1819, à Pest, par la troupe de Fehérvár; la censure s'y opposa. L'auteur la fit alors imprimer, mais le livre n'eut aucun succès. Le poète découragé renonça pour toujours au théâtre, se retira comme procureur dans sa ville natale, s'occupa d'histoire

1. Le journal de cette actrice, très intéressant pour les mœurs et les misères théâtrales des premières troupes hongroises, fut publié par Coloman Törs en 1879.

locale et mourut en 1830 sans pouvoir assister au succès de sa pièce. Le théâtre de Kolosvár la joua en 1834. Un des plus grands acteurs du temps, Egressy, qui devait plus tard illustrer la scène de Pest, choisit *Bánk-bán* pour la représentation à son bénéfice. Le public et les écrivains commencèrent enfin à en comprendre les grandes beautés. Depuis 1845, la critique, moins prévenue que celle de 1819, plus au courant des littératures étrangères et des questions d'esthétique, n'hésite pas à déclarer que c'est le chef-d'œuvre de la scène hongroise et que *Bánk-bán* peut soutenir la comparaison avec les meilleures tragédies de l'étranger.

Comment donc expliquer la froideur qui l'accueillit tout d'abord? C'est que la critique de 1820 subissait encore l'influence de Kazinczy qui estimait, avant tout, une langue châtiée et une diction pathétique, sans aucun mélange de termes populaires. Katona se souciait fort peu des orthologues et des néologues et parlait la langue de tout le monde. Son style n'est pas assez pur, il y a de légères fautes de versifications, on trouve chez lui quelques expressions qui pouvaient choquer le bon goût du législateur du Parnasse et de ses adeptes. D'autre part, le public, gâté par les pièces patriotiques, voulait être flatté au théâtre dans son orgueil national : *gloire* devait rimer avec *victoire*, gloire et victoire qui devaient être magyares. Or, la tragédie de Katona ne répond pas à ce désir. C'est un épisode triste et navrant de l'histoire hongroise.

André II (1205-1235), roi de la maison d'Arpád, est

loin de son pays; la reine Gertrude, une étrangère, gouverne avec sa cour composée d'Allemands et d'Italiens. La misère du peuple est grande; les nobles même ne peuvent plus supporter l'arrogance des intrus. Ils trament un complot dont Petur est le chef. Mais Bánk, le palatin, qui, pendant l'absence du roi, est le gardien de la constitution et de l'ordre, veille sur eux. Il est en tournée d'inspection lorsque les mécontents auxquels la constitution elle-même donne le droit de s'insurger si leurs privilèges sont lésés, l'avertissent que l'honneur de sa femme Mélinda est en danger. Otton, le frère de Gertrude, avec le consentement tacite de celle-ci, veut la perdre et, dans un bal de la cour qui ouvre la pièce, nous le voyons l'accabler de ses propos galants. Bánk arrive à l'improviste et voit le danger. Faut-il frapper le coupable sur le champ? Non; en bon patriote il veut se concerter avec Petur et les autres nobles. Ceux-ci ont décidé la mort de la reine. Bánk, malgré l'offense reçue, les calme et leur rappelle la fidélité jurée au roi. Biberach, un aventurier, avertit le palatin que cette nuit doit être fatale à son honneur, car Otton doit partir le lendemain et il a juré de perdre Mélinda qui se trouve dans le château à côté de la reine. Bánk accourt, mais il est trop tard. Dans son désespoir, il croit sa femme coupable, la maudit ainsi que son fils; celle-ci a beau protester de son innocence, Bánk a juré de se venger. La coupable à ses yeux, c'est la reine, c'est elle qui doit mourir. Avant d'accomplir le meurtre, il doit entendre les insinuations

équivoques d'une dame d'honneur, les plaintes de son ancien serf, Tiburce, qui lui dit les vexations des étrangers et la misère navrante des paysans. Il se trouve enfin en face de la reine; hautaine, elle lui reproche son retour subit; on échange des paroles amères, lorsque la vue du suborneur Otton qui s'enfuit lâchement achève d'exaspérer le ban, qui tue la reine. Le roi arrive; déjà il a châtié les insurgés, les uns sont tués, les autres emprisonnés. La maison de Bánk est brûlée et Mélinda assassinée par les gens d'Otton. A la vue du cadavre de sa femme, le roi demande raison par les armes au palatin; celui-ci, en fidèle serviteur, ne peut croiser le fer avec son maître. Il dépose son épée à ses pieds et, au milieu des accusations de lâcheté, il quitte le palais brisé et anéanti.

Tel est le sujet de cette tragédie émouvante qui, par la peinture des caractères, les situations tragiques, le tableau saisissant de l'époque où elle se passe, est un véritable chef-d'œuvre. La pièce : *Un fidèle serviteur de son maître* (Ein treuer Diener seines Herrn, 1830), où Grillparzer a traité le même sujet sans connaître *Bánk-bán*, montre moins de grandeur tragique. Le style seul, dans la pièce hongroise, est un peu saccadé et ne se maintient pas toujours à la hauteur de la situation; lorsqu'une bonne interprétation vient atténuer ce défaut, il ne reste que le tableau grandiose d'une époque mouvementée, des caractères dignes de Shakespeare et une conception tragique comme le théâtre hongrois n'en avait jamais vue avant Katona.

VII. — Enseignement. — Érudition. — Journaux. Revues. — Beaux-Arts.

L'époque que nous venons d'étudier est une période de renouveau pour la poésie ; pour l'enseignement et l'érudition, ce n'est qu'une période préparatoire. La vie nationale, qui s'éveille dans la littérature, sommeille encore dans le domaine de l'enseignement et des sciences. C'est que la langue hongroise n'était que tolérée dans la plupart des écoles depuis 1790 ; sauf dans les établissements protestants, on se servait encore de préférence du latin, voire même de l'allemand. Aussi voyons-nous les premiers ouvrages historiques, les recueils de documents pour l'étude de l'histoire nationale, les éléments d'une grammaire hongroise scientifique, écrits en latin ou en allemand. La langue magyare n'avait pas encore constitué son vocabulaire scientifique. Grâce aux efforts de Kazinczy et des néologues, elle pouvait exprimer ses idées esthétiques, mais la langue de la philosophie, de la grammaire, des mathématiques, de la physique et des sciences naturelles, était encore à créer. Pendant la période qui va jusqu'à 1830, c'est-à-dire jusqu'à l'établissement de l'Académie hongroise, on n'a fait, dans cette voie, que de faibles essais. La vie scientifique en Hongrie naitra avec la fondation de Széchenyi : l'Académie.

La sollicitude de Marie-Thérèse avait inauguré un enseignement rationnel à tous les degrés, mais

qui se trouvait entre les mains du clergé. Les réformes hardies de Joseph II, soutenues par quelques esprits libres, mais combattues par la majorité à cause de leur illégalité constitutionnelle, supprimèrent les Ordres et remirent l'enseignement aux laïques. Le produit de la vente des propriétés du clergé servit à la fondation de nombreuses écoles primaires, encore assez rares en Hongrie, où la barrière entre cet enseignement et l'enseignement secondaire n'existait pas. Joseph II institua près du gouverneur de Pest une commission scolaire qui élaborait les programmes et veillait à l'exécution des lois ; il décréta l'école primaire obligatoire de six à douze ans et créa plusieurs inspecteurs des lycées; Joseph Teleki et Kazinczy étaient du nombre. Mais à peine avait-il fermé les yeux (1790), qu'on revint à l'ancien état des choses. Les idées libérales avaient cependant fait leur chemin ; alimentées par les progrès de la Révolution française, elles se firent jour dans les livres et dans les brochures, puisque l'école leur était fermée. On évalue à trois cents le nombre des publications que le libéralisme naissant avait produit pour et contre l'abolition des prérogatives de la noblesse, la libération des serfs, les biens du clergé et le dogme en général. Tant que la lutte resta dans le domaine littéraire, et dès l'instant qu'on ne sapait pas les fondements de l'État autrichien, le gouvernement laissa faire et n'intervint pas. Mais lorsqu'éclatèrent les guerres de la Révolution et qu'il s'agit d'éviter la contagion, on fit un exemple d'une cruauté inouïe,

On a vu combien d'écrivains furent emprisonnés à cause de leur prétendue adhésion à la conjuration de Martinovics; quelques-uns d'entre eux n'avaient fait que copier l'espèce de catéchisme libéral où cet abbé avait formulé les postulats de la souveraineté du peuple. L'abbé, le capitaine des hussards Jean Laczkovics, le jurisconsulte Hajnóczy, le comte Aloïs Batthány étaient les propagateurs les plus ardents du nouvel Évangile qui trouvait son écho dans les premiers journaux et périodiques fondés vers 1790. Martinovics, dans deux pamphlets : *Oratio ad proceres* (1791) et *Litterae ad imperatorem* (1792), puis dans quelques brochures françaises, avait développé les idées du *Contrat social* demandant la liberté et l'égalité. Il accuse la noblesse et le clergé d'avoir laissé le peuple dans l'ignorance et d'avoir ainsi retardé le développement intellectuel du pays. Laczkovics avait traduit cette *Oraison* en magyar en supprimant les passages dirigés contre la maison royale, mais en accumulant les accusations contre la noblesse. Hajnóczi, l'esprit le mieux doué de tous, était l'auteur de plusieurs ouvrages de droit; il est le premier qui ait demandé une royauté constitutionnelle, un parlement exprimant la volonté de toute la nation, la liberté de l'enseignement et de la presse, l'égalité devant la loi et devant l'impôt. Tous trois durent payer de leur vie leur noble rêve. Ils furent exécutés à Bude en 1794. La presse naissante était donc enchaînée. Fait caractéristique, la plupart des journaux s'imprimaient à Vienne. La Hongrie, en 1805, possédait à peine dix imprimeries.

Le premier journal hongrois, le *Magyar Hirmondó* (Nouvelliste hongrois), fondé en 1780 à Presbourg, par Mathias Rát, parut deux fois par semaine. Mais, pour être bien renseigné, il fallait quitter la ville frontière et aller à Vienne. Là parurent, pendant les guerres de la Révolution, le *Magyar Kurir* de Szacsvai, puis le *Journal militaire* et un autre *Nouvelliste* de Görög et de Kerekes; mais toutes ces feuilles, quoique rédigées en hongrois, s'occupaient peu de la Hongrie. La première feuille publiée à Pest s'intitulait *Hazai tudositások* (Nouvelles du pays), 1806. — La presse périodique a eu plus d'influence, surtout sur le développement de la littérature et du bon goût. Nous mentionnerons la *Muse hongroise* (1787-1798) de Szacsvai, le *Musée hongrois* (1788) rédigé à Kassa, la ville de province où il y avait le plus de vie intellectuelle, la *Collection universelle* (1789-1792) de Péczeli, *l'Orphée* (1790) de Kazinczy, *l'Uranie* de Kármán, les *Amusements utiles* de Kulcsár et la *Bibliothèque magyare* (1783-1804) de Jean Molnár. — En Transylvanie, le poète et grammairien Döbrentei, qui devint le premier secrétaire perpétuel de l'Académie, fonda le *Musée transylvain* (1814-1818), excellente revue littéraire, puis Georges Fejér créa la *Bibliothèque scientifique* (1817-1841) que Vörösmarty et Étienne Horváth ont rédigée pendant un certain temps. Cette revue a donné des études politiques, littéraires et philologiques et exercé une très grande influence [1]. Les

1. L'histoire de la presse hongroise, de 1780 jusqu'en 1867, a été écrite par Joseph Ferenczy (Budapest, 1887). La statis-

rédacteurs de toutes ces publications étaient d'ardents patriotes; avec les revenus de leurs journaux ils fondaient des prix littéraires. Les questions politiques ne pouvant être traitées à fond à cause de la censure impériale; on s'abstint tout à fait d'en parler.

De nombreuses sociétés pour le développement de la langue se fondaient sur tout le territoire et dans le sein même des écoles d'enseignement secondaire et des séminaires. Une des premières sociétés linguistiques fut celle du Lycée de Sopron (Œdenburg) que le poète Kis avait fondée en 1790; elle exista jusqu'en 1848. Il s'en forma également plusieurs à Pest, Komárom, Pápa, Györ. Les élèves des classes supérieures se réunissaient sous la présidence d'un professeur, y lisaient leurs essais de jeunesse et déclamaient des poésies; quelques-unes de ces sociétés publiaient même une revue mensuelle. C'est dans ces réunions que Jókai et Petöfi se connurent à Pápa. Aujourd'hui, elles sont moins nécessaires qu'au commencement du siècle alors qu'il fallait, à toute force, propager la langue nationale, pour faire contrepoids à la littérature allemande. En Transylvanie, on proposait même la fondation d'une société pour cultiver la langue, une espèce d'Académie qui devait être l'arbitre suprême dans les questions de grammaire entre les néologues et les orthologues. Mais l'acte généreux de Széchenyi a seul donné un corps à toutes ces tentatives isolées, en créant l'Académie à Pest.

tique annuelle est faite par M. Szinnyei, attaché au Musée national.

Dans le domaine de la science, on cultivait surtout l'histoire nationale et la grammaire hongroise. Les deux jésuites Georges Pray (1723-1801) et Étienne Katona (1732-1811), puis Péterfi, Cornides, Palma, Kaprinai, Kovachich, Jankowich, Katanchich, Fejér et Czech recueillent tous les documents indispensables de l'histoire nationale, font des recherches dans les archives des monastères et des Magnats et publient les chartes *in extenso*. Ce sont des recueils de premier ordre que les nouvelles séries de l'Académie ont sensiblement augmentés, mais non pas remplacés. Deux autres jésuites, Fessler et Engel, écrivent les premières Histoires des Hongrois en allemand. De nos jours, ces ouvrages sont encore réédités et mis au courant. L'historiographie hongroise ne restait pas non plus en arrière. Szekér et Kulcsár publient les résultats acquis par les Fejér, Pray, Fessler et Engel. — Isaïe Budai (1760-1841), formé à l'université de Göttingue sous Heyne, Schlözer, Spittler et Meiners, écrit avec un véritable sens historique et une conception très large son *Histoire de la Hongrie,* en trois volumes (1805). Il y avait alors deux courants opposés parmi les historiens : les uns sont, avant tout, des patriotes qui mettent tous leurs soins à ressusciter le passé glorieux de la nation, c'est-à-dire l'époque des Arpád et celle des dynasties suivantes jusqu'à la bataille de Mohács et l'avènement de la maison des Habsbourg. C'est dans l'histoire de saint Étienne et de saint Ladislas, de Béla IV, de Louis le Grand et de Mathias Corvin qu'ils voient la période la plus brillante de l'histoire

nationale. C'est ce que fit Virág dans ses *Siècles magyars*, où il a composé avec beaucoup d'adresse des tableaux de la vie nationale et les a donnés comme exemples aux Magyars de son temps. Budai, plus réfléchi, pénétré par l'esprit de la Réforme, tout en reconnaissant la grandeur de cette époque, n'y voit qu'une sorte de préparation à la vie intellectuelle du pays. Pour lui, cette vie ne commence qu'avec les luttes religieuses, la Réforme du XVIe siècle. Son ouvrage est une des meilleures sources pour l'histoire de la domination des Habsbourg dans le pays. Budai a édité également l'ouvrage savant de son frère François, *Lexique historique de la Hongrie*, où ce digne pasteur avait réuni tous les renseignements fournis par les sources sur les hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire du pays jusqu'à la fin du XVIe siècle. C'est là que puisèrent les poètes et les dramaturges qui ont traité des sujets historiques.

Budai avait composé son ouvrage avec beaucoup de sens historique ; un autre écrivain, qui a exercé une très grande influence sur la littérature, Étienne Horvát, s'est laissé guider par son imagination. Au lieu de faire commencer l'histoire des Hongrois au IXe siècle, il remontait jusqu'à la création et au déluge et trouvait les traces de ses ancêtres en Grèce, à Rome, en Asie Mineure et en Afrique. Malgré ces idées fantaisistes, il a exercé, comme professeur à l'université de Pest, un réel ascendant sur la jeunesse : Eötvös, le grand homme d'État et philosophe ; Toldy, le créateur de l'histoire litté-

raire hongroise; Michel Horváth et Szalay, deux éminents historiens, étaient ses disciples. Ils n'ont pas accepté ses théories, mais son enthousiasme les a enflammés.

La grammaire hongroise avait acquis des bases solides par les travaux de Révai. Nous avons vu que la réforme de la langue s'imposait. Révai devint, bien avant Bopp et Grimm, le créateur de la grammaire historique. Le premier volume de son ouvrage sur les anciens monuments linguistiques : *Antiquitates litteraturae hungaricae,* I (1803), a jeté les bases de la méthode historique dans l'explication des vieux textes ; son *Elaboratior grammatica hungarica* (3 vol. 1803-1806) a fondé la philologie comparée hongroise, puisque Révai a le premier développé systématiquement la parenté du magyar avec les autres langues ouralo-altaïques, notamment avec le finnois, le lapon, l'esthonien, le vogoul et l'ostják. Malheureusement, Révai n'a pas eu de successeurs ; les Hongrois, dans leur fierté, ne voulaient pas être identifiés avec les pauvres Finnois, la parenté turque, encore aujourd'hui soutenue par Vámbéry, leur plaisait mieux ; aussi fallut-il attendre les travaux de Hunfalvy et de Budenz pour établir définitivement la philologie magyare. Verseghi, l'ennemi de Révai, régna dans les écoles jusqu'au moment où l'Académie adopta les doctrines de ce dernier.

En dehors de l'histoire et de la philologie magyares, on ne trouve guère les autres branches de la science qu'à l'état rudimentaire. La théologie, il est

vrai, n'accaparait plus tous les esprits. Kant et sa philosophie furent popularisés par Étienne Márton; le professeur de Nagy-Enyed, Köteles, est le premier qui ait cultivé avec succès la philosophie; l'esthétique, comme corps de doctrines, fait son apparition en 1778, dans un ouvrage latin de Szerdahelyi; les nombreuses revues traduisent les traités de Baumgarten et de Sulzer, s'inspirent de Lessing et des frères Schlegel; Kazinczy, Kölcsey et Szemere écrivent les premiers essais de critique, et Louis Bitnicz donne, en 1827, le premier traité d'esthétique en hongrois. Le droit et les sciences politiques ne se débarrassent du latin qu'après 1830; Georges Illés cependant a publié un ouvrage de droit en magyar en 1804; Dugonics introduit la langue nationale dans les mathématiques; la botanique, d'après le système Linné, est cultivée par Diószegi et Fazekas; Pethe écrit sur la zoologie; Martin Varga, sur la physique; Nyulas publie le premier ouvrage de chimie; le vocabulaire de la médecine est créé par Bugát; les premiers ouvrages de géographie sont de Vályi, ceux de statistique de Samuel Décsi.

Cette énumération sommaire ne comprend que les ouvrages écrits en hongrois. Ce serait une erreur de croire que les sciences n'ont pas eu d'autres représentants et de plus grands en pays magyar; mais leurs ouvrages sont écrits en latin ou en allemand. Le savant secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Coloman Szily, dans un discours sur les sciences en Hongrie il y a cent ans (1888), a fait

CHAPITRE II

DE 1830 JUSQU'A NOS JOURS

La période comprise entre 1830 et nos jours est tout ce que l'étranger connaît de la Hongrie. La réputation des écrivains et des érudits qu'elle a eus auparavant n'a guère franchi les limites de leur pays, bien que plusieurs d'entre eux méritassent mieux. La vraie renaissance de la Hongrie, la littérature essentiellement nationale et originale, le plein développement des sciences et des arts ne datent que de la diète de 1825 et de la fondation de l'Académie qui fut son acte le plus éclatant. L'évolution eût pu, à partir de cette date, se produire régulièrement sans troubles et sans entraves, si les circonstances politiques n'y avaient une fois encore mis obstacle. Même dans cette courte période, il y eut une interruption douloureuse ; la nation, privée de ses institutions, dut se résigner, muette, et attendre l'heure de la délivrance. La défaite sanglante de la Révolution en 1849 et le couronnement de François-Joseph comme roi constitutionnel de la Hongrie en 1867, marquent le commencement et la fin de cette interruption.

Depuis 1830 jusqu'à la Révolution, la Hongrie a occupé sa place en Europe. Le génie et le patriotisme d'un Széchenyi et d'un Kossuth ont transformé en un État moderne un pays aux institutions féodales. Le *plus grand des Magyars*, qui inaugure cette époque, avait déployé une énergie sans pareille pour combattre la paresse, la nonchalance et la torpeur orientales de ses concitoyens et pour doter son pays de ces réformes sans lesquelles il serait toujours resté une province autrichienne très arriérée. Il fallait d'abord gagner la noblesse à ses idées. Il fallait ramener dans la capitale hongroise, dont Széchenyi fit le centre de toutes les réformes économiques et le foyer de la vie intellectuelle, l'aristocratie qui jusque-là dépensait ses richesses dans les villes de l'étranger, à Paris ou à Londres. La création d'une compagnie de navigation sur le Danube, le pont suspendu entre Pest et Bude, le tunnel de Bude, le Casino des nobles, les questions de l'élevage de la race chevaline, les courses; en un mot toutes les améliorations économiques, tout ce qui peut rendre la vie plus facile et plus agréable, préoccupait Széchenyi autant que la politique et la littérature. La bourgeoisie, le peuple avaient leur part dans ces réformes. Les diètes qui se succédèrent de 1830 à 1840 furent autant de triomphes pour les idées de Széchenyi; partout on voyait la vie renaître, partout l'idée nationale commençait à dominer sans blesser les autres races qui habitaient le territoire. Car le grand réformateur voulait arriver à ses fins par des voies paci-

fiques. Tout était mûrement calculé, rien ne devait être précipité ou brusqué. En instituant l'Académie pour cultiver la langue hongroise et les sciences, il reconnut néanmoins les droits des nationalités multiples du royaume. Il ne voulait nullement imposer la langue hongroise par la force, c'est par la persuasion, par une culture intense qu'il espérait faire triompher le génie magyar. Aux hommes politiques et aux écrivains qui s'attardaient dans la contemplation attristée d'un passé glorieux et évoquaient sans cesse les exploits des Arpád ou des Hunyadi, il opposait la Hongrie de l'avenir. Son mot prophétique : « La Hongrie n'a pas été, mais elle sera », trouvait un écho dans toutes les couches de la société. Dans ses pamphlets politiques, dans ses discours aux séances solennelles de l'Académie, dans sa Revue *Jelenkor* (*Le Présent*, 1832-1848), il développa sans cesse ses idées qui soulevaient des tempêtes dans le camp de la haute noblesse, parce que celle-ci se croyait menacée dans ses privilèges séculaires. Mais Széchenyi aurait facilement triomphé de cette résistance. Un adversaire beaucoup plus redoutable surgit : Louis Kossuth. Sa mort récente (1894) et ses funérailles ont prouvé au monde que la Hongrie tout entière le considérait comme son libérateur, comme le Moïse qui conduisit son peuple des ténèbres à la lumière.

Quelques mois suffirent à Kossuth pour achever ce que les réformes de Széchenyi n'auraient pu faire que lentement : l'abolition du servage, l'égalité devant la loi et l'impôt, la liberté de la parole

et de la presse, un ministère indépendant de l'Autriche et responsable seulement devant le pays, l'autonomie complète dans la justice et dans les finances. Mais toutes ces réformes ne pouvaient être entreprises qu'en forçant l'Autriche à reconnaître les droits séculaires de la Hongrie. C'est pour les lui faire comprendre, pour les faire comprendre au pays même, que Kossuth emploie toute son éloquence, la plus puissante qu'un Magyar ait jamais possédée. En 1840, il sort de la prison qui lui a donné l'auréole du martyre ; en 1841, il fonde le *Pesti Hirlap*, et par ses attaques violentes contre le gouvernement et contre les nationalités qui, sur le sol hongrois, sympathisaient avec l'Autriche, il jette le brandon de la discorde entre la nation et la dynastie d'un côté, entre l'élément magyar et l'élément slave de l'autre. En vain Széchenyi s'efforce-t-il de lui répondre dans son *Kelet népe* (*Le peuple de l'Orient*) et de lui montrer l'abîme où il conduit la nation; ses paroles prophétiques ne trouvent plus d'écho. Kossuth devient l'idole du pays, il l'entraîne dans la Révolution. Széchenyi, pour combattre jusqu'au dernier moment l'influence de son rival, entre dans le cabinet dont Kossuth devient bientôt l'âme; mais ses forces intellectuelles le trahissent. Voyant le gouffre de si près, son activité de vingt-trois ans compromise, sa raison s'obscurcit; il passe le reste de ses jours dans une maison de santé à Döbling, près de Vienne, où le suicide le délivre de cette vie misérable.

On sait quelles furent les destinées de la Hongrie

en 1848-1849. Des témoins oculaires ont fait, à plusieurs reprises, le récit de ces événements en français. L'Autriche, incapable de vaincre toute une nation en armes, appelle les Russes à son secours; à Világos l'armée hongroise capitule. Le cabinet de Vienne use de représailles inouïes. Toute la vie nationale est de nouveau suspendue; la Hongrie devient province autrichienne. Ni la diète ni aucune autre assemblée n'est plus convoquée. Les hommes politiques errent à l'étranger, les écrivains qui demeurent sont surveillés par l'œil vigilant d'une police inexorable, souvent trahis par leurs propres frères. Parmi les poètes qui avaient glorifié la renaissance de 1830, les uns sont morts sur le champ de bataille, d'autres sont enrôlés de force dans l'armée autrichienne ou se cachent dans des villages. Ils expriment leur douleur par des allégories que la censure ne comprend pas. Cet état dure une dizaine d'années. Les pertes subies en Italie sont pour l'Autriche un premier avertissement. Au milieu du silence imposé aux journaux, et malgré la fermeture des sociétés savantes et littéraires, les fêtes données pour l'anniversaire de la naissance de Kazinczy (1859), les funérailles de Széchenyi (1860) sont les premières manifestations où les grands orateurs font entendre les doléances et les espoirs de la nation. La constitution provisoire de 1859 ne contente pas le peuple. Fort de ses droits, il attend des jours meilleurs. Sadowa, jour de deuil pour la monarchie autrichienne, devient pour les Hongrois le signal de la délivrance. Un an après,

grâce aux efforts tenaces de François Deák et de ses collaborateurs, François Joseph est couronné roi de Hongrie : la constitution est rétablie, le premier ministère hongrois est créé, la vie publique reprend son essor. Depuis lors le pays est définitivement entré dans la voie du progrès matériel et intellectuel. Lors du vingt-cinquième anniversaire du couronnement (1892), la Hongrie a pu montrer avec fierté les résultats acquis. L'exposition qu'elle organise à propos du Millénaire est la meilleure preuve de la vitalité de cette nation qui, après tant d'épreuves, a enfin conquis sa place parmi les peuples de l'Occident.

Le mouvement littéraire et intellectuel pendant cette période est tellement multiple et intense qu'il faut se borner à ses représentants les plus illustres. Un pareil essor est rare dans l'histoire des peuples. On dirait que le pays, longtemps arrêté dans ses progrès, veut regagner le temps perdu. Il ne se produit aucune manifestation intellectuelle dans le reste de l'Europe qui ne soit immédiatement étudiée ou même imitée. C'est surtout la vie scientifique, artistique et scolaire, qui a été, pour ainsi dire, complètement créée et organisée pendant ces derniers temps, et il sera curieux d'observer jusqu'à quel niveau ces établissements ont pu s'élever si rapidement. Ne demandons cependant pas l'impossible. Il serait puéril d'attendre d'un effort de trente ou quarante années les mêmes résultats que d'institutions plusieurs fois séculaires. Cet inconvénient n'est pas sans entrainer quelques compen-

sations : la Hongrie, où tout est neuf, n'a pas besoin de lutter contre des traditions surannées qui entravent quelquefois le libre développement ; elle peut introduire des réformes plus facilement que les pays qui ont derrière eux un passé riche et glorieux et où toute innovation demande de grandes précautions et se heurte à des difficultés de toutes sortes.

La littérature hongroise compte dans cette période des poètes de premier ordre qui peuvent soutenir la comparaison avec les plus grands parmi ceux des autres nations. Il est vrai qu'un seul est entré jusqu'ici dans le Panthéon littéraire de l'Europe, Alexandre Petöfi. Les deux poètes auxquels nous l'associerons méritent également cet honneur et le dernier, Jean Arany, en est peut-êtr eencore plus digne que son grand émule. L'étranger qui ne connaît pas la langue magyare, est forcément injuste envers les poètes dont l'art subtil et délicat lui échappe ; il donne la palme au martyr tombé sur le champ de bataille et devenu pour lui le représentant par excellence de la poésie hongroise contemporaine ; il néglige ou ignore deux autres poètes illustres qui, si l'on se place au point de vue purement littéraire, l'égalent ou le dépassent.

I. — Les trois grands poètes.

Vörösmarty, Petöfi, Arany.

Trois noms dominent la poésie pendant cette période, ceux de Michel Vörösmarty, Alexandre

Petöfi et Jean Arany. Leurs œuvres constituent les plus beaux titres de gloire de la littérature hongroise. Leurs nombreux prédécesseurs avaient assoupli la langue, lui avaient donné l'aptitude à exprimer les sentiments poétiques et s'étaient inspirés de modèles étrangers; avec eux, elle atteint son plus haut degré de perfection. L'élément national, si négligé dans l'école dont Kazinczy était le chef, devient pour eux le fonds essentiel; la gloire de Petöfi est précisément d'avoir su donner à l'âme du peuple son expression poétique. Les grands écrivains de l'étranger, toujours lus, n'exercent plus une influence prédominante; ni les classiques allemands, ni les Anciens, ni les Français, ne sont désormais les guides exclusifs. Nous n'avons plus affaire à des imitateurs plus ou moins heureux, mais à des esprits vraiment originaux, qui s'inspirent uniquement du génie national. Leur art est classique par la forme irréprochable, romantique par le choix des sujets; ce mélange heureux crée une série de chefs-d'œuvre qui sont et resteront des modèles dans leur genre.

Le premier de ces trois poètes, Vörösmarty, se rattache au cercle de Charles Kisfaludy, à l'*Aurora*, qui a donné une sève nouvelle à la littérature. Il fut vite reconnu pour chef. Vörösmarty a le grand mérite d'avoir rompu définitivement avec les différentes écoles qui, tout en façonnant et en purifiant la langue, étaient incapables de créer une poésie qui s'adressât à tout le monde. Les Latinistes parlaient aux lettrés, les classiques dans le goût de

Gœthe et de Schiller à ceux qui avaient une culture allemande, Alexandre Kisfaludy à la noblesse, Csokonai au peuple. Charles Kisfaludy, dans ses comédies, essaie de nous montrer des types populaires ; de là son succès. Mais aucun poète jusque-là ne s'était inspiré exclusivement de l'histoire et de la légende nationales, aucun n'était capable d'exprimer les espoirs de toute la nation, aucun n'avait une langue poétique brillante et étincelante comme Vörösmarty. C'est lui qui ouvre la voie; Petöfi et Arany n'auront qu'à continuer, l'un avec plus d'élan, l'autre avec plus de talent de composition et de beauté plastique.

Vörösmarty était le contemporain de Széchenyi; ses poésies s'inspirent du même idéal que les sages et libérales réformes du grand patriote. Petöfi est le poète de la Révolution; âme ardente comme Kossuth, il sacrifie tout à la liberté de son pays. Ce n'est qu'en 1844 qu'il sort de l'obscurité, brille comme un météore pendant cinq ans et tombe dans la bataille. Arany est le contemporain du *Sage de la nation,* François Deák ; il fut assez heureux pour voir la réconciliation avec l'Autriche, son pays florissant, en possession de tous ses droits. Ses œuvres sont l'expression poétique de cet épanouissement; la poésie épique et lyrique atteint avec lui son apogée. Ainsi à côté des trois hommes politiques qui ont présidé aux destinées de la Hongrie moderne, Széchenyi, l'homme de la Réforme, Kossuth, le génie de la Révolution, et Deák, le créateur du dualisme, se placent trois

poètes, tous sortis du peuple : Vörösmarty, qui crée la langue poétique ; Petöfi, l'expression la plus haute de la poésie populaire, et Arany, le poète à la fois classique et romantique.

Michel Vörösmarty naquit, en 1800, à Nyék, village du comitat de Fehérvár. Il fit ses études à Albe-Royale, puis à Pest ; il perdit de bonne heure son père, et partagea désormais son temps entre l'étude et l'enseignement. Précepteur dans la famille des Perczel, il fit son droit, devint avocat, mais n'exerça jamais. En 1824, il se fixa définitivement à Pest, entra en relations avec le cercle *Aurora*, se lia d'amitié avec François Deák qui, après la mort du poète, devint le tuteur de ses enfants. A vingt-cinq ans, il avait achevé son chef-d'œuvre : *La Fuite de Zalán*, épopée en dix chants où il célébra, au milieu des préparatifs de la diète de 1825, la prise de possession du pays par Arpád, la dernière bataille décisive sur les hauteur d'Alpár, la fuite de Zalán, le chef des Slaves et des Bulgares coalisés. Cette épopée fonda sa gloire ; elle parut à un moment où les meilleurs esprits, désespérant de l'avenir, tournaient leurs regards vers le passé glorieux, à une époque où l'on pouvait craindre la perte de toutes les libertés politiques si chèrement acquises. Le poète montrait, en un brillant tableau, les exploits guerriers des ancêtres, les luttes pour la conquête du pays. L'Académie, dès sa fondation, avait nommé Vörösmarty membre ordinaire ; il y déploya une grande activité, obtint plusieurs prix qui lui permirent de vivre modestement. Ce

n'est qu'en 1843 qu'il se maria. Lors de la Révolution, il fut nommé député et, comme tel, dut essuyer une violente attaque du fougueux Petöfi qui le trouva trop modéré et trop gouvernemental. Vörösmarty suivit l'assemblée à Debreczen. Après le désastre de Világos, il erra avec son ami, le poète Bajza, dans le nord de la Hongrie. Il se cacha souvent, durant la tourmente, dans des huttes de forestiers : *Nos patriam fugimus*, écrivait-il sur la porte d'un logis misérable qui l'avait abrité pendant une nuit. En 1850, il revint à Pest, se présenta à l'autorité militaire et fut grâcié avec quelques autres députés. Mais le poète, comme son pays, avait cruellement souffert et n'était plus que l'ombre de lui-même. Il se retira à la campagne, dans son village natal, et s'adonna à la culture. L'âme brisée, il se désintéressa de tout. Lorsqu'il venait par hasard à Pest, il ne pouvait que constater les effets désastreux de l'état de siège auquel toutes les villes hongroises étaient condamnées. Une dernière lueur éclaira son âme à l'approche de la guerre de Crimée. Il espérait un régime plus favorable pour la Hongrie, chimère qu'avaient fait naître les démarches de Kossuth à l'étranger. Dans sa dernière poésie : *Le vieux Tzigane*, il se peint lui-même. Désabusé, ruiné, malade, il espère encore de meilleurs jours. En 1855, la mort vint le frapper, lors d'un séjour à Pest; il expira entouré de sa femme, de ses trois enfants, de Deák et du grand publiciste Kemény. La nation lui fit des funérailles dignes de lui. C'était comme une protestation contre

le régime tyrannique des Haynau et des Bach; le gouvernement condamna les journaux qui avaient paru encadrés de noir. Une souscription nationale sauva seule de la misère la veuve et les enfants du poète. On lui a élevé une statue à Albe-Royale.

Vörösmarty a écrit des épopées, des poésies lyriques et des drames; il a traduit deux tragédies de Shakespeare : *Jules César* et *Le Roi Lear*. Il a écrit quelques ouvrages en prose, principalement des études dramatiques, mais le prosateur chez lui a peu d'importance. Comme poète dramatique, il est faible; comme poète épique, il obtint des succès grâce à son style et à la beauté de quelques épisodes, mais surtout en tant qu'interprète d'une époque qui rêvait mélancoliquement d'une grandeur disparue; comme poète lyrique, il est encore aujourd'hui inimitable. Au fond, c'était un lyrique de large envergure que nul en son temps n'égala pour l'harmonie du langage, la beauté et le bonheur de l'expression.

L'épopée conservait alors scrupuleusement l'hexamètre. *La Fuite de Zalán*, *Cserhalom*, *Eger* sont écrits dans ce mètre; mais jamais, ni avant ni après Vörösmarty, on n'a fait d'hexamètres aussi beaux et aussi sonores que les siens. Lorsque *Zalán* parut, néologues et orthologues furent également ravis; c'était la langue courante, mais quel emploi le poète en avait-il fait! Images, comparaisons, métaphores : tout était neuf. Certes, une analyse critique de cette épopée peut faire découvrir maintes faiblesses; mais il ne faut pas oublier que l'épopée

héroïque, au XIX[e] siècle, manque forcément de cette foi naïve qui fait la grande beauté des épopées anciennes. Vörösmarty a dû reconstituer pour ainsi dire l'Olympe magyar; la légende et l'histoire lui fournissaient un mince filet qu'il a dû élargir en torrent; quoi d'étonnant si ce torrent charrie parfois des éléments un peu mêlés? — La conception mythologique est faible, néanmoins les deux forces dont la rivalité est le fond de cette épopée, Armány, le génie du mal, et Hadúr, le Dieu guerrier des Magyars, ne manquent point de relief. Les épisodes ont des proportions démesurées; mais quelques figures héroïques sont dessinées de main de maître : Arpád, le grand conquérant; le chevalier païen Ete, le sanguinaire Csorna, l'orgueilleux et pusillanime Zalán, la ravissante Hajna. Quelques descriptions de batailles respirent l'ancienne ardeur guerrière des Magyars. Aujourd'hui que les circonstances qui ont, en grande partie, inspiré cette épopée, ne sont plus qu'un souvenir, il est assez difficile de la lire d'une haleine. Rappelons-nous l'enthousiasme excité par la *Messiade* de Klopstock, et l'oubli où le poème était tombé quarante ans plus tard. Seuls quelques épisodes resteront autant que la langue magyare; le Millénaire de la Hongrie donnera sans doute un regain d'actualité à cette œuvre puissante. — Dans *Cserhalom* (un chant, 1826) la composition est plus serrée. Cserhalom est le nom de la colline de Transylvanie où les Cumans furent battus en 1070 par le roi Salomon. Le duc Ladislas, qui fut plus tard le saint

roi de Hongrie, s'y distingua particulièrement. Au milieu de la bataille il voit une jeune femme hongroise emportée par un Cuman; Ladislas le poursuit, le tue dans un combat et délivre sa prisonnière. — Le poème intitulé *Eger* chante le siège de cette ville (Erlau) par les Turcs, siège illustré par la mort héroïque de Dobó. — Le meilleur de ces récits épiques est une histoire romantique : *Les deux châteaux voisins* (1831). C'est le triste tableau de la lutte de deux familles nobles qui se combattent sans merci jusqu'à l'extinction des deux maisons. Tihamér rentre de la guerre et trouve toute sa famille tuée par les Káldor. Il obtient du roi la permission de provoquer en duel cette famille néfaste. Tous, maîtres et valets, tombent sous les coups de Tihamér; il ne reste qu'une fille, Enikö, que la mort des siens fait mourir de chagrin. Son ombre poursuit le farouche guerrier qui erre malheureux à travers le monde. La force tragique des caractères, la violence des passions, le sentiment de la justice immanente des choses, la composition et le calme épique du récit font de cette épopée en quatre chants un vrai chef-d'œuvre. Ce fut la dernière épopée de Vörösmarty qui se consacra désormais au théâtre.

Là, comme dans l'épopée, il a créé la langue, toujours soutenue, parfois trop lyrique ou trop sentimentale. Dans une de ses épigrammes il dit avec raison de ses propres héros qu'ils ne peuvent pas agir à cause du flot de leurs paroles. Quels que soient les défauts de la composition, la faiblesse

dans le développement des caractères, l'œuvre dramatique de Vörösmarty a eu néanmoins une influence décisive sur le théâtre hongrois. Charles Kisfaludy avait bien débarrassé la scène des trivialités, mais son style manquait encore de poésie et d'élévation. Katona était presque inconnu. L'idéal de Vörösmarty, qu'il cherchait dans Shakespeare d'une part, dans le drame romantique de Victor Hugo et de Dumas d'autre part, convenait bien au génie hongrois. Il sentit que, pour réveiller la nation tout entière de sa torpeur, le théâtre était plus efficace que la poésie épique ou lyrique. Le rêve de tant de générations, un théâtre national à Pest, Vörösmarty l'a vu réalisé en 1837. Il saluait cet événement dans le prologue qui servait d'ouverture : *Le Réveil d'Arpád*, où il mettait le théâtre magyar sous la protection du conquérant même du pays. A l'Académie, dans les Revues, il ne cessa d'agir et d'écrire en faveur de cette institution. Si son génie éminemment lyrique n'a pu doter la scène d'œuvres immortelles, il a au moins le grand mérite d'être le parrain du théâtre hongrois et d'avoir montré le chemin qu'il fallait suivre pour ne pas tomber dans la niaiserie et la platitude.

Vörösmarty a pris la plupart de ses sujets dans l'histoire nationale; tantôt ce sont des tableaux dans le genre des drames royaux de Shakespeare : certaines parties brillent par le coloris et le style nerveux, mais l'ensemble est manqué; tantôt ce sont des drames inspirés des romantiques français

où l'action se déroule plus régulièrement, mais où les caractères pèchent par l'uniformité. *Le Roi Salomon*, sujet souvent traité depuis, nous montre un jeune roi hongrois qui, excité par ses conseillers à combattre les princes Ladislas et Geyza auxquels il a cédé le tiers du royaume, perd sa couronne. Le drame *Les Sans-Patrie* met à la scène, sans action dramatique et sans intrigues, la révolte des nobles sous le roi Sigismond. *Le Ban Marót*, ce triste épisode de la domination turque; *Les Czilley*, ces ennemis mortels de la maison de Hunyad, sont autant de sujets qui exciteraient l'intérêt s'ils n'étaient bien faiblement composés. La tragédie fataliste des Allemands, fort en vogue à cette époque, inspire plus mal encore le poète. — Un de ses poèmes dramatiques mérite une place à part. C'est un conte fantastique populaire, très lu et très connu depuis des siècles, transporté sur la scène. *Csongor et Tünde*, deux êtres surnaturels, se cherchent dans un commun amour; mais la vieille sorcière Mirigy empêche toujours leur réunion. Csongor lutte contre mille obstacles, essuie mille épreuves, jusqu'à ce qu'il trouve enfin sa bien-aimée sous l'arbre enchanté. Aucun poème dramatique hongrois n'est écrit d'un style aussi étincelant que celui-ci; il contient des chœurs dont les expressions poétiques, les images chatoyantes sont intraduisibles. Cette forme poétique rappelle les pièces de Calderon ou le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. C'est un vrai régal pour l'oreille que les amateurs de beau langage entendent encore de temps en

temps sur la scène du théâtre national de Budapest.

Si les épopées de Vörösmarty pèchent par la composition, ses drames par le manque d'action, il n'y a qu'une voix pour louer sans restriction ses poésies lyriques; c'est là, en effet, que le poète a donné toute sa mesure. Qu'il chante ses amours ou les espoirs et les plaintes de son pays, qu'il lance une simple épigramme ou qu'il dise ses chagrins et ses peines, partout l'idée et l'expression sont adéquates. Mais Vörösmarty descend rarement vers la poésie populaire, où Petöfi a trouvé ses plus belles inspirations. Il puise tout en lui-même, c'est le lyrique de la réflexion et du sentiment intime.

A l'égard de sa patrie, Vörösmarty est partagé entre la tristesse et l'espoir. Il est triste quand il pense au passé glorieux du pays et à la déchéanco qui l'a suivi : c'est le sentiment que les poètes lyriques du commencement du siècle, notamment Berzsenyi et Kölcsey, ont exprimé avec tant de vigueur; il espère, parce qu'il est le contemporain de Széchenyi dont les pamphlets politiques ont les premiers annoncé que le Magyar a aussi un avenir. Ces deux sentiments lui ont dicté son *Appel* à la nation hongroise (1837), devenu l'Hymne national. Il a su y résumer poétiquement les sentiments de toute la nation : il l'exhorte à l'action et à la fidélité, lui rappelle la gloire du passé, ses souvenirs tragiques, les services qu'elle a rendus à la chrétienté. La Providence, qui ne l'a pas laissé périr pendant des luttes séculaires, la soutiendra encore,

sinon le peuple saura mourir dignement; les nations assisteront à ses funérailles solennelles et dans les yeux de l'humanité on verra des larmes de douleur. Un sort meilleur ou la mort glorieuse! voilà ce que rêve le poète; et, tant que la nation luttera pour son indépendance, l'*Appel* restera son chant préféré [1].

Ses autres poésies patriotiques font entendre la même note : tantôt c'est l'espoir qui l'emporte comme dans les Odes à Ferdinand V, à François Liszt; tantôt c'est la mélancolie, comme dans la pièce *A une noble dame,* où il s'attriste de voir la nationalité magyare reniée même par les femmes; dans la *Mère abandonnée* où il s'indigne contre les aristocrates qui vont à l'étranger et renient les mœurs nationales. Le triste sort de la Pologne, où le poète voit un mauvais présage pour son pays, lui dicte *Sans Patrie, La Statue vivante* et *Le Pays perdu.* C'est surtout la première de ces poésies qui exprime au plus haut degré la tristesse avec laquelle la Hongrie a assisté à cette catastrophe [2]. — La note gaie et humoristique ne manque pas dans les poésies de Vörösmarty ; les sarcasmes dont Széchenyi criblait les retardataires, y ont laissé également leur trace, car ses poésies ont suivi et chanté

1. Voy. la traduction dans *Bohême et Hongrie* de St. René Taillandier, p. 321, et dans les *Poésies magyares* de MM. Desbordes-Valmore et Ujfalvy.

2. Le premier succès oratoire de Deák, l'ami intime du poète, était un discours en faveur de la Pologne.

dans toutes ses phases la réforme politique de 1825 jusqu'à la Révolution. Par la *Chanson de Fóth*, Vörösmarty a créé un nouveau genre, la chanson à boire, non pas exubérante de gaieté, mais sérieuse, car au milieu de la joie éclatent les soucis pour la patrie. En fait de poésies d'amour ses plus belles pièces furent écrites lorsqu'il fit la connaissance de Laure Csajághy, qui devint en 1843 sa femme : amour d'automne, mais dont l'expression a tout le feu de la jeunesse. — Les douze Contes poétiques montrent son talent épico-lyrique sous le meilleur jour. Le plus réussi est *Belle Ilonka*, qui traite une aventure romanesque du roi Mathias Corvin. Ilonka est l'idéal de la jeune fille chaste et amoureuse qui « s'éteint comme le lis », lorsqu'elle comprend que celui qui a captivé son cœur est le roi.

La Révolution a mis fin aux chants du poète. Sa vision prophétique des « grandes funérailles » de la nation s'était en partie réalisée; mais il espérait toujours. Dans son dernier poème *Le Vieux Tzigane*, il s'écrie : « Il y aura encore une fois fête dans ce monde », espérant voir son pays libre et indépendant.

Quand on parle en France de la poésie hongroise, le premier et presque toujours l'unique nom qu'on

entend prononcer est celui de Petőfi ; il représente la Hongrie vis-à-vis de l'étranger. Les articles de Saint-René-Taillandier et de H. Valmore, le livre de M. Chassin, la traduction d'un choix de ses poésies, l'ont présenté au public français, non sans quelque exagération dans l'éloge, détaché de son milieu, une énigme pour ceux qui le commentent comme pour ceux à qui on le fait connaître [1]. Placé dans son cadre entre Vörösmarty et Arany, et surtout dans son milieu historique, dans l'atmosphère révolutionnaire de 1844 à 1848, les années si mouvementées qu'agitèrent les discours et les articles de Kossuth, il excitera toujours l'admiration; mais on pourra mieux expliquer la nature de son génie. Sa grande originalité, c'est la faculté de faire vivre et parler, sans devenir

1. L'étude de Taillandier, faite d'après Kertbeny et d'autres sources allemandes, a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1860 = *Bohême et Hongrie*, pp. 267-317; celle de H. Valmore, avec la traduction d'une vingtaine de poèmes, dans la *Revue contemporaine*, 1er février 1860. Voy. aussi les quelques pages de A. Dozon, avec des traductions, dans la *Revue germanique*, 1861, t. XIII. — Le livre de Ch.-L. Chassin, *Alexandre Petoefi* (1860), est l'étude la plus complète; la traduction de Ujfalvy et Desbordes-Valmore donne les poésies les plus connues. En outre, Dozon a traduit l'épopée *Le Chevalier Jean*, Bibl. orientale elzévirienne. vol. XI, 1877. Jacques Richard a imité quelques poésies. — La bibliograghie hongroise est très respectable, mais on attend toujours la biographie de Gyulai ; un livre allemand d'Alexandre Fischer (*Petőfi's Leben und Werke*) de 628 pages, paru à Leipzig, 1889, est très complet.

trivial, les hommes du peuple, bergers, bouviers et *csikós*. C'est l'intelligence de la poésie intime de ces humbles, de la beauté de l'immense Puszta, qu'il sait décrire en poète; c'est le sens profond des contes populaires dont il fait de véritables épopées; c'est aussi l'amour ardent de la liberté et la haine de la tyrannie autrichienne. Ajoutez sa mort héroïque sur le champ de bataille pour la cause sainte de la patrie, l'incertitude sur l'endroit même où il est tombé, son regard prophétique qui lui fit, dès le commencement des hostilités, prévoir sa fin, et vous aurez le secret de cette gloire immense qui entoure son nom en Hongrie et qui a si vite franchi les limites de son pays. Il est toujours oiseux de discuter les questions de supériorité entre des génies comme Petöfi et Arany; mais ce que la critique impartiale ne saurait passer sous silence, c'est que Petöfi, dans les cinq ans qui séparent l'apparition de son premier recueil de sa mort, avait donné à peu près tout ce dont il était capable, que nul progrès de son talent ne se marque dans sa carrière. C'est un de ces génies dont l'éclosion brusque est merveilleuse, mais que le temps épuise et use au lieu de les perfectionner. Sa mort prématurée est un bonheur pour sa renommée, car vers la fin de sa vie la déclamation révolutionnaire avait pris chez lui le dessus. C'est du délire, mais non pas celui d'un poète. Son instruction, du reste, avait de nombreuses lacunes; fort irrégulier dans ses études, il n'a jamais trouvé le temps de se recueillir. Il con-

naissait peu l'antiquité ; parmi les lyriques modernes il pratiquait surtout Schiller, Heine et Lenau ; il avait Gœthe en aversion, peut-être à cause de sa situation à Weimar. Parmi les poètes français, il adore Béranger et c'est tout. Il ne fit connaissance avec Shakespeare qu'en 1847, lorsqu'il s'associa à Vörösmarty et Arany pour traduire ses Œuvres complètes. Il choisit *Coriolan*, et cette traduction est la seule pièce qu'il ait donnée. Son horizon intellectuel n'est donc pas aussi vaste que celui de Vörösmarty ou de Arany ; il possède mieux que le premier le secret du caractère magyar, mais ne dépasse le second ni pour le fond ni pour la forme.

Petöfi naquit, le 1er janvier 1823, dans le village de Kis-Körös où son père était boucher. Il passa son enfance à Félegyháza, dans l'Alföld magyar, dont il devint le chantre le plus illustre. Il commença ses études à Kecskemét, les continua tant bien que mal, plutôt mal que bien, à Selmecz. Son père, en partie ruiné par les inondations et les mauvaises affaires, le secourut tant qu'il espéra le voir demeurer dans la bonne voie ; mais le jeune Alexandre, malgré la défense de ses précepteurs, fréquentait le théâtre allemand de Selmecz. Il eut un mauvais certificat et son père ne voulut plus s'occuper de lui. Luttant contre la misère, Petöfi rêva d'entrer au théâtre. Il est curieux de noter que plusieurs des génies les plus originaux de la littérature hongroise furent hantés par le désir de monter sur la scène. C'était pourtant un dur apprentissage que celui du métier

d'acteur à cette époque : les troupes ambulantes avaient à peine de quoi vivre ; même les chefs d'emploi étaient incapables de gagner honnêtement leur vie, le sort des novices était pitoyable. Csokonai, Petőfi et Arany ont connu plus ou moins longtemps cette vie de misère, mais Petőfi y revint à plusieurs reprises. Il dut se contenter d'abord de figurer comme personnage muet, de porter des chaises ou d'aller chercher la pauvre pitance des acteurs. C'est pour remplir ces hautes fonctions qu'il quitte, en plein hiver, Selmecz et s'en va à pied à Pest. Un de ses parents l'emmène à la campagne et lui promet de le mettre au lycée de Sopron ; Petőfi y consent d'abord, puis change d'avis en route et s'en va seul à Sopron se faire enrôler, à seize ans, dans un régiment d'infanterie. Son rêve était d'aller comme soldat en Italie où il y avait alors des garnisons autrichiennes. Mais il n'arriva que jusqu'à Bregenz, en Tyrol ; de là, son régiment fut envoyé en Esclavonie. Malade de nostalgie, de complexion délicate, il est renvoyé du service ; il arrive en 1841 à Pápa, son uniforme usé, le gousset vide, et veut continuer ses études. Il se lie d'amitié avec Orlai-Petrich, le futur peintre, et avec Jókai, le futur romancier, élèves de ce même collège. Petőfi remporte ses premiers succès dans cette petite société littéraire de jeunes gens. Mais la passion du théâtre l'emporte de nouveau ; il fait une tournée pitoyable, revient à Pest où un rédacteur, Ignace Nagy, le charge de quelques traductions. Ces travaux lui déplaisent

vite; ses premières poésies sont insérées dans l'*Athenaeum* de Bajza [1], l'exaltent; de nouveau il s'engage dans une troupe théâtrale, arrive, déguenillé et malade, à Debreczen et joue sans succès. En 1844, il revient à Pest, se présente à Vörösmarty qui reconnaît en lui le génie lyrique; grâce à son intervention, quelques membres du Cercle national lui achètent son premier recueil de poésies et le font imprimer. Le succès fut très grand; Petöfi devint l'idole de la jeunesse; en lui elle reconnut enfin son poète. Exempt des imitations étrangères, ennemi des formes savantes, celui-ci chantait sa propre vie, qui était alors celle de beaucoup de jeunes gens. Cette poésie issue du peuple, sans fard et sans clinquant exotique, était tellement différente de tout ce qu'on avait entendu jusque-là, les accents en étaient si sincères, la forme si naïve, que tout le monde se mit à la chanter. Dans deux voyages qu'il fit dans le nord de la Hongrie, Petöfi fut salué comme le premier poète de la nation. Ce n'est qu'alors qu'il put combler par des lectures assidues les lacunes laissées par ses études intermittentes.

En 1846, il fit la connaissance de Julie Szendrey qu'il épousa l'année suivante. Le fiancé, le mari, le père trouvèrent dans le bonheur des accents nouveaux. Mais cette vie tranquille dura peu. En 1848,

1. Ces poésies sont signées de son véritable nom *Petrovics*; ce n'est que plus tard que le nom magyarisé a remplacé le nom slave.

la Révolution éclate ; Petöfi l'inaugure le 15 mars par son chant patriotique *Talpra magyar !* (*Debout, Magyar !*), qui devint l'hymne révolutionnaire. Vers la fin de l'année, le poète, aide-de-camp du général Bem, qui devait arrêter les Russes en Transylvanie, se distingue dans les combats de Déva, de Szász-Sebes, et trouve la mort sur le champ de bataille, près de Segesvár, le 31 juillet 1849.

Petöfi est le plus populaire des poètes lyriques hongrois. Sorti du peuple, nul n'en exprime mieux les idées et les sentiments. Il luttait encore contre la misère que déjà ses poésies étaient chantées dans tout le pays. Son beau-frère Gyulai, poète et critique, dit que partout où il allait, ses *lieds* l'avaient précédé ; en s'endormant le soir et en se réveillant le matin, il les entendait chanter dans les rues. Sa poésie a toutes les qualités de la chanson populaire, peu goûtée, vers 1844, des critiques littéraires du pays, qui ne pouvaient pas se familiariser avec ce style hardi, ces brusques transitions, ces échappées que le *lied* ouvre vers l'infini, cette poésie intime qui reflétait chaque étape de la vie malheureuse du poète. On avait l'habitude de célébrer les gloires anciennes, d'exprimer des sentiments généraux, de ne s'adresser qu'à une élite, tout cela en strophes imitées tantôt de l'antiquité, tantôt de l'étranger ; et voilà que tout à coup ce pauvre étudiant, tour à tour cabotin, vagabond et scribe, s'avise de ne parler que de lui-même, d'employer des rythmes populaires qui se chantent et d'enthousiasmer toute la jeunesse ! Cependant les grands écrivains sentirent

tout le prix de cette poésie spontanée, qui jaillissait de la source populaire, et s'aperçurent que le caractère national avait enfin trouvé son interprète fidèle. L'accueil fait à Petöfi par Vörösmarty est connu; Arany salua en lui un génie de premier ordre, et le baron Eötvös, poète et philosophe à la fois, écrivit dès 1847 : « Petöfi est magyar, la moindre de ses poésies porte le cachet de sa nationalité ; il est hongrois dans le plan, dans l'exécution et dans la pensée. Ses qualités et ses défauts sont les conséquences de son origine. Sa popularité ne saurait nous étonner, si nous considérons que même le lecteur le moins lettré peut suivre le vol hardi de son imagination. » Petöfi lui-même, doué d'une forte dose d'orgueil, s'était vite rendu compte des causes de son succès. — « Oui, disait-il, le peuple hongrois se reconnaît en Petöfi, et ce que je suis, je ne le suis, pour les qualités comme les défauts, qu'en tant qu'expression du caractère populaire. »

M. Chassin a eu l'idée ingénieuse de commenter chaque phase de la vie du poète et de l'illustrer par ses propres poésies, procédé légitime avec Petöfi dont la vie et les poésies ne font qu'un. Ces petits chefs-d'œuvre échappent à toute analyse; dans la traduction française, une bonne partie de leur parfum s'évapore. L'amour de la nature, surtout de l'*Alföld,* la vaste plaine hongroise, s'exprime en hymnes de joie sans aucune sentimentalité. Le chant de l'alouette, le *Délibáb*, ce mirage de son pays de prédilection, une cabane de pâtre isolée, la *Csárda* où le soir les bergers et le *csikós* se réunissent, la

cigogne « le fidèle habitant de ma belle plaine », les toits de chaume, le parfum de la bruyère, le tintement des clochettes quand les troupeaux rentrent, le coursier rapide avec son cavalier qui traverse la *Puszta*, la Tisza blonde qui coule lentement, vrai fleuve de l'*Alföld* magyar : tout cela est pris sur le vif et rendu dans ces *lieds*. Comme la chanson populaire, la poésie de Petöfi va d'un sentiment à l'autre, d'une image à l'autre, sans que l'unité de l'impression en soit altérée. Le poète prête à la nature ses propres sentiments et revêt celle-ci de couleurs poétiques. Les meilleurs *lieds* de Gœthe, de Heine ou de Burns, peuvent seuls donner une idée de ces compositions. La forêt et les montagnes attirent moins Petöfi, c'est dans la *Puszta* aux vastes horizons qu'il voit l'image de la liberté, divinité de son âme. Le peuple dans son chagrin d'amour, le *betyár*, le pâtre, le *csikós*, autant de figures inconnues jusqu'alors dans la poésie, y prennent avec lui droit de cité, avant de l'avoir conquis dans la vie politique. Les sentiments de cette classe du peuple magyar sont rendus avec beaucoup de bonheur. Son propre sort, ses amours, l'adoration qu'il avait pour sa mère, pour sa femme et pour son enfant né au milieu de la tourmente révolutionnaire, il les exprime d'une manière touchante, en vrai poète populaire. Rien de plus émouvant que les morceaux où il a glorifié l'amour qui a réussi à se créer un nid à lui.

Mais dès que Petöfi veut se faire, à l'instar des Heine, Byron et Shelley, le poète du *Weltschmerz*,

il devient déclamatoire. C'est que ce sentiment n'est nullement magyar; si le Hongrois mêle quelques larmes à sa joie même, il n'est nullement pessimiste. Petöfi est ardent patriote, il demande les libertés pour son pays qui gémit sous le joug de l'Autriche; il veut l'affranchissement, non seulement de certaines classes, mais de tout le peuple. Il sacrifie tout à l'amour, mais l'amour même à la liberté. Sa mort héroïque a montré qu'il était sincère. Ses morceaux révolutionnaires, quoique moins beaux que ses autres poésies, peuvent s'expliquer par les circonstances. N'oublions pas que Petöfi n'avait que vingt-cinq ans lorsque la Révolution éclata et qu'il devint le Tyrtée de ce soulèvement patriotique. Comment demander beaucoup de réflexion et de mesure au chantre qui se propose de lutter pour ses doctrines sur le champ de bataille, qui, imbu des idées françaises sur la liberté, l'égalité et la fraternité, rêve une démocratie cosmopolite, voit en Béranger le premier poète du monde? N'ayant pu obtenir un mandat de député à la diète de 1848, il publia son programme dans *l'Apôtre*. Cet apôtre de la liberté, élevé dans la misère, honni par les riches, écrit un ouvrage révolutionnaire, est emprisonné, puis délivré, et devient régicide. Cet homme en haillons qui tonne contre la tyrannie des rois, n'a rien de magyar. — Plus la Révolution est imminente, plus le délire de Petöfi augmente et sa fureur contre ceux qui ne partagent pas ses opinions exaltées : le poète Vörösmarty, les Allemands et les Slaves qui habitent la Hongrie, l'Europe qui abandonne la cause

magyare, tous sont voués aux gémonies. Mais parmi ces imprécations, il ne manque pas de beaux morceaux, car, comme l'a dit Jókai, « il savait maudire comme un démon et bénir comme un ange ». Sa parole est musique, sa vie poésie.

Au lieu de s'attarder à contempler les souvenirs historiques, il regarde en avant; c'est l'avenir du peuple qui lui est cher. S'il tourne ses regards vers le passé, il ôte à ses personnages l'auréole historique et les traite comme des contemporains, ainsi dans *Szécsi Mária,* la fameuse Vénus de Murány, si souvent chantée en Hongrie et dans *Lehel.* — Petöfi fit quelques essais dans l'épopée comique. Dans *Istók le fou,* il peint son propre état d'âme ; le conte burlesque *Le Forgeron du Village* est peu réussi, de même que d'autres récits d'une certaine longueur, car Petöfi compose faiblement, ses développements ne se soutiennent pas; il excelle à concentrer, c'est pourquoi il triomphe dans les choses brèves, dans le *lied* où il gagne en profondeur ce qui lui manque en étendue. Cependant, en 1845, en puisant dans la source vive de la légende populaire, il a donné son *János Vitéz* (*Le héros Jean*), épopée comique, « véritable chef-d'œuvre de grâce, de passion, rêve héroïque et tendre, raconté avec un demi-sourire ». Ici, le poète se sentait parmi le peuple dont il connaît l'âme en ses moindres replis. Jean est un pâtre qui aime Juliska (Juliette) dont la marâtre s'oppose au mariage. Jean, qui pour les beaux yeux de sa Juliette a négligé le troupeau, est chassé par son maître. Il commence une vie errante dont

les péripéties forment le cadre du poème. Le merveilleux s'y mêle admirablement avec l'élément populaire et le poète raconte si naïvement cette étonnante histoire que le lecteur l'écoute, charmé jusqu'à la fin, sans se douter qu'il marche dans le pays des rêves.

Arrivé dans la Puszta, Jean se lie avec les brigands; c'est l'occasion pour Petöfi de décrire les lieux tant de fois chantés dans ses poésies lyriques. Jean, foncièrement honnête, ne peut rester avec les malfaiteurs; pendant leur absence il met le feu à la chaumière et s'enrôle dans un régiment de hussards. Un Magyar ne peut devenir que hussard! La guerre éclate, car la France est menacée par les Turcs [1]. L'armée hongroise vole à son secours; elle passe par le pays des Tartares, des Sarrasins et des Italiens : partout Jean accomplit des prodiges de bravoure. Arrivé en France, il sauve la fille du roi; celui-ci veut la lui donner pour femme, car la princesse aime le héros, mais Jean refuse, fidèle à Juliska qu'il ne désespère pas d'obtenir. Il s'embarque donc avec les trésors qu'il a amassés, mais une tempête engloutit toute sa fortune. Il revient pauvre dans son pays et apprend la mort de sa bien-aimée. Il va pleurer sur son tombeau et prend

1. « L'union sympathique sur le champ de bataille de deux nations généreuses et la vague réminiscence d'une résistance à l'Islam, qui a menacé la civilisation en Occident, comme en Orient, voilà tout ce qu'il faut retenir de la romanesque chevauchée de sire Jean et des hussards hongrois », dit M. Dozon.

comme souvenir une rose qui a poussé sur le tertre. Puis il recommence ses voyages fantastiques et arrive dans le royaume des géants, qui, pour sa bravoure, le nomment roi. Il refuse et accepte seulement un sifflet, afin de pouvoir les appeler en cas de danger. De là il passe dans l'île des fées, combat les monstres qui veulent lui barrer le passage et voit que les habitants vivent dans une joie continuelle, ne connaissant ni la mort ni le chagrin. Lui, hélas! ne peut se consoler au milieu de cette vie enchantée, car Juliska lui manque. Déjà il veut se noyer et jette d'abord la rose dans le lac; mais, ô merveille, de la fleur Juliska ressuscite. Jean devient roi et sa bien-aimée la reine de l'île enchantée.

Petöfi est entré de bonne heure dans la littérature européenne. Après sa mort tragique, le traducteur Kertbeny le fit connaître en Allemagne, où depuis lors, une nuée de traducteurs l'ont rendu presque populaire. Chez nous, ses poésies sont moins connues, malgré quelques traductions partielles. Heine a dit avec raison que la traduction d'un poète lyrique n'est qu'un clair de lune empaillé. Même dans l'allemand, où l'on peut conserver pourtant le mètre de l'original, la simplicité de l'expression, le caractère de l'œuvre se perd; à plus forte raison en est-il ainsi dans une traduction en prose. —Petöfi a néanmoins révélé à l'étranger la vie intime du peuple magyar; c'est grâce à lui qu'on parle de la *Puszta*, du *csikós*, de *Délibáb*, cette fée morgane de la plaine hongroise, et de

toutes ces figures populaires qui forment les éléments de sa poésie.

C'est aussi depuis Petöfi qu'on ne peut rencontrer, hélas! de récit de voyage sur la Hongrie où l'on ne parle de *Puszta*, de *tzigane*, de *csikós* et de *csárda*, croyant que ces quatre mots résument la vie de tout le peuple, comme *Goddam* est pour Figaro le fond de la langue anglaise.

Petöfi a attendu assez longtemps sa statue (1882); maintenant elle se dresse sur le quai du Danube à Budapest. C'est là que les écrivains et artistes français, sous la conduite de Lesseps, sont venus apporter leur hommage au génie national des Magyars.

Petöfi était à peine connu du public que la Société littéraire *Kisfaludy* couronnait une épopée comique intitulée *La Constitution perdue*, qui avait pour auteur un simple secrétaire de la mairie de Szalonta, Jean Arany. Ce succès n'était pas sans mélange d'amertume pour son auteur. Des trois juges appelés à se prononcer sur la valeur poétique de l'œuvre, deux ne prodiguaient que des éloges, mais le troisième, et c'était Vörösmarty, alors dans tout l'éclat de son talent, déclara que « la langue et la prosodie de ce poème rappelaient l'âge de fer de la poésie nationale ». Deux ans après, enhardi par le succès du *Héros Jean* de Petöfi, Arany envoya à la même Société son épopée *Toldi*, et toutes les voix furent alors unanimes à le louer. Petöfi était le premier à saluer ce

confrère en lui écrivant : « Tandis que d'autres cueillent le laurier feuille à feuille, à toi il faut donner toute une couronne. » Malgré la diversité des tempéraments, ces deux hommes de génie restèrent intimement liés. Arany est peut-être le seul poète avec lequel Petöfi ne se soit pas brouillé et auquel il voua un véritable culte. Leur carrière n'avait pourtant rien de commun : tandis que Petöfi sacrifiait tout à l'amour et l'amour même à la liberté, aspirait après la mort sur le champ de bataille et versait son sang dans une lutte héroïque, Arany, nature plus calme, plus contemplative, souhaitait une vie retirée du monde au milieu des siens et, comme il l'a dit en vers excellents : « Un peu de repos indépendant où le chant poétique puisse naître, un petit nid tranquille sous des branches vertes où il pût attendre la Muse, une vieillesse laborieuse et gaie où il pût achever ce qu'il avait commencé dans sa jeunesse. » Le Dieu des poètes a exaucé ses vœux, semble-t-il ; pourtant, dans sa Profession de foi, il déclare que sa vie n'était qu'une lutte continuelle dans laquelle il a succombé. « Avec plus d'énergie, de fermeté et de persévérance, dit-il, j'aurais pu devenir quelqu'un, mais ces qualités me faisaient défaut. Mon talent me poussait toujours en avant, le manque d'énergie me jeta en arrière et ainsi je devins ce que sont une grande partie de mes œuvres : *un fragment.* » On va voir ce que le poète entendait par ce jugement trop sévère.

Jean Arany naquit, en 1817, à Nagy-Szalonta, dans

le comitat de Bihar. Ses parents étaient déjà vieux lorsqu'il vint au monde. Ils avaient perdu leurs enfants; une fille qui leur restait seule était mariée. Dans la cabane du pauvre paysan, le petit Jean commença à apprendre à lire la Bible sous la direction de son père. Sa mère vaquait aux soins de la maison. Jamais, dit-il, il ne vit de domestique, jamais il n'entendit un mot grossier; c'est dans ce milieu calme et dévot qu'il passa son enfance. Il resta quelques années au collège de la ville, lut surtout les poètes populaires du XVIII[e] siècle, Dugonics et Gvadányi, et se proposa le premier pour modèle. La poésie moderne, telle qu'elle se manifestait dans les œuvres des Kisfaludy, de Vörösmarty et des membres du cercle *Aurora* n'intéressait point le petit paysan dont chaque fibre était liée au sol natal et qui ne comprenait rien aux formules artistiques de ces novateurs. Par contre, il apprit bien le latin; pour achever ses études, il dut quitter la maison paternelle et aller au célèbre collège de Debreczen. Mais comme sa bourse n'était guère garnie et qu'il ne voulait pas être à la charge de ses parents, il fut pendant un an précepteur à Kis-Ujszállás. De retour à Debreczen, il apprit les langues vivantes, lut le Tasse, Milton et Voltaire. Voyant que ses moyens ne lui permettaient pas de continuer avec succès ses études, hanté par des rêves de sa jeunesse, il se décida à devenir *artiste*. Mais quel art apprendre à Debreczen? Ce n'était ni la peinture ni la sculpture. Il y avait un théâtre; Arany s'y engagea comme acteur et mena

pendant un an cette vie misérable; il en fut radicalement guéri. « Mordu par les serpents de sa conscience », comme il dit, il retourna déguenillé chez ses parents. Son père était devenu aveugle, sa mère mourut bientôt après; il devient maître-adjoint au collège, puis scribe à la mairie et finalement sous-secrétaire. Il se maria (1840), voulut alors renoncer à son idéal de jeunesse et devenir un simple bourgeois paisible et utile, sans ambition littéraire. Résolutions vaines! le sceau divin était sur son front. Le soir, après avoir achevé sa tâche journalière, il lisait, écrivait sur des feuilles volantes ses fantaisies et ses élucubrations. Témoin des élections telles qu'elles se faisaient dans une petite ville, des abus de l'autorité municipale, de la vénalité des électeurs, des agissements des *kortes*, ces agents électoraux munis du *fogas* [1], il écrivit un poème satirico-épique, *La Constitution perdue*, où toutes ces scènes sont mises en relief et qui est la satire la plus sanglante de la vie municipale hongroise. Le poème était achevé; Arany ne songeait nullement à le publier. Mais son ami Étienne Szilágyi, qui était professeur au collège et avait déjà remporté plusieurs succès dans les concours poétiques, l'engagea à l'envoyer à la Société *Kisfaludy* qui justement, pour cette année, demandait une épopée comique. Arany consentit et obtint le prix [2].

1. Espèce de canne armée d'une hachette dont les coups sur la tête des récalcitrants peuvent devenir mortels.

2. C'est la seule épopée où Arany eût employé l'hexamètre, alors presque indispensable pour les poèmes de longue

Imbu des souvenirs de l'ancienne poésie magyare, soucieux même de la littérature imprimée sur du papier buvard qui se vend pour quelques sous aux paysans amateurs de chronique et de légende, Arany se détourna vite de la satire qui ne convenait pas à son tempérament. Les anciens cycles épiques de son pays, surtout celui des Origines, la légende des Huns et la chronique d'Ilosvai sur Toldi le fascinaient. Il devint, par sa trilogie épique *Toldi* et son poème *La Mort de Buda,* qui n'est que le commencement du cycle des Huns, le vrai poète épique de la nation. *Toldi* est tellement magyar que les étrangers ne comprennent pas toutes les beautés de ce poème, mais c'est un pur chef-d'œuvre, qui forme avec raison le livre classique par excellence des écoliers magyars. Vörösmarty avait, certes, composé des épopées sur les principaux épisodes de l'histoire hongroise; mais, dans la forme extérieure et dans la composition, il imitait les modèles étrangers. Chez Arany tout est national, le fond comme la forme. Il a su mettre dans ces maigres légendes tant de poésie, les nuancer, les développer avec une telle vigueur, faire agir et parler ses héros avec tant de naïveté, qu'il devint l'Homère de son peuple. Souvent il a dû s'entendre faire l'objection que, de notre temps, il n'est plus possible d'écrire une véritable épopée. C'est vrai, répondait-il, pour les pays où la vie nationale a creusé

haleine, et dont la virtuosité de Vörösmarty avait fait presque un mètre national.

son lit depuis des siècles, mais avec un peuple comme les Hongrois qui cherchaient à ressaisir leur indépendance perdue, qui n'avaient pas encore de constitution, l'évocation des légendes nationales sous forme épique était possible. Et le succès prouva la vérité de ce jugement.

En 1847, la première partie du *Toldi* était achevée ; la Société *Kisfaludy* la couronna. Arany devint populaire. Loin de se lancer dans le mouvement révolutionnaire de 1848, il resta dans son pays. Ce n'est qu'en 1849 qu'il passa quelques mois au ministère de l'intérieur comme rédacteur, puis il retourna à Nagy-Körös et devint, en 1851, professeur. Dans les tristes temps de la réaction, son âme était comme brisée ; il pleura en poète la mort de son ami Petöfi et écrivit quelques pièces allégoriques sur la chute de la Hongrie [1]. Il se plaint amèrement,

1. Nous en donnons une ici, dans la traduction de M. Amédée Saissy ; elle est l'expression poétique des sentiments qu'éprouvèrent les poètes après l'issue fatale de la Révolution.

TRISTESSE DU POÈTE

Dans la profonde nuit de son toit solitaire
Veille dans son chagrin morne, stérile, austère,
Le poète isolé.
Comme dans un cercueil son luth reste immobile ;
Grave dans sa douleur, son front penche, fébrile,
Sur ce luth désolé.

Voyez autour de lui la magique auréole
Des ruines d'illusions, un soupir qui s'envole,
Un poème affaissé,

dans ses *Tziganes de Nagy-Ida* (1852), sur les fautes de tactique qui ont fait avorter le soulèvement national. En 1854, il composa la troisième partie de son *Toldi: Le Soir du héros*. Élu, en 1858, membre de l'Académie, il y lut son travail sur *Zrinyi et le*

De son esprit éteint les funestes parcelles,
Les souvenirs glacés de douleurs éternelles,
Le rêve du passé !

LA MUSE.

Tu ne chantes donc plus pour celle qui t'écoute,
O fils de l'harmonie! et ta lèvre qui doute
Retient ta douce voix?
Peut-être que ton cœur s'est éteint insensible?
La magique beauté du grand monde visible
N'a plus prise sur toi.

Tu ne t'animes plus en contemplant encore
La nature, au printemps, souriant à l'aurore,
Et créant et formant.
— N'entends-tu plus aussi le soupir du feuillage?
Le bruit retentissant du ruisseau sous l'ombrage,
Rien n'est-il attrayant?

Le Soleil se levant et se couchant dans l'ombre
Devient-il plus désert, plus ennuyeux, plus sombre,
Qu'il n'était autrefois? —
N'aimes-tu plus, la nuit, le charme du mystère?
L'ombre du clair de lune aux grands rêveurs si chère
Et Philomèle aux bois?

LE POÈTE.

Laisse-moi, je te prie, languir dans le silence;
Oh! si mon cœur pouvait s'arrêter lorsqu'il pense
Et, s'éteignant, mourir!
Mais ainsi qu'autrefois le buisson de Moïse,
Le cœur du chantre brûle, et son feu s'éternise
Et ne veut pas languir!

Tasse, une des meilleures études esthétiques de la littérature hongroise.

Ce n'est qu'en 1860 qu'il quitta la province pour s'établir dans la capitale. Les sociétés littéraires, qui avaient dû suspendre leurs séances depuis 1849,

Le printemps vient soigner les fleurs de la prairie;
Pour des héros perdus . . . une étoile fleurie
C'est tout ce qu'on nous rend;
Le soupir du feuillage est la plainte des nombres,
Et le bruit du ruisseau coulant sous les bois sombres
Est leur gémissement.
Les rayons du soleil, au couchant, à l'aurore,
Ont-ils jamais donné, livreront-ils encore
L'espoir et le bonheur !
Minuit est-il toujours la solitude immense?
Il est peuplé par l'ombre où la mort se balance
En torturant mon cœur!

La Muse.

Poète, si ton cœur dans son chagrin se noie
Et si la rude main de la douleur te ploie,
Relève-toi soudain!
Sous les coups écrasants de ses serres cruelles
L'étincelle jaillit et porte sur ses ailes
Ton chant le plus divin.

Le Poète.

Oh ! la corde du cœur peut-elle être vibrante
Quand l'ardente douleur la saisit, la tourmente,
Chaque fibre tordant!
Si d'une rude main cet instrument fragile
Sur un roc de granit est brisé stérile,
D'où jaillira mon chant?

La Muse.

Peut-être es-tu le fils d'une époque sans âme?...
Si dans ton cœur l'idée en fermentant s'enflamme,

purent alors reprendre quelque activité. La société *Kisfaludy*, qui avait si souvent couronné Arany, le nomma directeur. En cette qualité, il rédigea les revues *Le Spectateur littéraire* et *La Couronne* et écrivit *La Mort de Buda* (1864) qui, après les Nibe-

Ne peux-tu l'exprimer ?
Ta sainte vocation est de prêcher la lutte
Et les hommes usés que le travail rebute
Par toi vont s'animer.

LE POÈTE.

Non je n'ai pas vécu dans un siècle de lâches...
J'ai vu beaucoup; présent à d'héroïques tâches,
J'ai vu le beau, le grand,
Et tout ce qu'a chanté le poète en ses veilles,
Ce que l'historien a gravé de merveilles
Pour notre enseignement.

J'ai vu de Marathon l'intrépide victoire,
Des mères de Sparta l'amour fier et la gloire,
Xerxès, ses flots vivants...
Léonidas, vainqueur aux Thermopyles, expire,
Et Tyrtée, dans sa main, en brandissant sa lyre,
Pousse les combattants.

LA MUSE.

Mais dis-moi donc alors pourquoi ton luth hésite ?
Qu'un chant victorieux éclate; je t'invite
Au repas des vaillants;
Car, après le combat, l'ombre du myrte enchante;
Assis près des héros la coupe est enivrante
Et bien doux sont les chants.

LE POÈTE.

Oui, le combat fini, j'aimerais que l'on dise
Au repas des guerriers quelque fière devise
Et que l'on bût gaiment;

lungen, est certainement l'épopée la plus achevée que les poètes modernes aient tiré du cycle des Huns. En 1865, il devint secrétaire d'une classe à l'Académie et finalement, en 1870, secrétaire perpétuel. Les œuvres qu'il entreprit dans les dernières

Mais l'ombre du cyprès tous nos héros recouvre...
Ils ne m'entendent plus, et ma lèvre qui s'ouvre
Chante inutilement..

Je ne chanterai pas, impuissant, sur la terre
Mon luth découragé repose, solitaire...
Près d'un cœur sanglotant.
O ! vous, morts glorieux! et vous, âmes sublimes,
Demi-dieux du passé qui viviez sur les cimes,
Vous, chanteurs triomphants,

Vivre dans une époque héroïque et brillante
De souvenir, d'espoir, de force étincelante,
Tel était votre sort;
Partager les lauriers des héros de vos rives,
Chanter sur leurs tombeaux quelques chansons plaintives,
Fières, libres encor;

Arrêter, tout d'un coup, le temps impitoyable
Poussant, dans le brouillard d'une nuit effroyable,
Son vol sempiternel;
Posséder le pouvoir, dans un accord magique,
De faire, du passé, la légende historique,
Du présent, l'immortel!

En faisant résonner votre luth si fragile,
Pouvoir, au seul toucher de votre main débile,
Rendre la vie au fort :
Et celui que le fer a jeté dans la tombe,
Le mettre au rang des dieux, et, le rendant au monde,
Ressusciter la mort!

C'était votre destin que de créer sans cesse,

années de sa vie, furent souvent interrompues par la maladie. Il remplit avec la plus grande ponctualité ses charges académiques. Avec beaucoup d'efforts, il put encore terminer la seconde partie de sa puissante épopée, *L'Amour de Toldi,* qui parut en 1879 et fut saluée avec un véritable enthousiasme. Il ajouta quelques pièces aux ballades qu'il avait composées depuis vingt ans; à ses traductions magistrales de Shakespeare, il joignit, à la fin de sa vie, la meilleure traduction poétique d'Aristophane, qui fut couronnée par l'Académie. Arany mourut en 1882; une souscription nationale lui a élevé un monument dans les jardins du Musée national. Les figures immortelles de son *Toldi* en ornent le socle.

Arany est, par excellence, un poète épique; comme poète lyrique, il excelle surtout dans la ballade; il montre des qualités supérieures comme traducteur en vers; comme critique esthétique et

Sur un monde épuisé que l'espérance laisse,
Un monde renaissant!
Faire, comme Amphion, une cité sublime
Où l'aride rocher s'agite sur l'abîme
Aux sons d'un luth vibrant.

Moi ... du combat fini je suis las, et je rêve
Sur le siècle croulant qui lentement s'achève ...
Mon œil regarde en bas!
Il est tard ... hier encor la fleur était fleurie ...
Faut-il encourager cette branche flétrie?
Il est trop tard, hélas [1]!

1. Cette traduction, avec quelques autres poésies magyares, a paru dans la *Revue philologique* de Budapest, 1878.

comme prosateur, il occupe le premier rang parmi ses contemporains. C'est sous ces différents aspects que nous voulons le considérer.

Ce qui fait la grandeur de l'œuvre d'Arany, son originalité et sa supériorité sur tous les poètes de son pays, c'est qu'il s'inspire uniquement de la vie nationale, qu'à la forme artistique de ses poèmes il sait allier la poésie populaire; il est plus magyar que Vörösmarty, plus harmonieux, plus ciselé que Petőfi. Vörösmarty réunissait les qualités du poète épique et du poète lyrique, mais chez lui l'un affaiblissait l'autre; avec Petőfi, le *lied* magyar s'est élevé très haut, mais le temps lui a manqué pour atteindre toujours la plus parfaite expression poétique, surtout dans les compositions de longue haleine. Arany est le premier artiste qui, tout en puisant dans la poésie populaire, ait su lui donner, grâce à ses profondes connaissances du caractère, de la poésie et de la langue hongroises, un cachet artistique. Chez Arany, populaire n'est jamais synonyme de vulgaire; il disait que le devoir du poète populaire n'est pas de se mêler à la plèbe, mais qu'il lui faut apprendre à faire sentir au peuple les plus grandes beautés poétiques. C'est ce qu'il fit dans son *Toldi*. Rien de plus simple que cette légende traitée au XVIe siècle par le pauvre rimailleur Ilosvay. Arany a fait revivre dans ce cadre tout le moyen âge de la Hongrie. Toldi est l'Hercule magyar, mais un Hercule débonnaire, issu de cette noblesse rurale qui représente les forces vives de la nation, en opposition avec les grands de la cour.

Il vit en paysan avec sa mère sur la Puszta à Nagy-falu, non loin de cette bonne ville de Szalonta qui a vu naître le poète. Son frère, Georges, est à la cour du roi Louis, à Bude. C'est un félon qui voudrait étouffer en son frère tout sentiment élevé pour le priver de son héritage; mais une force exubérante pousse le jeune Toldi à quitter sa charrue. C'est au milieu d'un champ que nous l'apercevons au commencement du poème, lorsqu'il voit passer près de son village la troupe brillante de Laczfi se rendant au tournoi à Bude. Son frère vient de rentrer et n'a que des railleries pour ce paysan; il fait exercer ses lansquenets au javelot et leur indique son jeune frère comme cible. La troupe en ricanant a osé blesser le fougueux jeune homme; vite, il casse une meule et en lance un morceau avec une telle force qu'il tue un soldat. Il faut qu'il s'enfuie; son frère le fait chercher, mais Toldi se cache dans les marécages. La nuit, après avoir étranglé deux loups, il revient clandestinement pour prendre congé de sa mère bien-aimée et, après avoir déposé les deux bêtes au seuil de la porte de son frère, il se dirige vers Bude. C'est en vain que sa mère lui dépêche le fidèle serviteur Benoit, pour lui persuader de rentrer; Toldi s'enfuit et arrive près du cimetière de la capitale où il voit une veuve éplorée dont les deux fils ont été tués en duel par un géant tchèque, insolent, qui défie toute la cour du roi Louis. Dans son ardeur, Toldi voudrait s'attaquer à cet ennemi, mais où trouver des armes? Il erre, triste et affamé, jusqu'à ce qu'il s'endorme sur l'herbe du cimetière.

Mais l'amour maternel veille; le fidèle Benoit est envoyé avec cent écus vers le fils fugitif. Miklós a de quoi manger, surtout de quoi boire et s'acheter une armure. Le lendemain, il se trouve en face du géant, dans l'île du Danube, où le combat a lieu. Le Tchèque, à la vue du héros, perd contenance; il demande quartier avant le combat et promet d'abandonner toute sa fortune. Toldi accepte, mais seulement pour consoler la veuve. En se dirigeant vers le canot, le géant de Bohême veut tuer traîtreusement Toldi. Il expie sa trahison; Miklós lui coupe la tête et les deux rives du Danube retentissent de *vivats*. Le roi le fait appeler; il se nomme et avoue qu'il a tué un homme de la suite de son frère. Il devrait être jugé, mais le roi lui pardonne. Louis, qui malgré ses nombreuses expéditions en Italie, trouvait encore le temps de rendre justice au peuple, ordonne à Georges de restituer à son frère son héritage. Il nomme Miklós capitaine, l'attache ainsi à la cour où le héros passe sa vie, entre ses compagnons d'armes, au milieu des fêtes.

Tel est le sujet de la première partie de cette trilogie qu'on pourrait intituler la *Jeunesse*. Les quelques données de la légende ont été utilisées par le poète pour une composition serrée et logique. Tout se tient, rien n'est superflu. Les caractères de Toldi, de son frère, de la mère et du fidèle serviteur, sont dessinés avec une vigueur que nous ne trouvons ni chez Vörösmarty ni chez Petöfi, tous deux plutôt aptes à rendre des sentiments et des émotions qu'à créer des types. Le pathétique ne manque pas non

plus à Arany : les adieux du fils à sa mère, les plaintes de la veuve, l'état d'âme de Toldi après le meurtre, sont autant de pages exquises d'émotion et de sympathie. Avec un grand art le poète a su rendre la vie de la cour, le caractère complexe du roi Louis, Italien de naissance et Hongrois d'adoption. Tout cela est chanté avec le rythme national et non avec l'hexamètre étranger, dans un style riche et coloré, où chaque vers est frappé au coin de l'idiome national.

Plus de trente ans se sont écoulés avant qu'Arany livrât la deuxième partie à la publicité. Elle porte le titre *Les Amours de Toldi.* Quelques épisodes en avaient paru auparavant sous le titre *Temps héroïques*, et c'est, en effet, la période la plus brillante de Louis le Grand qu'Arany a représentée dans cette partie du poème. Ces épisodes, un peu trop longs peut-être, de l'expédition en Italie y occupent une large place. — Le décor a changé ; ce n'est plus la vie à la Puszta, mais à la cour et au manoir. Les personnages principaux sont : le roi Louis, Toldi, le vieux noble Paul Rozgonyi et sa fille Piroska. Le roi parcourt incognito le pays, pour voir comment on rend la justice, et il s'arrête chez Rozgonyi. Le poète trace le tableau de la vie patriarcale d'alors, peint la beauté de Piroska et son noble caractère. Cette figure lui était particulièrement chère; il lui a donné le nom de sa petite-fille élevée dans sa propre maison après la mort de sa mère. Rozgonyi se plaint de ce que ses biens ne pourront pas rester dans la possession de sa Piroska, les filles

ne pouvant hériter. Louis lui conseille de s'adresser au roi, mais en quittant le manoir il laisse un parchemin qui confère à la jeune fille le droit d'héritage. Il s'agit maintenant de la marier; Piroska choisira le vainqueur du tournoi qui aura lieu à la Pentecôte au château royal. Rozgonyi et sa fille arrivent à Bude. Toldi, qui sait quel sera le prix de la victoire, ne veut pas lutter pour une femme et prend les couleurs de son varlet Tar. Il est vainqueur, mais pendant le combat il aperçoit la jeune fille, s'en éprend et regrette amèrement sa supercherie. Il est trop tard. Ne pouvant trouver le repos ni auprès de sa mère ni en Bohême, où il délivre le pays des brigands, Toldi revient à Bude où il apprend que le varlet maltraite Piroska. Il le menace de mort, et finalement le provoque. Tar avoue au roi ce qui s'est passé au tournoi de la Pentecôte. Tous deux sont déclarés félons. Toldi, ne se sentant pas en sûreté à Bude, quitte la capitale et erre dans les forêts. Il rencontre le varlet et le tue en duel. Piroska, à la vue du cadavre, tombe évanouie. On la croit morte, et on la dépose dans un caveau. Toldi, la nuit venue, s'y glisse, couvre sa bien-aimée de baisers; celle-ci revient à la vie, mais le repousse avec horreur : « Meurtrier de mon mari, éloigne-toi pour toujours, ne pense plus à ton amour incestueux. Toldi, le sang est entre nous et nous sépare. Malheur à toi, malheur à moi, malheur à tous deux ! » Et elle retombe évanouie. Toldi se sauve, deux voleurs qui l'ont vu pénétrer dans le caveau, y entrent à leur tour et dépouillent

la jeune femme, puis accusent Toldi de ce crime. On retrouve Piroska encore vivante; elle entre dans un couvent et Toldi est mis au ban du royaume et de l'Église. — Il commence sa pénitence dans une abbaye de la forêt de Bakony, où il sert comme domestique, puis se joint à une troupe de Flagellants, part pour l'Italie où le roi Louis est allé guerroyer pour venger le meurtre de son frère André. Deux fois il sauve la vie au roi; son innocence est reconnue et il est délivré du ban. Il rentre à la grande joie de sa vieille mère, part pour Bude où Piroska est enterrée et plante sur sa tombe quatre saules pleureurs.

La dernière partie de la trilogie en six chants porte le titre de *Toldi estélye* (*Le Soir de Toldi*) (1854).—Toldi s'est retiré de la cour devenue de plus en plus italienne. Il passe le soir de sa vie sur ses terres à Nagyfalu; le fidèle serviteur Benoît ne le quitte plus. Le héros voudrait être enterré à côté de sa mère et, au commencement du poème, nous le voyons occupé à creuser sa fosse. Il est interrompu dans cette occupation funèbre par un messager qui lui annonce qu'un chevalier italien a conquis l'écusson hongrois. Tous les chevaliers magyars ont péri dans ce combat. Deux jumeaux qui ont provoqué l'Italien ont été tués dernièrement. Toldi arrive à Bude vêtu d'une soutane; il est suivi de son fidèle Benoît, qui porte toutes sortes d'armures rouillées. Son ancienne force se montre une fois encore; il jette sa lance avec une vigueur toute juvénile et, accueilli d'abord par des

risées, à cause de son accoutrement, il inspire bientôt la terreur. Personne ne le reconnaît; pas même le roi qui le croit mort depuis longtemps. « Vieux moine, lui crie le chevalier italien, que veux-tu, es-tu las de la vie. — Italien, répond Toldi, je veux t'administrer l'extrême-onction. » Une lutte acharnée s'engage; l'épée de l'étranger se brise contre le bouclier de Toldi; celui-ci lui permet d'en prendre une autre. Dans le corps à corps Toldi reste vainqueur. Il quitte le lieu du tournoi suivi de Benoît. Le roi se doute bien que ce héros ne peut être que Toldi; le chevalier qui était allé à Nagyfalu confirme le fait. On appelle le vieillard et il revient en triomphe. Après avoir endossé les vêtements de chevalier, il se rend au château royal, mais dans les antichambres les jeunes varlets se moquent de lui. D'un coup de main il en abat trois, s'approche furieux du roi et lui reproche amèrement la mauvaise éducation de ses gens. Le roi veut le faire arrêter ; Toldi, en rentrant chez lui, brise sa lance et tombe évanoui.

Sa fin est proche ; Benoît essaie de tous les remèdes, mais Toldi lui dit : « Laisse cela, Benoît, il n'y a plus de secours possible pour moi. » Le fidèle serviteur éclate en sanglots; la garde royale arrive pour s'emparer de Toldi : « Priez le roi qu'il me laisse en liberté pendant une heure; ma prison est ouverte, dit le héros, j'y vais avec joie, là aucun juge terrestre ne menacera ma vie. » — Lorsque le roi apprend la fin prochaine du guerrier, il se hâte de venir lui tendre la main. Toldi demande

pardon au roi de sa franchise, lui recommande Benoît et le peuple des Magyars. « Aime le Hongrois, lui dit-il, mais ne polis pas trop sa rude écorce. A quoi bon l'exercer par une culture trop raffinée? » Toldi quitte ce monde. Son corps est ramené dans un cercueil de fer à Nagyfalu pour être enterré près de celui de sa mère.

Cette rapide esquisse ne peut donner une idée de la grandeur de cette épopée où, comme dit Gyulai, alternent l'idylle et le combat sanglant, la tempête de la passion et le soupir de la souffrance, les multiples aspects gais ou tristes de la vie, la grâce et le sublime, le pathétique et l'humour. C'est l'œuvre de toute une vie, où le poète a laissé le meilleur de lui-même; c'est la glorification de sa race, personnifiée dans le héros. Le poème, tout imprégné de l'esprit du moyen âge, est moderne cependant grâce à la forte conception des caractères et à la vie intense des personnages. *Toldi* a fait entrer dans la littérature la vie du village magyar, comme l'ont fait à la même époque les œuvres de George Sand pour la France et celles d'Auerbach pour l'Allemagne.

Arany voulait renouveler l'épopée magyare par le cycle des légendes hunniques et raconter en poète les origines obscures de sa race. Il voyait dans ces débris mythiques le miroir des destinées de son peuple. Tout un cycle fut projeté par lui, mais il ne put achever que *Buda halála (La Mort de Buda)* qui raconte les querelles d'Attila (Etele) avec son frère.

Buda, le Blödelin des Nibelungen, vieux et faible, partage le royaume avec le jeune et héroïque Etele. Le vassal Detre (Ditrich), qui représente les peuples germaniques vaincus par les Huns, espère tirer profit de la querelle des deux frères et les excite l'un contre l'autre. Le roi soupçonne son frère et se repent de sa générosité. Le soupçon se change en crainte par suite de la faveur dont jouit Etele auprès du peuple ; Etele a, d'ailleurs, reçu du Dieu de la guerre, Hadúr, une épée grâce à laquelle il se croit déjà le maître du monde. Perlinde et Krimhilde, fomentent la discorde. Les maris se mêlent à leurs querelles ; Attila quitte le château, et se retire dans son royaume. La haine et les soupçons de Buda l'y suivent, car le vieux roi se voit négligé. Tous les hommages vont à Attila ; ainsi la députation de l'empereur byzantin s'adresse à lui et néglige Buda. Alors celui-ci, excité par sa femme, demande l'épée merveilleuse et défend à son frère de faire la guerre avec l'empereur. Attila réplique avec orgueil et se révolte. Buda veut reprendre de force la moitié du royaume, construit des forteresses et fait dérober à Attila l'épée du roi. Dans sa colère celui-ci fait irruption dans le château de Buda, provoque son frère et le tue.

Cette épopée est pleine de tragiques conflits. Buda est faible, mais il veut régner ; Etele, farouche et fier, ne peut se contenir. L'épée lui fut donnée comme prix de sa modération, comme symbole de l'alliance entre les Magyars et Hadúr ; tachée du sang de son frère, elle devient la cause de la colère

divine qui atteint les fils d'Attila et avec eux toute la nation des Huns. La guerre fratricide recommencera souvent encore au cours des siècles. Quelques tableaux idylliques de la vie patriarcale se mêlent à ces événements tragiques. Les mœurs rudes des temps primitifs, les institutions sociales et politiques des ancêtres, les scènes sur le champ de bataille, à la chasse, tout cela est mis en relief et décrit de main de maître. Arany caractérise en fin psychologue Buda, Etele et leurs femmes. Attila est jeune, ce n'est pas encore le vieillard des Nibelungen à l'apogée de sa gloire ; nous voyons sa jeunesse exubérante, son ambition, son énergie, comme soldat et comme roi. Krimhilde est telle que dans les Nibelungen ; elle pense toujours à son malheureux Sigfrid et à sa vengeance. Le style du poème a la couleur antique et nationale ; moins hardi et moins orné que celui de Vörösmarty, il est plus naïf, plus véritablement épique.

A côté de ces grandes œuvres, Arany a laissé des poèmes d'une allure épique qui sont de vrais chefs-d'œuvre, tels : *Le Siège de Murány*, qui a excité la colère de Saint-René Taillandier ; *Les Tziganes de Nagy-Ida*, où il se moque amèrement de la défaite de 1849. Peut-être pourrait-on reprocher à ce dernier poème de manquer de mesure dans l'ironie. Le soulèvement national, qui avait tant de côtés nobles, méritait mieux que des railleries. Il est probable que Petőfi, s'il eût vécu, se serait brouillé avec Arany à cause de cette satire. Csóri, le chef des Tziganes, rêve qu'il a battu l'armée allemande

de Michel Puk. Les Tziganes usent toute leur poudre et en préviennent même les Allemands. Ceux-ci jettent facilement les intrus hors de la place [1]. — *Istók, le fou*, fragment comico-héroïque, raconte les hésitations d'une nature d'artiste richement douée. Le conte épique de *Catherine* en treize chants, *Keveháza*, tableau d'une bataille des Huns, fragment du cycle, dont *La Mort de Buda* est la première partie, sont autant d'œuvres magistrales. — La verve et l'humour d'Arany se montrent dans *Le Rossignol*, qui rappelle *L'Huître et les Plaideurs*, et dans le *Chevalier Pázmán*.

Mais c'est dans la ballade qu'Arany atteint le plus haut degré de la perfection. Il a pour ainsi dire créé le genre en Hongrie. Ses ballades sont

1. Arany, en manière d'excuse, dit, à propos de ce poème : « Un étrange sentiment s'empara de moi, un sentiment semblable à celui du vigneron qui, voyant toute sa récolte abimée par la grêle, perd l'esprit et laisse éclater un rire bruyant, tandis que, des larmes plein les yeux, il frappe la vigne de son bâton en s'écriant : « Maintenant, Seigneur, mon Dieu, « allons voir ce qu'à nous deux nous sommes capables de « faire ! » Moi aussi, contemplant tes ruines sacrées, j'ai poussé des cris de lamentations contre toi, ma chère patrie. J'ai vu tes nobles défauts défigurés et j'ai commencé à rire pour ne pas pleurer. On te couvrait de haillons pour que tu ne puisses pas te reconnaître, et après une lutte qui étonna le monde, Nagy-Ida résonna du rire fou du désespoir. Alors je vis, dans la confusion, se lever devant moi le peuple tzigane, le grand rêveur Csóri, qui dort pour toute la nation, afin de préparer dans le repos la résurrection d'une nouvelle patrie plus heureuse. » Voy. Gubernatis, *La Hongrie politique et sociale*, p. 90.

avec les chansons de Petöfi les chefs-d'œuvre de la littérature hongroise moderne. Ces deux catégories de pièces sont les productions les plus originales du génie magyar et peuvent se comparer hardiment à ce qu'il y a de plus achevé dans les littératures étrangères [1]. Gyulai appelle Arany le Shakespeare de la ballade, et non sans raison. Quelques-unes de ses poésies sont d'un effet tragique extraordinaire. Ce sont des fragments d'épopée qu'anime un souffle lyrique puissant. En quelques vers le poète sait mettre toute une tragédie. C'est surtout par les tortures de l'âme que tourmente la conscience qu'il sait exciter la terreur; car, pour les héros d'Arany, le but de la vie est l'accomplissement du devoir. « Arany, dit Riedl, est le poète de la conscience, c'est pourquoi les criminels de ses ballades en proie aux remords deviennent fréquemment le jouet de la folie. » *Dame Agnès* revoit toujours les taches de sang sur le drap de lit, où son amant a tué son mari; on la cite devant la justice, on l'emprisonne, on lui annonce sa peine (prison perpétuelle), elle ne demande qu'à retourner dans sa demeure pour blanchir le drap. Devenue folle, elle reste nuit et jour près du ruisseau, pour enlever la tache.

Une autre jeune femme, après la mort de son mari, se donne à son amant et pousse hors de la

1. Voy. la traduction de quelques-unes de ces ballades dans les *Poésies magyares* de Desbordes-Valmore et Ujfalvy, et l'article de Sayous sur Arany dans la *Revue chrétienne*, 1894.

chambre son enfant orphelin. L'enfant gémit en vain, pense à son père mort, lorsque tout à coup il le voit sortir du tombeau et s'approcher de la maison. Aux cris désespérés de l'enfant, la mère ouvre la porte pour le punir. Mais la vision de l'enfant gagne la mère ; elle voit le visage courroucé du mari, entend ses paroles menaçantes et devient folle.

Chevalier Bende, dans un duel, tue traîtreusement son rival. Pendant sa nuit de noces le spectre lui apparaît et le provoque de nouveau en duel ; tant qu'il ne l'aura pas vaincu loyalement il ne pourra reposer auprès de sa fiancée. Le Chevalier lutte trois nuits avec le fantôme ; enfin, on est obligé de le lier, et sa fiancée se retire dans un couvent.

La pièce intitulée *Les Bardes de Wales* (Galles), malgré les allusions politiques qui la déparent, est saisissante. Le roi Édouard visite la province conquise de Galles et donne un grand festin à Montgomery. Il est reçu avec beaucoup d'éclat et richement servi ; mais les cœurs lui sont hostiles, on ne l'acclame pas. Alors sa colère éclate et il demande impérieusement que les bardes le saluent de leurs chants. Mais, malgré les menaces, malgré le bûcher, aucun ne fait retentir sa lyre en l'honneur du roi. Un vieux barde s'approche et fait allusion aux cruautés commises par Édouard : « Le peuple ressemble aux épis fauchés après la moisson ; sur le chaume pleure tout un monde : cela, sire, est votre œuvre. » Le roi l'envoie au bûcher. Un jeune barde arrive et chante : « La vierge se plaint, la femme

désespère sur la rive solitaire ; jeune fille n'enfante pas des esclaves, femme n'allaite pas ton nourrisson. » Il rejoint le vieux barde ; d'autres le suivent. Le roi rentre à Londres, partout il voit des bûchers ; les chants des bardes le troublent, il demande le silence, mais on ne peut faire taire la voix de la conscience ; partout il entend les malédictions des chanteurs qui vont mourir. On raconte au sujet de cette ballade que, sous le régime de Bach, vers 1855, le gouvernement autrichien voulait une ode magyare en l'honneur de la cour. Tous les poètes de renom se récusèrent. Arany refusa également et cette ballade d'une ironie sanglante fut sa réponse. L'ode fut écrite par un pauvre poète famélique qui n'osa même pas la signer.

Tetemre hivás! (L'Ordalie du cadavre) est une des ballades de la vieillesse d'Arany, mais qui peut rivaliser avec les meilleures du genre. Le fils de Bárczy fut trouvé mort dans la forêt, le cadavre est exposé au château ; le père cite tout le monde pour affronter l'épreuve, mais la blessure ne commence à saigner que lorsqu'Abigel Kund, la bien-aimée du jeune noble, s'approche. Elle avoue que pressée par son fiancé de lui avouer son amour, elle s'était dérobée et lui a présenté un poignard.

« Il possédait mon cœur plein d'un amour fidèle,
J'aimais, il devait le savoir.....
Mais... il exige encor... un *Oui* qui le rappelle,
Si *Non*... Il se tuera! Vraiment... quel désespoir !...
En riant, je donnai l'arme... je voulais voir... »

Elle arrache le fer de l'artère béante,
Ses yeux se fixent égarés;
Elle pleure, elle rit, l'arme est encor sanglante;
Avec les cris stridents des faucons effarés,
Elle s'élance..... et tous s'arrêtent éplorés.
Elle erre dans la rue, elle court et sautille,
Elle danse en chantant, et, sans honte, elle rit
De son joyeux refrain : « Jadis, la jeune fille
Se jouait d'un jeune homme épris,
Comme le chat de la souris [1]! »

Dans toutes ses ballades on sent que le poète vit avec ses créations, souffre avec ses héros; son imagination est pénétrée des sentiments qu'il leur prête. De là le mouvement passionné du rythme, les transitions brusques, le relief intense que prennent les luttes intérieures et leurs péripéties. Les ballades historiques les plus renommées sont : *Zách Klára*, *Ladislas V*, *Chevalier Bór*. Il y a là plus de calme, le ton élégiaque domine, les caractères sont simplement indiqués, mais la tristesse plane presque toujours sur l'ensemble. Quelquefois le ton devient plus gai, comme dans *Dame Rákóczy*, *La Mère de Mathias*, *Dame Rozgonyi*, une de ces héroïnes magyares qui ont combattu à côté de leurs époux contre les Turcs. Parmi les ballades historiques, la meilleure est *Les deux varlets de Szondi*. Pour le rythme cette pièce est vraiment inimitable. Szondi, l'héroïque défenseur de Drégel,

1. Voy. la traduction de cette ballade par M. Saissy dans les *Literarische Berichte aus Ungarn*, vol. II, p. 186 (1878).

est pleuré après sa mort par ses nobles varlets qui chantent sa gloire. Ali-beg entend leurs tristes lamentations et les fait appeler. Ils racontent la fin héroïque de leur maître; le pacha veut qu'ils chantent ses exploits, mais ils restent sourds à ses prières. Quelques paysages sont liés au récit avec beaucoup d'art. Comme peintre de la nature Arany a de grandes qualités; ces tableaux complètent et expliquent l'âme de ses héros qui se meuvent pour la plupart en pleine campagne sous le ciel libre.

Arany a, en tant que poète lyrique, moins d'envergure et de feu révolutionnaire que Petöfi; mais il est plus profond, plus vrai, plus artistique. Les sujets de plusieurs de ses ballades sont empruntés à la vie de tous les jours. Il est un peintre exquis de la vie de famille. Un de ses poèmes résume la vie du paysan à la veillée et peut prendre place à côté du *Samedi soir* de Burns. On ne trouve pas une seule chanson d'amour dans son œuvre.

Arany est le plus grand maître du style et du rythme. Il a accompli le mélange heureux de l'ancienne et de la nouvelle langue. Il crée, d'une part, des strophes modernes en s'inspirant de l'Occident, et continue, en les rajeunissant, les rythmes des poètes hongrois du XVIIe siècle. Cette grande maîtrise se montre aussi dans ses traductions de Shakespeare (*Le roi Jean*, *Le Songe d'une nuit d'été*, *Hamlet*), dans sa traduction complète d'Aristophane qui est un chef-d'œuvre et a inauguré les études

sur le poète comique en Hongrie. Ces traductions comme œuvres d'art sont supérieures aux nombreuses traductions allemandes où la quantité l'emporte souvent sur la qualité.

Arany est aussi le plus grand prosateur magyar. Aucun n'a, au même degré, ce sentiment vif des ressources de la langue, aucun n'est plus harmonieux, plus magyar. Gyulai seul peut lui être comparé sous ce rapport. Les œuvres en prose d'Arany contiennent des études esthétiques sur *Zrinyi et le Tasse,* sur le *Bánk-bán* de Katona, sur l'épopée primitive des Magyars, des portraits de Gyöngyösi, Gvadányi, Ráday, Szabó, ces poètes du XVII[e] et du XVIII[e] siècles que dans sa jeunesse il aimait tant à lire. Son travail sur le rythme national (1856) a révélé pour ainsi dire les secrets de la versification magyare. Les rapports qu'il rédigea en qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie, résument fidèlement l'activité littéraire et scientifique du pays ; ce sont des modèles de clarté, de bon sens et de fermeté.

Arany est trop national, trop magyar, pour être tout à fait compris de l'étranger. Il est l'incarnation du caractère national; il représente le côté viril, sérieux de la race. Jeune homme, il avait déjà les traits de l'homme mûr; il n'y a rien de juvénile dans sa poésie, tandis que Petöfi est surtout le représentant de la jeunesse. Les deux poètes se complètent comme Schiller et Gœthe. « Petöfi, dit Riedl, regarde la nature en poète lyrique; chaque phénomène excite en lui des sentiments; Arany

la regarde objectivement, en poète épique; son imagination saisit et rend fidèlement la nature. » Chez Arany, l'homme et le poète forment un tout indivisible. Il répand toute son âme dans ses poèmes; il puise tout en lui-même, dans les événements de sa vie et même là où il s'inspire de la légende et de l'histoire il leur communique quelque chose de lui-même. Sa poésie est exempte d'affectation et d'exagération. C'est le poète de la mesure et de l'harmonie.

II. — Contemporains et épigones des trois grands poètes.

A côté des trois coryphées de la poésie hongroise contemporaine il est juste de mentionner, même dans un résumé rapide comme le nôtre, quelques épigones qui, sans avoir créé de grands chefs-d'œuvre, ont pourtant contribué à la gloire du Parnasse magyar. Nous indiquerons d'abord les aspirations qui se manifestent jusqu'à 1848, celles qui se font jour après la défaite et, enfin, les tendances des jeunes poètes depuis 1870, sous l'influence du réalisme français.

Jusqu'en 1848, le règne de Vörösmarty est incontesté; il est l'arbitre aussi bien dans les concours de l'Académie que dans le monde des poètes. Ses faibles prédécesseurs dans le domaine de l'épopée sont effacés par son *Zalán;* ceux qui l'imitent sont incapables de retenir l'attention de leurs contem-

porains et moins encore celle de la postérité. Poète lyrique, Vörösmarty partage la gloire de Petöfi, qui après la Révolution devient le modèle de tous. Les jeunes imitateurs exagèrent ses défauts, trouvent rarement des accents vraiment populaires et jettent peu à peu le discrédit sur la poésie de la *Puszta*. Mais cette sympathie pour les humbles produit aussi les premiers recueils de la poésie populaire qui nous découvre le génie poétique de la race. Arany est trop personnel pour trouver beaucoup d'imitateurs ; ce sont surtout les poètes de l'Académie qui le prennent pour modèle.

En même temps que la poésie épique et lyrique on cultive aussi les genres secondaires; la poésie religieuse a également ses représentants.

Le courant patriotique, d'où dérive en grande partie la poésie d'avant 1848 et celle de la période de réaction jusqu'au dualisme, fait peu à peu place à un idéal plus large et plus humain. Il est vrai que jusqu'ici cette tendance de l'esprit magyar n'a pas encore produit d'œuvre réputée classique; la critique académique affecte même un certain dédain pour cette poésie qualifiée par Arany de *cosmopolite*. Cependant elle témoigne d'efforts très sérieux, d'un progrès, d'un élargissement de l'horizon intellectuel. Elle renonce à la poésie de la Puszta et aux légendes nationales trop exploitées désormais et comme épuisées. Certes cette poésie ne peut être originale, puisqu'elle cherche ses modèles à l'étranger; cependant certaines pièces d'Émile

Abrányi, d'Endrödi et de Kiss peuvent hardiment se placer à côté des chefs-d'œuvre les plus admirés.

I. — La poésie épique dont le sujet était la conquête du pays a trouvé sa plus haute expression en Vörösmarty. Mais il n'était pas le seul qui eût pensé à réveiller le patriotisme par ces images lointaines, à employer des hexamètres pour imiter Virgile. Un curé de village, PÁZMÁNDI HORVÁT ENDRE (1778-1839), avait montré, dès 1818, un certain talent épique en racontant tout au long l'histoire de l'abbaye de Zircz, fondée par le roi Emerich. Encouragé par quelques lettrés qui cherchaient alors les origines obscures de la race hongroise, il se mit avec beaucoup d'ardeur à son *Arpád*, mais lorsqu'il acheva cette épopée en douze chants (1831), le *Zalán* de Vörösmarty avait déjà acquis sa notoriété.

L'ouvrage raconte les pérégrinations des tribus magyares, leur arrivée en Pannonie et la conquête. A peine trouve-t-on quelques passages intéressants dans cette énorme compilation où les descriptions des routes, des batailles sont particulièrement insipides. L'Académie, qui couronna l'œuvre, voulut récompenser l'effort de ce courageux curé écrivant hexamètres sur hexamètres sans le moindre souffle poétique. Un autre poète contemporain de Vörösmarty, Grégoire CZUCZOR (1800-1866) de l'ordre des Bénédictins, est le meilleur des émules du grand poète épique. Mais, de même que les épopées de Vörösmarty ont vieilli et ne peuvent se lire que

par extraits, les nombreux poèmes de Czuczor où défilent tant d'épisodes de l'histoire nationale, ne sont plus lisibles d'une seule haleine. Les mérites de cet écrivain sont cependant multiples; un des premiers, il a recueilli des chansons populaires, s'en est inspiré dans plusieurs de ses poésies lyriques et est devenu avec Fogarasi l'auteur du premier dictionnaire de l'Académie hongroise. En 1844, il vint à Pest et fut emprisonné après la Révolution à cause d'une poésie patriotique; détenu deux ans à Bude et à Kufstein, il continua ses travaux jusqu'à sa mort. A vingt-quatre ans il publia dans la revue *Aurora* son premier poème épique, *La bataille d'Augsbourg*, en quatre chants. C'est le récit de la défaite sanglante des Hongrois encore païens (911) qui jusque-là avaient dévasté les pays voisins. Ce poème n'est qu'un début heureux. Mieux composée et d'une plus grande valeur littéraire est la *Diète d'Arad* en cinq chants (1828), dont le sujet est la vengeance cruelle qu'Hélène, femme du roi aveugle Béla II, exerça sur les nobles du parti de Borics (1132). Cette épopée est plutôt une préparation à la catastrophe un peu brusquement amenée; la grande tuerie dans la salle de la Diète n'est qu'indiquée. La meilleure épopée de Czuczor est *Botond*, poème en quatre chants. C'est une de ces légendes de l'époque de la conquête, dont les héros indomptables poussent jusqu'à Byzance et en forcent les portes de fer. Botond, Lehel et Bulcsu sont les trois géants de la légende magyare. On les trouve partout où l'on donne de grands coups d'épée;

Botond, après une bataille victorieuse, emmène une captive, la belle Polydore, mais un rival, Bödöleny, fait évader la princesse. Botond retourne devant Byzance, la population effrayée envoie le géant Alcide pour combattre les Magyars ; Bödöleny tombe, mais Botond abat le Goliath byzantin et fait sauter la porte de la ville. Il ne se retire que lorsqu'on lui rend la princesse, « la fleur de Rhodope ». Ce que cette épopée présente de caractéristique, est qu'elle dépeint des sentiments plus humains que les autres poèmes sur la conquête du pays. Dans ceux-ci nous n'entendons que bruits de guerre, cliquetis d'armes et malédictions des vaincus. Czuczor a su joindre à ces éléments des passions moins farouches ; l'amour naissant de Polydore pour le héros magyar, les fureurs de Bödöleny, les chants d'un varlet et les plaintes des jeunes Grecs, nouveautés qui, avec la composition, le style et la couleur locale, font de *Botond* une des meilleures épopées de cette période.

Czuczor sortait du peuple ; comme Charles Kisfaludy il a, un des premiers, fait retentir dans ses poèmes lyriques les joies, les douleurs et quelquefois la gaîté des humbles. Il est vrai que ses chansons ont une allure assez libre, ce qui lui valut quelques désagréments ; mais des morceaux tels que *La petite paysanne à Pest,* la *Pluie tombe, L'Amour est une abeille, Dans la Csárda, Ce que je voudrais être,* avec leur tour naïf, ne dépassent jamais les bornes permises.

Comme érudit et comme linguiste, Czuczor a élevé

un monument durable par le *Dictionnaire de la langue hongroise*, dont il a vu paraître les quatre premiers volumes qui sont encore aujourd'hui la base de la lexicographie.

Un des derniers disciples de Vörösmarty est GARAY (1812-1853) qui jouit, de son vivant, d'une réputation telle, que Saint-René Taillandier [1] pouvait encore le placer au-dessus d'Arany, auquel il est cependant très inférieur. Son *Csatár*, où il décrit les troubles occasionnés par l'élection du roi Wladislas Ier et la victoire remportée par le patriotisme de Jean Hunyad sur les intrigues du palatin Gara ; sa Vie rimée de saint Ladislas, roi de Hongrie (1077-1095), n'ont de l'épopée que la forme. Garay lui-même sentait qu'il lui manquait le souffle nécessaire pour ces grandes compositions ; il a donc découpé l'histoire des Arpád et a chanté, dans des ballades historiques, les faits marquants de cette époque. On a dit avec raison que l'histoire nationale et la légende magyare n'ont pas d'épisode tant soit peu poétique que n'ait chanté Garay, honnête homme animé des meilleures intentions. Les contemporains furent ravis du ton pathétique qui caractérise toutes ses ballades. Garay lui-même se disait disciple de Uhland et s'est même servi de la strophe des Nibelungen. Une poésie où il raille les fanfaronnades d'un mousquetaire en retraite (*Az Obsitos*) est assez réussie.

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1er sept. 1860 = *Bohême et Hongrie*, p. 353.

Vörösmarty, comme son école, a chanté la gloire militaire des anciens Hongrois, les vertus du passé qui doit servir d'exemple au présent; mais peu à peu ces évocations de l'âge héroïque, en hexamètres impeccables, deviennent fastidieuses. Il a fallu le génie d'Arany pour créer une épopée nouvelle par la forme et par le ton.

II. — Beaucoup plus riche est la moisson dans le domaine de la poésie lyrique. Là, nous trouvons, à côté de Petöfi et de Arany, toute une pléiade de poètes qui ont donné libre carrière aux aspirations de leur temps et qui ont surtout attaché une grande importance à la pureté de la forme. Ce qui les anime, c'est le souffle de la poésie populaire qui, aussitôt découverte, inspire les meilleures productions. La revue *Aurora* fut rajeunie par *l'Athenaeum* (1837-1843) qui, sous la triple direction de Vörösmarty, de Toldy, le créateur de l'histoire littéraire hongroise, et de Bajza, le critique esthétique, devint le recueil où les écrivains les plus appréciés réunissaient leurs efforts. Le supplément critique de cette revue, *Le Spectateur* (1837-1841), était un organe redouté et terrifiait tous les jeunes écrivains dont les débuts avaient été encouragés par Kazinczy.

Critique, historien et poète lyrique, Joseph Bajza était l'âme de *l'Athenaeum;* plusieurs ont senti la rudesse de ses coups. Par ses travaux esthétiques sur l'épigramme, le roman et la poésie populaire, il exerça la plus grande influence sur la jeunesse. Il proclamait la supériorité du drame romantique

français sur la tragédie classique. Directeur du théâtre national de Pest, il fit jouer Victor Hugo et Dumas aux dépens de Corneille et de Racine. Les dramaturges hongrois acceptèrent le mot d'ordre de Bajza. — Ses poésies lyriques, d'une forme impeccable, ont rendu populaires les strophes ïambiques et trochaïques et déshabitué le public des hexamètres et des distiques. L'avortement de la Révolution produisit un effet foudroyant sur l'âme sensible de Bajza; les hallucinations d'une catastrophe l'obsédaient, et il finit par devenir fou.

Autour de Bajza, se groupaient Paul Jambor qui a écrit sous le nom Hiador; François Csaszar, connu par ses satires politiques, ses sonnets et sa traduction de la *Divine Comédie* de Dante; André Pap, élève et ami de Kölcsey, traducteur de Uhland et de Heine; Ignace Riskó, l'épigrammatiste, Émerich Nagy et Sigismond Beöthy. Parmi les talents originaux de cette pléiade, nous pouvons citer Alexandre Vachott (1818-1861), secrétaire au ministère de Kossuth, en 1849, frappé de folie comme son maître Bajza. Son poème le plus célèbre est *Le Prisonnier à l'étranger* (1843), où il peint, d'une manière saisissante, l'état d'âme du jeune patriote Lovassy, devenu fou dans la prison. Toutes ses poésies sentent cette mélancolie qui a triomphé avec Bajza et qui, vers 1848, à l'approche de la Révolution, avait envahi l'âme des plus nobles [1]. — Fré-

1. Il est curieux de noter la grande ressemblance de ce groupe avec le poète Lenau qui, né en Hongrie, devint le poète du pessimisme allemand. — La célèbre poésie de Vachott

déric KERÉNYI (1822-1852), de nationalité allemande, apprit le hongrois à l'âge de douze ans. Ami de Petöfi et de Tompa, qui lui prodiguaient les encouragements, il n'a pu vaincre les difficultés que rencontre nécessairement un écrivain qui se rattache à une double nationalité. Il se réfugia après 1849 en Amérique, où il mourut dans la misère. — Il convient de citer encore Jules SAROSY (1816-1861), poursuivi à cause de sa poésie révolutionnaire *La Trompette d'or*, par la police autrichienne, plus turbulent et moins artiste que ses camarades. — Enfin Nicolas SZEMERE (1804-1881), qui passa toute sa vie sous le ciel libre, dont ses poésies portent l'empreinte.

III. — *L'Athenaeum*, qui avait concentré toutes ces forces, cessa de paraître en 1843, l'année même où la Société *Kisfaludy*, sur la demande du comitat de Komárom, décida de recueillir les poésies populaires dont l'influence devait s'exercer d'une manière si éclatante sur Petöfi, Arany et leurs imitateurs. On put alors seulement apprécier le vrai génie poétique du peuple hongrois, son rythme national, la richesse de ses tournures poétiques, de ses idiotismes intraduisibles, dont l'emploi savant et discret est un des plus grands charmes de la poésie de Petöfi et de Arany.

Le recueil fut confié à Jean ERDÉLYI (1814-1868), poète et philosophe, qui publia trois volumes conte-

a été traduite sous le titre *Exil et prison* par Dozon, à la suite du *Chevalier Jean* de Petöfi. M. Dozon y voit, avec raison, une espèce de réduction de l'œuvre touchante de Silvio Pellico.

nant des pièces recueillies par cent soixante-quinze collectionneurs. Trois nouveaux volumes furent mis au jour par Paul Gyulai et Ladislas Arany, le fils du grand poète, en 1871 et 1882[1]. Les musiciens Fogarasi et Bartalus ont complété ces recueils par la collection des airs nationaux.

Toutes les qualités que les poètes et les enthousiastes, depuis Herder jusqu'à nos jours, ont vantées dans les chants populaires, se retrouvent dans ces poésies. Le Dieu des Magyars y apparaît à la fois clément et terrible; la Vierge, patronne du pays, y occupe une place importante et les récits bibliques eux-mêmes prennent un air local. Souvent on y trouve des réminiscences de l'ancien paganisme. La chanson populaire revêt de couleurs poétiques la vie monotone des habitants de la Puszta et établit une certaine hiérarchie parmi les pâtres qui l'habitent. La première place est occupée par le *csikós* (pâtre des chevaux) avec ses aides, les *bojtárs*, puis vient le bouvier (*Gulyás*) dont le troupeau énorme fait la richesse de son maître; en troisième lieu arrive le berger (*juhász*) et tout à la fin le sordide porcher (*kanász*). — La fierté, la bravoure du hussard magyar éclatent en notes gaies; mais bien tristes sont les chansons des *betyárs*. On y entend

1. Quelques morceaux de ces recueils ont été traduits par Jean de Néthy : *Ballades et chansons populaires de la Hongrie,* Paris, 1891; d'autres, par M. Ujfalvy dans son livre : *La Hongrie,* Paris, 1872, pp. 99-112. Voy. aussi Mme Dora d'Istria, *La poésie populaire des Magyars. Revue des deux Mondes*, 1er août 1870.

le vent hurler et gémir; le cliquetis des chaînes, le cauchemar du gibet et le coassement des corbeaux leur donnent un caractère morne. Pourtant le *betyár* n'est ni bandit ni révolutionnaire. C'est le malheur qui l'a réduit à cet état, et s'il attaque les riches et les pille, il donne aux pauvres et aux mendiants. Quelquefois, il s'engage comme hussard et combat au premier rang. — La chanson populaire exerce son ironie sur les vieilles filles et les maris trompés, les juges partiaux et les hobereaux paresseux, la pauvreté qui veut faire grand, le luxe des dames et la ruse des mères qui ont des filles à marier, mais elle est surtout impitoyable pour ceux qui, dans le costume, les manières et la langue, imitent les Allemands. Les chansons à boire abondent; par contre, on ne rencontre pas un seul *lied* de chasseur, ce qui s'explique, car la Puszta n'est pas un endroit favorable à la chasse et dans les forêts le gibier est réservé aux nobles. Nombreux sont les chants de soldats dont plusieurs remontent aux guerres du XVIIe siècle, lorsque les *kurucz* (les Indépendants) ont lutté contre les *labancz* (les soldats de l'Autriche). L'année 1848 en vit une véritable éclosion. « L'Allemand, dit un de ces chants, combat pour l'or et l'argent, le Français pour la gloire, le Magyar pour la liberté et le droit [1] ! » Dans les chansons patriotiques, on évoque la gloire antique comme l'avaient fait les poètes depuis le

1. Voy. Sayous, *La poésie populaire hongroise pendant la Révolution*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1872.

commencement du siècle, et l'on se montre attristé de la discorde des partis. On ne désespère pas cependant. On garde la confiance, « car le Dieu des Magyars vit encore ». Parfois, la plus profonde mélancolie se change tout à coup en explosion de joie. Souvent cette poésie prend des allures épiques.

D'autres ballades tirent leurs sujets de la vie quotidienne; elles trouvent des accents tragiques pour parler des malheureuses filles abandonnées qui commettent des infanticides, des jeunes gens qui tuent leurs fiancées par jalousie, de l'amoureux trouvé mort qui ne se réveille qu'à la voix de sa bien-aimée ou de celui qui danse avec l'infidèle jusqu'à ce qu'elle tombe morte. La fille du sultan qui délivre deux prisonniers magyars et se sauve avec eux est une réminiscence de l'époque des Turcs; le prince qui épouse une pauvre fille abandonnée, la femme adultère qui s'amuse pendant que son mari agonise, le mari qui tue femme et amant, le maçon qui, pour consolider la construction, emmure sa femme : autant de sujets de ballades populaires. Comme dans les *lieds* allemands, des fleurs, surtout le lis, la tulipe et le romarin, poussent sur la tombe des amoureux.

Dans cette poésie magyare, comme dans la chanson populaire allemade, dont M. Schuré a dit toutes les beautés, on ne peut s'empêcher d'admirer cette vie dramatique qui pénètre les scènes de la vie quotidienne, ces exordes brusques, ces sauts dans la marche des idées, ces vues qu'ouvre le *lied* sur

l'infini, le vague et l'inexprimable dans son éloquence incorrecte, cette spontanéité et cette sympathie de la nature qui devient complice des acteurs et souvent cette mélancolie qui s'y mêle aux plus grandes joies. Toutes ces beautés abondent dans ce recueil, dont les derniers volumes nous présentent aussi les chants des autres nationalités — slaves, ruthènes, roumaines — qui habitent le sol magyar. La poésie des Sicules a trouvé un collectionneur en même temps qu'un imitateur en Kriza (1812-1875), évêque des Uniates de la Transylvanie, dont le recueil intitulé *Roses sauvages* (*Vadrózsák*) est un des joyaux de cette couronne. Ces *lieds* montrent beaucoup de traits originaux ; ils datent d'une époque plus rude que les autres, de mœurs plus barbares. Là, le mari condamne sa femme, la mère sa fille, le frère sa sœur et l'exécution suit immédiatement. Le côté fantastique des ballades allemandes manque en général dans la chanson magyare ; on n'y voit ni fées, ni Elfes, ni... Lorelei.

Cette poésie inspira Petöfi et Arany et par eux elle se fit connaître même à l'étranger ; à côté d'eux Michel Tompa (1817-1868) montre, un des premiers, ce que la poésie populaire bien comprise peut devenir pour la littérature nationale.

Les premières poésies de Tompa, où il imita les classiques, passèrent inaperçues dans *l'Athenaeum ;* mais, dès 1845, le tour populaire de ses chansons frappait le lecteur. Né et élevé à la campagne, Tompa conserva toute sa vie une sympathie profonde pour le peuple qu'il chanta ; ce fut un poète

doux, paisible et mélancolique. Grâce à ses fonctions de pasteur, il a toujours vécu dans les villages, et personne, après la mort de Petöfi, n'a parlé avec tant d'émotion à la nation opprimée. Son penchant à l'allégorie, le servit bien pendant l'époque de la réaction, lorsque les poètes ne pouvaient écrire que sous l'œil vigilant de la censure. En 1846, il remporta son premier succès avec les *Contes et légendes populaires;* s'inspirant des poésies de sa contrée natale, il sut y combiner heureusement les créations de la Muse populaire avec ses propres inventions et donner comme fond de tableau aux légendes des épisodes de l'histoire locale. Ce qui frappa surtout les lecteurs, ce fut l'originalité sans mélange ni influence étrangère, les images et les descriptions poétiques, notamment celles des fleuves et des rivières de la Hongrie. En vingt jours, la première édition était épuisée, chose rare pour des recueils poétiques en 1846.

Tompa publia ensuite ses *Contes de fleurs* (1854), qui se ressentent de l'influence du romantisme allemand. La destinée humaine y est peinte et reflétée dans le sort et l'histoire des fleurs.

Ses récits humoristiques comme *Mathias Szuhay*, tiré des aventures militaires du temps des Kurucz, l'anecdote le *Notaire de Vámosujfalu* et le récit comique *Trois grues*, se distinguent par leur ton populaire, exempt de toute ironie amère.

La grande puissance créatrice de Tompa se montre surtout dans ses poésies lyriques qui soutiennent la comparaison avec celles de Petöfi et de Arany.

Moins fougueux que le premier, moins philosophe et artiste que le second, il excelle dans le genre mélancolique ; mais cette mélancolie est noble et virile. Il a su exprimer les espoirs, les revendications du peuple magyar dans les années 1850-1860. Une de ses poésies, *La Cigogne*, que la censure avait interdite, fut copiée mille et mille fois et circulait dans tout le pays. Elle ne fut imprimée qu'en 1867. Tompa obtint le grand prix de l'Académie l'année suivante. L'accent de tristesse qu'on rencontre dans *La Cigogne*, se retrouve dans l'*Épître* à son ami Kerényi qui avait émigré en Amérique, dans sa belle poésie *L'Oiseau à ses petits*, où il encourage les poètes que la tempête de la Révolution avait rendus muets; *Le Torrent*, *Hérode*, *Le Galérien*, *Icare*, sont autant de perles de la poésie lyrique hongroise.

Dans ses dernières années, lorsque la réaction s'est adoucie, son ancien amour de la nature réapparait. C'est surtout l'automne dont il chante les beautés et la mélancolie et dont les paysages encadrent les sentiments du poète. Quoique le souffle démocratique, auquel la chanson populaire doit son origine en Hongrie, anime les poésies de Tompa, il n'oublie pas les mérites de la noblesse qui donna au pays le grand réformateur comte Széchenyi. Sa poésie *Dans un caveau* donne une expression touchante à la valeur héroïque des preux Magyars qui ont illustré la Hongrie.

IV. — La fortune immense des poésies de Petöfi est, en grande partie, la cause de cette pléthore

lyrique qui se manifeste de 1850 à 1860. La poésie était la seule manifestation que la police ne pouvait réprimer, encore devait-elle s'exprimer en images et en allégories. Pendant que le deuil national, le désespoir et la résignation avaient trouvé des accents touchants chez Arany, Tompa et Gyulai, les disciples de Petöfi (et leur nombre était légion, car jamais on n'a tant écrit de vers en Hongrie que pendant ces dix années) combattaient bruyamment la germanisation. Ils imitaient, comme cela arrive toujours, les défauts de leur modèle : la grandiloquence, les explosions de colère, le tour révolutionnaire ; la poésie populaire devint chez la plupart d'entre eux une poésie rustique et grossière. Ils montraient peu de souci de la forme et des règles de l'art et cherchaient à attirer l'attention par la bizarrerie, les provincialismes et autres étrangetés. Ils employaient la langue des paysans.

Petöfi eut cependant deux imitateurs intelligents et heureux.

L'un d'eux, Coloman Lisznyai (1823-1863), naquit dans le comitat de Neográd parmi les Palócz, dont la langue, sans être un véritable dialecte, présente quelques particularités. Dans les deux recueils de ses *Chants des Palócz* (1851 et 1858), il essaya, mais sans succès, d'introduire ce patois dans la littérature. Il était réservé au romancier Coloman Mikszáth, enfant de cette même contrée, de peindre dans les contes en prose *Les bons Palócz* le caractère et les particularités ethniques de cette population. *Les Chants des Palócz* de Lisznyai sont issus

de la poésie populaire, mais elle devient ici rustique. D'autres recueils de poésie : *Le Compagnon des Oiseaux* (1854), *Le Livre de l'Amour* (1857) et *La Harpe* (1858), ont eu de grands admirateurs, mais aussi de grands détracteurs. Lisznyai, revêtu du costume magyar qui n'était pas de mode alors, parcourut le pays avec son ami Emerich Vahot et fit des conférences pour ranimer la haine contre les Autrichiens. Après la Révolution, il avait été incorporé dans un régiment et, pendant vingt-deux mois, il tint garnison en Italie dans le Tyrol et le Schleswig. — L'autre imitateur de Petőfi, Coloman Tóth (1831-1881), poète aimable, grand favori des dames, a excellé surtout dans les poèmes d'amour ; il a écrit deux excellentes comédies, a lancé le premier journal humoristique et satirique, le *Bolond Miska* (Michel le fou), espèce de Triboulet qui lui valut souvent l'hospitalité de la prison de Bude. Tóth est le fondateur de *Fővárosi Lapok*, le premier grand journal exclusivement littéraire paraissant tous les jours, journal qui prospère encore aujourd'hui. Les poésies de Tóth ont quelque chose de doux et de féminin; souvent une pointe ironique dénote le poète pessimiste. Il ne chante, dit-il, que ce qui l'émeut, mais son émotion n'est jamais bien profonde. Il trouva un critique acerbe en Paul Gyulai qui lui contesta toute originalité. Cependant, quelques-unes de ses chansons devinrent populaires, et il eut la satisfaction de les entendre chez les paysans. Son essai épique *Paul Kinizsi* est manqué.

La réaction contre les imitateurs de Petöfi se manifesta bientôt. Un des plus vaillants lutteurs était le propre beau-frère de Petöfi, Gyulai, le plus grand critique de la Hongrie moderne; il est à la fois nouvelliste, académicien, professeur de littérature hongroise à l'Université et directeur de l'organe esthétique et littéraire le plus apprécié du pays, la *Revue de Budapest* (Budapesti Szemle). Gyulai, comme Charles Szász, sans être disciple de Arany, a lutté à côté de lui contre l'envahissement de ces imitations de Petöfi, qui menaçaient de rabaisser la littérature en la rendant grossière et inepte. Non pas que ces critiques voulussent bannir l'élément populaire — Arany ne devait-il pas à cet élément ses chefs-d'œuvre? — mais ils estimaient que le devoir du poète populaire n'est pas de s'abaisser au langage de la plèbe, mais qu'il doit bien plutôt faire sentir au peuple les grandes beautés poétiques contenues dans ses légendes et dans ses chansons. Nourris de la lecture des poètes étrangers, dont les traductions se multipliaient sans cesse, ils ne voulaient pas que la poésie se confinât exclusivement dans le genre populaire; ils demandaient des sujets plus variés, un idéal plus haut et surtout une technique plus savante.

Paul GYULAI (né en 1826) et Charles SZÁSZ (né en 1829) sont tous deux originaires de la Transylvanie. Les poésies lyriques du premier se distinguent par la noblesse des sentiments et la sûreté du goût. C'est un classique dans le goût d'Horace; ses poésies : *Après la lecture d'Horace*, *A Világos*, *Vendanges*,

se placent parmi les meilleures que la Réaction ait inspirées. Son foyer, attristé par la mort prématurée de sa femme, son pays, sa maison, voilà ce qu'il chante. Dans ses nouvelles : *Femmes devant la glace*, *Le vieux Comédien*, *Le dernier Maître d'un manoir*, le poète sait, dans une figure, faire revivre toute une époque. Ses études sur le *Bánkbán* de Katona et la *Vie de Vörösmarty* peuvent se placer à côté des meilleurs essais critiques de tous les pays. Il est, avec Eötvös, le créateur de l'éloge académique. Ses discours, qui aujourd'hui servent de modèle aux élèves pour la composition et le style, embrassent l'homme et son temps et tracent souvent la physionomie définitive d'un écrivain : tels ses éloges d'Arany, d'Eötvös, du romancier Kemény. Le théâtre a toujours excité son intérêt ; à côté de l'effet dramatique, il demande une forme littéraire. Ses critiques ont souvent blessé les faibles, mais elles ont eu le mérite d'établir entre les écrivains une sorte de classement et de hiérarchie. Il a toujours défendu Arany, Petöfi et le mouvement qu'ils imprimèrent à la poésie populaire, dont il est un des plus fervents adeptes, contre Toldy qui ne reconnaissait pas les droits du peuple à la poésie. Un coup d'œil juste, la lucidité des idées, une dialectique serrée et une langue toujours forte et harmonieuse le mettent au premier rang des prosateurs de son pays [1].

1. La Société *Kisfaludy* a fêté, l'an dernier, avec beaucoup d'éclat, le jubilé littéraire de son illustre président.

Son confrère à l'Académie, Charles Szász, est une nature plus exubérante, douée d'une force d'assimilation et de travail extraordinaires. Tour à tour professeur, pasteur, directeur de l'enseignement supérieur et finalement évêque des réformés, il n'a pas cessé d'enrichir la littérature de ses œuvres. La Hongrie lui doit les meilleures traductions en vers des poètes français, anglais, italiens et allemands. Les Nibelungen, huit pièces de Shakespeare et ses sonnets, plusieurs comédies de Molière, *La Divine Comédie* de Dante, les poésies lyriques de Gœthe et de Schiller, les Idylles de Rois de Tennyson, des morceaux de Moore, Burns, Byron, Victor Hugo, Lamartine et Béranger, il a tout traduit dans le rythme de l'original et le plus souvent avec beaucoup de succès. Il a ouvert par là des horizons nouveaux. Ses propres poésies lyriques se distinguent par la technique savante, la richesse des couleurs et l'élévation du ton plutôt que par la vigueur des sentiments. Le morceau célèbre, *Musique hongroise*, date de sa jeunesse [1]. Ses nombreuses odes de circonstance sur Kazinczy, Katona, Petöfi, Desewffy, Eötvös, Bessenyei, Vörösmarty, Toldy, Tompa et Deák, lui ont valu maints triomphes dans les concours académiques. Il s'est essayé également dans le drame où il a remporté plusieurs suc-

1. Traduit dans les poésies magyares de Desbordes-Valmore et Ujfalvy, dans *Bohême et Hongrie*, p. 364. Une traduction en vers par M. Amédée Saissy a paru dans la *Revue philologique hongroise*, vol. II, p. 102, 1878.

cès[1]. En général, il préfère les sujets historiques. *Hérode* est sa meilleure tragédie. Son épopée *Salamon,* épisode de l'histoire d'un roi magyar (1063-1074) qui fut chassé du pays à cause de ses intrigues contre les princes et mourut ermite, n'a pas réussi à cause de sa construction trop obscure. On peut cependant en louer les idées et la couleur archaïque qui imite les anciennes chroniques. Ses contes poétiques *Csák de Trencsén* et *Almos* sont mieux réussis. Il a mis en tête des nombreuses traductions qu'il a faites des introductions excellentes qui montrent sa grande connaissance des littératures étrangères ; il a même fait, à l'Université, un cours libre d'où est sorti son ouvrage en deux volumes sur *Les Grandes Épopées*.

A côté de Gyulai et de Szász, nous plaçons Joseph LÉVAY (né en 1825), qui a joué également un rôle pendant la Révolution. Il chante les sentiments profonds de l'humanité, posément, sans violence, avec vérité et naturel. Il s'est toujours montré hostile aux cris désordonnés des imitateurs de Petöfi. Sa poésie est pure, son expression simple ; elle est le reflet de sa vie même. Toujours soignées et ciselées, ses poésies évoquent, sous forme d'allégories ou de récits historiques des temps anciens, le triste état de la Hongrie après la défaite. C'est un maître du

1. Les journaux français ont cité, il y a quelques années, comme un fait extraordinaire, qu'on a joué au théâtre de Budapest, la pièce d'un évêque (Szász) et que l'auteur avait même assisté à la représentation. Pour celui qui connait le rôle joué par les pasteurs et les évêques protestants dans la littérature magyare, ce fait n'avait rien d'extraordinaire.

lied sentimental hongrois. Ses chants d'amour très contenus expriment une douce rêverie, souvent le renoncement, la mélancolie, des réflexions sur la vie et sur le néant des choses. Plusieurs sont devenus populaires. L'âme de Lévay est parente de celle de Burns qu'il a excellemment traduit; il a donné également plusieurs ballades écossaises et quelques pièces de Shakespeare.

Lévay a publié le recueil posthume du malheureux Bozzai (1829-1852) qui, après la Révolution, fut incorporé dans un régiment autrichien où il trouva la mort. Ses poésies où il pleure la perte de la liberté sont très remarquables et rappellent souvent Petöfi. — Mentovich a publié, en 1848, avec Gyulai et Szász, sous le titre *Couleurs nationales*, un recueil de poésies patriotiques. Les *Chants de l'Union* réclament la réunion de la Transylvanie avec la Hongrie. — Le pessimisme a trouvé son poète en Jean Vajda (né en 1827), un des talents les plus originaux, qui avait collaboré avant la Révolution aux revues dirigées par Emerich Vahot et Petöfi. Il fut, lui aussi, incorporé dans l'armée autrichienne, puis écrivit pendant la réaction et continue encore aujourd'hui à publier de temps en temps quelques poésies. Adoré des jeunes écrivains à cause de son individualité puissante, à cause des accents virils qu'il fit entendre pendant la réaction, il est suspect à la critique académique qui trouve que ses poésies ne sont pas exemptes de taches. Voilà cinquante ans que Vajda est sur la brèche. Ennemi implacable de l'Autriche, il n'avait

pas assez de dédain pour ceux qui s'étaient réconciliés avec elle. « Oh, ma patrie, mon malheureux pays ! Femme tombée, mère égarée, mère de héros, débauchée par les entremetteuses mensongères », s'écriait-il, lorsqu'il vit que la Hongrie voulait oublier 1849. La même passion violente inspire ses plaintes d'amour. Il y raconte l'histoire de trois liaisons sous les titres : *L'Amour maudit, Souvenir de Gina* et *Rosamunda.* « Le poète, homme des fortes passions, dit M. Szana, ne se contente pas des caractères simples. Son cœur — il le confesse — n'est pas fait pour les plaisirs doux et tranquilles ; il ne désire pas le sourire d'un ange. Il lui faut des êtres uniques, mystérieux ; il a soif « des « chaleurs torrides, des lèvres de lave qui brûlent la « moelle... » Ses femmes sont toujours admirées, enivrantes, idolâtrées pour leur beauté, mais leur puissance ne se trouve pas dans la force de l'esprit, elle réside dans la perfection froide et cruelle, dans les réserves ou les caprices inexplicables qui infligent toutes les tortures de l'enfer. » Aujourd'hui, cette ardeur a fait place à la contemplation philosophique des grands problèmes qui agitent notre siècle. — Vajda, prosateur, devient souvent naturaliste et sensualiste, comme dans les tableaux de la vie de Budapest intitulés : *Rencontres.*

V. — Le premier recueil des poésies lyriques de Arany parut en 1855. Jusqu'alors il était peu connu du grand public. La gloire de Petöfi, le grand nombre de ses imitateurs, avait bien pu retenir,

pendant quelques années, l'attention du public; mais, grâce aux efforts des critiques comme Gyulai et Szász, la jeunesse, qui avait à cœur de relever la poésie hongroise, abandonna les succès faciles de la poésie de la *Puszta* et des *betyárs* pour chercher un idéal plus élevé. Les nombreuses traductions des poètes étrangers contribuaient aussi à familiariser le public avec des sujets plus nobles. Peu à peu Petöfi fut abandonné et les jeunes écrivains se groupèrent bientôt aux côtés de Gyulai, Arany et Lévai, d'autant plus volontiers qu'ils n'avaient pas souffert de la Révolution ni subi tous les malheurs issus de la catastrophe. Puis, vers 1860, le régime réactionnaire s'adoucit. Les pertes de l'Autriche sur les champs de bataille de l'Italie avaient modifié les sentiments des bureaucrates de Vienne et les droits de la Hongrie, formulés avec tant de vigueur par Deák, devaient recevoir bientôt leur sanction.

Parmi ces jeunes idéalistes soucieux du fond et de la forme, nous pouvons mentionner : Dominique TISZA (1837-1856), frère de l'ancien ministre qui succomba à l'excès de travail. Arany a édité ses quatre-vingts poésies qui, écrites à l'âge de dix-huit ans, montrent une rare élévation d'idées et de sentiments. — Victor DALMADY (né en 1836), dont les poésies complètes parurent en 1876. La forme laisse quelquefois à désirer, mais ses chants d'amour se distinguent par le naturel. « Ma place est là où demeure la simplicité », dit-il de lui-même. — Joseph KOMÓCSY (1836-1894), longtemps président de la Société littéraire *Petöfi*, est un

aimable anacréontique, sans hardiesse, gai, badin et humoristique. La forme de ses poésies est impeccable. — Béla SZÁSZ, le frère de Charles (né en 1840), professeur à l'université de Kolosvár, est un poète doux et aimable. Il semble avoir hérité de son frère la grande souplesse dans le maniement de la langue et une grande habileté comme traducteur qui se manifeste surtout dans sa traduction de Longfellow. — Le plus grand de ces idéalistes est Louis TOLNAI (né en 1837), d'abord professeur à Budapest, puis pasteur à Maros-Vásárhely. En 1861 il publia ses *Ballades* dans le goût de Arany qui eurent un grand retentissement, et dont plusieurs peuvent être placées à côté de celles du maître. Le recueil de ses poésies lyriques suivit en 1865. Elles sont écrites dans la langue et la forme populaires, mais maniées avec beaucoup de force et d'originalité. Tolnai y montre avec émotion le côté sombre de la destinée humaine ; il avait eu lui-même une jeunesse pleine de luttes pour l'existence. Ce ton caractérise aussi ses récits en prose publiés sous le titre : *Tableaux de la vie* (1866).— Les poésies lyriques de Ladislas TORKOS (né en 1839) sont très émouvantes, mais parfois trop sentimentales. — Guillaume GYÖRY (1838-1885) excelle surtout comme traducteur de poètes suédois (Tegner : *Légende de Frithjoff*) et espagnols (Calderon, Moreto) et de poésies populaires espagnoles et portugaises. — Ladislas ARANY (né en 1844), fils du grand poète, est avocat et directeur du Crédit foncier hongrois. Il débuta en 1862 avec

un volume de *Contes populaires* qui eurent peu de succès. Il se mit alors à traduire quelques pièces de Shakespeare et de Molière et à faire des études esthétiques. Il rédige avec Gyulai le recueil des chansons populaires édité par la Société *Kisfaludy*. Son premier récit poétique : *Les Fugitifs* (1868) passa inaperçu, mais il conquit le public avec un récit comique : *Elfride,* où il a remanié avec beaucoup de bonheur une légende anglaise. *La Bataille des Huns* (1874) établit sa renommée. De même que son père avait chanté, dans *La Mort de Buda,* la lutte fratricide entre Attila et son frère, mais en restant toujours sur le terrain de la légende, Ladislas a pris ce titre allégorique pour démontrer que la lutte entre l'élément germanique et l'élément hongrois dure depuis les temps les plus reculés et que la Hongrie moderne ne pourra triompher dans ce duel qu'à force de travail et de persévérance. Huns contre Goths, Magyars contre Allemands ou Autrichiens : toujours la race asiatique a été combattue par la race teutone, et si le Hongrois s'est maintenu dans les temps anciens grâce à son épée, aujourd'hui il doit lutter sur le terrain économique. Le laborieux ouvrier allemand, le journaliste allemand envahissent tout le territoire et menacent la nationalité. La bataille doit être continuée si la Hongrie ne veut pas être absorbée. Humoristique et pathétique, ironique et éloquent, riche en images et en conseils pratiques, ce poème, aussi bien pour le fond que pour la forme est un des meilleurs de la

poésie contemporaine. — La dernière œuvre de Arany, également inspirée par la situation de la Hongrie après le dualisme, est intitulée : *Le héros de la Fée Morgane* (A délibábok hőse), éditée sans nom d'auteur. Arany, quoique son poème fût couronné, a pu si bien conserver l'anonymat qu'il ne fut découvert qu'après plusieurs années. L'idée et les tendances sont les mêmes que dans le poème précédent, mais les préoccupations économiques et matérielles s'y montrent encore plus. On voit bien que l'auteur est directeur du Crédit foncier. Railler si amèrement l'idéal, même s'il n'est pas atteint, lancer tant de traits satiriques contre ces héros dont le rêve est l'humanité, c'est dépasser les limites permises à la poésie qui se dit idéaliste. Le héros du poème, Blaise Hübelé, n'est pas en définitive si ridicule. Il rêve d'abord de s'adonner à la poésie et méprise les avantages matériels; mais le conflit ne tarde pas à apparaître : sans argent point de poésie. Puis Hübelé s'éprend de la liberté, non pas de celle de son pays, mais de celle de toute l'humanité. Il espère trouver enfin le bonheur dans l'amour ardent de son pays et dans une grande activité; mais il néglige toujours le côté pratique des choses et la nature prend sa revanche. Découragé, Hübelé s'abandonne et tombe dans l'ivrognerie. Fin tragique qui nous gâte le plaisir, d'ailleurs, très vif que nous donne la satire du caractère national magyar personnifié dans ce héros malheureux. La langue et le rythme de ce poème sont également remarquables.

VI. — A côté de la poésie lyrique profane nous voyons une riche éclosion de la poésie religieuse qui n'avait jamais cessé d'être cultivée en Hongrie. Avec la ferveur religieuse du XVI[e] et du XVII[e] siècles, cette poésie s'était endormie, mais après les guerres napoléoniennes, surtout après 1848, elle se réveille, car les représentants de l'Église veulent, eux aussi, dire la douleur que leur cause l'oppression du pays. Du côté des protestants nous trouvons l'évêque Joseph SZÉKACS, un des plus grands orateurs de la chaire. Il débuta par un recueil de chansons serbes. Ses poésies religieuses forment deux volumes. Székács excelle surtout dans l'épigramme ; sa traduction d'une partie de l'Anthologie grecque est très réussie. — Les catholiques ont des représentants plus nombreux ; mais ceux-ci ne se contentent pas d'exprimer leurs sentiments de piété, ils attaquent aussi le positivisme et le matérialisme. L'Église catholique se croyant menacée, se défend parfois avec vigueur et lance ses anathèmes contre les hérétiques. Antoine SUJÁNSZKY a publié, outre de nombreux livres de prières, les *Poésies religieuses et patriotiques* (1844), les *Rayons de la vie de Jésus et des apôtres* (1847). Le plus célèbre de ces poètes est Béla TÁRKÁNYI (1821-1886). Ses *Psaumes d'après David* (1844) sont plus qu'une adaptation ; on y sent un vrai génie poétique. Il a traduit en hexamètres les dix premiers chants de *La Messiade* de Klopstock, les seuls qui puissent être lus, sans trop de fatigue, et les *Légendes* que l'archevêque hongrois

Pyrker avait écrites en allemand. Il a remanié la traduction de la Bible faite par Káldi au XVII[e] siècle. — Gédéon MINDSZENTY (1829-1880) publia outre les pièces de recueillement des poésies pour combattre l'athéisme. Il est considéré comme le rénovateur de la poésie lyrique catholique et eut de nombreux disciples, parmi lesquels nous citons le bénédictin NYULASSY (né en 1820) qui traite des sujets tirés de la Bible et de la légende nationale; le chanoine Joseph SZULIK, dont les *Odes à la Vierge* montrent des sentiments très élevés, et le traducteur impeccable des Psaumes, Charles KÁLMÁN.

Les poètes des genres secondaires (fable et épigramme) ont tous produit, en outre, d'autres travaux plus considérables; ainsi les fabulistes André FÁY et Auguste GREGUSS. Le premier, qui a écrit plus de six cents apologues et paraboles d'une grande finesse, traduits en allemand, en italien et en anglais, est surtout connu par les nombreuses institutions philanthropiques qu'il a fondées en Hongrie. Il a écrit ses fables en prose, comme Lessing, mais il est moins dogmatique que lui; Greguss, que nous retrouverons parmi les critiques esthétiques, a écrit ses fables en vers et a pris comme modèle Lachambeaudie. — Parmi les épigrammatistes, citons encore l'évêque SZÉKÁCS et un jurisconsulte Laurent TÓTH, aimable vieillard, observateur narquois des travers de ses contemporains, tournant très bien les hexamètres et les distiques.

VII. — Il était à prévoir que la Hongrie devenue

libre et pouvant se développer sans entraves, n'évoquerait pas indéfiniment le souvenir de ses glorieux ancêtres pour exciter le courage et stimuler la résistance. Depuis le dualisme elle a obtenu son autonomie, elle se gouverne elle-même, ses droits sont reconnus par l'Autriche. *La Bataille des Huns* semble terminée, une moitié de la monarchie ne pouvant se passer de l'autre. Aussi, tandis que l'essor dans le domaine des sciences, des arts et de l'instruction publique, est prodigieux, la poésie n'a pas su se maintenir à la hauteur ou l'avaient élevée Petőfi et Arany. Parmi les jeunes écrivains cependant moins imbus de l'idée nationale, nous verrons encore quelques artistes de premier ordre. L'influence du naturalisme, du pessimisme, voire même du socialisme, se fait sentir. La critique académique et religieuse jette l'anathème sur ces écrivains qui, disent-ils, placent leur propre moi à la place du Créateur, se querellent avec Dieu et le Monde, repoussent le terrain solide de la vie et veulent renverser l'ordre des choses établies. Ils ne considèrent pas la poésie comme l'image divine de la réalité, mais comme la contradiction de ce qui existe ; les beautés de la nature ne sont pas des objets qui les inspirent, mais qui les irritent. Ils ôtent du monde tout ce qui est réel pour peupler le vide avec les fantasmagories de leur génie méconnu et aigri, de leur imagination maladive. Incapables d'élever leurs pensées, ils croient trouver l'essence de la poésie dans la bizarrerie et la contradiction. Ils trompent ainsi le

public. L'harmonie du monde n'existe pas pour eux, le désordre est leur domaine. Mécontents de tout ils veulent retourner au chaos pour modeler le monde selon leur fantaisie et proclament que le pessimisme est le seul principe de l'univers. Ce qui aggrave encore, aux yeux de ces critiques le crime des jeunes écrivains, c'est qu'ils infiltrent d'autant plus sûrement le poison de leur doctrine que leurs vers sont impeccables de facture. On croirait entendre les doléances de certains critiques contre Baudelaire et les autres pessimistes.

Dans ce mouvement cosmopolite, nous saluons, au contraire, le renouveau de la poésie hongroise contemporaine. Tout ce que la lyre magyare pouvait donner en fait de couleur locale, de poésie patriotique et populaire, elle l'a grandement donné; continuer à creuser cette mine, il est vrai inépuisable, eut nécessairement amené des redites et de la satiété. L'horizon s'élargit naturellement parmi les jeunes qui luttent avec tant de courage et de succès; ce mouvement peut aussi trouver son Petöfi ou son Arany. Ce développement est désirable, il est logique : à côté de ce qui est purement local, de ce qui sent le terroir, la nouvelle poésie magyare fera une place à ce qui est général, humain, partout intelligible. Tous ces jeunes poètes ne sont pas des pessimistes; ils sont réalistes, ils observent la vie avec ses misères, les contradictions de l'univers, le triste sort de la plupart des hommes, mais ne vont pas systématiquement à la cueillette des Fleurs du mal.

Déjà, quelques-uns d'entre eux sont connus en Allemagne et nous sommes heureux de pouvoir au moins faire connaître leur nom. Un des chefs de ce lyrisme cosmopolite, grand ciseleur de vers, dont le talent robuste voudrait introduire dans la poésie hongroise quelques-uns des problèmes qui agitent le monde, est Émile ABRÁNYI (1851). Ses poésies complètes parurent en 1888. Après avoir subi d'abord l'influence exclusive de Baudelaire (*Chant du cygne d'une courtisane*), il s'est retourné vers Byron dont il a traduit magistralement le *Don Juan* et le *Manfred*. Le fond essentiel de sa poésie est l'antithèse, qui lui sert à caractériser, à glorifier et à fustiger; quelquefois, un humour sarcastique se dégage de ces contrastes, ainsi lorsqu'il oppose le riche et le pauvre, l'homme aimant sa liberté et son indépendance au courtisan flatteur et servile. Son *Roi Crampus* raille la société qui par sa faiblesse se crée des idoles et par ses bassesses des tyrans. *Le Chœur des laquais* est plein d'amertume; les conseils donnés dans la poésie intitulée : *A mon fils*, sont de pure ironie. Le poète y recommande d'apprendre surtout à se baisser et à fléchir les genoux devant les puissants du jour [1]. *Le Ménétrier devant le Courtisan*, *Le Chanteur romain à la Jeunesse romaine* expriment également cet amour passionné de la liberté. Fierté et tendresse sont les deux cordes de la lyre d'Abrá-

1. Arany, en s'adressant à son fils, lui a conseillé de joindre les mains et de prier.

nyi. Sans négliger ce qui est purement magyar, il se plaît à montrer les contrastes et les cruautés qui sont d'une manière générale inhérentes à la vie moderne. Le *Vendredi-Saint* est excellent sous ce rapport. Sous le porche de l'église une pauvre femme *Mater dolorosa* reconnaît sa propre fille dans la dame richement vêtue qui lui tend l'aumône. Le refrain *Stabat Mater dolorosa* fait ressortir admirablement les sentiments de la fille égarée et de la pauvre mendiante.

Alexandre ENDRÖDY (1850), le meilleur traducteur des *Lieds* de Heine, est richement doué lui aussi au point de vue de la forme. Ses poésies (2 vol. 1885) éveillent la compassion pour les malheureux, et quoique son panthéisme nuise souvent à ses conceptions, il charme par ses vives couleurs. « La douleur poignante de la jeune âme blessée, fatiguée par les luttes, dit un critique, se manifeste chez Endrödy tantôt par des soupirs élégiaques, tantôt par des sanglots douloureux. Et chaque fois, avec une puissance magnétique, le poète éveille en nous ses propres sentiments..... En lisant sa poésie, *Une nuit sur la terrasse*, nous nous sentons pénétrés des rapides changements évoqués dans son cœur par la nature éternelle; involontairement notre cœur commence à palpiter quand ses désillusions lui arrachent des plaintes véhémentes. Dans sa poésie *Que Dieu les bénisse!* qui est un des plus beaux morceaux de notre poésie amoureuse, le poète bénit la terre qui a donné naissance à sa bien-aimée; il bénit tous les cœurs qui lui ont

voulu du bien et termine par cette exclamation : « Mais l'homme qui m'a ravi ton cœur, qui de ce monde magnifique ne m'a laissé que des ruines et le deuil, qui a assassiné ma jeunesse, je voudrais que de toutes ses forces le Tout-Puissant le punît. »

Le comte Geyza ZICHY, le virtuose privé d'une de ses mains [1], est aussi poète. Il chante le bonheur du foyer; parfois il se représente des situations bizarres, telle que l'existence du dernier être vivant sur la terre. Une de ses poésies (*Une femme est morte*) est devenue populaire. Endrödy et Zichy excellent dans la nouvelle. — Le directeur du *Bolond Istók,* feuille politique et satirique redoutée, souvent injuste envers une race qui a montré à maintes reprises son attachement au pays, Louis BARTÓK (né en 1851), a écrit *Les chants des Karpathes* [2] qui glorifient les beautés des montagnes hongroises. Avant lui, sous l'influence de Petöfi, on ne chantait guère que l'Alföld, la grande plaine. Cet essai de Bartók a obtenu beaucoup de succès et mérite une place à côté des *Chants de la Puszta* et de l'*Alföld* de Petöfi. La satire et l'humour dominent aussi dans les œuvres d'André SZABÓ (1849), directeur du journal amusant *Uestökös* (*La Comète*) fondé par Jókai. Ses *Poésies* et *Nouvelles Poésies* montrent beaucoup de traits d'une observation juste, un réalisme sain et vigoureux. Geyza de KACZIÁNY (1856)

1. « Il n'a qu'un bras et joue à quatre mains », aurait dit de lui Sardou.

2. Traduits en allemand par M. Silberstein.

devint, par ses *Chants d'un soldat sur la terre étrangère* (qui est la Bosnie), le représentant poétique de la vie du soldat hongrois. Son roman en vers *Alice* est peu réussi.

On peut encore rappeler Antoine VÁRADY, que nous retrouverons au chapitre suivant parmi les dramaturges ; le jeune sceptique et pessimiste REVICZKY, le poète d'une Anthologie slave, serbe, croate et roumaine, Emerich GÁSPÁR ; Antoine RADÓ l'habile traducteur de poètes lyriques français et italiens, dont les essais promettent beaucoup, Joseph CSUKÁSSY, UDVARDY, Aladár BENEDEK, Louis PÓSA, Œdön JAKAB, RUDNYÁNSZKY, Daniel ERÖDI qui ont enrichi la romance, l'épigramme et le conte poétique ; Louis PALÁGYI qui a fait retentir le premier des idées purement socialistes et dont le poème philosophique *Le jeune Moine* (1894) montre une élévation d'idées peu commune.

Toute cette pléïade est dominée par Joseph KISS, le premier poète lyrique de la Hongrie contemporaine, le premier juif qui soit entré dans le concert des rapsodes magyars. Né en 1843, il fut secrétaire de la communauté israélite à Temesvár ; depuis 1882 il vit à Budapest. Ses poésies (1878) furent une révélation ; elles eurent plusieurs éditions et furent traduites deux fois en allemand. Depuis, il a donné des poèmes lyriques et épiques d'une grande envergure et un volume de poésies religieuses, inspirées par les psaumes et les prophètes. Kiss réussit surtout dans la ballade, la romance et le conte poétique ; il donna aussi quelques essais de

poésie philosophique. Ses ballades ne sont pas historiques ou légendaires comme celles de Arany, il puise ses sujets dans le présent, dans la vie de ces pauvres paysans dont l'existence simple et obscure cache souvent des tragédies ou des drames poignants. C'est un rêveur qui sait donner une forme classique à ses rêves. On dirait que tout le talent poétique de sa race s'est concentré en lui et qu'il s'est fait, à l'instar des grands poètes juifs espagnols du moyen âge, l'interprète inspiré de la douleur de ses coreligionnaires, de leur oppression, de leur joie à l'aube naissante de l'émancipation. Kiss n'est pas exclusivement juif; telles de ses ballades : *La belle dame Bató, Szomor Dani, La fille du Knez Lazar, Mademoiselle Agata,* sont de vrais joyaux dans le ton populaire magyar. Ces pièces montrent des qualités de premier ordre; pour la profondeur, la richesse des couleurs, on peut les comparer avec les sujets juifs traités par Heine et autres poètes du Ghetto, comme Kompert. Nature sérieuse, Kiss a glorifié, dans le conte *La machine à coudre,* le travail obstiné par lequel la pauvre Thérèse arrive à élever ses cinq sœurs qu'une marâtre maltraite. Et lorsqu'un jeune médecin qu'elle aime en secret lui demande la main de sa cadette Marguerite, elle cache sa douleur pour faire le bonheur de sa sœur. *Jéhova,* un de ses poèmes dernièrement publié, est puissant par le souffle poétique comme par la langue. Nous y voyons l'ancienne foi juive inébranlable et ferme comme le roc en conflit avec les exigences des

temps modernes et leur influence destructive. Le vieux Job avait trois fils et une fille. Ses fils sont perdus pour ses convictions religieuses : l'un, qui a amassé une grande fortune en Amérique, a épousé une chrétienne ; l'autre, un savant, est athée ; le troisième est mort sur le champ de bataille pendant la Révolution. Sa fille, qu'il couvait comme un trésor, s'enfuit avec des acteurs. Job dont la douleur est immense, semble anéanti par ce dernier coup, mais sa foi le sauve ; dans une prière ardente, il trouve la consolation, car Jéhova n'a fait que reprendre ce qu'il avait donné. Chaque vers est forgé de main de maître. Aussi ces poèmes sont-ils accueillis avec enthousiasme, traduits aussitôt dans le mètre original par Neugebauer, Sturm ou Steinbach, ces intermédiaires entre la poésie hongroise et l'Allemagne [1].

III. — Le Théatre.

A côté de la riche floraison de l'épopée et de la poésie lyrique, la poésie dramatique n'offre que peu d'œuvres de quelque valeur. Nous avons déjà exposé les motifs de ce retard jusqu'en 1830. Après la mort de Kisfaludy les conditions matérielles s'améliorent un peu, mais le pays attend toujours le dramaturge qu'il pourrait dignement placer à côté de Petöfi et de Arany. Quelques beaux sujets de

1. La plupart de ces traductions paraissent dans la *Ungarische Revue*.

tragédie qu'offre l'histoire de la Hongrie, ce n'est pas au moment où la nation vient de secouer le joug étranger qu'elle peut créer un théâtre national. Un ou deux siècles de tranquillité produiront peut-être ce génie dramatique que le pays dans son impatience eût voulu voir naître au lendemain même du dualisme. Peut-être pourrait-on chercher la cause de cette infériorité dans l'origine asiatique de la race magyare ; les Orientaux sont de grands poètes lyriques, mais n'ont pas produit d'œuvres dramatiques. De même que la sculpture n'a eu aucune manifestation remarquable en Hongrie, le théâtre, qui demande une observation minutieuse des caractères et des ensembles, n'a pas encore donné, sauf quelques rares exceptions, d'œuvres durables. Cependant si l'originalité fait défaut, il n'en est pas de même de la fécondité. Quelques écrivains sont arrivés à une technique très habile et il sera curieux d'observer comment ils ont pu créer un répertoire magyar. Non moins curieuse est la création d'un genre exclusivement national appelé *Pièce populaire* et l'éclosion d'une pièce unique, le Faust magyar, écrite par un écrivain qui n'avait aucun rapport avec le théâtre et qui a dialogué ses pensées philosophiques en composant *La tragédie de l'Homme*.

I. — Dans les soixante dernières années, le théâtre a subi des influences multiples, particulièrement celle du drame romantique français, car le Théâtre National de Budapest, qui fut le berceau de

l'art dramatique, est un lieu très hospitalier. Les pièces principales des littératures de tous les pays et de tous les temps y ont été représentées, depuis l'*Antigone* de Sophocle, les tragédies et les comédies de Shakespeare et de Molière, Corneille, Racine, Calderon et Moreto, Gœthe et Schiller, jusqu'à Ibsen et Echegaray, Dumas, Augier, Feuillet, Sardou, Labiche, Gondinet et Bisson. Jusqu'à ces derniers temps les écrivains étrangers avaient seuls de la vogue ; les auteurs magyars avaient plutôt des succès d'estime, sauf pourtant Szigligeti et Csiky. Aujourd'hui, les choses ont changé, la plus grande partie des soirées est occupée par une jeune phalange qui, en s'inspirant des dernières transformations de la poésie dramatique, contrebalance les auteurs étrangers, et le répertoire magyar est déjà assez riche pour se passer vingt fois sur trente de traductions. C'est un progrès et il faut en féliciter les jeunes.

Il convient d'examiner de quelle façon ce changement s'est produit. La création du théâtre de Pest a été une affaire nationale. En 1835, la capitale était presque une ville allemande ; il fallut tous les efforts de Széchenyi, puis du préfet du comitat de Pest, Földváry, pour donner un abri au théâtre magyar. La troupe de Bude, dirigée par Fáy et Döbrentei et qui possédait des artistes de premier ordre, comme Bartha, Lendvay, Megyeri, Mme Kántor, Rose Laborfalvi, qui devint plus tard Mme Jókai, était toute désignée pour l'interprétation. En 1837, le théâtre fut ouvert. C'était Vörös-

marty qui dominait alors ; il a créé, en s'inspirant de l'histoire ou de la légende nationale, un théâtre qui respirait des sentiments nobles, noblement exprimés, mais sans grande action. Son *Réveil d'Arpád,* pièce de circonstance, fut joué le premier soir avec la traduction d'une pièce allemande (*Bélisaire* de Schenk). Mais il n'eut, comme ses faibles disciples (Pierre Vajda, Jean Garay, Cyrille Horváth, un philosophe loquace, et l'aimable épigrammatiste Laurent Tóth), aucune influence ; leurs pièces étaient plutôt faites pour la lecture que pour la scène. C'est notre drame romantique qui domina dès le début, surtout le théâtre de Victor Hugo.

En 1837, le baron Eötvös traduit *Angelo* et l'accompagne d'une préface qui eut le même retentissement en Hongrie que celle de *Cromwell* en France. Dès lors, le théâtre s'engage dans une autre voie. Les figures sans vie, les phrases redondantes et le lyrisme à jet continu de Vörösmarty sont abandonnés ; on rivalise avec le romantisme français. Le théâtre doit-il produire un effet poétique, doit-on y parler comme du haut d'une tribune et répandre des idées, ou bien faut-il uniquement se préoccuper de l'effet scénique ? Telle était la question du jour ; elle fut tranchée dans ce dernier sens. C'est le public, jusque-là négligé, dont on recherche l'approbation, et que l'on veut attirer par une fable bien construite, des intrigues savamment nouées, souvent par des coups de théâtre habilement ménagés. Pendant cette période se distinguent Szigligeti, Czakó et Obernyik. Elle dure jus-

qu'au moment où l'étoile de Dumas fils, d'Augier, de Feuillet et de Sardou se lève à l'horizon magyar.

Édouard SZIGLIGETI (1814-1878), est le plus fécond des dramaturges hongrois. Dès sa jeunesse, il appartint au Théâtre National, d'abord comme choriste, puis comme secrétaire, ensuite comme dramaturge et finalement comme intendant. Il connaissait donc le théâtre et cette connaissance pratique a fait la fortune de ses nombreuses pièces (104). Il a écrit des tragédies, des comédies et créé un nouveau genre : la pièce populaire. Il excelle surtout dans l'action et dans l'intrigue, réussit moins bien dans la peinture des caractères et des passions. Doué d'une imagination inépuisable, il invente toujours de nouvelles situations et parfois des dénouements assez dramatiques. C'est un disciple de nos romantiques ; leur influence se manifeste surtout dans ses drames historiques depuis le premier *Diénes* (*Dyonise*, palatin d'André II) (1836), jusqu'à son *Prétendant* (1868), qui est sa meilleure tragédie. Nous avons vu que l'épopée de Czuczor, *La Diète d'Arad*, racontait la terrible vengeance que la femme du roi aveugle Béla II tira des partisans de Coloman. Le fils naturel de celui-ci, Borics, qui vit parmi les Polonais à Halics, est le prétendant que les nobles échappés au massacre prient de marcher contre Béla, dont la femme tyrannise le pays. Il est d'abord victorieux ; mais ayant appris le secret de sa naissance, il refuse de pousser le succès de son armée et ses soldats le tuent.

Parmi les autres tragédies qui ont eu beaucoup

de succès, on peut citer *Gritti* (1844), *Paul Béldi* (1856), *Les ombres de la lumière* (1865). Partout nous voyons une action intéressante, une intrigue savamment compliquée, mais peu de force dans l'expression et dans les passions. Szigligeti emploie les procédés du drame romantique en les mettant au service des sujets nationaux. Mêmes qualités et mêmes défauts dans ses nombreuses comédies. Ce ne sont pas des tableaux de mœurs bien fouillés, des comédies de caractère, mais de préférence des comédies de situation où l'auteur, toujours fertile en trouvailles, égratigne plus qu'il ne déchire. Un rire franc se dégage de toutes ses pièces où les petites faiblesses humaines, telles qu'elles se manifestent dans la vie de famille plutôt que dans la vie publique, sont ridiculisées. Sous ce rapport, il a quelque ressemblance avec Kisfaludy et son école. Ses meilleures comédies sont : *Les trois Commandements du mariage* (1850), *Étienne le Chanteur* (1855), *La Maman* (1857), *Gouvernement des femmes* (1862) et l'excellent vaudeville *Liliomfi* (1849), qui dépasse tous les autres en verve étourdissante et où la vie des comédiens ambulants, des habitants de la petite ville et du village, est prise sur le vif. Sa comédie historique *Le fou de la Cour* (1871) est aussi très réussie.

Szigligeti est le créateur d'un genre qui, depuis 1875, a son théâtre spécial à Budapest, le Népszinház (théâtre populaire). Nous avons déjà constaté le grand essor de la poésie lyrique dû à l'intérêt qui s'est porté, dès 1840, vers la chanson popu-

laire ; il est évident que c'est le même courant qui a créé le drame populaire. Le peuple, en tant que personnage dramatique, ne manquait pas dans les pièces de Kisfaludy et de ses imitateurs, mais on le voyait seulement dans des épisodes pour ridiculiser ses travers ; Szigligeti a créé des caractères en observant cette masse jusqu'alors inconnue ; à la note gaie il joint la note sentimentale. Il s'est heureusement servi de la chanson populaire pour mieux exprimer encore les joies, la douleur et les chagrins de ses personnages. Ce n'est donc pas une opérette magyare qu'il a créée, l'opérette en Hongrie est toujours un objet d'importation. Le *Népszinmü* a des visées plus hautes ; il est dramatique, émouvant comme le drame bourgeois le fut en France, mais il finit toujours gaiement. Szigligeti, par cette création, a peu à peu supplanté les vaudevilles et les pièces populaires des poètes viennois qui n'avaient aucune attache avec la Hongrie. Sa première pièce *Le Déserteur* (1843) a obtenu un vif succès et est restée au répertoire, surtout en province. Le *Csikós* (1848), ce mélange de comique et de sérieux, où se mêlent le peuple et les hobereaux, est resté classique. Rose, une fille du peuple, est courtisée par un jeune hobereau. Le csikós, qui aime lui aussi la jeune fille, sauve la vie du jeune seigneur et lui demande seulement de cesser ses poursuites auprès de sa bien-aimée. Un neveu du noble excite la jalousie du csikós et le pousse au meurtre de son rival ; mais au dernier moment il hésite et c'est Benoît, le neveu, qui tue son oncle.

On accuse le père de Rose, mais bientôt la vérité se découvre et le csikós épouse sa bien-aimée. Citons encore les *Deux Pistolets* et *L'Enfant trouvé* (1863), qui est un véritable drame populaire. — Szigligeti était aussi un dramaturge estimé. Son livre sur *Le Drame et ses genres* (1874) donne d'excellents conseils pratiques. Ayant connu personnellement les premiers grands acteurs de la Hongrie, il a, dans ses *Esquisses sur la vie des comédiens hongrois*, donné sept biographies souvent consultées par les historiens du théâtre. Mais son grand mérite est d'avoir produit pendant quarante années des pièces originales, de s'être toujours perfectionné et d'avoir fait du Théâtre National de Budapest une scène qui exerce la plus grande influence sur l'art dramatique en Hongrie.

L'acteur Sigismond Czakó (1820-1847) était d'une riche famille; mais une imagination maladive, jointe à des excès de toute sorte, le poussèrent à la misère. Il s'enfuit du collège et devint choriste à Pest où sa première pièce excita le plus grand intérêt. Sur lui, comme sur Szigligeti, le drame romantique exerça son influence; mais Czakó avait un vol plus hardi, une imagination plus subtile. *Marchand et Marin* (1844) obtint un succès éclatant qui fut encore dépassé par *Le Testament* (1845) et *Léona* (1846). Ce qui caractérise ses pièces, c'est une langue hardie, colorée, imagée; des situations extraordinaires et des caractères dont l'exaltation ne connaît pas de limites. Cette hardiesse de conception était nouvelle dans le théâtre hongrois; cette lutte

pour une idée, fût-elle obscure, a séduit après Czakó maints beaux talents, tels que ceux de Jósika et de Kuthy.

Ni Szigligeti ni Czakó ne se sont laissés entraîner par le mouvement politique contemporain. La Hongrie était cependant très agitée à cette époque, car elle se trouvait à la veille de grandes réformes. Déjà l'astre de Kossuth brillait à l'horizon. Quelques dramaturges, tout en s'inspirant du drame romantique français, n'hésitaient pas à mettre en relief dans leurs compositions les aspirations démocratiques du temps. C'est ce que fit, dans *Seigneur et paysan* et dans l'*Héritage*, Charles OBERNYIK (1816-1855), précepteur dans la maison de Kölcsey, plus tard professeur. Sa tragédie historique *Brankovics*, jouée après sa mort, s'est surtout maintenue grâce au génie de l'acteur Egressy, le Talma magyar[1]. — Grand était le succès d'une comédie où les mœurs électorales d'avant 1848 étaient fustigées. L'auteur Ignace NAGY (1810-1856), connu également comme romancier humoristique, a donné dans *Tisztujitás* (l'Élection des fonctionnaires) (1843), une bonne comédie, mais qui a perdu aujourd'hui un peu de sa valeur. — Emerich VAHOT (1820-1878), l'ami de Petöfi, s'est également efforcé, sans grand talent, de flatter le goût du public pour les idées démocratiques et égalitaires dans ses pièces *Tours de hussards*, *Chanteur et roi*, *L'Ouvrier*. — Parmi

1. C'est dans cette pièce qu'Egressy est mort sur la scène le 30 juillet 1866.

les acteurs écrivains dont l'effet scénique fut la principale occupation, seul Joseph SZIGETI (né en 1822) mérite une mention. Ses meilleures pièces sont *L'anneau de fiançailles, La belle Bergère, Viola* qui est la mise en drame du *Notaire de village* du baron Eötvös. Avec la *Parole d'honneur,* Szigeti obtint le prix de l'Académie. On joue principalement ses deux pièces populaires : *Le vieux Fantassin et son fils le hussard* et *Le Revenant,* où il se montre plein de gaieté. On lit avec beaucoup d'intérêt ses petits tableaux de genre : *Vie d'un comédien de province en Hongrie.*

Louis DOBSA (né en 1824) est riche en inventions, très habile dans la conduite de l'intrigue, et parle une langue noble. Il a cultivé surtout le drame historique. Son *Ladislas IV* est un chef-d'œuvre. C'est le tableau des débauches d'un jeune roi hongrois sur lequel la beauté des femmes Cumanes a exercé un attrait particulier. Kisfaludy et Garay l'avaient déjà mis en scène, mais Dobsa les dépasse tous deux. Chez lui nous voyons surtout la force morale du véritable amour qui purifie les âmes. Louis KÖVÉR (1825-1863) est un imitateur de Scribe: *La belle Marquise, Nuit et matin, La Veuve, L'un des deux, Le premier Souhait, Encore un secret,* sont des pièces d'intrigues écrites avec beaucoup de savoir faire et qui se sont maintenues au répertoire.

Le comte Ladislas TELEKI (1811-1861) s'émancipa de l'influence du drame romantique et voulut combattre les tendances qui, d'un côté, ne cher-

chaient que l'effet dramatique et qui, de l'autre, exploitaient les idées politiques du jour. Issu d'une famille qui, depuis le XVIII[e] siècle, a donné plusieurs écrivains à la Hongrie, il était le représentant du gouvernement révolutionnaire à Paris, devint après la défaite le chef de l'émigration, fut fait prisonnier contre le droit des gens par la Saxe [1], puis rentra dans son pays; il se suicida le 8 mai 1861. — Teleki a écrit une seule tragédie, *Le Favori* (1841), qui dépasse toutes celles de son temps. Les romans psychologiques de Kemény exceptés, il n'y a pas une seule œuvre de cette époque qui ait peint toute une société avec tant de vérité et où l'intrigue soit nouée et dénouée avec autant d'imagination et d'art. Il est regrettable que le sujet soit emprunté à l'histoire étrangère, autrement cette tragédie se placerait à côté du *Bánk-bán* de Katona. Teleki nous montre la décadence de la société romaine avec ses extravagances, son sénat corrompu, sa populace, ses favoris et les prétoriens à l'époque de l'invasion des Barbares. Malgré quelques faiblesses dans l'étude des caractères on est charmé par la force morale, la vérité dramatique et la richesse de son imagination. — Un autre poète dramatique, Charles HUGO (1817-1877), de son nom de famille Bernstein, qui a écrit en magyar, en allemand et en français, a passé toute

1. Teleki avait initié Saint-René Taillandier aux beautés de la poésie de Petőfi; aussi le savant académicien a-t-il exprimé son indignation de cet acte arbitraire dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1[er] janvier 1861.

sa vie à l'étranger comme médecin, poète et journaliste. Il publia successivement : *Un roi hongrois, Brutus et Lucrèce, Banquier et Baron,* le *Théâtre du monde.* Dans toutes ces pièces on aperçoit l'influence de la tragédie classique française. Hugo cherche surtout les idées et la peinture exacte des passions ; il eut du succès surtout avec *Banquier et Baron* écrit d'après une nouvelle française. Dans le *Théâtre du monde*, Hugo, qui était atteint de mégalomanie, a tenté de réconcilier la société trop cultivée avec le surnaturel.

II. — En 1861, Jean Arany, en qualité de directeur de la Société *Kisfaludy,* présenta un poème dramatique d'Emerich Madách jusque-là peu connu et qui conquit immédiatement tous les suffrages. Ce poème, intitulé : *La tragédie de l'homme,* était tellement différent des œuvres dramatiques que la Hongrie avait produites jusqu'alors, ses conceptions philosophiques étaient si profondes, son pessimisme exprimé avec tant de poésie que l'auteur se plaça du coup parmi les plus grands écrivains de son pays. Comme on a pu le voir jusqu'ici, la poésie hongroise est essentiellement patriotique, nationale. Madách, par le choix du sujet, par la manière de le traiter, a prouvé que la Hongrie peut aussi faire entendre sa voix au point de vue littéraire dans le concert européen, créer des œuvres qui soient universelles et non pas exclusivement nationales. En effet, ce poème dramatique est déjà entré dans le Panthéon littéraire de l'Europe. Tra-

duit cinq fois en allemand, commenté et analysé, on a reconnu qu'il peut tenir sa place à côté du *Faust* de Gœthe et des poèmes philosophiques de Lenau.

Emerich MADÁCH, d'une ancienne famille noble, naquit à Alsó-Sztregowa dans le comitat Neográd en 1823. Il perdit de bonne heure son père et fut élevé dans la solitude par une mère d'un esprit très élevé. Son penchant à la rêverie, à la réflexion se développa dès son enfance. Après avoir achevé son droit à l'université de Pest, il se retira dans son pays où, sans ambitionner aucun emploi, il prit part à la vie politique du comitat. Plusieurs de ses articles dans les journaux de Pest furent remarqués. La Révolution le trouva dans son pays, il ne s'était pas compromis; mais, ayant donné l'hospitalité à un réfugié, il fut arraché à sa famille au milieu de la nuit, conduit d'abord à Presbourg, puis à Pest. Dans son cachot il ne pensait qu'à sa femme et à ses enfants. Mis en liberté au bout d'un an, il apprit que sa femme s'était enfuie avec un amant et ne retrouva plus que ses enfants. Ses poésies expriment avec un certain tour ironique la grande douleur qu'il éprouva. Il chercha une consolation dans les lettres, lut beaucoup d'ouvrages d'histoire et de philosophie et ne prit part à la vie publique qu'en 1861, lorsqu'un semblant de constitution réveilla le pays de sa torpeur. La même année, la Société *Kisfaludy* édita son poème tragique. Il ne put jouir longtemps de sa gloire. Une maladie de cœur l'emporta

en 1864. Outre le poème qui immortalisa son nom, il publia des poésies lyriques empreintes de sa propre mélancolie et de celle du temps où elles furent composées, c'est-à-dire de 1849 à 1860, lorsque la vie nationale était comme arrêtée et qu'une réaction sans scrupules ni conscience terrorisait le pays.

Madách entreprit également quelques travaux esthétiques et publia, en collaboration avec son ami Paul Szontagh, une satire politique sous le titre : *Galerie de Neograd*, puis une comédie aristophanesque : *Le Civilisateur*, persiflage du système germanisateur de Bach ; des drames : *La Renommée et la Vertu*, *Commodus*, *La reine Marie*, *Les derniers jours de Csák*, poème patriotique dirigé contre la domination des étrangers ; *Homme et femme*, où il a mis en dialogue le mythe d'Hercule et de Déjanire, *Moïse* et un fragment : *Rêve de fées*, dont il voulait faire la contre-partie gaie de la *Tragédie de l'homme* [1]. Toutes ces œuvres se distinguent par certaines qualités, mais le principal titre de gloire de Madách restera toujours son grand poème dramatique qui est comme le raccourci de la tragédie de l'humanité.

Le poète ne voit dans l'histoire que des espérances non réalisées qui passent d'une génération à l'autre. Chaque époque a son idéal qui n'est qu'une illusion ; chaque génération poursuit des

1. Ses *Œuvres complètes* furent éditées par Paul Gyulai en 3 vol. 1880.

fantômes sans trouver le bonheur. La *Tragédie de l'homme* est la démonstration poétique du mot de Schopenhauer que l'histoire universelle n'est que le cauchemar de l'humanité. Le héros de la tragédie est le premier homme, Adam. Il voit en rêve l'histoire de sa race aux moments les plus marquants de son évolution. Il est le héros de chaque époque et se voit successivement dans les différents siècles prenant part aux combats intellectuels de toutes les générations. Le poème se compose de neuf tableaux, précédés de trois scènes dont la première se passe dans le ciel, la seconde au Paradis et la troisième hors du Paradis. La scène du réveil d'Adam clôt la pièce.

L'œuvre de la création est achevée ; les archanges chantent la louange du Seigneur, Lucifer seul se tait. Il raille le Créateur et son œuvre, disant que lui, le principe de la négation, est aussi ancien que la Divinité. Il demande donc sa part. Dieu lui donne les deux arbres maudits du Paradis : l'arbre de la vie et celui de la science. Dans la scène suivante, Adam et Ève se réjouissent de l'existence ; Lucifer s'approche et leur fait goûter au fruit défendu. Chassé du Paradis, Adam cultive la terre. Il se sent dieu sur son domaine. Ève est heureuse de devenir la mère de l'humanité. Lucifer leur explique les lois des forces de la nature, la chaleur, le magnétisme et la puissance magique de l'Esprit de la terre. Adam voudrait connaître le sort de ses descendants et Ève, également curieuse, désire voir si elle ne perdra rien de ses charmes. Lucifer les plonge dans

un sommeil profond et fait défiler devant eux les principales phases de l'histoire ; chacune est une petite tragédie. En Égypte, Adam-Pharaon cherche le bonheur dans la puissance illimitée des despotes ; mais ces esclaves qui meurent à la peine, ces millions d'hommes qui travaillent pour un seul, remplissent son âme de tristesse. Le deuxième tableau nous conduit à Athènes. Adam-Miltiade, le vainqueur des Perses, d'abord adulé par les démagogues, est ensuite accusé par eux et condamné à mort. Sa femme Ève et son fils Cimon assistent à ces débats où toutes les bassesses du gouvernement démocratique se font jour. Miltiade n'est pas effrayé à la vue de l'échafaud, mais il maudit tous ceux qui poursuivent un idéal.

Le poète nous transporte ensuite à Rome à l'époque de la décadence. Adam-Sergiolus et Ève, devenue la courtisane Julie, s'abandonnent à la joie, lorsque la peste éclate. D'un côté, les cris d'alarme, les gémissements des malades ; de l'autre, des bacchanales ! Tout à coup paraît saint Pierre entouré d'une horde à moitié sauvage. Il prêche l'Évangile, le renoncement, la nouvelle religion de la charité et annonce l'invasion des barbares qui vont régénérer l'humanité. « Allons combattre pour la nouvelle foi, pour créer un monde nouveau dont la fleur sera la vertu chevaleresque et dont la poésie glorifiera la femme. »

Mais qu'est-elle devenue cette religion austère, au cours des siècles ? Le tableau suivant nous le montre. Adam-Tancrède est parmi les croisés à Constanti-

nople. La doctrine du Christ, exploitée par les moines, cause des querelles incessantes et conduit à l'intolérance la plus cruelle. Tancrède voit avec tristesse toute une foule d'hommes enchaînés que l'on conduit au bûcher à cause de leur prétendue hérésie. Isaure-Ève s'est sauvée d'entre les mains des croisés qui l'ont attaquée. Elle est au couvent et pleure sa jeunesse. Voilà les victimes de la nouvelle religion. Adam, dégoûté de ce spectacle, voudrait voir le temps où la liberté de conscience rendra l'humanité plus heureuse.

Lucifer le conduit à la cour de l'empereur Rodolphe à Prague. Là, nous voyons Adam-Kepler, vraie personnification du poète. L'astronome, cherchant à deviner les secrets de l'univers et luttant contre la pauvreté, est indignement trompé par sa femme. Il a beau réagir, il ne trouve pas la consolation dans ses découvertes. Il espère un temps meilleur où la différence des castes aura disparu. Les sons de la *Marseillaise* lui annoncent une régénération de l'humanité.

Sixième tableau. En place de Grève, Adam-Danton harangue la foule et envoie ses victimes à l'échafaud. Voilà ce qu'elle est devenue la sainte devise : Liberté, égalité, fraternité. Parmi les victimes, nous voyons une belle marquise qui arrache à Danton une pitié coupable, mais la foule se précipite sur la guillotine et un sans-culotte égorge la noble dame. Une mégère, portant au bout d'une pique une tête sanglante, fait une déclaration amoureuse à Danton, contre lequel les mur-

mures et le mécontentement de la populace commencent à gronder. Robespierre l'accuse et Danton est exécuté. Kepler se réveille désenchanté. Il dit à son *famulus* de jeter tous les livres au feu et d'observer la vie. Mais cette vie moderne qu'a-t-elle fait de l'homme ? Une rue de Londres nous le montrera. Adam croit y trouver la liberté et l'ordre, il s'aperçoit que la vie n'y est qu'un marché, le commerce une tromperie. Tout se vend, même l'amour. Ce tableau de l'âpre lutte pour l'existence fait désirer à Adam de vivre dans un État où le socialisme domine. Nous voyons donc un phalanstère où l'art et la poésie n'existent plus, où chacun doit exécuter sa part de travaux manuels, fût-il Platon, Luther ou Michel-Ange.

Adam se détourne avec horreur de cet utilitarisme ; il voit qu'il ne peut trouver son idéal en ce monde. Lucifer l'emporte dans les régions supérieures, car Adam veut connaître les secrets de l'univers ; mais à peine a-t-il franchi les limites de notre planète, que l'Esprit de la terre le repousse sur le monde réel ; il y voit une scène désolante.

Le soleil refroidi ne peut plus réchauffer la terre ; tous les hommes sont changés en Esquimaux ; Ève, la créature gracieuse, est devenue un être difforme qu'Adam ne peut voir sans horreur. Madách a tracé là un tableau magnifique qui est unique dans la littérature. Enfin le rêve est fini. Adam et Ève se retrouvent sous les palmiers. L'homme, attristé par ses visions, veut se donner la mort, car pourquoi vivre, pourquoi lutter si la fin de sa race est à ce

point misérable. Mais Ève lui confie avec joie qu'elle est mère ! Adam s'agenouille : « Seigneur, tu m'as vaincu. Je suis là, dans la poussière ; c'est en vain que je veux lutter sans toi ou contre toi ; que tu m'élèves ou que tu m'abaisses, mon cœur et mon âme te sont ouverts. » La vie, dût-elle être encore plus triste qu'il ne l'a vue dans son rêve, vaut la peine d'être vécue. C'est dans l'amour de la famille, dans la conservation de sa race, que l'homme trouve le bonheur. Le Seigneur lui apparaît et lui montre au milieu de ses misères l'idéal de l'âme, et lorsque Adam lui demande si la vie n'offre pas de consolation au milieu des luttes, le Seigneur répond : « Ne cherche pas le secret que la main divine t'a caché, car si tu savais que ton âme est immortelle et qu'il y a des récompenses au delà, il n'y aurait plus de mérite à souffrir sur la terre ; au cas contraire, rien ne viendrait plus fortifier ton âme. Ton bras est puissant, ton cœur plein d'ardeur, le champ de l'activité est immense. Voilà ce qui doit te soutenir. Suis la voix de ta conscience, ta femme te protègera contre la bassesse et l'égoïsme.... Lutte et ne perds pas confiance. » Les paroles du Seigneur expriment l'idée principale de ce poème grandiose. Certes, ce n'est que la confession d'un homme qui regarde le monde sous un certain angle ; mais malgré le pessimisme qui se manifeste surtout dans le rôle de la femme, le poème exprime d'une manière concrète de hautes idées philosophiques. On y sent l'influence du *Faust* de Gœthe, surtout de la deuxième partie ; mais combien plus claire se dégage l'idée

principale dans la *Tragédie de l'homme* que dans le poème allemand! Jókai dit avec raison que le poète hongrois a su donner une forme concrète à ce monde gigantesque des idées qui se trouvent dans le *Faust* et qu'il a rendu accessibles par des images lumineuses les vérités éternelles exprimées par Gœthe.

Ce drame fut adapté à la scène par Paulay et se trouve depuis 1883 au répertoire. Théodore Vischer y voit une puissante manifestation intellectuelle, *eine gewaltige Geistesthat*, dont la littérature hongroise peut être fière. Le poème n'observe pas les lois du genre dramatique, mais toute théorie disparaît devant de telles œuvres.

Madách est le poète de la réflexion, de la spéculation philosophique, de l'illusion surtout, qui forme le fond de sa poésie. Il est plus philosophe qu'artiste. Comme l'a remarqué F. Riedl : « Ses sentiments n'ont pas le temps de se cristalliser, ils se changent trop vite en réflexion. Madách ne peut pas embrasser tout un caractère et le représenter ; il ne voit que certains traits qu'il unit sans les lier organiquement. Il craint d'être dupe de ses propres sentiments, d'où son ironie ; il se plaît dans le terrible et cultive les métaphores lugubres. Il voit tout sous un angle désespérément triste : les perles sont pour lui des larmes, les rubis des gouttes de sang. »

III. — L'apparition de la *Tragédie de l'homme* n'était qu'un fait isolé dans les annales du théâtre

hongrois. Il manque à cette œuvre, supérieure comme idée et comme poésie, à tout ce que la scène avait produit jusque-là, la qualité qui fait vivre une pièce, la possibilité de la représenter autrement que comme une curiosité. Le théâtre ne vit ni des *Faust* ni des rêves philosophiques, aussi l'art dramatique a-t-il suivi d'autres chemins. Après l'imitation du drame romantique, nous pouvons observer encore deux ou trois phases dans l'évolution du théâtre hongrois, phases qui correspondent à celles du théâtre français. Après les romantiques, Dumas fils, Augier, Feuillet, Sardou dominent en Hongrie et, dans ces dernières années, quelques jeunes novateurs, futurs dramaturges du Théâtre National, suivent la voie du *Théâtre libre* et du drame norvégien ; non pas certes pour en imiter toutes les hardiesses, ce que le public hongrois ne permettrait jamais, mais pour leur emprunter certains procédés réalistes et une bonne part de leur pessimisme. Quand nous parlons d'imitation, il faut toujours se rappeler que les procédés seuls sont empruntés à l'étranger : les situations et les caractères restent hongrois. La transplantation pure et simple est très rare; tout écrivain de talent, même s'il est nourri des littératures étrangères, trouve encore le moyen de rester original dans le choix des sujets, dans la mise en scène, souvent même dans l'invention. La pièce populaire créée par Szigligeti continue également à attirer la foule dans son théâtre spécial. A côté de ces groupes nous voyons quelques dramaturges, et non des moindres

quant au talent, s'amuser à des rêves et des fables, les orner avec tout l'éclat de la poésie et créer ainsi des pièces romantiques dans le genre de celles de Calderon où l'imagination joue le rôle principal.

Au milieu de ces tentatives une voix autorisée, celle du critique dramatique du « Pester Lloyd », Adolphe Silberstein, s'est fait entendre. Dans son Discours de réception à la Société littéraire *Petöfi*, il recherche les causes de la faiblesse du drame magyar. Il les trouve dans le goût que manifestent pour l'imitation les écrivains qui, négligeant l'histoire si dramatique de leur nation, cherchent leur inspiration au dehors. L'exemple de Katona prouve que le sol natal est assez riche pour créer la tragédie magyare ou du moins le drame historique. Son appel fut entendu. Dans les dernières années, bon nombre de drames, dont le sujet est tiré de l'histoire hongroise, ont été représentés avec succès. Dans les concours académiques un prix spécial est attribué à ce genre de pièces; mais, en général, la jeune génération préfère l'étude du présent à celle du passé. Aussi Paul Gyulai, en qualité de président de la Société *Kisfaludy*, a naguère rappelé aux écrivains la nécessité de cultiver le passé. Il a montré les grands avantages de cette étude tant au point de vue national qu'au point de vue de la civilisation [1].

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur les

1. Discours d'ouverture de la quarante-septième assemblée générale en 1894.

poètes. L'héritier de Szigligeti comme dramaturge fut Koloman Csiky (1842-1891). Prêtre catholique, professeur distingué au séminaire de Temesvár, il jeta bientôt le froc aux orties et fut pendant seize ans le dramaturge attitré du Théâtre National.

Les pièces de Csiky, au nombre de trente et une, dont douze couronnées marquent une date dans l'histoire du théâtre. Le dualisme a créé une Hongrie nouvelle dont la vie sociale diffère radicalement de celle d'avant 1867. Autrefois les nobles et les paysans seuls se sentaient Hongrois ; la classe moyenne, la bourgeoisie, les fonctionnaires étaient pour la plupart des Allemands. Le dualisme a produit une lente métamorphose qui n'est pas encore achevée, mais qui se dessine de plus en plus. Un banquier, un industriel, un fabricant, un officier magyars — si ce n'est un *honvéd* — étaient jadis des personnages impossibles sur la scène, car on n'en voyait guère dans la vie. Aujourd'hui, cette classe moyenne est magyarisée, c'est-à-dire que si les représentants de toutes les professions ne sont pas uniquement des indigènes, il y a du moins chez eux une tendance à se fondre dans le reste de la société, à devenir peu à peu magyars, ne fût-ce que par le changement du nom de famille allemand en nom hongrois. Csiky devint le peintre exact et très habile de cette classe et créa ainsi le drame social de la nouvelle Hongrie. Quelques-unes de ses pièces ont contrebalancé le succès des pièces françaises, fait inouï jusqu'alors. A ses débuts, il chercha ses sujets tantôt dans l'antiquité (*L'Oracle*),

tantôt dans l'histoire nationale où il choisit le moment de la dernière lutte des païens contre le catholicisme (*Janus*), tantôt en Espagne, en s'inspirant de Moreto (*L'Irrésistible*). Mais bientôt il se révéla comme observateur de la société et c'est comme tel qu'il remporta ses grands succès. La première en date des pièces de cette catégorie, *Les Prolétaires* (1879), est aussi la meilleure. Jamais on n'avait vu défiler une telle série de déclassés et de parasites de la société, des caractères dessinés avec tant de vigueur et les vices de l'organisation sociale étalés avec tant de crudité. Le peintre réaliste des nouvelles générations était enfin venu. Bientôt suivirent : *Misère dorée*, *Belles filles*, *Marthe Bozóty*, *L'Homme de fer*, *Nora*, *Un Modèle*, La Francillon magyare, *Le point noir* et *Deux amours*. Ses caractères les mieux tracés sont ceux des déclassés. Dans leurs nombreuses transformations Csiky montre la lutte de la société contre les exigences du temps, le combat que livre la race magyare pour vivre. C'est avec une douleur mêlée de sympathie qu'il observe cette guerre, mais sa gaieté le préserve d'une conception par trop pessimiste, ce qui rend la satire supportable même à ceux qu'elle frappe. Il ne ménage pas la vérité à la bourgeoisie et à la gentry magyares ; ennemi de la paresse, de l'orgueil nobiliaire, de l'arrogance, de la dissipation, il fustige ces vices, mais il a une certaine tendresse pour les victimes de l'organisation sociale, pour ces pauvres hères qui, grâce au rétablissement de la constitution,

espéraient devenir tous fonctionnaires, attendaient des mandats de députés et furent amèrement déçus. Csiky ne soulève pas les problèmes sociaux, il ne se fait pas prédicateur, il peint ce qu'il voit et observe en fin psychologue. On l'a appelé le « Sardou magyar » et, en effet, il est aussi fertile que l'auteur de *Nos Intimes* en inventions dramatiques. Dans la technique, la composition, il dépasse tous les dramaturges magyars. Un séjour assez prolongé à Paris lui a appris à construire une fable dramatique et à conduire une intrigue. Malgré de nombreux épisodes il ne perd jamais de vue le sujet principal. Son *Mukányi* (1880), un vaudeville aux types hongrois, est un vrai chef-d'œuvre sous ce rapport.

Csiky était en même temps un savant de mérite ; il a donné les meilleures traductions de Sophocle et de Plaute en vers. Sa mort prématurée a été une grande perte pour le Théâtre National.

L'héritier de Szigligeti comme metteur en scène est Édouard PAULAY (1836-1894) qui a rendu de grands services par ses traductions et ses adaptations. Il a dirigé le Théâtre National de 1878 jusqu'à sa mort. Il fit représenter des pièces classiques françaises, notamment l'*École des Maris*, le *Bourgeois gentilhomme*, l'*Iphigénie* de Racine, *Bajazet*, le *Galilée* de Ponsard, le *Barbier* et le *Mariage de Figaro*. Il a monté l'*Antigone* et l'*Électre* de Sophocle, plusieurs œuvres oubliées de l'ancien répertoire hongrois et la *Tragédie de l'homme* de Madách.

Vers 1860, il se produisit une réaction contre l'abus de la mise en scène. On demandait un fond plus sérieux, des caractères plus étudiés et surtout un style moins banal. Eugène RÁKOSI (né en 1842), longtemps directeur du Théâtre populaire, un des écrivains les mieux doués de la Hongrie contemporaine, fit sous ce rapport d'heureuses innovations. Son *Ésope* (1866) eut un succès éclatant et reposait un peu des imitations étrangères. Dans la pièce de Rákosi, Ésope est un beau jeune homme, mais qui bégaie quelque peu. Dans l'élan de sa déclaration amoureuse il s'exprime avec chaleur et force. Il obtient les faveurs de la fille de son maître, parsème ses discours d'apologues et de fables et arrive à une grande influence à la cour de Samos. La composition de la pièce est faible ; ses principales qualités sont une langue vraiment poétique, quelques caractères bien dessinés et plusieurs épisodes comiques.

Les pièces ultérieures de Rákosi n'ont pas répondu à son premier succès. Sa tragédie historique *Ladislas V* (sous le règne duquel le fils du grand Hunyad, Ladislas, fut décapité) de même que *Vieille chanson sur une vieille haine* (1867), *L'École de l'amour*, *André et Jeanne* ont des parties brillantes, mais pèchent par l'ensemble. La pièce réaliste *Madeleine* est le roman dramatisé d'une courtisane et ne le cède en rien aux pièces du Théâtre libre. — D'autres écrivains ont cherché leur inspiration dans les comédies de Shakespeare ou dans des pièces espagnoles, voire même dans

les fables et les contes qui n'exigent pas des caractères aussi suivis ni une action aussi serrée. Dans ces pièces rien ne se tient ni ne s'enchaîne, et c'est l'art du poète qui les rend agréables. Quelques scènes frappantes et une langue colorée qui rappelle les drames peu viables de Vörösmarty, en sont les caractéristiques. Le mieux doué des écrivains de cette sorte est Louis Dóczy (né en 1842), directeur d'un département aux affaires étrangères à Vienne. Son *Baiser*, traduit en allemand par l'auteur lui-même, qui manie le vers allemand avec autant de virtuosité que le vers magyar, a été joué sur toutes les scènes allemandes. L'intrigue est mince, mais la langue ravissante; cela donne l'impression de Shakespeare arrangé par Dorchain. Le sujet de la Vénus de Murány, après avoir été chanté par les poètes lyriques et épiques, fut mis en drame par Dóczy dans *Marie Szécsy*. On suit avec plaisir l'auteur dans ce pays romantique où des scènes joyeuses et graves se succèdent et où la vie des cours, des camps et des châteaux est représentée sous des couleurs toujours nouvelles. Dóczi a donné la meilleure traduction hongroise du premier *Faust*.

Étienne Toldy (1843-1879), le fils du grand historien de la littérature, a donné quelques pièces où il a ridiculisé, peut-être avec trop d'amertume, certains hommes politiques. Toldy, qui était publiciste et député, a bien observé ces *Bons patriotes* qui parlent toujours de la patrie et de la nation et ne cherchent que leur propre intérêt. Dans *Les Hommes nouveaux* (1872), il a fustigé

les ambitions politiques du juif magyarisé et ennobli. Il est vrai que certains israélites très riches, heureux d'avoir obtenu droit de cité après 1867, ont un peu dépassé les limites. Mais la faute en est précisément aux chauvins magyars, qui reprochaient aux juifs hongrois leur exclusivisme et leur esprit de caste et qui insistaient pour la magyarisation des noms de famille. Sans eux bon nombre d'esprits cultivés auraient assurément échappé à cette manie, innocente en définitive, de changer le nom qui trahit le Juif ou l'Allemand en un nom sonore pris dans l'histoire magyare. Vouloir accuser les Juifs de la ruine de la noblesse magyare, comme l'ont fait Toldy et ses adeptes, est pure calomnie. Seuls des étrangers, comme Angelo de Gubernatis, peuvent se laisser prendre à ce piège. Le chapitre VIII de *La Hongrie politique et sociale* du savant italien est un exemple de cette erreur que la presse hongroise a, d'ailleurs, suffisamment relevée. Ce ne sont pas les Csipkey, nommés anciennement Spitzer, mis en scène par Toldy, qui représentent le véritable type juif hongrois ; ce sont les nombreux industriels, commerçants et savants qui travaillent, de concert avec leurs compatriotes, au relèvement du pays. Les pamphlets de Toldy ont vite disparu de la scène. — Arpád Berczick, directeur du bureau de la presse, est un bon auteur comique. Il peint le monde réel ; sa satire n'est pas comme celle de Toldy, mordante et injuste. Berczik ne fait qu'égratigner ; il met en relief les petits travers de la so-

ciété dans *Petite Maman, Adam et Eve, La Dame spirituelle, Les Hussards de Bach* [1], *Parmi les Sicules, Faiseur de mariage, La Chambre bleue*, et dernièrement *Le Papa*. — Cornèle ABRÁNYI, connu comme romancier, montre beaucoup d'énergie dans ses pièces réalistes. Sa comédie *L'Infaillible*, ses drames *Marianne*, *Olga*, ont un style trop pathétique; mais ils attirent par leurs tendances idéalistes. *Le docteur Percival* fut couronné par l'Académie. — Antoine VÁRADI (né en 1854) est surtout connu par deux drames bibliques, *Iscarioth* et *Tamora*, qui sont écrits dans une belle langue et se distinguent par de beaux caractères. Iscarioth s'attache par ambition politique à Jésus-Christ, croyant trouver en lui le Messie de ses rêves. Il aime Madeleine et devient jaloux du Seigneur. Son erreur et sa jalousie causent sa perte. *Tamora* nous montre le conflit psychologique où se trouve le roi vaincu Dagon, devenu amoureux de Tamora que l'honneur lui commande de combattre. Après ces drames bibliques Váradi a voulu résoudre dans ses pièces des problèmes sociaux. Ainsi, dans *Péché héréditaire*, il s'insurge contre le préjugé dont les condamnés sont victimes même s'ils se corrigent. — Louis BARTÓK, le poète lyrique, a remporté quelques succès au théâtre.

1. On appelait ainsi les employés du ministère Bach entre 1850 et 1860; quelques romans de Jókai nous font connaître cette triste administration. Les mémoires sur ce temps sont assez rares; Gabriel Várady, sous le titre *Feuilles tombantes*, trace maintenant des portraits bien réussis de ces *hussards*.

La plus belle (1880) est une pièce romantique dans le genre de celles de Rákosi et de Dóczi. La scène se passe en Grèce, mais les personnages antiques pensent et parlent comme les modernes. Ses drames historiques sont mieux réussis. *Marguerite Kendi*, est une lady Macbeth transylvaine que l'auteur fait vivre au XVIe siècle sous le règne de Sigismond Báthory. La pièce, tragique au début, finit par une idylle amoureuse. L'action de *Anne Thuran* (1888) se déroule à Bártfa en Hongrie. L'héroïne est la fille d'un bourgmestre du XVe siècle qui, quoique issue d'une famille allemande, est dévouée à la Hongrie et prête à tous les sacrifices. Le drame décrit fidèlement la vie municipale dans une ville hongroise habitée par des colons allemands. — Dernièrement, deux jeunes romanciers ont fait leurs premiers essais sur la scène du Théâtre National et ont obtenu un grand succès ; ce sont KARCZAG avec son *Abdication*, *La Maison paternelle*, *L'Idéal*, et HERCZEG avec *La Fille du Nabab de Dolova*, et *Les trois Gardes de corps*.

Les pièces populaires ont donné à peu près tout ce qu'on peut attendre de ce genre, qui commence aujourd'hui à s'épuiser. Il se maintient seulement grâce aux poésies populaires intercalées dans ces pièces et chantées admirablement par *l'alouette nationale*, Louise Blaha, dont le nom restera inséparable de la floraison du *népszinmü*. Après Szigligeti et Szigeti, les poètes ont fait défiler tous les types de l'Alföld et des villages. Un pauvre comédien de province a su pourtant renouveler le genre.

Édouard TÓTH (1844-1876) obtint un prix avec son *Drôle du village* en 1873. C'est l'histoire d'un jeune paysan qu'une trahison d'amour rend presque brigand et qui se trouve près du gouffre lorsqu'une amie fidèle le sauve. Le ton populaire et pourtant poétique, la variété et la vérité des types villageois, la fraîcheur naturelle dans l'invention et la composition, la gaieté naïve font oublier les défauts dans le développement du caractère principal. C'est jusqu'aujourd'hui la meilleure pièce populaire qui restera comme le modèle du genre. Les autres pièces de Tóth ont eu moins de succès. — Citons encore CSEPREGHY (1842-1880), Tihamér ALMÁSI, Charles GERÖ, GABÁNYI et MURAI, dont les pièces défrayent avec l'opérette parisienne ou viennoise le répertoire du Théâtre populaire.

IV. — LE ROMAN ET LA NOUVELLE.

Le développement de la prose hongroise a été beaucoup plus lent que celui de la poésie. Au XVIII[e] siècle les nombreuses traductions des romans étrangers et leurs imitations maladroites ne fortifiaient nullement la langue. Lorsque, au commencement du XIX[e] siècle, la littérature devint nationale, la poésie prit un essor inconnu jusqu'alors, tandis que la prose restait dans un état d'infériorité. Des poètes comme Charles Kisfaludy, Vörösmarty, des écrivains comme Joseph Gaal, Paul Kovács et Fáy donnent quelques esquisses de la vie populaire,

esquisses qui auraient pu être suivies de romans réalistes ; mais les fins observateurs manquaient et le nombre des lecteurs était encore trop restreint pour encourager les écrivains dans cette voie. La langue du récit et du conte n'était pas encore formée. La prose avant Jósika nous montre un seul nom à retenir, celui de Pierre VAJDA (1808-1846) qui, né d'une famille de pauvres paysans dans la forêt du Bakony, exprimait avec beaucoup de force dans ses poèmes en prose les beautés et le charme de la nature. Le système des castes qui existait encore en Hongrie, les privilèges des nobles, l'oppression des paysans et des serfs lui ont inspiré plusieurs récits où, sous un masque oriental, il parle éloquemment de l'égalité et de la fraternité, exprime sa haine contre les privilèges et contre le fanatisme religieux. Petőfi dans son poème sur la mort « de cet enfant fidèle de la nature, de ce héros de l'indépendance » a bien exprimé sa douleur de cette perte prématurée.

Vajda a eu une certaine influence sur la formation de la prose, mais le roman hongrois fut créé seulement en 1836, lorsque le baron Nicolas JÓSIKA (1794-1864) publia son *Abafi*. Jósika est né en Transylvanie, l'Écosse hongroise, dont il devint le Walter Scott. Ce pays, dont les princes furent les derniers à soutenir la lutte contre la Maison d'Autriche ; qui avait une cour splendide sous les Bethlen, Apafi, Tököli et Rákóczy ; où les mœurs et la langue hongroises étaient encore florissantes lorsque le reste de la Hongrie était déjà germanisé,

ce pays, dis-je, a vu naître quelques-uns des meilleurs écrivains hongrois qui tous se distinguent par une langue pure et forte et par un sentiment national nourri des anciennes gloires. Jósika, que la Révolution força d'émigrer, s'inspire surtout de l'histoire de son pays natal. Les guerres d'indépendance, jusqu'à la chute profonde après la paix de Szatmár; l'exil du dernier prince transylvain, François II Rákóczy, à Rodosto; la vie patriarcale dans les grandes familles et les légendes de leurs châteaux forment le fond de ses romans historiques.

Nous y voyons des héros pleins de force, de bravoure, de fidélité, mais aussi d'orgueil; des héroïnes passionnées et dévouées, et, comme décor, le peuple avec ses mœurs et ses costumes pittoresques. Les châteaux magyars, les villes saxonnes, les villages roumains, les défilés des Carpathes, où les Tziganes campent sous leurs tentes, sont les endroits où se déroulent les scènes de ses romans. Jósika est fertile en inventions; son imagination crée des situations toujours nouvelles et charme par les intrigues compliquées. Chacun de ses romans de jeunesse est l'expression d'une idée morale. Son *Abafi*, qui est resté son chef-d'œuvre, nous montre un jeune noble qu'une éducation négligée et un tempérament fougueux pourraient amener à sa perte si le cœur d'une noble femme, Marguerite Mikola, ne le relevait. Ardent, généreux et brave, Olivier Abafi déploie peu à peu toutes ses qualités grâce à l'influence de Marguerite, une de ces

héroïnes dans la peinture desquelles Jósika excelle. C'est elle qui veille sur Abafi; grâce à elle, il prend part aux délibérations des assemblées politiques, où il fait une opposition acharnée au gouvernement tyrannique de Sigismond Báthory, toutes les fois que le prince veut violer la constitution. Dans les tournois et sur le champ de bataille, Abafi n'a pas non plus son égal. La reine, une princesse étrangère, abandonnée par son mari, s'intéresse vivement à ce vaillant guerrier que toute la noblesse montre avec orgueil. Le prince voudrait bien se débarrasser de lui, mais Marguerite veille, et lui fait épouser Giselle Csáky, élevée dans la maison des Mikola. C'est avec elle qu'il devient un des soutiens du trône.

Ce roman nous fait assister aux efforts continuels d'un cœur généreux, qui par une grande force de volonté arrive au bonheur. *Zólyomi* (1836) et *Le dernier des Báthory* (1840) sont le triste tableau des passions et du désordre qui dominaient ces âmes à moitié sauvages, et nous montrent la chute profonde des princes et des nobles auxquels la modération d'esprit fit défaut. *Les Tchèques en Hongrie* (1840, 4 vol.), *Zrinyi le poète* (même année, 4 vol.), *Étienne Jósika* (1847, 5 vol.) sont des récits historiques dont le premier surtout compte parmi les meilleurs romans hongrois. Toutes ces œuvres furent publiées avant la Révolution. Celle-ci marque une date dans la production littéraire de Jósika. Pendant son exil à Bruxelles et à Dresde, il a dû travailler vite pour gagner sa

vie. Son tempérament, qui l'attirait toujours vers les romantiques français, lui fit prendre alors pour modèle Alexandre Dumas et surtout Eugène Sue. Ses lecteurs ne diminuaient pas à cause de cela, bien au contraire. Son *Esther* (1852, 3 vol.) eut un succès énorme ; bientôt suivait toute une série de ces romans où l'on ne voit que rarement les beaux côtés de son talent, telle que *Le Juge royal de Nagy-Szeben*, *Voilà les Tartares*, *Pygmalion*, *Les Sorcières de Szeged*, *La Fille du savant*, *Le Chasseur vert*, *Deux Reines*, et son dernier roman historique *François II Rákóczy*. La critique a mal accueilli ces œuvres, où elle ne reconnaissait plus le créateur du roman hongrois. Jósika, aigri par l'exil, engagea dans ses *Mémoires* (1865. 4 vol.) une polémique assez vive à ce sujet.

Un autre romancier, également né en Transylvanie, le baron KEMÉNY (1815-1875), « le prince des journalistes hongrois », est considéré en même temps comme le meilleur romancier, quoiqu'il soit d'une lecture assez difficile. C'est un grand psychologue et un historien de premier ordre. Ses romans historiques nous font mieux connaître la cour des Báthory et des Rákóczy, ou l'état du pays après la bataille de Mohács (1526), que les ouvrages des historiens de métier. Philosophe et savant, Kemény pèche cependant par la composition. Il faut que le lecteur cherche avec beaucoup de peine les trésors que cachent ses œuvres, de sorte qu'elles ne sont jamais devenues populaires.

Ses romans ne posent pas des problèmes moraux,

comme ceux de Jósika ; ils ne s'attachent pas non plus exclusivement aux questions politiques. Kemény ne s'occupe que de l'homme et de sa destinée, en analysant avec beaucoup de force et de subtilité le mobile des pensées et des actions. Ses romans sont les plus tragiques de la littérature hongroise. Mais ce n'est pas la tragédie des vices et des passions qu'il décrit, c'est celle des erreurs du dévouement et de la loyauté. Il se dégage de ses œuvres cette doctrine peu consolante qu'il est plus facile d'éviter le péché que les conséquences d'un noble emportement ; qu'il ne suffit pas de ne pas méconnaître les lois éternelles de la morale, car il y a encore d'autres intérêts qu'on ne viole pas impunément. Sa Muse est la Némésis, dit le grand critique Gyulai ; il l'écoute plein d'horreur, il annonce ses arrêts et nous fait voir les mystères de la tragédie humaine, où le châtiment n'est jamais en rapport avec nos erreurs, car nous ne causons pas seulement notre perte, mais aussi celle de ceux qui nous sont chers, souvent celle de la patrie que nous avons voulu sauver. « Dieu peut pardonner, dit Kemény quelque part, à celui qui se confesse et se repent sincèrement, mais les intérêts politiques méconnus sont impitoyables, car ils portent avec eux la déesse vengeresse. » Ses héros marchent presque tous dans le chemin de la vertu ; ce sont pourtant leurs bonnes intentions qui les perdent. Ainsi, *Paul Gyulai* (1846, 5 vol.), le favori du prince transylvain Sigismond Báthory. Les liens de la reconnaissance l'attachent au roi ; il ne pense

qu'à fortifier son trône sans cesse menacé par un autre Báthory, Balthasar, guerrier très populaire. Gyulai se demande comment il pourrait se défaire de ce prétendant qui, sans sortir de la loi, est un obstacle à la paix du royaume. Gyulai veut l'irriter et le forcer à prendre les armes pour pouvoir l'anéantir. Il fait jeter en prison un comédien italien du prince, Senno, qu'il accuse d'être en relations avec Balthasar et, croyant toujours servir les intérêts de son roi, le fait assassiner. Mais Némésis veille. La femme de l'Italien, adorée jadis par Gyulai, sait obtenir la faveur du pusillanime Báthory et, après de nombreuses péripéties, le conseiller fidèle et dévoué est jeté en prison et périt sur l'échafaud. — *La Veuve et sa fille* (1857) nous raconte la destinée tragique de la famille de Mikes, qui sauve au mépris du danger Sarah Tarnóczi, une puritaine poursuivie à cause de sa foi. C'est un sombre tableau des luttes religieuses qui avaient si souvent ensanglanté la Transylvanie. — Son roman le plus vivant, *Les Fanatiques* (1859), dont l'action se passe au temps de Georges I[er] Rákóczy, jette un éclat très vif sur une secte religieuse, les Sabbataires, dont le chef le plus connu était le chancelier Pécsi. Le puissant chancelier dans sa lutte contre Kassai détruit la paix intérieure d'un pauvre prêtre sabbataire[1]. Dans *Les Temps durs* (1862), nous assis-

1. L'histoire de cette secte, peu connue même des théologiens, a été écrite par le rabbin de Budapest, M. Kohn, *A Szombatosok*, et traduit en allemand, *Die Sabbatharier* (1894).

tons à la chute de la capitale, Bude, prise par les Turcs, et au triste sort de la noblesse qui, avec le célèbre jurisconsulte et palatin Verböczy en tête, s'était ralliée à l'ennemi du royaume plutôt que d'accepter le joug de l'Autriche.

Dans tous ces romans historiques, ce n'est pas, comme chez Jósika, le détail extérieur, la description des châteaux, du mobilier et du costume qui nous attirent, mais l'époque même avec ses idées et ses passions. Kemény vit dans le passé, il en connaît l'âme et sent avec ses personnages. La vie publique et privée du XVIe et du XVIIe siècles se déroule avec des couleurs si vives qu'on les chercherait en vain chez les autres écrivains contemporains. Les princes et leurs conseillers, la séparation douloureuse de la Hongrie et de la Transylvanie après la bataille de Mohács, la lutte du catholicisme et du protestantisme, les intrigues de Vienne et de Constantinople, le fanatisme des sectes religieuses opprimées et persécutées, l'aristocratie et le clergé, les bourgeois et le peuple, les aventuriers étrangers et les rénégats : tout se détache admirablement sur un fond toujours triste et parfois tragique.

Kemény emploie les mêmes couleurs sombres, la même analyse psychologique dans ses romans, dont le sujet est emprunté à la vie moderne. Les meilleurs sont : *L'Homme et la Femme* (1854, 2 vol.), *Amour et Vanité* (1855) et *Les Abîmes du cœur*.

N'oublions pas que Kemény, publiciste, était un des auxiliaires les plus dévoués et les plus intelli-

gents de François Deák, le promoteur du dualisme hongrois ; que la grande renommée du journal *Pesti Napló* s'attache à son nom et que ses études politiques sur les *Deux Wesselényi*, sur le *Comte Széchenyi* et sur l'*Époque de la Réforme politique en Transylvanie* montrent un homme d'État de premier ordre.

Le troisième baron romancier est Joseph Eötvös (1813-1871), le père du président actuel de l'Académie, le premier ministre de l'Instruction publique de son pays, pendant la Révolution et après le dualisme, l'esprit le plus cultivé, le plus européen parmi les écrivains magyars. Son *Chartreux* (*A Karthausi*, 1839) est animé d'un souffle plus humain que les romans de ses prédécesseurs. Certes, l'histoire du peuple hongrois est très dramatique, riche en aventures dignes de tenter le romancier, mais à force d'y puiser continuellement l'horizon intellectuel se rétrécit. Eötvös voulait éviter cet écueil. *Le Chartreux* était le premier roman hongrois où les luttes, les douleurs de l'humanité en général étaient décrites par une analyse très subtile de l'âme humaine. Le sujet n'est pas national. Le héros est un comte français destiné à un avenir brillant et qui, dégoûté de la vie par son amour malheureux, se retire chez les Chartreux.

C'est un roman par lettres dont le fond est le récit qu'un moine fit à Eötvös pendant son voyage en France. Gustave, le jeune comte, est une âme sensible douloureusement atteinte par le conflit du monde réel et de ses nobles sentiments. Sa fiancée

Julie s'est enfuie avec un roturier nommé Dufey, qui n'est qu'un vil séducteur. Lorsque Gustave vient à Paris pour chercher l'oubli dans les plaisirs, il n'éprouve que du malaise, et son cœur commence à saigner lorsqu'il découvre dans un lieu de débauche son ancienne fiancée. Il veut la sauver, mais par cet acte il cause le malheur de Betty, une pauvre ouvrière, qui l'adore. La séparation la tue, et Gustave se retire chez les Chartreux. Même là son âme ne trouve pas de repos; il veut mettre fin à ses jours, lorsqu'un chant d'église arrête sa main. La foi, le travail paisible et utile qui animent le couvent le calment un peu et, au moment de sa mort, le cœur purifié, il dit ces mots : « Que le souvenir de ma vie garde votre âme de l'égoïsme ; vos jours de tristesse passeront; les douleurs de ce monde s'effaceront par les caresses de ceux que vous aimez : il n'y a que l'égoïste qui ne trouve pas de consolation dans ce monde. »

Eötvös a concentré toute la philosophie de la vie dans ce roman, qui est plutôt un poème lyrique en prose qu'un roman proprement dit. La lutte de l'aristocratie et de ses anciens préjugés avec la démocratie et ses passions violentes; la foi ébranlée et le scepticisme né de la science moderne, le malaise général qui en est la conséquence, inspirent au romancier des réflexions dont la nouveauté a fait le succès de l'œuvre. N'oublions pas que la Hongrie d'alors était à la veille des grandes réformes. Tout le monde voyait que l'ancien état des choses était insoutenable, mais personne ne savait

comment rompre avec le passé. Les institutions du moyen âge et le culte des idées modernes, les tendances aristocratiques et les velléités démocratiques, les restes de la féodalité et les garanties du régime nouveau se combattaient, et cette lutte avait créé une anarchie dans les esprits dont ce roman, avec ses allures pessimistes, était l'expression philosophique et poétique.

Deux autres de ses romans ont une tendance nettement politique. Tandis que, dans les Diètes, l'opposition demandait des libertés absolues pour les comitats, des esprits d'une culture européenne, comme Eötvös et ses amis Szalay et Csengery, voulaient un gouvernement fort, mais responsable, l'unité dans l'administration, une centralisation sage et modérée. Le romancier a retracé la vie municipale et sociale des petites villes hongroises avant la Révolution. Son *Notaire du village* (1845, 3 vol.) est le premier cri poussé contre l'administration des comitats qui, bien dirigés, peuvent devenir un rempart des libertés, mais dont les mœurs orientales peuvent aussi amener la banqueroute. Cette œuvre était plus qu'un roman, ce fut une action. Jamais on n'avait concentré d'une manière aussi saisissante et cruelle les actes et les folies de ces tyranneaux de province qui terrorisaient le peuple. Et ce n'était pas seulement le récit, tantôt triste, tantôt humoristique et sarcastique, de la vie des comitats à cette époque, c'était l'état social de l'ancienne Hongrie, où l'on ne connaissait que deux castes, les nobles et les serfs. Trois histoires se

mêlent dans le roman d'Eötvös, celle du préfet Réty, le représentant du comitat, dont la femme orgueilleuse amène la ruine de la famille; celle du notaire Tengelyi qui, ne pouvant prouver sa noblesse par des parchemins, mène une vie misérable et lutte en vain pour la justice et la vérité; celle de Viola, le serf, qui, par les actes arbitraires des nobles, est poussé au brigandage. Sans doute, la satire est poussée trop au noir, mais il fallait frapper fort pour montrer la pourriture de ce système d'administration dont les comitats autonomes étaient le foyer.

Eötvös, quoique baron, était un esprit très libéral. Personne mieux que lui ne sentait ce qu'il y avait de révoltant dans la condition des serfs. Dans son roman historique *La Hongrie en 1514* (1847, 2 vol.), il plaide pour leur émancipation. C'est une triste époque que le romancier avait évoquée pour parler au cœur de son peuple. La Jacquerie hongroise, la sédition de Dózsa, a laissé des souvenirs terribles dans la mémoire de la nation, aussi bien par les cruautés commises que par le châtiment inhumain qui les suivit. Cette révolte était comme le triste prélude à la bataille de Mohács (1526), où la fortune de la Hongrie devait sombrer. Par l'image du passé, le romancier a voulu montrer les périls qui menacent une société qui prive une partie de ses membres de toute justice. Le cri fut bientôt entendu, car la Révolution hongroise décréta l'abolition du servage. Le dernier roman d'Eötvös, *Les Sœurs* (1857), n'est pas à la hauteur de ses devan-

ciers. Les dissertations pédagogiques ralentissent trop la marche de l'action; mais on y voit l'homme de bien qui a consacré toute sa vie au relèvement moral et intellectuel de son pays et pour lequel le rôle de l'écrivain était un sacerdoce. Poète lyrique, Eötvös se rattache à Vörösmarty. La profondeur des pensées et un noble idéal distinguent ses rares poésies ; l'*Adieu* qu'il adresse à son pays lorsqu'il dut s'exiler, est touchant.

Ce qui manque dans les œuvres de ces trois nobles romanciers, c'est l'élément populaire. Or, la littérature hongroise vers 1840 a tenté de rompre aussi bien avec l'imitation étrangère qu'avec la poésie des aristocrates. Le peuple n'avait pas jusque-là acquis droit de cité dans la littérature ; sa poésie retentit inconnue dans les villages et à la Puszta. Nous avons vu quelle richesse ont fait connaître soudain les recueils de poésies populaires, et combien Petöfi, Arany et Szigligeti se sont inspirés de ces trésors. Le quatrième grand romancier de la Hongrie, Jókai, descend également jusqu'au peuple; il s'inspire de sa langue, de sa manière de penser. Il abandonne le passé ; c'est la Hongrie du XIXᵉ siècle dans son évolution politique, sociale et littéraire qui l'intéresse. Un résumé rapide de sa vie et de ses œuvres nous feront connaître les sources où il a puisé et le secret de sa grande influence sur les masses populaires.

JÓKAI est né en 1825 à Komárom (Komorn), où son père était avocat. Il fit ses études dans sa ville natale et à Pápa, où les réformés avaient un

célèbre collège. C'est là qu'il se lia intimement avec deux autres élèves : Petöfi et Orlai. Jókai voulait devenir peintre ; Petöfi, qui s'était déjà échappé une fois du collège pour mener la vie errante des acteurs ambulants, rêvait toujours de devenir le Talma magyar; Orlai fit des essais littéraires. Or, il arriva qu'Orlai devint peintre très estimé, Petöfi poète lyrique et Jókai romancier. En 1843, ce dernier vint à Pest pour s'adonner à l'étude du droit; il y acquit même le diplôme d'avocat, mais n'exerça jamais. La littérature et la politique l'avaient entièrement pris. Son premier essai — un drame — date de 1843 et obtint une mention honorable à l'Académie. Vörösmarty et Bajza encourageaient le jeune homme, qui fit bientôt partie du club politico-littéraire des Dix. Entre temps Petöfi vint également dans la capitale. Lorsque, en 1844, sur la recommandation de Vörösmarty, quelques membres du Casino national eurent édité son premier recueil de poésies, il commença à diriger avec Jókai la revue *Életképek* (*Tableaux de la vie*), fondée par Frankenburg. Petöfi et Jókai avaient alors les mêmes opinions politiques. Trop impatients pour attendre le renouveau du pays des réformes économiques de Széchenyi, ils voulaient, à la suite de Kossuth, déchaîner la Révolution d'où le pays devait sortir régénéré. Tandis que Petöfi, laissant sa jeune femme à Pest, s'enrôlait dans l'armée de Bem, Jókai, qui avait épousé en 1848 la grande tragédienne Rose Laborfalvi (1820-1886), suivit la Diète à Debreczen; mais, voyant les excès

de langage du journal *Le Quinze mars*, il conseilla dans ses *Feuilles du soir* la modération. C'était trop tard ! Après l'issue sanglante de la Révolution, il se cacha dans le pays, puis vint à Pest pour se faire juger par la Cour martiale, fut acquitté, mais surveillé. Il ne pouvait écrire sous le régime des Haynau et des Bach que sous le pseudonyme de *Sajó*. C'est alors qu'il publia ses meilleurs romans. En 1861, après une période réactionnaire des plus détestables, il fut élu député, et depuis il a toujours eu son siège assuré à la Chambre. Nous n'avons pas l'intention de juger Jókai, homme politique. On sait qu'il s'était voué corps et âme à Tisza, que dans les journaux qu'il a dirigés (*Hon*, plus tard *Nemzet*, la feuille amusante *Uestökös*), « le pape calviniste » n'a pas trouvé de plume plus alerte pour le défendre. En raison de ces services Jókai fut décoré de l'ordre de Saint-Étienne. Lorsque le malheureux kronprinz Rodolphe entreprit cet ouvrage énorme : *Œsterreich-Ungarn in Wort und Bild*, qui devait enfin donner à l'Europe l'ethnographie, la géographie, l'histoire et la littérature des différentes provinces qui forment l'échiquier austro-hongrois, Jókai fut chargé de présider la traduction magyare de l'ouvrage. C'est lui qui a écrit, dans la partie concernant la Hongrie, les chapitres sur le caractère de la race et de la langue magyares.

Jókai est d'une fécondité prodigieuse. Parmi les écrivains français il se rapproche de Dumas père, qu'il prit si souvent pour modèle. Il a rompu presque entièrement avec la tradition du roman

historique. La raison en est bien simple. Ses débuts dans le roman sont postérieurs à 1849; or, la Révolution a créé une Hongrie nouvelle qui ne se souvient que vaguement de l'ancien état féodal. Avant ce changement le pays n'avait pas de vie propre; la littérature ne pouvait que s'inspirer d'un passé glorieux et montrer la chute profonde de la nation.

C'est alors que les poètes rappelaient les exploits des aïeux lors de la conquête du pays par Arpád, le moyen âge héroïque; tantôt brillant sous le règne de Louis le Grand de la maison d'Anjou, tantôt puissant sous les Hunyad, lorsque la Hongrie devint le rempart de l'Europe contre les Turcs et que Mathias Corvin, le fils du grand Hunyadi, subjugua Vienne et fit de Bude le centre de la Renaissance hongroise. Les récits de guerre qui remplissent les pages de l'histoire de la Transylvanie, devinrent le symbole poétique de la lutte que la Hongrie serait forcée de recommencer contre l'Autriche. Mais tous ces souvenirs ne produisaient plus d'effet après la Révolution. Petőfi avait montré que la force politique et en même temps poétique du pays était dans le peuple; Széchenyi avait lancé, dès 1831, son mot célèbre, si concis qu'il est presque intraduisible : *Magyarország nem volt, hanem lesz !* (La Hongrie n'a pas été, mais elle sera), c'est-à-dire : Poètes! romanciers! hommes d'action! ne regardez plus derrière vous; ne contemplez pas mélancoliquement un passé à jamais perdu. Travaillez pour l'avenir! le pays ne sera capable de se relever que si vous lui consacrez

toutes vos forces. — C'est sous l'impression de cette parole prophétique que Jókai commença à écrire ses romans. *Un Nabab magyar*, continué dans *Kárpáthy Zoltán* (1854), est considéré comme son chef-d'œuvre. C'est un tableau saisissant de la disparition de cette ancienne noblesse hongroise qui dépensait ses grands revenus à l'étranger, puis rentrait dans ses terres, désabusée, incapable de rien faire pour le bien du pays. En face de cette race méprisable, nous voyons la jeune noblesse qui suit la bannière de Széchenyi et arrive, à force de travail, à réparer le mal causé par ses ancêtres [1]. — Une des figures des plus marquantes, mais aussi des plus navrantes de l'ancienne Hongrie était le *Táblabíró*, cet assesseur de tribunal, autocrate et imbécile, dont l'horizon intellectuel s'arrêtait à l'enceinte de sa ville, ennemi de toute réforme et qui a servi de cible à toute une génération d'écrivains. Dans *Les Bons vieux Táblabírós* (1855) Jókai déroule le triste tableau, parfois comique, de l'administration et de la justice hongroises avant 1848. — Le gouvernement autrichien avait, après la Révolution, inondé le pays d'une armée de fonctionnaires allemands, nommés *les hussards de Bach*. A leur suite quelques grands propriétaires vinrent dans le pays pour acheter à vil prix les domaines des nobles réfugiés à l'étranger. L'état

1. Le contraste entre ces deux noblesses se trouve déjà dans le roman un peu gauche de Fáy, *La famille Bélteky* (1832), ce premier essai du roman social en Hongrie.

d'âme d'un tel propriétaire entouré d'une population qui ne comprend pas sa langue, l'influence de ce milieu sur l'étranger qui veut se faire aimer de son village, sont décrits dans *Le Nouveau Seigneur* (1863). — Jókai était trop intimement mêlé à la Révolution pour ne pas s'inspirer de cet événement et en raconter, avec sa verve habituelle, quelques épisodes. Il le fait dans *Les Modes politiques,* dans *Les Fils de l'homme au cœur dur,* et dans *Autres temps, autres mœurs.* Ce dernier roman nous montre des épisodes de sa vie et de celle de Petöfi, mais arrangés par un poète. Les événements politiques et militaires de 1848 à 1859 forment le fond de *Dieu est unique* (1877). L'insurrection de la noblesse hongroise en 1809, pendant les guerres du premier Empire, insurrection si souvent raillée par le peuple, est défendue dans *Le Château anonyme* dont le héros est un légitimiste français, Louis Vavel de Versay, qui a sauvé une fille de Marie-Antoinette et l'élève en Hongrie. *Les Comédiens de la vie* nous montrent ce que l'enthousiasme excité par le dualisme en 1867 avait d'outré dans la vie politique et diplomatique de la Hongrie. — Aux martyrs de la littérature est consacré *Eppur si muove,* à ceux de la libre pensée *Rab Ráby.*

Quand le romancier s'aventure hors de son pays, il est moins heureux. *Patrona Hallil* ou *La Rose blanche*, *Un Roman de la guerre de Crimée, Ceux qui n'aiment qu'une fois,* une série d'épisodes sombres de l'insurrection à Rome en 1848; *La*

Liberté sous la neige, récit de la révolte à Saint-Pétersbourg en 1825, de même que les romans dans le genre de Jules Verne : *Roman du siècle futur, Oceania, La Glace du Pôle Nord*, son imitation malheureuse de Zola : *Nihil en Hongrie*, sont des romans bons pour alimenter les journaux que Jókai a dirigés, mais qui n'ajoutent rien à la gloire de l'auteur.

Les quelques romans historiques où il s'éloigne du présent et de la vie qui l'entoure ne peuvent pas lutter avec les œuvres semblables de Jósika et de Kemény. Dans *L'Age d'or en Transylvanie*, la faiblesse du prince Apafi, l'énergie de sa femme Bornemisza et les intrigues des nobles autour de la couronne, intrigues dont Bánfi devient victime, sont attachantes, mais combien peu historiques ! L'élément romantique y occupe trop de place : les souterrains, la belle fille du sultan et son léopard nous mènent bien loin de la Transylvanie du XVII[e] siècle. Dans *La Belle Mikhel, La Domination turque, Le Château féerique, La Dame blanche de Löcse*, il n'y a que le canevas qui soit historique ; les caractères, les actions sont démesurés, peu en rapport avec la réalité, et quoique l'écrivain ait puisé aux sources, il nous peint un monde plus idéal que réel.

L'œuvre de Jókai peut étonner par son étendue, mais elle n'est pas exempte de défauts. Les caractères sont trop beaux. Les hommes sont ou nobles, chevaleresques, doués de forces physiques et intellectuelles hors mesure, ou bien des traîtres noirs sans âme ni conscience. Les femmes sont des

exaltées. Souvent la composition est très lâche. Les critiques de son pays ont remarqué que presque tous ses romans commencent très bien; les personnages sont bien posés, l'action s'engage selon les lois de la probabilité; mais peu à peu le poète, soit fatigue, soit impuissance, lâche la bride à son imagination, roule ses héros comme les flots roulent les épaves, s'embrouille dans des complications inextricables et le roman finit en queue de poisson. Mais ce qui est manqué comme ensemble présente des détails d'une grande beauté. C'est pourquoi Paul Gyulai a dit de son ami qu'il n'a pas encore écrit de roman parfait, mais seulement des parties de romans excellentes.

Quel est, malgré ces défauts, le secret de sa popularité et de la véritable grandeur de son œuvre? C'est, d'abord, sa profonde connaissance de la manière de penser, de parler et d'agir du peuple hongrois; puis une langue souple qui ne fatigue jamais le lecteur; enfin une riche galerie de figures aimables et souriantes, des héros qui sont nationaux d'âme et de cœur. La source intarissable de bonne humeur qui éclate même au milieu des tristes événements et surtout les scènes, courtes mais inimitables, où la vie du peuple est représentée avec une grande netteté de contours, font de lui le premier romancier populaire. *Les Chers Compères* sont le chef-d'œuvre dans ce genre. Le peuple l'aime parce qu'il aime le romanesque en général et se soucie fort peu de psychologie; parce qu'il sent que Jókai compatit à ses

misères, à son dur labeur; que les catastrophes qui frappent surtout les humbles trouvent en lui leur poète. En effet, l'épidémie cholérique en 1831, l'inondation de Pest en 1838, le tremblement de terre de sa ville natale en 1863, les famines si fréquentes en Hongrie forment le fond de plusieurs de ses récits. Ajoutez ses descriptions qui sont vraiment magistrales. On sent le talent du peintre dans chaque tableau, quoique souvent l'imagination supplée aux « choses vues ». Jókai n'avait encore jamais vu la mer et il décrivait déjà des naufrages comme un témoin oculaire.

Jókai est le romancier par excellence de la Hongrie ; ses œuvres ont charmé deux générations et leur vogue est loin de diminuer. C'est ce qui explique l'enthousiasme qu'excita son jubilé, en janvier 1894, dans tout le pays qui est, à juste titre, fier d'un romancier dont les ouvrages ont été traduits en vingt langues. Aussi les hommages rendus par la nation au grand écrivain sont-ils uniques dans les annales de la vie littéraire hongroise. Les fêtes étaient vraiment grandioses; ce qui en restera, c'est l'édition *Ne varietur* des ouvrages du romancier qui ne comprendra pas moins de cent volumes. La moitié des souscriptions (100,000 florins) fut offerte à Jókai comme prix national [1].

A côté de ces quatre coryphées il est juste de

1. Un de ses derniers et meilleurs romans, *La Rose jaune*, fut couronné par l'Académie en 1894.

nommer quelques disciples bien doués et surtout les romanciers et les nouvellistes de la jeune école. Un imitateur de Jósika, très goûté avant 1848, était KUTHY (1813-1864), ancien secrétaire de Batthány, mais qui a perdu sa popularité en entrant au service de l'Autriche. Son meilleur ouvrage, *Mystères de la patrie* (1846), inspiré par Eugène Sue, nous montre des scènes émouvantes de la vie de la noblesse et du peuple; il contient quelques belles descriptions de l'Alföld. — Parmi les écrivains comiques et satiriques de l'école de Kisfaludy et de Fáy il faut mentionner J. NAGY qui a écrit sous le nom de Zajtay. Les *Scènes de la vie de Budapest*, les *Nouvelles* (1843, en 3 vol.) et surtout les *Caricatures* (4 vol. 1844) sont empreintes d'une ironie mordante qui s'attaque à tous les travers de la société. — Albert PÁKH, (1823-1867) journaliste très distingué, fondateur de la *Vasárnapi Ujság*, l'Illustration hongroise, est un des meilleurs humoristes, dans le goût anglais, de même que FRANKENBURG (1811-1884) qui a fondé les *Tableaux de la vie* auxquels presque tous les jeunes écrivains avant 1848, Petőfi y compris, ont collaboré. — Parmi les romanciers originaux il faut placer VAS GEREBEN, pseudonyme de Joseph Radákovics (1823-1868), dont les peintures du bon vieux temps avant la Révolution sont très réussies. Il a créé par ses romans, ses nouvelles, ses recueils d'anecdotes et ses almanachs, une littérature essentiellement populaire où la langue n'est jamais torturée et où la gaieté jaillit avec une abondance extrême parfois

même excessive. On peut citer parmi les meilleurs : *Un Sous-Préfet* (1858), *Aux grandes époques les grands hommes* (1859), *Le bon vieux temps*, *Les Ouvriers de la nation*, *Les Récits villageois* et *Les Soirées du village*. Parmi ses tableaux tirés de la vie sociale : *Les Parents querelleurs*, *Les grands Seigneurs*, *Les Aristocrates de deux sous*, *La Vie des Jurates*. — Albert PALFFY (né en 1823) l'ami intime de Petöfi a écrit sous l'influence de George Sand et de Balzac. Il débuta en 1845 par le *Millionnaire magyar*, suivi du *Livre noir*. En 1847, il devint rédacteur du *Pesti Hirlap* et fonda, en 1848, *Le Quinze mars* qui par ses idées ultra-révolutionnaires, scandalisa les patriotes, de sorte que le gouvernement de Kossuth se vit dans la nécessité de le supprimer et d'emprisonner le rédacteur. Pálffy s'enfuit à l'étranger d'où il ne rentra qu'après l'amnistie. En exil il a écrit, *Nouvelles posthumes d'un exilé* (1850). Dans ses romans, tantôt il aborde des problèmes sociaux, tantôt il raconte des épisodes historiques. *Le Parrain du prince* (1856), *La Maison paternelle* (1858), *Attila, le fléau de Dieu*, *Le Professeur de Mlle Esther*, *Les Dernières années de l'ancienne Hongrie* (1893), montrent un vrai talent de conteur. Pálffy dessine ses caractères en quelques traits marquants, les fait vivre par la justesse de l'observation, ne dédaigne pas la verve et l'humour. — Aloïs DEGRÉ (né en 1820), descendant d'une famille française, s'essaya d'abord dans la comédie ; mais on lit surtout ses nouvelles où il imite le ton de la conver-

sation et des salons; dans les compositions de longue haleine il manque de vigueur. Parmi ses ouvrages, *Deux ans de la vie d'un avocat*, *L'Aventurière*, *Salvator Rosa* sont les plus réussis. — Un des meilleurs nouvellistes est le baron Frédéric Podmaniczky (né en 1824) qui débuta par des récits de voyages et donna, à partir de 1856 : *Des violettes, s'il vous plaît*, *Rêve et réalité*, *Une seule larme*, *La Dame aux lunettes bleues*, *De vieilles histoires*, *Flux et reflux*. Il montre peu de profondeur, mais une conception saine de la vie. Directeur du Théâtre National, il a beaucoup fait pour la bonne représentation des pièces françaises. — Jean Pompéry (1819-1885) a charmé le public entre 1850 et 1860. Ses recueils de nouvelles ont été souvent traduits en allemand.

Un des romanciers les plus féconds, disciple de Jókai pour la forme, de Jósika pour le fond, est Charles Szathmáry (né en 1834). *La Mouette* (1855), *L'Apogée de la Hongrie* (1860), *La Jeunesse de Gabriel Bethlen*, *Querelle de savants*, *Les Fugitifs* prouvent des études historiques assez approfondies, mais peu de sens psychologique. Szathmáry fatigue souvent par ses réflexions qui ne sont nullement en rapport avec le sujet traité. — Charles Vadnai (né en 1834), longtemps directeur du journal littéraire *Fővárosi lapok*, prit part à la Révolution à l'âge de quatorze ans, devint lieutenant, dut servir un an comme simple soldat dans l'armée autrichienne. Revenu, il publia ses essais sous le nom de Coloman Sugár, et depuis 1852 sous son

vrai nom. Son mérite consiste dans la peinture des âmes jeunes. Le style toujours ciselé a de la couleur. Il a donné et donne encore de nombreuses nouvelles; parmi ses romans on peut citer : *La Petite fée*, *Esther la belle choriste*, *Filles à marier*, *Le méchant Voisin*. En 1885, il commença la publication de ses *Mémoires* où l'on trouve des pages exquises sur la Révolution et sur la vie artistique et littéraire entre 1850 et 1860. Vadnai, comme membre de l'Académie et de la Société *Kisfaludy*, prononce souvent des éloges, parmi lesquels le plus remarquable est celui de Coloman Tóth. — Charles Bérczy a traduit des romans anglais et russes. Ancien secrétaire du comte Széchenyi, il connaît bien la vie de la noblesse magyare. Une de ses nouvelles, *La Blessure guérie*, est devenue célèbre. — Le nouvelliste de la grande plaine hongroise et de ses paysans est Louis Abonyi (né en 1833), dont les esquisses villageoises sont très réussies; mais dans ses romans (*Nos Mélodies favorites*, *La Fin du monde Kurucz*, *L'Héritage de Madeleine*), il n'y a que certains fragments qui soient pleinement satisfaisants : la composition dans l'ensemble est flottante et le style en est pénible. Cependant les scènes de la vie des paysans se placent dignement à côté de celles de Mikszáth. — Les romans de Ladislas Beöthy (1825-1857), très lus après la Révolution, ont beaucoup d'invention et de verve.

Depuis 1870, le roman et la nouvelle deviennent de plus en plus réalistes. L'influence de la littéra-

ture française, de Dickens et de Thackeray sont évidentes. Les problèmes historiques et sociaux, traités avec tant de maîtrise par Jósika et Kemény, de même que le roman romanesque de Jókai, ne sont plus imités. La jeunesse se préoccupe, non d'inventer des situations nouvelles, mais de peindre fidèlement la vie quotidienne avec ses misères et ses luttes qui souvent n'ont rien de poétique. Le roman proprement dit est remplacé par les esquisses ou par une suite de tableaux. Le pessimisme et un sentiment profond de pitié s'emparent de beaucoup d'imaginations. Chez les uns, cette attitude est sincère; chez d'autres, purement factice. Louis Tolnai, déjà mentionné comme poète, a tracé, sous l'influence des pessimistes anglais, dans ses *Tableaux de la vie* (1866), dans *Le Misérable*, des esquisses pleines de tristesse et de sarcasme. — Le disciple le plus ingénieux et le plus hardi des naturalistes français est Cornèle Abrányi. Il a, ainsi que son frère Émile, traduit beaucoup de romans étrangers. Dans ses nouvelles et ses romans, *Amours cachés, Le Duel d'Edmond, Les Anciens et les Nouveaux seigneurs, Le Mari divorcé, La Philosophie d'un homme, Un Apôtre moderne,* il a peint surtout la vanité de la gentry, son indolence, son manque d'instruction. Si Abrányi, malgré son observation exacte, reste dans les limites permises, Étienne Toldy est sans ménagements et devient brutal, comme dans son théâtre, comme dans la série de nouvelles, *Sur la table d'Adèle* (1869). — Un écrivain humoristique de grand mérite est Alexandre

Balázs (1830-1887), imitateur de Thackeray. — Au directeur du meilleur journal amusant de la Hongrie, Adolphe Agai (né en 1836), appartient la palme en ce genre. Ses esquisses et récits de voyage ont charmé deux générations. Publiées en hongrois et en allemand, ces pages ne perdent rien de leur saveur dans la traduction. Agai, en psychologue très fin, connaît son peuple dont il imite la langue et décrit admirablement les mœurs. — Le plus fécond des nouvellistes est Arnold Vértessy (né en 1836), qui a déjà publié plus de mille essais dans ce genre. Sa conception pessimiste éclate surtout dans la série de *Nouvelles des suicidés*, une triste galerie des victimes de notre état social, des méconnus et des persécutés. Ses romans respirent le même dégoût de la vie. *L'École de la misère, Les Carrières manquées, Un Brillant parti*, nous montrent les nouvelles couches qui, après 1867, veulent arriver aux emplois de l'État sans aucun mérite, attendent dans les cafés qu'on les nomme députés, ou bien vivent d'aumônes malgré leurs titres nobiliaires. — Michel László, né dans la Bucovine en 1849, a introduit une nouvelle note dans le roman ; c'est la peinture de la vie, des superstitions, des intrigues du clergé et des sectes en Roumanie. — Zoltán Beöthy, professeur d'esthétique à l'Université, est un psychologue dont les études sur les pauvres au cœur fier ne manquent pas d'intérêt. Beöthy est un des meilleurs stylistes parmi ces écrivains. — On peut encore mentionner Alexandre Baksay (né en 1832), qui prend ses sujets dans la vie ecclésiastique pro-

testante, Édouard Kvassay, Bodon, Gabányi, Hevesi, Margittay, Gozsdu, François Herczeg (*Mutamur, Les Filles Gyurkovics, En haut et en bas*), un talent vigoureux qui promet de devenir le Maupassant magyar, Sigismond de Justh, dont le *Livre de la Puszta* fut traduit en français par Vautier (1892), Karczag, Brody, un naturaliste énergique, Zoltán Ambrus, Kóbor et Bársony. Les psychologues, les réalistes français, les mystiques russes ont leurs disciples. La vie hongroise contemporaine est retracée par ces écrivains dans des esquisses vraiment frappantes.

Parmi les femmes qui cultivent le roman, on peut mentionner Lenke Benitzky-Bajza, la fille du grand critique Bajza, et les sœurs Stéphanie et Janka Wohl, collaborateurs assidus de la *Revue internationale* de M. Gubernatis.

Le plus grand écrivain de l'école réaliste est sans contestation Coloman Mikszáth dont les *Scènes de la vie hongroise* ont été traduites en français [1]. Il

1. Par Mlle E. Horn, fille du grand publiciste Édouard Horn, bien connu en France où il a séjourné après la Révolution. La préface est due à M. Coppée. Nous y lisons : « Je viens de lire les *Scènes hongroises*, et je suis persuadé qu'elles seront, pour le public français, une charmante révélation. Ce ne sont, comme le titre l'indique, que des scènes très brèves, des tableaux aussitôt évanouis qu'apparus. L'auteur a publié des nouvelles, des récits d'une plus grande étendue. Mais ici, par un tour de force d'artiste, ou plutôt par un admirable instinct de poète, il a concentré ses impressions, condensé sa pensée en quelques pages essentielles. Cela tient du conte et du poème. Chacune de ces scènes rustiques contient à la fois un

est le maître du récit villageois. Né en 1849 parmi les Palócz [2], au pied de la montagne Fátra, Mikszáth s'occupa d'abord d'agriculture, mais entra bientôt dans le journalisme et devint député. Son roman *Le Hobereau* passa inaperçu; il eut plus de succès avec son *Caftan miraculeux*, récit charmant de l'époque de la domination turque, où nous voyons les rivalités des deux villes Kecskemét et Szeged. Mais ce sont ses *Récits villageois slovaques* et ses *Bons Palócz* qui ont établi sa renommée. Les *Récits* contiennent quatre morceaux, deux nouvelles et deux esquisses : Olej, le berger, et Lapaj, le garde-champêtre, sont d'une finesse et d'un coloris qui en font de vrais chefs-d'œuvre. *Les Bons Palócz* sont des esquisses sans commencement ni fin qui, en quelques pages, peignent toute une vie. De nos jours, Mikszáth s'essaie dans le portrait satirique des personnages politiques. Il rédige un almanach où il réunit les meilleurs écrivains de la jeune école auxquels il écrit de brillantes préfaces. Mikszáth est le Bret Harte et le Sacher-Masoch de la

petit drame, un paysage, une étude de caractère, un tableau de mœurs locales. En quelques mots, les personnages se dressent, pleins de vérité et de vie ; le milieu où ils se meuvent est évoqué, l'action éclate et se précipite. C'est rapide et c'est complet. Et j'ai beau loger dans mon arcade sourcilière ma loupe de critique, je ne découvre là aucun procédé, nul artifice d'auteur. » — Paris, Quantin, 1890.

2. C'est pourquoi la *Revue des revues* (15 janvier 1894) l'a baptisé *Paloze* Koloman Mikszáth, l'auteur de l'article extrait de l'allemand ne sachant pas que *Der Paloze* indique l'origine de Mikszáth.

Hongrie. Il a, comme ces écrivains, un amour mystique pour le sol de son pays, sans chauvinisme; il connaît le pays qu'il décrit dans ses moindres détails et sait, comme Maupassant, pénétrer dans le replis de l'âme du paysan. « Chaque ravin, chaque clairière, chaque ruisseau, chaque buisson, chaque hutte, lui raconte son secret, dit un de ses critiques. Ses personnages naissent de ce sol, ils sont francs et robustes. » C'est un réaliste du meilleur aloi qui, par la mise en œuvre des moindres détails, fait voir le peuple et le pays sous leur vrai jour, sans ce faux idéalisme qui caractérise les paysans d'Auerbach.

On peut voir, par cette simple énumération, quelle fécondité règne en Hongrie dans le domaine du roman et de la nouvelle. La plupart de ces écrivains sont jeunes et ne cessent d'enrichir la littérature. Les journaux et les revues littéraires peuvent ainsi donner au public des œuvres originales qui parlent au cœur de la nation. Aussi cette jeune école a-t-elle avantageusement remplacé les traductions des romans allemands insipides qui défrayaient depuis si longtemps les publications périodiques.

V. — Écrivains politiques et orateurs.

Notre tableau de la vie littéraire ne serait pas complet si, à côté des poètes, des dramaturges et des romanciers, nous ne mentionnions pas les princi-

paux écrivains qui, par leur plume comme par leur action politique, ont transformé l'ancienne Hongrie aux mœurs féodales en un État moderne, basé sur des principes démocratiques. Nous n'avons pas l'intention de retracer l'histoire politique et parlementaire de la Hongrie depuis la Diète mémorable de 1825 jusqu'à 1867; nous voulons seulement marquer dans quelle mesure la vie politique a influé sur la littérature. En parlant des hommes dont le génie a présidé aux destinées de la Hongrie, nous trouvons des noms qui ne sont point inconnus en France : Széchenyi, Kossuth, Deák n'ont pas besoin d'être présentés au public français. Leur action politique a été l'objet de mainte étude et si nous leur consacrons ici quelques pages, c'est uniquement au point de vue littéraire que nous nous plaçons. Certes, leur rôle dans la littérature ne peut être comparé à leur action politique; quelque grands qu'ils soient comme écrivains et comme orateurs, leurs pamphlets, leur polémique et leurs discours ne sont devenus des monuments littéraires qu'à cause de l'influence qu'ils ont exercée.

La littérature politique est née en Hongrie en 1830 lorsque Széchenyi a publié son premier livre : *Hitel* (*Crédit*).

Étienne Széchenyi, que son adversaire politique, Kossuth, avait appelé « le plus grand des Magyars », naquit, en 1791, à Vienne. Il a passé sa jeunesse sur les champs de bataille, puis il a voyagé dans toute l'Europe, lisant, observant et s'instruisant toujours. Dès 1814, il a consigné ses impressions dans les

Journaux que l'Académie édite en ce moment. Ils sont écrits en allemand, en français et en anglais. Széchenyi n'apprit le hongrois que vers 1820, aussi ne l'écrivit-il jamais avec perfection; dominé par ses pensées et ses sentiments, il se préoccupe du fond plus que de la forme. L'enchaînement logique ne fait pas défaut dans ses œuvres, cependant les digressions et les hors-d'œuvre n'y sont pas rares. Les parties n'en sont pas symétriques, l'esprit étincelant lutte avec les difficultés de la forme et de la phrase. Écrivant pour lui-même, il ne sentait aucune entrave, donnait libre essor à ses sentiments et à ses idées, et ce débordement de vie, ces traits humoristiques et satiriques se retrouvent dans ses écrits politiques. Les trois premiers livres : *Crédit*, *Lumière* et le *Stade*, ne sont que le développement progressif d'une même idée. C'est un cri de guerre contre l'ancien état de choses qui doit disparaître pour faire place à une patrie nouvelle. Le premier pamphlet montre plus d'enthousiasme et le dernier plus de véhémence. Széchenyi voit la source de tous les maux du pays dans l'état féodal, dans les lois sur l'impôt et la juridiction, dans la pauvreté des moyens de communications, dans cette politique qui cherche toujours querelle à l'Autriche pour des droits lésés et qui, au lieu d'agir, se fige ensuite dans sa protestation. Si la Hongrie veut vivre, il faut qu'elle agisse, qu'elle se cultive, qu'elle économise, qu'elle se groupe : ce n'est qu'alors que le monde lui fera crédit. Il faut prendre comme exemple les pays civilisés, l'Angle-

terre surtout, où Széchenyi se sentait si à l'aise et dont il admirait l'énergie et l'activité. Assez de rêves sur le passé glorieux; il faut regarder dans l'avenir, car « *la Hongrie n'a pas été, mais elle sera* ».

Les conservateurs et les hobereaux étaient consternés. Un comte, issu d'une des plus grandes familles, osait attaquer l'arche sainte de leurs privilèges, voulait faire table rase de cette politique des comitats qui, malgré les plaintes, s'accommodait fort bien des institutions séculaires. Aussi le comte Desewffy a-t-il publié une *Analyse du Crédit* à laquelle Széchenyi répondit dans le *Világ* [1]. Ce livre n'est pas de pure polémique. L'*Analyse* de Desewffy ne sert que de point de départ; il y développe encore mieux les idées émises dans le *Crédit* en illustrant, par de nombreux exemples pris sur le vif, l'état du pays. C'est une critique acerbe de la société magyare, et les lettres d'un Anglais sur la Hongrie que Széchenyi intercale ne sont que les opinions du noble comte résumées en trois points : La Hongrie est arriérée sur tous les points et tant qu'elle ne reconnaîtra pas ce fait, le progrès n'est pas possible; le Hongrois est un jeune peuple débordant de sève qui peut s'élever très haut, atteindre à tout s'il développe sa culture et sa nationalité; la création d'une capitale, d'un centre politique, social, littéraire et commercial qui

1. Ce mot dans la langue de Széchenyi ne signifie pas *Monde*, comme le traduit Saint-René Taillandier, mais *Lumière*.

rayonne sur le pays, est une nécessité inéluctable. *Le Stade*, enfin, le mieux composé des trois, énumère en douze articles les réformes que la Diète devrait voter, réformes qui se résument dans l'affranchissement du sol, dans l'égalité devant l'impôt et la loi, dans la suppression des monopoles, dans l'usage de la langue hongroise comme langue officielle, dans la publicité des débats judiciaires. « Ce n'est pas dans un jardin français, ni même dans un parc anglais, dit Gyulai, que Széchenyi nous conduit, mais dans une forêt immense où nous perdons le sentier : une végétation luxuriante d'idées nous entoure, les torrents de l'enthousiasme frappent nos oreilles, quelquefois nous découvrons un lac qui reflète le ciel, la lumière et la frondaison des arbres et fascine notre imagination; plus nous avançons et plus notre chemin est barré par des chutes d'eaux, des plantes grimpantes; les épines de la satire piquent jusqu'au sang notre visage et nos mains; mais lorsqu'enfin nous sommes arrivés, fatigués, en haut de la montagne, une vue superbe s'offre à nous : nous voyons l'avenir de la Hongrie [1]. » Cet avenir commençait à poindre grâce à l'activité infatigable du noble comte qui ne prisait que l'action. Il n'était pas seulement adoré de la jeunesse, qui voyait en lui un nouveau Messie; bientôt tout le pays entrait dans ses vues. Ce renouveau semblait compromis par l'action révolutionnaire

1. *Le comte Széchenyi comme écrivain.* Discours lu à l'Académie en 1892.

de Kossuth et de son parti. Kossuth dirigeait depuis quelques mois le journal *Pestî Hirlap* lorsque Széchenyi publia son volume *Kelet nèpe* (*Le Peuple de l'Orient*). Dans ses trois premiers livres, ses nombreuses brochures et ses articles, il s'était montré l'homme de la réforme pacifique; maintenant il voyait avec angoisse le déchaînement des forces démocratiques dont il ne pouvait plus être maître. Il voulait persuader à l'aristocratie et à la noblesse que tout ce qu'elles perdaient momentanément profiterait à la patrie et que ce profit ne tarderait pas à compenser largement les sacrifices qu'elles se seraient imposés. Kossuth demande pour le peuple les mêmes droits que ceux dont jouissent les nobles et leur lance le mot fameux : « Par vous et avec vous s'il vous plait; sans vous et même contre vous s'il le faut. » Széchenyi craignait les violences de la démocratie, Kossuth mettait en elle toute sa confiance; Széchenyi voulait un progrès lentement acquis, raisonnable et réfléchi, Kossuth voulait un bouleversement général; Széchenyi ne perdait jamais de vue l'union de la Hongrie avec l'Autriche, Kossuth ne considérait que l'État hongrois en lui-même; Széchenyi voulait que les charges de l'impôt fussent égalisées peu à peu, Kossuth voulait que les principes égalitaires fussent immédiatement appliqués.

Dans son *Peuple de l'Orient,* Széchenyi donne libre carrière à ses craintes, il élève sa voix prophétique et, huit ans avant la Révolution annonce la catastrophe. A la politique de sentiment il oppose

la mesure et la tactique parlementaire. Les sentiments sont sans bornes, c'est pourquoi on ne peut gouverner avec eux; l'imagination ne connait pas de limite et ne dira jamais : Jusque-là et pas plus loin; la politique dirigée par le cœur devient tyrannique, sans pitié, érige les autodafés et la guillotine. Il faut de la réflexion et des idées, le succès qui s'annonce si bien est à ce prix; le progrès doit être dirigé par des mains sûres et non en précipitant le pays vers la Révolution.

Le Peuple de l'Orient, comme œuvre littéraire, dépasse les précédents écrits de Széchenyi : la composition en est meilleure, les digressions se rattachent davantage à l'idée principale, le style est plus alerte, l'enthousiasme moins exagéré; les sentiments sont plus profonds; la mélancolie, l'ironie, la verve comique, font un mélange qui était l'âme même de Széchenyi. Cependant, cette publication fut peu goûtée. Le pays ne comprenait pas que le grand réformateur qui, au fond, partageait les idées de Kossuth, se scandalisât si fort de sa manière de pratiquer cette politique; l'opposition se détacha de lui. Széchenyi semble alors un héros qui, au moment décisif de sa vie, combat énergiquement les obstacles qui l'obsèdent de tous côtés jusqu'à ce qu'il succombe. — En 1842, par son discours à la séance solennelle de l'Académie, il déchaîna les fureurs. Il s'agissait de l'emploi de la langue hongroise, cette pierre d'achoppement de la législation, cette question brûlante qui souleva alors des tempêtes d'indignation

à cause des races multiples qui habitent le pays. Széchenyi, tout en demandant certaines garanties pour la langue nationale, ne voulait pas l'imposer par une loi aux autres nationalités; il voulait que le hongrois dominât par sa culture intense, par sa suprématie intellectuelle, sur le slovaque, le serbe et le roumain. C'est ce que les chauvins ne voulaient pas admettre [1]. Une des causes de la Révolution que l'Autriche, du reste, a adroitement exploitée, fut la haine des nationalités contre les réformes de Kossuth au point de vue de la langue. La Diète allait se réunir en 1847, lorsque Széchenyi lança son dernier pamphlet hongrois, le *Fragment d'un programme magyar*. C'est une suite amère et mélancolique du *Peuple de l'Orient*. Széchenyi lutte pour la dernière fois contre Kossuth, l'idole de la nation. Il le conjure de s'arrêter. Tantôt pathétiques, tantôt satiriques, ces pages sont les plus fortes de son œuvre. Széchenyi, comme Petöfi, voit venir la Révolution, mais le poète la désire de toute son âme, tandis que l'homme politique, qui avait usé ses dernières forces pour l'empêcher, succombe et passe le reste de ses jours dans une maison d'aliénés. Dans un moment de lucidité, il répond à un reptile officieux qui, sous le titre *Ein Rückblick*, avait vanté au monde les bienfaits du régime de

1. Voy. l'étude remarquable de Zsilinszky : *Széchenyi et la question des nationalités,* lue à la séance solennelle de l'Académie 1894. (La traduction allemande a paru dans la *Ungar. Revue,* 1894.)

Bach. *Ein Blick* est la réponse que Széchenyi adresse moins à son pays qui saigne de mille plaies, qu'à la cour de Vienne, à l'étranger, pour ridiculiser le gouvernement de Bach et se venger des méfaits commis contre la Hongrie.

L'Académie édite maintenant les œuvres complètes de Széchenyi. Elle a déjà publié son *Journal intime*, sa *Correspondance*, ses *Impressions de voyages* à travers l'Europe et a chargé Antoine Zichy de recueillir les articles dispersés dans les journaux et les revues depuis 1826. C'est un monument digne du « plus grand des Magyars », plus durable que la statue qui s'élève devant le palais de l'Académie.

Le plus ancien ami et coreligionnaire de Széchenyi était le baron Nicolas Wesselényi (1797-1850), le *leader* et l'orateur de l'opposition dans les diètes de 1830-1832. Son ouvrage, *Les Préjugés* (1833), est né sous l'influence du *Crédit* et contient, outre la critique acerbe de la vie politique et sociale de l'ancienne Hongrie, des idées de réforme. En 1843, il a écrit son *Appel à la nation hongroise et slave* où, le premier, il montre les périls du panslavisme pour la Hongrie et recommande à son pays de s'unir encore plus étroitement à la monarchie autrichienne et de former un État fédéraliste. Orateur excellent, ses discours ont agi non seulement par leur forme littéraire, mais aussi par leur fougue et leur énergie.

A côté du groupe des réformateurs nous voyons, vers 1844, le groupe des centralistes qui deman-

daient sinon la suppression des privilèges des comitats du moins une diminution notable de ces privilèges au profit du gouvernement central et une constitution parlementaire. — L'âme de ce groupe était SZALAY qui devint plus tard le délégué du gouvernement hongrois auprès du Parlement de Francfort et le baron EÖTVÖS. Nous avons déjà caractérisé le baron Eötvös comme poète et romancier; homme politique, il est une des plus nobles figures du Parlement hongrois. Épris de la civilisation de l'Occident dont il devint un des plus ardents propagateurs dans son pays, il joua, pendant la Réaction, comme président de l'Académie, un rôle consolant et réparateur. Les nombreux discours qu'il prononça, tantôt dans les sociétés savantes, tantôt dans les occasions solennelles, ont trouvé un écho profond dans le pays, lorsque la tribune parlementaire était muette. Il est, avec Deák, un des promoteurs du dualisme et s'est acquis, comme ministre de l'Instruction publique, une gloire immortelle.

Le chef des conservateurs était le génial Aurèle DESEWFFY (1808-1842), le fils de Joseph, l'adversaire politique de Széchenyi. Il a combattu avec une verve extraordinaire Kossuth et Széchenyi, non qu'il fût ennemi déclaré du progrès, mais parce qu'il craignait qu'en ébranlant la base de l'édifice, celui-ci ne croulât complètement et n'entraînât la ruine de son pays. Ses articles parus dans *le Monde*, puis réunis sous le titre : *Le livre X Y Z,* classe l'auteur parmi les meilleurs écrivains de son pays. Comme orateur, il était remarquable par sa facilité

d'improvisation, son calme, l'élévation de ses idées. Sa mort prématurée a été une perte sensible pour le pays. — Parmi les orateurs des diètes antérieures à 1848, on peut encore citer : Paul NAGY, immortalisé par Berzsenyi, qui a joué un rôle prépondérant en 1825; Oedön BEÖTHY, un parfait orateur populaire ; le pathétique Gabriel KLAUZÁL, qui devint ministre en 1848 et Bertalan SZEMERE, dont le style lapidaire et concis contrastait avec celui de Klauzál; KÖLCSEY, leur maître à tous dans le sentiment de la mesure et de l'harmonie. LONOVICS et SZALAY étaient aussi des orateurs très écoutés. Mais celui qui les dépassait tous est Louis KOSSUTH (1802-1894), le Démosthène magyar, dont les discours soulevèrent le pays contre la domination autrichienne. Son talent admirable n'a pas fasciné la Hongrie seule; l'Angleterre et l'Amérique, dont il avait appris la langue dans sa prison et dans son exil en Turquie, l'ont fêté non seulement comme le champion de la liberté, mais aussi comme orateur. Tous les dons de la nature se réunissaient pour faire de lui l'idole de la nation. Beau comme l'Hermès de Praxitèle, dit François Pulszky, son compagnon d'exil, doué d'une voix et d'un regard qui dominaient la foule, d'un talent d'improvisation sans égal, il se sentait tout à fait maître quand il se trouvait en face des grandes assemblées du Parlement. En 1848, le moment était critique, car chaque jour apportait des nouvelles importantes et ce n'étaient pas de vaines paroles que l'on attendait. Chaque discours de Kossuth devint un acte. Le feu de son imagination et de ses

sentiments emportait tout, brisait les plus grands obstacles. Il est vrai qu'il ne brillait ni par la profondeur de ses pensées ni par son érudition, mais il a su admirablement mettre à profit les idées ambiantes, les revêtir de couleurs brillantes et montrer, par des antithèses habilement choisies, que l'heure décisive était arrivée. Ses discours en anglais montrent naturellement plus de préparation, une logique plus serrée et, au dire des Anglais, ils pouvaient se comparer à ceux des meilleurs orateurs du Parlement. Kossuth perd beaucoup à la lecture, ses articles entre 1840 et 1848 ont certainement enflammé la foule, mais c'étaient des discours écrits.

La *Réponse* au comte Széchenyi, où il nie ses tendances révolutionnaires, puis ses *Mémoires de l'émigration* dont on a traduit le premier volume en français, sont autant de documents intéressants pour l'époque, mais non pas des chefs-d'œuvre de prose hongroise. Les nombreux articles qu'il a adressés depuis 1867 au journal *Egyetértés* de Budapest à l'occasion des événements politiques importants, ont encore quelques-unes des qualités du grand écrivain et font quelquefois oublier le point de vue erroné où un long exil avait amené peu à peu cet ardent patriote.

Après la Révolution, la Hongrie devint un désert : la parole n'était plus libre, la presse muselée ; les yeux de la nation se tournèrent alors instinctivement vers l'avocat et le légiste consommé qui avait fait ses débuts dans la Diète de 1833 et qu'on

a nommé le *Sage de la nation*, FRANÇOIS DEÁK (1803-1876). Il eut de brillants débuts ; ses plaidoyers en faveur de la Pologne et des serfs, ses attaques contre la violation du droit magyar ont fait de lui le leader de l'opposition dans la Chambre des députés. En 1841, il a rédigé, avec Aurèle Desewffy et Szalay, un projet de Code pénal tout à fait à la hauteur de la jurisprudence européenne. En 1848, ministre de la Justice, il se retira à la campagne et revint dans la capitale après l'issue fatale; depuis, il ne cessa d'encourager et de soutenir par ses conseils les cœurs défaillants. L'œuvre de la réconciliation fut longtemps méditée; en 1861, c'est Deák qui, dans l'*Adresse à la couronne*, se fit l'interprète des vœux de la nation; c'est lui qui a revendiqué les droits du royaume contre le professeur de l'Université de Vienne, Lustkandl, dans ses *Remarques* (1865). Son article mémorable du *Pesti Napló*, paru à Pâques 1865, a proclamé les principes du dualisme et sa confiance en l'empereur pour l'œuvre entreprise. Sadowa a montré qu'il avait raison. Le promoteur du dualisme, fort de ses vertus civiques, refusa toute distinction, tout emploi ; il resta le chef vénéré de son parti et désigna ses amis pour les portefeuilles. Il acheva ainsi sa vie modeste, entouré de l'estime et de l'admiration de tout un peuple et pleuré par une reine qui tint à déposer elle-même une couronne sur son cercueil.

Ses discours recueillis par Kónyi cherchent à convaincre et non à enflammer. Deák est l'homme de la raison pure, de la justice, du droit et de la

logique. Il expose simplement les faits; les éclaire à la lumière de la jurisprudence et élève bientôt le débat jusqu'aux idées générales. Il décompose et résout avec une clarté admirable les questions les plus difficiles.

Deák a formé un grand nombre de politiciens; le parlementarisme, depuis 1867, n'a pas fourni de noms aussi brillants qu'à l'époque de la lutte; les grands orateurs ne font pas défaut, mais ils ne recherchent pas les beautés du langage : ce sont de bons avocats qui exposent clairement et qui, munis d'un arsenal de faits et de chiffres, veulent convaincre, persuader, mais non pas émouvoir; ce sont d'excellents *debaters,* comme le comte ANDRÁSSY, dont les discours sont édités par Béla Lederer; Coloman TISZA, l'ancien chef de Cabinet, LÓNYAY et KERKÁPOLY, anciens ministres des Finances, Balthasar HORVÁTH, ministre de la Justice dans le premier ministère hongrois. Un grain de poésie orne les discours des héritiers de Kossuth, IRÁNYI et HELFY. Le chef de l'opposition modérée, le comte APPONYI, et le président de la Chambre, ancien ministre de la Justice, l'âme des lois politico-ecclésiastiques dont le vote rehausse les fêtes du Millénaire, Désidère SZILÁGYI, sont également des orateurs de premier ordre.

Avec la vie publique plus intense, les sciences économiques et politiques ont pris naissance et se sont rapidement développées. Mais comme le chapitre qui suit sera consacré à tout ce qui a trait à la Hongrie scientifique, nous nous occuperons de ces

travaux dans les pages consacrées à la deuxième classe de l'Académie.

Nous avons parcouru le vaste champ de la littérature hongroise. Depuis 1772 jusqu'à nos jours, que de noms et de chefs-d'œuvre! Certes, plusieurs de ces écrivains mériteraient d'être l'objet de travaux du genre de ceux que l'on consacre en Sorbonne à des écrivains allemands de moindre envergure que les chefs du Parnasse magyar. Nous ne désespérons pas de voir un jour ces poètes et écrivains mieux étudiés que nous n'avons pu le faire dans ce rapide coup d'œil. Le lecteur pourra se convaincre dès aujourd'hui que la Hongrie littéraire a produit, au cours de notre siècle, des œuvres dignes d'attention et dont pourrait s'enrichir le patrimoine commun de l'esprit humain, si la langue hongroise était mieux connue à l'étranger; car les traductions ne peuvent donner qu'une faible idée de la beauté de cette poésie qui, pour être goûtée, doit être lue dans l'original.

A côté des Belles-Lettres proprement dites, nous trouverons également, dans la vie scientifique du pays depuis 1830, des ouvrages de premier ordre, des noms qui ont déjà franchi les frontières de leur pays et qui accroissent tous les ans le trésor scien-

tifique de l'Europe. La même cause empêche ces travaux d'être lus à l'étranger. Les Allemands en traduisent bien des extraits, mais tout ne peut être traduit. On comprend assurément que les savants étrangers adressent souvent aux Hongrois cette question : « Pourquoi avez-vous cessé d'écrire en latin? » On s'explique Max Müller disant que les petites nations doivent écrire leurs ouvrages scientifiques en français, en allemand ou en anglais, si elles veulent qu'on les lise. Renan, dit-on, manifesta un jour quelque mauvaise humeur en recevant, à titre d'associé étranger, les publications de l'Académie hongroise. « Les Hongrois ne devraient écrire que leurs poésies et leurs chansons en magyar et publier leurs travaux d'érudition en latin. » Ces désirs sont naturels, mais malheureusement difficiles à satisfaire.

L'Académie hongroise a reçu la mission, dont elle s'acquitte avec ardeur, de propager la science *en hongrois*; elle sait et tout le monde sait qu'un peuple ne vit que par sa langue et qu'il lui est impossible, à moins de perdre sa raison d'être, de cesser d'écrire ses travaux dans cette langue. Par l'intensité de la culture qu'elle répand, l'Académie veut donner la suprématie intellectuelle à l'élément hongrois, qui possède déjà la suprématie juridique. Les pages suivantes montreront qu'elle y contribue dans une large mesure.

LIVRE II

LA VIE SCIENTIFIQUE

LIVRE II

LA VIE SCIENTIFIQUE

La Hongrie a toujours possédé au cours des siècles un petit noyau de savants ; dans les temps les plus tristes, après la bataille de Mohács, au milieu des luttes séculaires pour l'existence, la science n'a jamais été complètement négligée.

Les premières tentatives pour constituer une société savante à l'instar de celles de l'Italie furent faites sous Mathias Corvin, qui était un prince de la Renaissance au meilleur sens du mot. Mais après sa mort, surtout après 1526, le pays était occupé d'autres problèmes que de Sociétés dont les membres excellaient dans les vers latins [1]. Jusqu'à l'arrivée de Bessenyei la littérature et la science furent cultivées isolément dans la mesure du possible : la Réforme éveillait les esprits, les princes de la

1. Voy. plus haut p. 15.

Transylvanie donnaient toujours un asile sûr aux savants et aux érudits. Sous le règne de Marie-Thérèse, lorsque la nation a pu se ressaisir enfin, le projet d'une Académie hantait l'esprit des bons patriotes; mais ni l'*Academia Augusta* projetée en 1770, ni les exhortations de Bessenyei qui, en fidèle disciple des Français, voulait prendre comme modèle l'Académie française, ne purent aboutir. Cependant, depuis le projet de Bessenyei, on ne perdit plus de vue l'idée qu'un Institut était nécessaire pour le développement de la langue, pour en fixer les règles et répandre la culture magyare dans le pays par la traduction des meilleurs ouvrages de l'étranger. Révai, l'éminent philologue; Georges Fejér, l'historien; Jankovitch et Ladislas Teleki, tous avaient élaboré des plans dans ce sens; mais les guerres de la Révolution et de l'Empire, et surtout le manque de fonds, avaient retardé l'exécution du vœu le plus cher de la nation. Enfin, arriva la Diète de 1825 et le don généreux d'Étienne Széchenyi qui donna un corps à tous ces efforts isolés en créant dans la capitale du pays une Académie qui, depuis 1830, est devenue comme la cheville ouvrière de toute la vie scientifique et même littéraire du pays. Au commencement, elle s'occupa surtout de la langue et de la littérature magyares menacées par les empiètements de la bureaucratie viennoise; mais peu à peu elle élargit le cercle de son activité et les principales branches de la science y sont aujourd'hui dignement représentées. De quelque côté que nous portions nos

regards, nous voyons une émulation digne de tous éloges. Construire en soixante ans un tel édifice est un fait unique dans l'histoire des sciences; c'est faire preuve d'une vitalité qui peut résister au temps et qui présage un avenir plus brillant encore. A côté du grand Institut d'autres sociétés savantes se sont formées qui, chacune dans son domaine, font pénétrer les sciences dans les couches les plus profondes de la nation. Qu'on ne dise pas que la science aurait marché sans Académie, sans sociétés savantes. Dans un pays jeune où chaque travailleur devrait creuser isolément son sillon, le résultat serait mince, sans parler des grands travaux d'ensemble, des éditions des sources historiques qui, ne s'adressant qu'à une très faible partie du public, n'auraient jamais pu voir le jour. N'oublions pas non plus que l'Académie, dans les tristes jours qui suivirent la Révolution, était l'unique foyer qui restât quelque peu à l'abri des vexations du système de Bach, que c'est elle qui a consolé la nation, que de là est sortie la flamme qui a réchauffé les cœurs et éclairé les esprits.

I. — L'Académie.

Nous sommes à la Diète de 1825. Les travaux commencent le 18 septembre. Le pays attend des réformes radicales; les députés des comitats ont reçu le mandat d'obtenir la réalisation des promesses que le gouvernement avait faites dès 1790,

mais que les guerres de la Révolution et la Sainte-Alliance avaient toujours retardées. Une des grandes questions était d'obtenir des garanties pour la langue nationale. Dès le mois de novembre commencent, dans les réunions préparatoires, les discussions sur le moyen de relever le niveau de l'instruction et de former une société, une Académie, dont la tâche principale serait de cultiver la langue hongroise, afin d'opposer une digue à la germanisation d'un côté, à la domination du latin de l'autre. Le grand orateur, Paul Nagy, à la fin de son discours, fit remarquer avec raison que tous les projets n'aboutiraient à rien si les riches Magnats ne faisaient pas de sacrifices d'argent; car, pour fonder l'Institut projeté, il faut, comme pour la guerre, de l'argent, encore de l'argent, et toujours de l'argent!

C'est alors que, dans la réunion du 3 novembre, un jeune comte, en uniforme de capitaine de hussards, se leva et prononça ces paroles : « Je n'ai pas le droit d'intervenir dans la discussion, mais je suis grand propriétaire et si l'on fonde un établissement qui cultive la langue magyare et rende par cela possible l'éducation intellectuelle de notre pays, je sacrifie les revenus d'un an de mes propriétés (60,000 fl.) [1]. Ces paroles parcoururent toute

1. Pour comprendre les premiers mots de cette allocution, il faut savoir que Széchenyi, comme magnat, n'avait pas le droit de discussion à la *Table* des députés. Du reste, les réunions des 2 et 3 novembre n'étaient que préparatoires, une assemblée de district (Kerületi gyülés), où l'on ne votait pas,

l'assemblée comme une étincelle électrique. A Széchenyi se joignaient immédiatement les comtes Georges Károlyi (40,000 fl.) et Georges Andrássy (10,000 fl.), puis Abraham Vay (8,000 fl.). Le capital des quatre premiers fondateurs (118,000 fl.) fut presque doublé à la fin de la Diète, et le chiffre de la dotation s'éleva à 250,000 florins.

On demanda au Palatin, l'archiduc Joseph, de prendre l'Institut sous sa protection et aux deux *Tables* de la Diète de choisir les membres directeurs. Une commission devait élaborer les statuts. Les délibérations commencèrent le 17 février 1826. L'Académie devait avoir six classes : grammaire, philosophie, histoire, jurisprudence, sciences naturelles et mathématiques. Les quatre premiers fondateurs devaient désigner vingt et un membres qui avec eux formeraient le conseil d'administration. Ce conseil élirait deux membres dans chaque classe. Lorsque la Diète eut fini ses travaux en 1827, l'article XI décréta : 1° l'érection d'une Aca-

mais où le public était admis. Széchenyi avec beaucoup d'autres magnats y assistait comme auditeur. — Cette scène mémorable est représentée dans un haut-relief en bronze dû au ciseau de Holló, élève de Strobl, que l'Académie a fait placer en 1892 à un des angles de son palais. — Pour la fondation et les travaux de l'Académie, voy. Charles Szász, *Le comte Étienne Széchenyi et la fondation de l'Académie* (1880), la brochure publiée par le Secrétariat lors du cinquantenaire (1881), le bulletin de l'Académie (Akademiai Ertesitö), surtout la nouvelle série dirigée avec beaucoup de soins depuis 1890 par l'éminent secrétaire perpétuel, Koloman Szily.

démie à Pest; 2° que l'Académie, sous la haute protection du Palatin, commencerait ses travaux et soumettrait ses statuts au gouvernement. Le Palatin institua une commission de vingt-six membres, sous la présidence du comte Joseph Teleki, qui se réunit pour la première fois le 15 mars 1828, et, après vingt-quatre séances, elle put non seulement rédiger les statuts, mais aussi indiquer l'ordre des travaux à entreprendre. La sanction royale ne fut donnée que le 7 juillet 1830. Les devoirs de l'Académie sont ainsi formulés : « L'Académie [1] a pour but la culture de la langue hongroise dans toutes les branches des sciences et des lettres. Elle doit rendre cette langue plus polie et plus riche, tant par des travaux originaux que par la traduction des chefs-d'œuvre anciens et modernes. Elle doit recueillir les chartes, les manuscrits et autres monuments linguistiques ou historiques, et publier les plus importants. Elle aura soin que le théâtre national, ce puissant auxiliaire de la langue, ne manque pas de bonnes pièces. Elle favorisera les belles-lettres par des concours annuels; elle fera une juste critique des travaux parus et couronnera les meilleurs. Les manuscrits qui lui seront présentés, s'ils obtiennent son approbation, seront imprimés à ses frais, et leurs auteurs recevront des honoraires.

1. Le titre primitif de l'Académie était : *Magyar Tudós Társaság* (Société hongroise des sciences). Ce n'est que plus tard qu'elle prit le titre : *Magyar tudományos Akadémia* (Académie hongroise des sciences).

Elle publiera ses Annales avec les meilleures dissertations et les travaux des séances. Pour mieux connaître la langue nationale et déterminer ses origines, elle fera entreprendre des voyages tant dans le pays même qu'à l'étranger. »

Le programme ainsi tracé dès 1828 est resté en grande partie le règlement de l'Académie jusqu'à nos jours. Le Palatin devint le protecteur; le conseil d'administration, qui ne s'occupe que du côté matériel de la société, fut composé de vingt-cinq membres qui se recrutaient eux-mêmes et désignaient tous les ans le président et le vice-président. L'Académie se composait d'abord de vingt-quatre membres honoraires, quarante-deux membres ordinaires et un nombre indéterminé de membres correspondants et d'associés étrangers élus à la majorité absolue. Les six classes de l'Académie tenaient leurs séances alternativement toutes les semaines. Une fois par an, il y avait une séance solennelle. Le premier conseil d'administration fut composé de nobles à l'exception d'un seul membre. Le président Teleki fut réélu tous les ans jusqu'à sa mort, en 1855; le vice-président, le comte Étienne Széchenyi, jusqu'en 1848. Les premiers membres ordinaires étaient : Charles Kisfaludy, Vörösmarty, Alexandre Kisfaludy, Kölcsey, André Horvát, Isidore Guzmics [1]. Charles Kisfaludy étant mort quatre jours

1. Nous avons déjà fait la connaissance de ces écrivains. — Guzmics (1786-1839) était un savant bénédictin connu pour ses travaux théologiques et ses traductions de quelques pièces de Sophocle et d'Euripide.

après son élection, fut remplacé par François Schedel qui a plus tard magyarisé son nom en celui de Toldy et est devenu le père de l'histoire littéraire hongroise; dans la classe de philosophie : Döbrentei, Jean Imre, Berzsenyi, Szilasy; dans la classe d'histoire : Étienne Horváth, qui a refusé cet honneur, Petrovich, Kazinczy, Kis; dans la classe de mathématiques : Tittel et Bitnicz; dans celle de jurisprudence : Szlemenics et Köteles; enfin, dans celle des sciences naturelles : Gebhardt, Bugát, Joseph Horvát et Balázsházy. Le premier secrétaire perpétuel était le savant Döbrentei qui a raconté, dans le premier volume des Annales, l'histoire de la fondation de l'Académie (1833).

La première séance solennelle eut lieu le 14 février 1831; c'est alors qu'on élut les membres honoraires au nombre de seize; parmi eux l'historien Budai, le romancier et fabuliste André Fáy, ardent patriote qui fit tous ses efforts pour créer un théâtre national et qui dirigea pendant un certain temps avec Döbrentei le théâtre de Bude; le baron Nicolas Wesselényi, le grand orateur; dix-neuf membres correspondants, parmi lesquels nous trouvons les noms de Bajza et de Czuczor, et enfin les deux premiers associés étrangers : Fessler, l'historien du peuple hongrois, et l'orientaliste autrichien, Hammer-Purgstall.

Les travaux commencèrent aussitôt; quatre commissions étaient chargées de faire des rapports : 1° sur une grammaire et un dictionnaire hongrois; 2° sur l'édition des Annales; 3° sur l'édition d'une Revue; 4° sur les prix.

La première commission accepta, grâce aux efforts de Vörösmarty et de Toldy, les théories du chef des néologues, Révai, dont le système grammatical devint obligatoire; elle invita tous les membres de l'Académie à recueillir les termes techniques de leur spécialité et à les présenter dans l'ordre alphabétique à l'Académie, à colliger les différents patois et les termes de métier. Comme modèles pour le dictionnaire, on proposa celui de l'Académie française, celui de la Crusca, d'Adelung et de Johnson [1]. La commission des Annales proposa, pour le premier volume, l'Histoire de la fondation et des projets d'Académie avant 1825; la publication des éloges des membres décédés et des poésies en l'honneur de l'Académie. La commission de la Revue proposa de donner quatre volumes par an où l'on ferait connaître les travaux et les séances de l'Académie et où l'on rendrait compte des meilleurs ouvrages magyars et étrangers. La commission des prix proposa qu'à tour de rôle, deux classes eussent à désigner deux questions à traiter; les manuscrits seraient lus en trois mois et les prix proclamés à la séance solennelle. Le premier grand prix de 200 ducats serait décerné au meilleur ouvrage paru en 1831 [2].

1. Tous les matériaux recueillis alors furent utilisés dans le premier *Dictionnaire de l'Académie* rédigé par Czuczor et Fogarasi (6 vol. 1862-1874); ce travail fut complété, il y a trois ans, par le *Dictionnaire historique* de la langue depuis les temps les plus anciens jusqu'à 1770, rédigé par Szarvas et Simonyi (3 vol.).

2. Il fut décerné à l'épopée *Arpád* de Pázmándi Horváth ; en

La première séance hebdomadaire eut lieu le 28 février 1831. Au commencement, on s'occupa surtout de la critique des livres parus et de la confection du Dictionnaire. A cet effet, on distribua sept cent quatre-vingt-deux ouvrages entre les membres pour y recueillir les termes techniques des sciences, des arts et des métiers ; les mathématiciens et les philosophes remirent leur travail dès l'année suivante. Il fut décidé que ces recueils, une fois imprimés, seraient largement distribués, afin que tout le monde pût faire ses observations. Le pays collabora ainsi à la confection des termes techniques; l'Académie joua seulement le rôle d'un conseiller et non celui d'un arbitre qui impose ses *mots* au public. On fit recueillir en même temps les termes des patois et les expressions tombées en désuétude; on établit les règles de l'orthographe et de la conjugaison. Pour doter le théâtre naissant de pièces viables, on choisit soixante et onze pièces étrangères que les écrivains furent chargés de traduire ; en outre, on décida la traduction des ouvrages indispensables de l'étranger [1]. Le premier volume publié par l'Académie

1833, il fut partagé entre Alexandre Kisfaludy et Vörösmarty, ce dernier l'obtint encore en 1838 et 1841. Les premiers ouvrages de statistique de la Hongrie dus à Alexis Fényes furent couronnés en 1839 et 1843. A partir de 1845 le grand prix est décerné au meilleur ouvrage qu'une des six sections présente à tour de rôle.

1. Les pièces françaises indiquées étaient les suivantes : *Le Cid*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre*, *Athalie*, *Zaïre*,

parut en 1832; le volume contenait la liste des membres, les statuts et les rapports des travaux des différentes commissions en 1831, puis les biographies des membres décédés. Après la séance solennelle qui eut lieu sous la présidence du Palatin, le 8 sèptembre 1832, dans la grande salle du comitat de Pest (le palais de l'Académie ne fut construit qu'en 1865), parut le premier volume des *Annales* (1833) qui contient, outre le travail déjà mentionné de Döbrentei, les éloges de Charles Kisfaludy, de Kazinczy, du philosophe Köteles, du grammairien Kresznerics et du comte Georges Festetics; plusieurs travaux littéraires et scientifiques et l'Ode d'André Horvát écrite à l'occasion de la première séance solennelle.

La Revue *Tudománytár* (Magasin scientifique) parut en 1834 et fut continuée jusqu'en 1844. En 1840, commença la publication du *Bulletin académique* qui, jusqu'en 1859, contenait les éloges et les travaux de toutes les classes. En 1860, ce bulletin

Alzire, Tancrède, L'École des femmes, Tartufe, L'Avare, Le Bourgeois gentilhomme, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire, Le Joueur de Regnard, *Le roi de Cocagne* de Legrand, *Le Vieux Célibataire* de Colin d'Harleville et *L'École des vieillards* de Delavigne.— Parmi les soixante et un ouvrages scientifiques à traduire nous trouvons : *L'Histoire de France* de Ségur, *Le Traité d'économie politique* de J.-B. Say, *Les Nouveaux principes d'économie politique* de Sismondi, *Le Précis élémentaire de physique expérimentale* de Biot, *Le règne animal* et *Le Discours sur les révolutions de la surface du globe* de Cuvier. N'oublions pas que nous parlons de 1831.

fut scindé en trois parties : la première embrassait les travaux de philologie et de littérature ; la deuxième, les travaux philosophiques, historiques et juridiques ; la troisième, les travaux de mathématiques, physique et histoire naturelle. Ces Bulletins, vu l'étendue des travaux, furent remplacés, à partir de 1867, par la publication de mémoires en brochures qui forment aujourd'hui des volumes de 600 à 700 pages. De 1834 à 1846 l'Académie publia tous les mémoires couronnés (14 volumes).

Dès 1844, on s'aperçut que le travail, dans les séances où toutes les classes étaient représentées, ne pouvait guère favoriser l'activité que chaque classe devait déployer isolément. Sur l'initiative de Toldy, il fut décrété que dorénavant chaque classe tiendrait des séances à tour de rôle ; que les nouveaux élus devraient faire une lecture d'*habilitation* (Székfoglaló) et que des mémoires pourraient être présentés. Les séances qui jusque-là avaient plutôt un caractère administratif prirent un cachet scientifique qui s'accentua de plus en plus. Aujourd'hui que l'Académie n'a que trois classes (1° philologie et belles-lettres ; 2° philosophie, histoire et sciences sociales ; 3° sciences), les trois premiers lundis sont consacrés à chacune des classes et le quatrième lundi est consacré à une séance générale où l'on discute les affaires administratives et où l'on lit les *Éloges*.

L'activité de l'Académie n'a souffert qu'un arrêt relativement court pendant la Révolution ; mais, sous le régime de Bach, elle dut subir le premier

assaut contre les libertés garanties. Le gouverneur voulant la soumettre, en 1853, à la loi commune sur les associations, lui demanda d'envoyer en triple expédition, en langue allemande, ses statuts au gouvernement et de modifier, conformément à la nouvelle loi, le mode d'élection de ses membres. Le régime autoritaire voulait ôter par là à l'Académie son droit d'élection et la forcer de soumettre à l'approbation de l'empereur le choix du conseil d'administration et des membres ; de plus, en modifiant le premier paragraphe des statuts qui disait que la culture de la langue magyare devait être l'occupation principale, il voulait seulement accorder que la langue magyare pût être *également* cultivée. Sur ces entrefaites, survint la mort du président de l'Académie, en 1855. Le conseil d'administration voulant élire son nouveau président, le gouverneur déclara que l'élection ne pourrait être considérée comme définitive. Deux ans après, en 1857, le conseil se réunit de nouveau ; malgré les promesses faites au président, comte Émile Desewffy, de ne porter aucune atteinte aux libertés de la société, les statuts revenaient, en 1858, avec de tels changements que l'Académie crut devoir protester. Une commission, composée de François Deák, du baron Joseph Eötvös, du baron Albert Prónay et du secrétaire Toldy, était chargée de présenter une protestation. Ce fut le « sage de la nation », Deák, qui la rédigea. Ce mémoire se distingue, comme tout ce qui est sorti de la plume de cet éminent légiste, par une force logique et une clarté d'exposi-

tion qui ne laissent rien à désirer. Il trouve que les statuts modifiés ne correspondaient ni à la teneur de la loi de 1825-1827 ni aux intentions des fondateurs de l'Académie. On fit des démarches auprès de l'archiduc Albert, auprès de l'empereur, mais avec peu de succès. Le gouvernement n'empêcha pas, il est vrai, la culture de la langue nationale, mais il fallut lui soumettre le choix des membres et le gouverneur exerça un contrôle sur l'activité de l'Académie. Malgré ces vexations les solennités que la Société organisa lors du centenaire de la naissance de Kazinczy (27 octobre 1859), lors de la mort tragique de Széchenyi (13 octobre 1860), prirent le caractère de manifestations nationales.

Les statuts modifiés restèrent en vigueur jusqu'en 1869. Avec l'ère nouvelle créée par le dualisme, l'Académie reprit possession de tous ses privilèges. En 1869, elle se réorganisa; on ne pouvait revenir purement et simplement à l'état primitif, car la simple société savante était devenue une véritable Académie.

Avec la renaissance du pays, non seulement les capitaux s'étaient sensiblement accrus par des souscriptions nationales, mais l'activité littéraire et scientifique avait pris un grand essor. Il était donc juste que l'Académie, comme Institut national, ne fût pas dirigée par un conseil d'administration exclusivement composé de nobles se recrutant parmi les descendants des premiers donateurs, mais que les membres de la docte Société y fussent également représentés. Il fut donc décidé que sur

les vingt-quatre membres qui le composent, douze seraient élus par les académiciens; que le président serait élu, non seulement par le conseil, mais aussi par les membres honoraires et ordinaires; qu'il ferait partie de l'Académie et que son mandat aurait une durée de trois années. L'élection du président seul serait soumise à l'approbation du roi. L'Académie fut divisée en trois classes de deux sections chacune; chaque classe élit son président et son secrétaire perpétuel, soumet à l'Assemblée générale son budget et publie ses Mémoires. Pour accroître l'activité de chaque classe on établit des Commissions dotées par l'Académie, qui publient les travaux de longue haleine. Ces commissions peuvent s'adjoindre des savants non académiciens. Le nombre des membres fut fixé de la façon suivante : dans la première classe (deux sections : philologie et belles lettres) : 6 membres honoraires, 12 membres ordinaires; dans la deuxième classe (deux sections : sciences philosophiques et sociales, histoire et géographie) : 9 membres honoraires et 24 membres ordinaires; dans la troisième classe (deux sections : mathématiques et physique, sciences naturelles) : le même nombre. Le nombre des membres correspondants et des membres étrangers n'était pas limité; mais on exigeait des candidats des qualités sérieuses et ils devaient réunir les deux tiers des voix dans la classe et à l'Assemblée générale. Dans les derniers temps même le nombre des correspondants fut fixé de telle sorte que la première classe en possède 36, la deuxième et la

troisième chacune 60 par moitié pour chaque section.

Après cet aperçu historique nous pouvons examiner l'activité de l'Académie magyare. Cet examen est tout à son avantage. On peut dire que presque tous les ouvrages savants que la Hongrie produit depuis 1830 sont édités par l'Académie. Elle est le foyer de l'érudition; grâce à elle paraissent les nombreuses revues savantes qui, depuis une trentaine d'années, répandent dans tout le pays le goût du travail. Les éditeurs ni les particuliers ne pourraient jamais faire les sacrifices qu'elle s'impose pour le développement des sciences. Fidèle à sa mission, elle favorise surtout les études relatives à la Hongrie, soit au point de vue philologique, soit au point de vue historique, mais elle encourage également les travaux sur l'antiquité et fait connaître au grand public par des traductions les résultats essentiels obtenus par l'érudition européenne.

Voyons d'abord les travaux de *philologie magyare*. L'Académie peut dire avec fierté qu'elle n'a pas laissé, comme tant d'autres, les philologues allemands reconstruire la grammaire historique et éditer les anciens auteurs du pays. Dès sa fondation, elle a commencé l'édition des anciens monuments de la langue et a couronné des Mémoires sur les questions de grammaire hongroise. Elle est allée plus loin : s'inspirant du programme tracé par Révai, dès le commencement du siècle, elle a envoyé ou secondé des voyageurs intrépides qui,

en Asie et sur les confins de l'Europe, ont fait des recherches ethnographiques et linguistiques, tantôt sur les lieux que les Hongrois habitaient jadis, tantôt dans les pays où des branches de la famille ouralo-altaïque parlent des idiomes présentant une certaine parenté avec le magyar. Le premier de ces voyageurs est Alexandre KÖRÖSI CSOMA (1787-1842) qui, de 1820 jusqu'en 1841, a cherché l'origine du peuple magyar dans le Tibet; il est mort avant d'avoir découvert les traces des ancêtres, mais ses publications, en anglais, sur la langue du Tibet font encore autorité aujourd'hui. A peine le baron Eötvös avait-il prononcé son éloge à l'Académie (1843) qu'Antoine REGULY (1819-1858) partit de Saint-Pétersbourg dans la direction de l'Oural, non pour chercher l'ancienne patrie des Hongrois, mais pour étudier la langue des Vogouls et des Ostjáks, tribus parentes des Magyars. Ses recherches linguistiques et ethnographiques faites dans l'Oural et aux bords de la Baltique ont une grande importance pour la grammaire comparée des langues ougro-finnoises. Les manuscrits de Reguly achetés par l'Académie furent mis en ordre et édités par les soins de Paul HUNFALVY (1810-1891) et de Joseph BUDENZ (1836-1892). Ces deux savants sont les fondateurs de la philologie magyare; tous ceux qui en Europe s'occupent de la grammaire comparée des langues ouralo-altaïques, leur sont redevables. Hunfalvy, qui a commencé par l'étude des langues classiques, est surtout remarquable comme ethnographe; les revues qu'il a dirigées

(*Linguistique magyare*, 1856-1861, les *Mémoires philologiques*, à partir de 1862), l'édition des œuvres de Reguly sur les Vogouls et surtout son *Ethnographie de la Hongrie*, témoignent d'une connaissance approfondie du vogoul, de l'ostják, du mordwin, de l'esthonien, du lapon et même du turc. Hunfalvy est un philologue sagace doublé d'un historien qui a détruit bien des légendes et qui a déchiffré mieux que personne l'origine des races multiples qui habitent le sol hongrois. Ses travaux scientifiques où il a réfuté les assertions des savants roumains mériteraient d'être connus en France. Son ouvrage posthume : *Histoire des Roumains* (1894, 2 vol.) est comme le résumé de ses travaux sur l'origine de ce peuple et de sa langue, son histoire jusqu'au commencement du XVII[e] siècle, et fait autorité dans le monde savant qui, libre de préjugés, sait apprécier la valeur de l'historien.

Budenz, d'origine allemande, a appliqué à la famille ougrienne la méthode philologique rigoureuse de son pays natal. Son *Dictionnaire comparé hongrois-ougrien* contient la phonétique et toute la grammaire de cette famille de langues ; il a donné une grammaire finnoise et mordvine. Son enseignement à l'Université a formé l'école philologique hongroise actuelle. — Hunfalvy et Budenz ont trouvé un adversaire dans le célèbre ethnographe Arminius VÁMBÉRY (né en 1832), dont les voyages dans le Turkestan sont connus de toute l'Europe. Dans ses nombreux travaux philologiques il a voulu démontrer la parenté étroite du hongrois

avec les langues turco-tartares. La grande ressemblance des institutions politiques et militaires, des croyances religieuses, des mœurs et des coutumes, des occupations primitives, des aptitudes intellectuelles des deux races semblent lui donner raison; mais les preuves philologiques sont moins convaincantes. Dans son dernier ouvrage, *Formation et développement de la race magyare* (1895) l'auteur est moins affirmatif sur le problème linguistique, mais il avance avec beaucoup de hardiesse qu'il n'y a pas de peuple plus mélangé au point de vue ethnique que les Hongrois, et il démêle avec beaucoup de sagacité en quoi chaque race a contribué à la transformation de ce peuple nomade. Quoi qu'il en soit, Vámbéry est un des grands représentants de la philologie turque, non seulement à Budapest, mais en Europe. Ses nombreux travaux sur l'Asie centrale font autorité dans les périodiques anglais et allemands. Son travail sur la *Race turque* est un des meilleurs ouvrages ethnographiques [1].

1. L'ouvrage de Vámbéry sur l'*Origine des Magyars* (paru également en allemand, 1882) est comme la synthèse de ses attaques contre les théoriciens de la parenté finno-ougrienne. Deux des nombreuses controverses entre Vámbéry et Hunfalvy ont été traduites en français dans la *Revue internationale* de Gubernatis (1886). — Les études sur l'ethnographie et la philologie ouralo-altaïque ont eu en France un organe, mais seulement pendant trois ans, dans la *Revue de philologie et d'ethnographie* de Ujfalvy (1875-1877) qui contient de nombreux articles des savants magyars.

Aujourd'hui, ces études sont complètement négligées chez nous. On ne s'en occupe même pas autant qu'au temps de

A ces voyageurs renommés il convient d'ajouter le nom de Jean JERNEY qui a exploré l'ancien Etelköz [1], cette dernière station de la race magyare avant d'arriver en Hongrie. Son *Voyage oriental* est plutôt intéressant pour l'ethnographie que pour la linguistique. Gabriel BÁLINT, professeur à l'Université de Kolosvár, a exploré les bords de la Volga et a séjourné parmi les Mongols. Ses travaux linguistiques ont été édités par l'Académie.

Les études de philologie magyare sont actuellement très florissantes ; on commence même à les introduire dans les Universités allemandes. Dans le domaine de la grammaire magyare proprement dite, nous pouvons mentionner les auteurs du *Grand Dictionnaire historique* de la langue : Gabriel SZARVAS et Sigismond SIMONYI. — Szarvas est le rédacteur du *Nyelvör* (*Gardien de la langue*)

Ménage qui, dans l'Introduction de son *Dictionnaire étymologique*, a nettement séparé le hongrois des idiomes germaniques et slaves. « Par le fréquent commerce, dit-il, que j'ai eu avec eux (les Hongrois) pendant plusieurs années, ayant tâché de pénétrer à fond ce que ce pouvait être que cet idiome si différent de tous les autres de l'Europe, je les ai convaincus qu'ils étaient Scythes d'origine, ou du moins que leur langue était une des branches de la scythique, puisqu'à l'égard de l'inflexion elle avait rapport à celle des Turcs qui constamment passaient pour Scythes, étant originaires du Turquestan et de la Transoxiane ; et qu'outre cela les prépositions de ces deux langues, aussi bien que de la Géorgienne, se mettaient toujours après leur régime, contre l'ordre de la nature et la signification de leur nom. »

1. La Moldavie et la Bessarabie jusqu'à la mer Azow.

que l'Académie publie depuis 1872 et dont le but est d'étudier toutes les questions de syntaxe, de formation des mots, les patois, les us et coutumes magyares; de combattre les mots et les locutions introduites dans la langue par des néologues outrés et de reconstituer le trésor de la langue d'après les bons auteurs des XVIe et XVIIe siècles. Cette revue va souvent très loin et trouve parfois des adversaires dans le sein même de l'Académie. — Simonyi est le plus infatigable travailleur dans le domaine de la lexicographie et de la syntaxe magyares. Il rédige, depuis la mort de Hunfalvy, les *Mémoires philologiques* [3], le plus riche répertoire de philologie ouralo-altaïque que l'Europe possède. Ses études de syntaxe sur les conjonctions et les adverbes magyars excitent l'admiration. En deux volumes, il a donné, sur le modèle des *Leçons* de Max Müller qu'il a traduites en hongrois, la *Vie de la langue magyare*, où toutes les questions relatives à la langue, au folklore magyar, aux patois, sont traitées de main de maître. Le premier volume de sa Grammaire historique vient de paraître. Tous ses ouvrages sont couronnés et édités par l'Académie. — Albert LEHR, dont le commentaire grammatical et philologique du *Toldi* d'Arany est un vrai monument littéraire; SZINNYEI fils, le successeur de Budenz à l'Université, a fait un séjour prolongé en Finlande. Il est aujourd'hui le représentant du finnois que Ferdinand BARNA, le traducteur du Kale-

3. *Nyelvtudományi Közlemények.*

vala, cultive également. Szinnyei est chargé par l'Académie de l'édition du Dictionnaire des patois. D'autres élèves de Budenz sont B. MUNKÁCSI dont les voyages au pays des Vogouls ont donné de beaux résultats. Munkácsi dirige aussi la *Revue ethnographique,* qui publie les recherches sur les races magyare, slave, saxonne et roumaine. Ignace HALÁSZ a fait de nombreux voyages chez les Lapons et publie ses *Études magyares-lapones.* KUNOS, élève de Budenz et de Vámbéry, a séjourné longtemps en Turquie et a donné la traduction de plusieurs ouvrages de poésie populaire turque. — Dans l'édition des anciens textes magyars excelle Georges VOLF; le recueil qu'il dirige se publie depuis 1874. — Alexandre IMRE, outre ses études littéraires d'un goût très élevé, s'occupe des problèmes délicats de la syntaxe magyare, où parmi les anciens membres KRESZNERICS, BALLAGI, LUGOSY, BRASSAI et RIEDL, ont déployé une grande activité. — La langue des Tziganes est étudiée par l'archiduc JOSEPH, par Émile THEWREWK, qui a édité la grammaire tzigane de l'archiduc avec une savante introduction; par les ethnographes WLISLOCKI et HERRMANN. Le comte Geyza KUUN a rendu, par son édition du *Codex Cumanicus* de Pétrarque, conservé à Venise, un signalé service à la science en commentant ce monument linguistique des Cumans, tribu turque qui s'est jointe aux Magyars dans les temps les plus anciens.

Mais l'Académie n'est pas seulement gardienne de la langue, elle l'est aussi de la littérature. Il lui

incombe d'affiner le goût du public, de lui fournir des lectures qui lui fassent connaître les principaux courants littéraires de l'Europe, d'encourager tous les travaux exécutés dans le domaine de la littérature hongroise et qui ne s'adressent qu'à un public restreint. Lors de sa fondation, le genre le plus négligé était la poésie dramatique. Elle publia donc, d'abord des traductions des meilleurs auteurs étrangers (Molière, Voltaire, Shakespeare, Sheridan, Alfieri, Lessing, Gœthe, Schiller, 19 volumes) et depuis 1833 elle couronne annuellement, par le prix Teleki, tantôt une tragédie, tantôt une comédie. Le premier de ces prix fut décerné à Vörösmarty, puis Szigligeti, Obernyik, Dóczy, Csiky, Cornèle Abrányi, Várady, Berczik ont été les auteurs les plus souvent couronnés. L'Académie prit part aussi à la fondation du Théâtre national de Pest. C'est dans son sein que le fondateur de l'histoire littéraire magyare, François Toldy (1805-1875), secrétaire perpétuel de 1835-1861, a déployé pour ainsi dire toute son activité. Toldy se fit admettre tout jeune dans le cercle *Aurora*; il était de tous les membres celui qui connaissait le mieux les littératures étrangères. Il défendit avec une véritable ardeur les théories littéraires et les réformes linguistiques de Kazinczy. Charles Kisfaludy et Vörösmarty étaient ses idoles et même plus tard, lorsque l'ancien classicisme fut abandonné par Petöfi et Arany, il n'accepta pas sans difficulté l'orientation nouvelle. En 1828, il publia à l'usage de l'étranger son *Handbuch der ungarischen Poesie*. Ses travaux

de critique et d'esthétique montrent de vastes lectures. Toldy se fit l'éditeur de nombreux écrivains du XVIIIe siècle, recueillit les traités des anciens grammairiens hongrois depuis Erdösi jusqu'à Tsétsi, réunit les données biographiques sur ces écrivains et, ainsi préparé, voulut donner la première histoire de la littérature hongroise et du développement intellectuel de la nation. L'entreprise était trop vaste pour un seul homme ; il publia seulement un abrégé jusqu'à la Révolution hongroise, puis l'*Histoire de la poésie* en cinq volumes; mais ce dernier ouvrage ne se compose que de biographies détachées et de morceaux choisis. Les études, biographies et articles de Toldy forment une bibliothèque; le Parlement hongrois lui décerna, pour son activité prodigieuse, un prix national. Son savoir était énorme, mais sa critique, assez juste quand il s'agit des anciens, devient souvent partiale à l'égard des contemporains. Il imite le style des classiques ; mais, né de parents allemands à Bude, il employa souvent des germanismes.

Après Toldi, Zoltán Beöthy a donné en deux volumes l'*Histoire de la littérature nationale*, ouvrage auquel nous devons beaucoup. Il y a là la première tentative d'un jugement qui s'inspire du développement historique et de l'esthétique. Beöthy dirige actuellement une Histoire littéraire de grande étendue où chaque partie est traitée par un spécialiste. Éditée par *l'Athenaeum*, cette œuvre doit être achevée pour le Millénaire. Beöthy a donné, en outre, une étude esthétique sur la tra-

gédie; ses nombreux discours à l'Académie et à la Société *Kisfaludy*, ses recherches sur les anciens prosateurs hongrois montrent en lui un homme de goût dont les connaissances sont aussi vastes que sûres.

Les éditions critiques des anciens poètes magyars jusqu'à Zrinyi sont dues à Aron SZILÁDY, dont les travaux sont des modèles d'érudition. Il connaît surtout les anciens monuments de la langue au point de vue littéraire et paléographique. Son Étude sur le prédicateur Pelbárt de Temesvár est très remarquable. Elle ouvre la série des éditions de la Commission littéraire de l'Académie, qui fonctionne depuis 1879 et qui a pour but la publication des sources de l'histoire littéraire et des ouvrages de bibliographie magyare comme celui de Charles Szabó, *Bibliothèque hongroise* (1878), qu'on remanie en ce moment. Parmi les jeunes académiciens qui cultivent l'histoire de la littérature, il faut mentionner J. BÁNÓCZY, auteur d'une biographie de Révai et de Charles Kisfaludy; CSAPLÁR dont la grande biographie de Révai (3 volumes) embrasse toute l'histoire de la polémique entre néologues et orthologues; Antoine ZICHY, le savant éditeur des Œuvres complètes de Széchenyi; BADICS, qui a donné une remarquable biographie de Fáy. En outre, l'Académie a édité ou appuyé l'édition critique de la correspondance de Kazinczy par VÁCZY, dont cinq volumes ont déjà paru; l'Histoire du journalisme hongrois de 1780-1867 par FERENCZY, celle du théâtre hongrois par BAYER et l'histoire de la littérature

politique des Hongrois, jusqu'en 1825, par Geyza Ballagi.

L'Académie subventionne la revue littéraire la plus estimée du pays, la *Budapesti Szemle*, rédigée depuis 1873 avec beaucoup de tact et de goût par Paul Gyulai que nous avons déjà apprécié comme poète : c'est la Revue des Deux-Mondes hongroise; elle paraît chaque mois.

Après la langue nationale, ce sont les langues classiques que l'Académie cultive avec le plus de succès. Dès 1833, elle a publié une Bibliothèque latine et, dès 1840, une Bibliothèque grecque qui donnaient la traduction des chefs-d'œuvre anciens. Aujourd'hui, une commission de philologie classique fonctionne dans son sein. Elle publie les auteurs (texte et traduction) et il est à espérer qu'avec le temps cette collection rendra des services signalés. Les études antiques ont été longtemps négligées, car avec l'avènement de l'École romantique et nationale en poésie, les anciens furent moins lus que vers la fin du siècle précédent.

L'hellénisme demeura longtemps inconnu en Hongrie. Le premier représentant des études grecques, Télfy, a passé toute sa vie à prouver que la prononciation reuchlinienne était la vraie. Il a donné un *Corpus juris Attici*, quelques faibles traductions et dissertations. Aujourd'hui, il fait connaître les travaux de la Grèce moderne. Il est vrai qu'il manie la langue grecque avec beaucoup d'aisance, mais comme professeur, pendant plus de quarante ans, il n'a exercé aucune influence.

Son successeur, le regretté Eugène Abel (1858-1889), était un critique de textes éminent et en somme jusqu'ici le seul helléniste que la Hongrie ait produit. Ses éditions critiques ont paru en partie en Allemagne; il s'occupait surtout de l'épopée grecque après Homère et Hésiode, et de Pindare. Dans ses nombreux voyages en Italie, Abel a cherché les premiers éléments d'une *Histoire de l'Humanisme magyar* sous Mathias Corvin; les matériaux qu'il a publiés sont de première importance, de même que ses études sur la Société danubienne de Conrad Celtes et sur les Universités hongroises au moyen âge. Son édition de l'humaniste Isota Nogarola est remarquable.

Le meilleur latiniste est Émile Thewrewk de Ponor; grammairien distingué, après avoir donné quelques travaux sur la langue magyare et des traductions en vers, notamment une traduction d'Anacréon, il se consacra tout entier à l'édition de Festus dont le premier volume, contenant le texte, édité par l'Académie, remplace d'ores et déjà l'édition d'Otfried Müller. Le second volume donnera l'appareil critique et sera digne des travaux allemands de ce genre. En attendant, Thewrewk a publié le fac-similé du manuscrit de Naples, sous le titre : *Codex Festi Farnesianus XLII tabulis expressus*. Consilio et impensis Acad. Litt. Hungaricae. Budapest, 1893.

Antoine Bartal est un bon grammairien qui a rendu service aux écoles par ses nombreux livres classiques; il a donné un aperçu bibliographique

de la philologie classique en Hongrie depuis les temps les plus anciens, et s'occupe en ce moment de recueillir les matériaux d'un dictionnaire de la latinité hongroise que l'Académie éditera. Geyza NÉMETHY a donné plusieurs éditions critiques (distiques de Caton, Euhemerus, Tacite, Virgile) qui ont été bien accueillies par la critique allemande. Il rédige avec le germanisant Gédéon Petz la *Revue philologique* qui a pris un développement considérable dans les mains habiles de ses anciens directeurs Heinrich et Thewrewk. Guillaume PECZ a fait des travaux sur les tropes des tragiques et comiques grecs ; il s'occupe actuellement surtout de la Grèce moderne.

La langue et la littérature allemandes sont représentées par Gustave HEINRICH, professeur à l'Université de Budapest, qui après une foule de dissertations et de mémoires, publie dans les éditions de l'Académie, son *Histoire de la littérature allemande*. Heinrich est un savant universel qui manie l'allemand comme le magyar. Il a dirigé une partie de ses recherches sur les questions d'emprunts que les écrivains hongrois du XVIIIe siècle ont fait à la littérature allemande. Ces questions, souvent obscures, sont traitées avec beaucoup de sagacité.

Les langues sémitiques, l'arabe principalement ont un représentant d'une célébrité européenne : Ignace GOLDZIHER. Ses travaux dans la *Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft* et dans la *Revue de l'histoire des Religions*, son livre *Der Mythos bei den Hebräern* qui fut traduit en an-

glais, ses *Muhammedanische Studien* et les nombreux rapports et études publiés dans les Mémoires de l'Académie, ont beaucoup avancé les études sur la littérature arabe et hébraïque. Il a, avec Noeldeke, obtenu au Congrès des orientalistes de Stockholm, la grande médaille d'or du roi de Suède. C'est dire assez avec quelle autorité il représente ces études au sein de l'Académie qui l'a du reste nommé membre ordinaire [1].

Si l'activité de la première classe est surtout remarquable par les travaux de philologie magyare, la deuxième se distingue par les recherches historiques, économiques et politiques relatives au pays. Nous croyons qu'aucune Académie ne fait plus que l'Académie hongroise pour la publication de ses *Monumenta historica,* aucune n'a plus à cœur d'appuyer les recherches des savants dans les Archives de l'étranger, pour en tirer des renseignements sur l'histoire nationale; aucune n'est plus libérale pour la reproduction des chartes et des diplômes. Les deux cents volumes des *Monumenta* s'étendent depuis l'époque des Arpád jusqu'à celle des Rákó-

1. Parmi les associés étrangers de cette classe nous relevons : Rawlinson, Renan, Oppert, Overbeck, Max Müller, Ascoli, Ujfalvy, Ebers, Donner, Frédéric Müller, le sanscritiste de Vienne, Gubernatis, de Goeje, Taine, Radloff, de Saint-Pétersbourg, Misteli, professeur à Bâle qui a introduit un des premiers la philologie hongroise dans les Universités étrangères, Schuchardt, le philologue de Gratz, Setälä, le philologue finnois, Gabelentz, le sinologue, Karabacek, de Vienne et le philologue anglais, Blaydes.

czy; aucune partie de l'histoire n'est laissée dans l'ombre, qu'il s'agisse de l'époque brillante des Anjou et de Mathias Corvin ou de la triste période de l'invasion des Turcs et de la domination autrichienne. Pour les fêtes du Millénaire, l'Académie prépare même des éditions définitives de toutes les sources orientales, grecques et occidentales contemporaines de la prise de possession du pays et qui mentionnent les Hongrois. Le premier volume dû au savant orientaliste, Geyza Kuun, a paru en 1893 [1]; les sources grecques seront éditées par le philologue Vári, les sources occidentales par l'historien Marczali.

Nous avons vu que l'historiographie hongroise avant 1830, se servait principalement du latin ou de l'allemand. Les grand travaux de Pray, Katona, Fejér d'un côté, de Fessler et de Engel de l'autre, dépassaient les quelques essais en langue magyare de Budai et de Virág. Lors de la fondation de l'Académie, Étienne Horvát était l'historien *magyar*, mais nous avons pu voir dans quelle voie dangereuse il dirigeait les études; la vanité nationale y trouvait seule son compte. Aussi refusa-t-il de faire partie de l'Académie, sentant bien que sa manière de voir ne serait pas adoptée par la Société. Celle-ci, dès le début, cherchait à faire la lumière sur l'histoire de la civilisation hongroise; proposant les questions des concours dans ce sens, elle cou-

1. Relationum Hungarorum cum Oriente gentibusque orientalis originis Historia antiquissima. Vol. I.

ronna plutôt les travaux de Michel Horváth sur l'histoire de l'industrie et du commerce en Hongrie pendant les trois derniers siècles que les historiens qui ne font que glorifier les exploits guerriers des Magyars. Dès 1832 elle donna des missions à plusieurs savants pour chercher, dans les archives de l'étranger, les documents sur l'histoire hongroise; en 1851 elle fit commencer les recherches sur l'époque de la domination turque; en 1853 fut fondée la *Commission historique* dont les deux publications *Történelmi tár* (Archives historiques) et les *Monumenta Hungariae historica* font époque dans l'historiographie. Dans les *Archives* sont publiés les mémoires, chartes et lettres de peu d'étendue avec le commentaire nécessaire. Les *Monumenta* en quatre sections (Scriptores, Acta extera, Monumenta Comitialia et Diplomataria) embrassent les documents depuis l'époque des Arpád jusqu'en 1711. Le *Codex Diplomaticus* de Fejér (1766-1851) en quarante volumes, fut complété par les *Nouvelles Archives de l'époque des Arpád* de Gustave Wenzel, en douze volumes, qui contient environ quatre mille documents, tirés pour la plupart de la bibliothèque du Vatican. L'index indispensable du *Codex* et des *Nouvelles Archives* fut également édité par l'Académie. Gustave Wenzel a publié, pour les dernières années du XIII[e] siècle, les *Monuments diplomatiques des Anjou*, complétés jusqu'en 1395 par L. Ovári, Ernest Simonyi et Jean Mircse. Le *Codex diplomaticus Hungar. Andegavensis*, rédigé par Eméric Nagy, donne les diplômes pour l'histoire

intérieure du pays jusque vers 1360. De là jusque vers le milieu du xve siècle, les documents ne sont pas encore publiés, mais on recueille les matériaux. Pour le règne de Mathias Corvin (1458-1490) il y a les *Monumenta* d'Ivan Nagy et d'Albert Nyáry, la *Correspondance* du grand roi, dont le premier volume fut édité par Fraknói. Le même historien édite, avec Károlyi, les *Monumenta comitialia regni Hungariae*, qui donnent les documents de 1526-1608, et montrent le développement politique et juridique du pays, tandis que les *Monumenta comitialia* de la Transylvanie, ont pour éditeur Alexandre Szilágyi qui en a déjà publié seize volumes (1540-1679). Pour le xvie siècle il y a, en outre, les nombreuses publications tirées des archives de Bruxelles, par Michel Horváth, celles de Londres, par E. Simonyi; les correspondances de Nicolas Oláh, par Ipolyi, les œuvres de l'archevêque Verancsics (douze volumes), par Szalay et Wenzel et la correspondance de Thomas Nádasdy, par Károlyi et encore d'autres mémoires de l'époque édités avec grand soin. Le xviie siècle, l'époque de la réaction catholique et des luttes héroïques des princes de la Transylvanie, est riche en monuments; *La Correspondance de Bethlen* et les Archives de Georges Ier Rákóczy par Szilágyi, l'*Archivum Rákoczianum*, dont l'infatigable Thaly rédige les nombreux volumes et qui contient surtout les documents sur Georges II Rákóczy, sur la famille Bercsényi et les grands généraux du dernier prince transylvain. Les rapports de la Hongrie avec

la Turqnie sont éclairés par les *Archives turco-magyares,* dont la première série est due à Szilágyi et à Szilády, tandis que la nouvelle série sous le titre : *Historiens turcs relatifs à la Hongrie* fut commencée par.Thury ; les *Livres des comptes* des employés turcs en Hongrie furent édités par Velics et Kammerer. A ces documents s'ajoutent les nombreuses correspondances, autobiographies, livre de comptes des grands personnages historiques, le *Corpus statutorum Hungariae municipalium,* par Kolosvári et Kelemen Ovári et une foule de documents qui éclairent tous les aspects de l'histoire. Les matériaux ne manquent pas ; il ne reste qu'à les mettre en œuvre.

A côté de la publication des documents nous voyons que depuis sa fondation, l'Académie a également favorisé les travaux historiques proprement dits [1]. Avant la Révolution nous trouvons deux historiens d'une grande valeur, mais dont l'œuvre est restée inachevée, Paul Jászay (1809-1852), dont l'histoire du peuple hongrois après le désastre de Mohács (1846) était le fruit de grandes recherches sur l'histoire politique et sociale, religieuse et morale. Jászay n'a pu achever que le premier volume, l'histoire de six mois. Le comte Joseph Teleki (1790-1855) président de l'Académie, voulait raconter en douze volumes l'époque des Hunyadi. De 1852 à 1857, parurent neuf volumes, y

1. Voy. les deux bulletins dans la *Revue historique*, I (1876), par M. Sayous et tome XXXIII (1887) par Lederer et Marczali.

compris les documents. Teleki a ramassé pendant trente ans les matériaux et montre un esprit éminemment historique et critique. L'ouvrage imprimé à ses frais, fut offert à l'Académie et les revenus employés à l'impression des Monumenta. L'Académie à son tour a confié à Csánki la continuation de l'ouvrage, qu'il complète par une géographie historique de la Hongrie, à l'époque des Hunyadi. — Le père de l'historiographie moderne en Hongrie, est l'évêque Michel Horváth (1809-1878). Compromis par la Révolution hongroise, il a dû se réfugier à l'étranger où il a fouillé les Archives et a publié, sous le nom de Hatvani, des documents importants. De 1842 à 1846, il a donné la meilleure histoire des Hongrois en quatre volumes, dont les extraits sont toujours employés comme livres classiques; tandis que l'édition complète en huit volumes, est encore aujourd'hui le manuel le plus consulté. Son *Histoire des vingt-cinq ans* (1823-1848) et l'*Histoire de la Révolution* tiennent le milieu entre l'histoire et les mémoires. Ses nombreuses monographies parmi lesquelles la vie de Thomas Nádasdy, de Georges Frater, d'Ilona Zrinyi et l'*Établissement du christianisme en Hongrie* sont les plus importantes, se distinguent par une science judicieuse, une grande clarté d'exposition et une remarquable impartialité, même au point de vue religieux.

Parmi les grands historiens il faut encore mentionner deux hommes qui ont joué un rôle important dans l'histoire politique de leur pays et qui, par la largeur de vue, leurs grandes connaissances de la

vie politique et sociale des autres États européens ont puissamment contribué au développement de l'historiographie. Ce sont Ladislas SZALAY (1813-1864) et Antoine CSENGERY (1822-1880), tous deux avec le baron Eötvös, les chefs du parti des centralistes. Szalay, ami d'enfance d'Eötvös, s'adonna, après quelques essais littéraires, à l'étude du droit, de la politique et de l'histoire. Son but était de réformer le droit et la législation magyars en s'inspirant des hommes d'État de l'Occident. Ses articles dans le *Pesti Hirlap* ont prêché une centralisation plus forte et une représentation plus démocratique au Parlement. Ses études sur Pitt, Fox, Chatham, Mirabeau, Guizot, Thiers, O' Connell, ces grands parlementaires de l'étranger, n'avaient pas d'autres but. Dans son exil, en Suisse, il a commencé son *Histoire du peuple hongrois* où, sans flatter sa nation, il lui a indiqué les vices fondamentaux de sa vie sociale, en lui montrant en même temps ses droits imprescriptibles et les devoirs qu'elle a à remplir. Les six volumes de cet ouvrage un peu sec, mais toujours impartial, mènent l'histoire jusqu'en 1706 et mettent surtout en lumière le développement de la constitution, en prêchant l'exemple de l'étranger, surtout celui de la France et de l'Angleterre et en insistant sur la mission de la Hongrie en Orient. Ant. CSENGERY, la main droite de Deák, est avec Eötvös, l'historien le plus ouvert aux idées de l'Occident. Vice-président de l'Académie, il a prononcé l'éloge du créateur du dualisme, un des meilleurs que nous ayons. Il excelle dans les por-

traits des hommes politiques et son livre *Hommes d'État et politiques hongrois* (paru également en allemand, 1851) est le meilleur sur les hommes de l'époque de la Réforme : Paul Nagy, Szemere, Oedön Beöthy, Aurèle Desewffy, le baron Eötvös, Kossuth et Deák. Ses études historiques (1857) donnent des fragments d'une histoire de la civilisation hongroise; son modèle était Macaulay dont il a traduit l'Histoire d'Angleterre. Ses discours et rapports sur les réformes de l'instruction publique, montrent une grande connaissance de la vie scolaire en Europe. Il a fondé la *Budapesti Szemle* (1857-1869) pour mettre le public hongrois à même de suivre le courant des idées de l'Occident et après le dualisme, il devint le rédacteur des principaux rapports de la Chambre.

Un des historiens les plus sagaces de la Hongrie moderne est François SALAMON (1825-1892), éminent aussi comme critique littéraire. Ses études sur l'*État de la Hongrie sous la domination turque*, sur *Les Premiers Zrinyi*, sur *La Pragmatique sanction*, sur *La Guerre chez les anciens Magyars* et surtout son *Histoire de Budapest*, sont autant de chefs-d'œuvre tant par la pureté du langage, assez rare en Hongrie, que par une grande puissance d'évocation et beaucoup de sens critique dans l'appréciation des sources. — Charles SZABÓ, l'historien de Kolosvár (1824-1892), est surtout remarquable par ses études critiques sur les Huns et les plus anciennes sources de l'histoire magyare (l'*Anonyme du roi Béla et Kézai*) qu'il a traduites

et commentées dans cette forte langue dont les écrivains transylvains possèdent le secret. Il a écrit l'*Histoire des ducs magyars* (depuis la prise de possession jusqu'à saint Étienne, 1000) et a donné une source inappréciable pour la bibliographie magyare dans son Ancienne Bibliothèque hongroise jusqu'en 1711 (3 volumes). — Le chef des historiens de la Transylvanie, l'éditeur infatigable de ses *Monumenta* est Alexandre SZILÁGYI (né en 1830) qui, outre les volumineuses introductions à ses éditions, a donné une histoire de la Transylvanie et une histoire de la littérature du même pays ; les rapports de Bethlen avec la diplomatie de l'étranger ont été étudiés par lui.

Guillaume FRAKNÓI (né en 1843) est un historien d'une grande envergure. Longtemps secrétaire perpétuel de l'Académie, actuellement évêque de Nagy-Várad, il travaille la plupart du temps dans les archives d'Italie. Pour la quantité et la qualité de ses publications il y a peu d'historiens, même à l'étranger, qui puissent rivaliser avec lui. On lui doit l'*Histoire de l'enseignement en Hongrie au* XVI*e* *siècle*, les biographies des grands hommes de l'Église en Hongrie du XVI*e* et XVII*e* siècles (Pierre Pázmány et son temps, en 3 volumes ; Jean Vitéz, Paul Tomori et Pierre Váradi), *La Conjuration de l'abbé Martinovics, La Hongrie et la Ligue de Cambrai, La Hongrie avant la bataille de Mohács, Le pape Innocent VI et la délivrance de la Hongrie du joug des Turcs*. Toutes ses études s'appuient sur de vastes travaux d'archives et se distinguent aussi

par leur forme achevée. Fraknói dirige les *Monumenta* des diètes hongroises depuis 1526 et s'occupe actuellement de l'édition de la Correspondance de Mathias Corvin dont le premier volume a paru en 1893. Toutes ces œuvres sont éditées par l'Académie. — Un des doyens de l'historiographie hongroise, l'homme le plus compétent pour l'époque des Rákóczy, est Coloman THALY. Ses études sur Bottyán, Ocskay, la jeunesse de François II Rákóczy, sur la famille Bercsényi sont pleines d'enthousiasme pour ces vaillants héros qui ont résisté si longtemps à la maison des Habsbourg. Thaly, dans ses recherches, a découvert une quantité de chants historiques et populaires de cette époque, conservés en manuscrit et dont l'histoire littéraire ne soupçonnait pas l'existence. Il dirige l'*Archivum Rákoczianum* dont il édite presque tous les volumes avec des introductions historiques de grande valeur. — Wolfgang DEÁK a édité la correspondance des Dames hongroises (de 1515-1709), celle du comte Emerich Tököli et les archives des *Bujdosók*, c'est-à-dire des ennemis de l'Autriche qui, après la défaite de Rákóczy, erraient de pays en pays ; il est également l'auteur de bonnes monographies. — Le comte Antoine SZÉCSEN (né en 1819), maréchal de la Cour, s'est fait connaître non seulement par ses études littéraires (Shakespeare, Dante, Alex. Kisfaludy), mais aussi par ses *Essais historiques*. S'il s'y montre conservateur à outrance, ces œuvres dénotent néanmoins un homme politique de premier ordre. — La géogra-

phie historique de la Hongrie fait l'objet des recherches de l'érudit Frédéric PESTY (1823-1889), longtemps secrétaire de la deuxième classe de l'Académie ; ses travaux sur l'ancien *Banat de Szöröny* (3 volumes) et *Les anciens comitats disparus* (2 volumes) sont des modèles de monographies qui reposent sur des recherches très minutieuses. Il a donné en outre des études sur les *Templiers en Hongrie*, sur le *Duel judiciaire* et a commencé un Dictionnaire des villes hongroises au point de vue historique, géographique et linguistique, dont il n'a pu achever que le premier volume. — Gustave WENZEL (1812-1891), que nous retrouverons encore parmi les savants jurisconsultes, a rédigé une partie des *Monumenta;* il a donné deux monographies précieuses : l'*Histoire de l'agriculture et de l'exploitation des mines en Hongrie.* — Jules PAULER, le fils de l'ancien ministre de la Justice, directeur des archives du royaume, a écrit l'histoire de la *Conjuration de Wesselényi* et vient de publier en deux volumes *Histoire de la Hongrie sous la domination des Arpád* (1893), chef-d'œuvre d'investigation, où les sources connues depuis trente ans servent pour la première fois à élucider cette époque assez obscure. — Parmi les jeunes nous citons Béla GRÜNWALD, qui a étudié la vie sociale de la Hongrie de 1711 à 1825, cette époque de la décadence et des débuts de la renaissance ; Arpád KÁROLI, attaché aux archives de la cour de Vienne, dont plusieurs études sur les anciennes sources

historiques et sur la reprise de Bude en 1686, ont été très remarquées ; THALLÓCZY, qui s'occupe des rapports de la Hongrie avec la presqu'île des Balkans ; l'histoire de la Bosnie et de l'Herzégovine lui doit beaucoup, ainsi qu'à Asboth et à Strauss. MARCZALI, après avoir donné un essai critique des sources historiques sur l'époque des Arpád, fut chargé par l'Académie d'écrire l'histoire du règne de Joseph II en Hongrie, ouvrage en trois volumes, de grande importance. L'Académie a également donné la mission à Aladár MOLNÁR d'écrire l'histoire de l'Instruction publique en Hongrie au XVIIIe siècle ; le savant académicien n'a pu achever que le premier volume. ACSÁDY s'occupe avec succès de l'histoire économique des XVIe et XVIIe siècles ; WERTHEIMER, de l'époque napoléonienne et des rapports de la France avec l'Autriche-Hongrie ; FEJÉRPATAKY, excellent paléographe, a fait des études sur les diplômes de saint Étienne et du roi Coloman ; Arpád HORVÁTH étudie les chartes ; KNAUZ est l'auteur du meilleur manuel de chronologie et édite les *Monumenta* de l'archevêché d'Esztergom (Gran). Ajoutons enfin que la Commission historique publie sous la direction de Szilágyi les monographies des hommes illustres de la Hongrie. Ainsi ont paru le Mathias Corvin de Fraknói (traduit en allemand), Louis le Grand de Pór, Marie-Thérèse de Marczali, d'autres encore.

On voit que l'histoire nationale est dignement représentée par l'Académie ; l'histoire universelle y est moins cultivée. L'Académie a pourtant édité

un ouvrage sur Colbert de Ballagi et les contributions à l'histoire du recrutement de l'armée de Wallenstein du même auteur. L'antiquité est représentée principalement par les ouvrages sur la démocratie athénienne et sur Aristote de Jules SCHWARTZ ; Benjamin KÁLLAY, le ministre de la Bosnie et de l'Herzégovine, dont l'activité extraordinaire comme organisateur de ces provinces a été naguère constatée par la presse européenne, a écrit l'*Histoire des Serbes* (1780-1815) et *La Hongrie et l'Orient*.

Hors de l'Académie, nous voyons quelques savants, parmi lesquels Arpád KERÉKGYÁRTÓ, qui a publié toute une série d'ouvrages sur l'histoire de la civilisation hongroise ; Jean CSONTOSSI qui s'occupe de l'histoire de l'imprimerie et du livre en Hongrie, et Aron KISS qui étudie l'instruction dans le pays. — N'oublions pas les principaux mémoires sur la Révolution. Les meilleurs sont ceux de MESZÁROS (1796-1858), ministre de la Guerre en 1848 ; GÖRGEY a pris la plume pour se défendre contre les attaques dirigées contre lui ; KOSSUTH a publié dans les dernières années de sa vie une série de *Mémoires de l'émigration ;* MADARÁSZ, FIÁTH et DEGRÉ ont raconté leurs souvenirs. François PULSZKY (né en 1814), mérite une place à part. Le savant directeur du Musée national de Budapest émigra avec Kossuth, mais revint au moment du dualisme. Ses Mémoires en trois volumes, *Ma vie et mon temps,* contiennent une analyse très fine des réformes antérieures à 1848, l'histoire de la Révolution et

des émigrés jusqu'en 1867. Ces mémoires sont remarquables parce que l'auteur, un des esprits les plus cultivés de la Hongrie moderne, ne parle pas seulement de la vie politique et sociale, mais aussi du mouvement littéraire et artistique. — La géographie fut enrichie par les travaux des voyageurs dont nous avons parlé plus haut; avec eux il faut mentionner les voyages hardis (1847-1859) dans le sud de l'Afrique effectués par Ladislas MAGYAR. L'Académie publia sa Correspondance et son Journal en 1857, puis le premier volume de son *Voyage* en 1859; les extraits en ont passé dans tous les livres de géographie. Alexius FÉNYES a donné les premières descriptions statistiques de son pays; mais le plus grand géographe jusqu'ici était Jean HUNFALVY (1820-1888), le frère du grand philologue. Outre d'excellents manuels il a publié, en trois volumes, la *Description climatérique et naturelle du royaume*. La topographie historique est cultivée par RUPP dont l'*Histoire topographique de la Hongrie* est surtout remarquable au point de vue ecclésiastique; CSÁNKI, ORTVAY, et surtout PESTY ont élucidé l'ancienne géographie du pays.

Les études sur l'art et l'archéologie occupèrent l'Académie dès sa fondation. Le premier volume des Annales contient une étude de JANKOVICS, collectionneur de mérite sur les trouvailles faites à Nagy-Enyed, mais les vrais fondateurs de cette science en Hongrie sont François PULSZKY et HENSZLMANN (1813-1888), le premier professeur d'histoire de l'art à l'Université. A ceux-ci se

joignirent bientôt Jászay, Kállay, Kiss, Érdy et Walther qui, dans les premières années de l'Académie, lurent souvent des mémoires sur les antiquités hongroises. En 1847, on fit les premières fouilles dans les nécropoles de Érd et de Bata ; la même année, l'Académie adressa un appel à tous les habitants du pays, les invitant à s'intéresser aux monuments artistiques et à la prévenir du résultat des fouilles.

En même temps que du moyen âge on commençait à s'occuper des antiquités romaines. Érdy a fait connaître les tablettes (tabulae ceratae) de l'époque romaine trouvées en Transylvanie (1855), dont l'écriture a tant intrigué les savants de l'Europe. En 1857, fut fondée la commission archéologique qui s'émancipa bientôt de la « Central-Commission für Erhaltung der Baudenkmæler » dont le siège était à Vienne. Le premier volume de ses *Publications archéologiques* parut en 1859, avec des travaux remarquables d'Ipolyi et de Paur. La restauration des monuments, tels que le dôme de Kassa, la cathédrale de Pécs, commence à cette époque. Les antiquités datant de l'invasion barbare et de l'époque romaine affluent au Musée national qui, aujourd'hui, possède une des plus belles collections de monuments hunniques et avares. Henszlmann décrit les fouilles exécutées à Albe Royale pour retrouver les traces de la basilique de Saint-Étienne. En 1866, l'Académie publia pour le grand public le *Guide archéologique* dont les deux volumes sont dus à Henszlmann et à Rómer.

En 1867, on inscrit au budget un crédit pour la restauration et la conservation des monuments historiques [1]. Rómer publie aux frais de l'Académie le *Bulletin archéologique* qui est aujourd'hui rédigé avec tant de compétence par Hampel.

En 1869, commence la série des monographies archéologiques où Henszlmann donne en trois volumes les *Antiquités du moyen âge à Pécs*, puis les *Monuments de Lõcse* et la *Description de la section archéologique hongroise* à l'exposition universelle de Vienne en 1873; Rómer, les fresques qu'on trouve en Hongrie; Myskovszki, en deux volumes, les monuments de Bártfa. Puis viennent de nombreux mémoires sur chaque contrée du pays, sur la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie du moyen âge, sur la numismatique, les terres cuites, les antiquités et les inscriptions romaines [2]. L'archéologie préhistorique qui trouve un terrain fertile en Hongrie est cultivée surtout par Pulszky et Hampel; le premier a publié un important ouvrage sur l'âge de bronze

1. Ce chapitre est augmenté annuellement; dernièrement on a restauré l'abbaye de Jaak (comitat Vas-Eisenburg), des fresques du moyen âge, des monuments dans le comitat Arva, l'église de Bude que Lotz et Székely ont orné de fresques, le dôme de Kassa, l'église de Bártfa et le castel Vajda-Hunyad en Transylvanie.

2. Ces dernières furent publiées par Rómer et Desjardins, *Monuments épigraphiques du Musée national hongrois*, 1873. Le compte rendu du huitième congrès international d'archéologie préhistorique tenu à Budapest en 1876 est la meilleure preuve de la vitalité de ces études en Hongrie.

en Hongrie, l'autre édite en ce moment les *Antiquités du* IVe-Xe *siècle en Hongrie.* Tout ce que le baron de Baye a publié sur ce sujet fut préparé par les savants hongrois. L'époque romaine a été étudiée au point de vue épigraphique par Charles Torma et Robert Fröhlich; ce dernier a écrit un grand ouvrage sur la géographie de la Hongrie dans l'antiquité. A côté de la capitale, la province apporte son contingent. Les sociétés archéologiques du sud et du nord de la Hongrie, Gabriel Téglás et Király qui cherchent les antiquités dans le sud de la Transylvanie, à l'emplacement de Sarmisegethusa et d'Apulum, Lipp qui a fait des fouilles dans la nécropole de Keszthely et toute une phalange de jeunes professeurs enrichissent continuellement ce domaine. Le clergé ne reste pas en arrière. Le savant évêque Arnold Ipolyi (1823-1886), auteur de la *Mythologie magyare* (1854), a donné des ouvrages remarquables sur la peinture et la sculpture du moyen âge, sur les monuments de son évêché, Beszterczebánya, et sur la couronne hongroise.

L'histoire de l'art est représentée par Henszlmann qui s'est formé à Paris; ses recherches sur le style roman, son *Parallèle* sont les premiers ouvrages de ce genre en Hongrie ; Gustave Keleti est aujourd'hui le meilleur critique d'art; à côté de lui il faut mentionner Charles Pulszky, le fils de François Pulszky, conservateur de la galerie Eszterházy, Pasteiner, le successeur de Henszlmann à l'Université, auteur d'une histoire de l'art. — La

numismatique et la héraldique sont cultivées par Érdy, le baron Nyáry, Rupp et Ivánffy.

Avec la reprise de la vie politique les sciences juridiques et économiques ont recommencé à occuper les esprits. Les Hongrois, on le sait, sont un peuple de juristes, mais l'ancien avocat ne connaissait que son *Corpus juris latini*, le *Tripartitum* de Verböczy, et s'occupait fort peu des progrès de cette science à l'étranger. L'Académie, en instituant une classe de jurisprudence et d'économie politique, voulut relever le niveau de ces études, apporter un peu de lumière dans les débats politiques et préparer les lois qu'on discutait dans les Diètes. Son premier soin était la confection du vocabulaire juridique et la traduction en hongrois du *Corpus juris*. De 1834 à 1848, de nombreux mémoires furent insérés dans le *Tudománytár*. Ces études, si elles n'ont pas fait avancer la science du droit, ont eu du moins le mérite de traiter les questions à la lumière des progrès accomplis en Occident. Parmi les collaborateurs nous voyons Paul Szlemenics, Zsoldos, Sztrokay, Ladislas Szalai, le baron Eötvös, Laurent Tóth, le futur ministre de la Justice Théodore Pauler (1816-1886) et Gustave Wenzel. Les questions d'actualité que Széchenyi avait posées avec tant d'éclat dans ses pamphlets politiques, telles que l'*aviticité*, l'héritage, la peine de mort, les prisons, le régime parlementaire, les fidei-commis, les principes du code pénal, le droit des femmes, tout ceci fut discuté courtoisement, les matériaux recueillis et mis pour ainsi

dire à la disposition des Diètes. La Révolution a porté un coup mortel à ces études, on devine facilement pourquoi. Le noble rêve de tant de grands esprits semblait disparu pour toujours ; on se cantonna dans le domaine de la philosophie du droit et on traita des questions moins pratiques. En 1853, on put couronner l'ouvrage magistral du baron Eötvös sur *L'influence des idées dominantes du* XIX*e* *siècle sur la société*, traduit bientôt en allemand et analysé en France [1]. C'est l'ouvrage le plus remarquable que la Hongrie ait produit dans le domaine de la philosophie du droit. A côté d'Eötvös deux travailleurs infatigables ont enrichi cette littérature : Th. PAULER, en initiant la Hongrie à la philosophie du droit et aux études de droit international et de droit pénal, contribua avec Ladislas Szalai à créer ce remarquable Code pénal que le secrétaire d'État, Charles Csemegi, a élaboré en 1878 et qui fut voté par les Chambres. D'autre part, Gustave WENZEL l'historien bien connu, jeta les bases de l'histoire du droit magyar et du droit privé. Après le dualisme, les écoles de droit prirent un nouvel essor et cultivèrent toutes les branches de la jurisprudence. L'Académie n'était plus l'unique centre où l'on poursuivait ces études. En outre, la classe distincte que la science du droit avait à l'Académie disparut en 1867. Dans la deuxième classe, les jurisconsultes étaient réunis avec les

1. Voy. l'article de Dollfuss dans la *Revue germanique*, 1861, t. XIV.

historiens, les philosophes et les économistes. A partir de ce moment les lectures et les mémoires juridiques diminuèrent. Cependant la fondation du prix Sztrokay a donné une nouvelle impulsion aux grands travaux d'ensemble; ainsi se sont distingués : Pécsy, Paul Hoffmann, Vécsey et Bozóky dans le droit romain; Konek, Kovács et Kolosvári, dans le droit ecclésiastique; Dózsa, dans le droit de la Transylvanie; Hajnik, dans l'histoire du droit; Zlinszky, plusieurs fois lauréat de l'Académie, dans le droit civil; Apáthy, dans le droit commercial; Auguste Pulszky, le fils de François Pulszky, dans la philosophie du droit, et Wlassics dans le droit pénal; tout récemment Concha, Arminius Neumann et Fayer.

A côté des études juridiques, et toujours grâce à l'influence de Széchenyi, les sciences économiques, envisagées d'abord au point de vue pratique, plus tard au point de vue théorique, se sont vite développées. Une Revue spéciale, appuyée par l'Académie, est consacrée à ces études; il existe une commission d'économie politique et de statistique et cette section a donné à l'Académie trois présidents, économistes très distingués. Parmi les vétérans il faut citer le président de l'Académie, Émile DESEWFFY (1811-1866), dont les *Lettres de l'Alföld*, le pamphlet *Payons!* discutent les questions qui agitaient la Hongrie avant 1848; Auguste TRÉFORT (1817-1888), le ministre de l'Instruction publique qui a succédé à Eötvös, a fait ses premières armes dans l'économie politique. Ses essais sur plu-

sieurs hommes d'État et historiens français (Tocqueville, Thiers, Guizot, Mignet) lui ont valu l'hommage public de Duruy; ses *Essais* (traduits en allemand) montrent une curiosité intelligente et une rare faculté d'assimilation.

Un de ses collègues, l'ancien ministre des Finances Lónyai (1822-1884), président de l'Académie, a écrit un livre sur les Banques, ouvrage issu des négociations entre l'Autriche et la Hongrie après le dualisme. Son successeur, Kerkápoly, professeur de droit, était également versé dans cette branche de la science. Enfin, le professeur d'économie politique à l'Université de Budapest, Jules Kautz, ancien député, a obtenu presque tous les prix de l'Académie; ses Manuels sont employés en Autriche et en Hongrie. On peut encore citer : Weninger, Karvassy, Maurice Lukács, le grand philanthrope, Léon Beöthy, Matlekovics, l'historien du budget hongrois depuis 1867, André György et Rezsö Dobner; parmi les parlementaires : Hegedüs et Falk, tous deux membres de l'Académie.

La statistique est la dernière branche de la science cultivée par l'Académie [1]. Le premier travail fut celui d'Alexandre Konek, publié en 1859 sous le titre : *Trois ans de statistique criminelle* (1855-1857). Cette science fit des progrès si rapides en Hongrie que les membres du IXᵉ congrès inter-

1. Il faut cependant mentionner les travaux de statistique géographique d'Alexius Fényes qui, en 1839 et 1843, a obtenu le grand prix de l'Académie.

national de statistique, tenu au palais de l'Académie en 1875, purent constater que jamais congrès ne fut mieux préparé au point de vue scientifique.

L'ancien chef du bureau statistique, Charles KELETI, a obtenu le grand prix avec son ouvrage *Notre pays et son peuple* (1872); le bureau statistique de la capitale est dirigé par Josep KÖRÖSI, dont les travaux sont très estimés même à l'étranger [1]. Konek, qui a été longtemps professeur de statistique à l'Université, Jean Hunfalvy le géographe, ont également donné de bonnes études en ce genre.

Aujourd'hui, Louis Láng, Béla Földes, Jekelfalussy et Galgóczy publient des travaux remarquables; les uns s'occupent de la statistique de la population et arrivent souvent à des résultats surprenants au point de vue des nationalités, les autres de la statistique du commerce, de l'industrie et de l'enseignement.

Les études philosophiques ne montrent pas jusqu'ici un grand progrès; en somme, la tentative hardie de Apácai est restée stérile. Non pas que le Hongrois manque de sens philosophique mais il recherche volontiers le côté pratique; les spéculations pures ne sont pas de son goût. L'Académie a fait son possible pour développer ces recherches comme les autres, mais elle est impuissante là où

1. Kőrősi dirige depuis 1891 les *Monographies des comitats* que l'Académie édite. Chaque département sera décrit par un spécialiste. On aura ainsi le tableau exact de la vie économique et intellectuelle de la Hongrie à la fin du XIXe siècle.

les esprits ne sont pas préparés par l'école. En 1834, elle a publié le *Dictionnaire philosophique* qui a créé le vocabulaire nécessaire; en 1839, elle édita l'*Anthropologie philosophique* de Samuel Köteles, qui, avant la Révolution, était le seul représentant de cette science. Cyrille HORVÁTH (1804-1884) de l'ordre des Piaristes, qui occupa la chaire de philosophie à l'Université, était certainement un homme de beaucoup de savoir. Il connaissait à fond les systèmes des différentes écoles, mais il n'a jamais mis en lumière dans son ensemble son système à lui, qu'il appelle le Concrétisme, c'est-à-dire la synthèse de nos perceptions des choses idéales et réelles. Ses travaux sur la philosophie positive et négative (1854-1858) de même que ses études sur Fichte et Schelling sont de bons travaux historiques.

Gustave SZONTAGH (1793-1858) voulut créer une philosophie magyare et publia, entre 1854 et 1857, *Les fondements du Parthénon magyar*. Comme Hetényi (1780-1853), il prêchait une sorte de philosophie pratique, un socratisme assez vague destiné à remplacer la philosophie allemande. Le dernier des polyhistoriens magyars Samuel BRASSAI qui, à quatre-vingt-dix ans, publie encore des articles sur les sciences naturelles, la physique, les mathématiques aussi bien que sur des questions de grammaire, a donné une *Logique* et une *Psychologie*. L'Académie a édité les œuvres d'Apácai en 1867; Erdélyi voulut écrire l'histoire de la philosophie en Hongrie, mais il n'a donné que des fragments qui vont jusqu'au XVIIIe siècle. L'auteur fait entrer

dans le cadre de son ouvrage toutes les discussions théologiques de la Réforme. Les recueils académiques contiennent en outre de nombreuses dissertations sur l'histoire de la philosophie ; depuis Platon et Aristote jusqu'à Schopenhauer, aucun des grands esprits n'est oublié. Schelling avait ses adeptes en Étienne Nyiry, Pethe, Rácz, Schedius ; Hegel fut introduit au collège de Pápa par le professeur Tarczy, mais il fut bientôt défendu par l'autorité scolaire (1836). Ce fut le signal d'une grande polémique, où les adversaires restèrent maîtres du terrain. Plus tard seulement Jean Erdélyi et Kerkápoly, puis Domanovszky, auteur d'une histoire de la philosophie, purent se dire hégéliens. Tout récemment, le mouvement philosophique s'accentua. Le secrétaire de la deuxième classe, Emerich Pauer, quoique prêtre, a fondé avec l'aide de l'Académie *l'Athenaeum* (1892), qui devient le centre de ces études. Bernard Alexander, dont les travaux sur Kant, Schopenhauer et Hartmann, furent couronnés, dirige avec beaucoup de zèle la *Bibliothèque philosophique* qui publie de bonnes traductions des auteurs grecs, français, anglais et allemands. Boehm cultive la philosophie positiviste, tandis que Medveczky, qui sous le nom de Baerenbach a publié d'abord ses travaux en allemand, s'occupe avec succès d'anthropologie au point de vue philosophique [1].

1. Parmi les associés étrangers de la deuxième classe nous mentionnons : César Cantu, Flegler, Roscher, Mommsen,

L'Académie, désireuse que tant de travaux de mérite de la première et de la deuxième classes ne restassent pas tout à fait ignorés de l'Europe savante, a décidé de faire connaître les plus importants en allemand, au moins par quelques extraits; de publier dans cette langue le résumé de ses séances, de donner ainsi en raccourci une idée du mouvement intellectuel du pays. Elle a chargé Paul Hunfalvy, puis Gustave Heinrich, de diriger cette Revue qui paraît depuis 1877. Les quatre premières années portent le titre : *Literarische Berichte aus Ungarn,* les autres : *Ungarische Revue.* Elle a pris, sous l'habile direction de Heinrich, un rang important parmi les revues européennes et elle est indispensable à tous ceux qui, ne sachant pas le hongrois, veulent se tenir au courant des travaux de l'érudition magyare [1]. La troisième

Paul Janet, Arneth, Wieseler, Gladstone, Patterson, publiciste anglais, actuellement professeur d'anglais à l'Université de Budapest, Gneist, Sayous dont les travaux remarquables sur la Hongrie sont à peu près les seuls en France, qui soient faits sur des sources magyares, Zeller, Kunik, de Saint-Pétersbourg, Levasseur, Villari, Gindely dont les travaux sur Bethlen ont été traduits en hongrois, Sickel, Alexandre Bertrand, Ernest Chantre, de Lyon, René de Maulde, Krones, l'historien de Gratz et Alphonse Huber.

1. Nous ne pouvons pas oublier ici le rôle actif joué par Jean Schwicker qui, dans ses nombreux travaux allemands, a fait connaître l'instruction publique, la littérature et les travaux savants de la Hongrie. Son *Histoire de la littérature hongroise* seule (Leipzig, 1889) forme un volume de 944 pages et contient le suc de presque tous les travaux magyars faits sur la littérature.

classe édite dans le même but, depuis quatorze ans, les *Mathematische und Naturwissenschaftliche Berichte aus Ungarn* sous la rédaction du baron Laurent Eötvös, Jules König, Than et Isidore Fröhlich.

C'est cette dernière classe qui a donné à l'Académie son président actuel, le baron Laurent Eötvös, fils de l'homme d'État dont nous avons parlé, et son secrétaire perpétuel, l'éminent physicien Coloman Szily. Les études dont elle s'occupe n'ont pu prendre leur essor que depuis 1870. Comme le disait un de ses présidents, l'école et l'Université préparent le terrain où les sciences doivent se développer; l'Académie ne peut que prendre connaissance des résultats obtenus dans les cabinets de physique et d'histoire naturelle ou dans les laboratoires. Or, sous ce rapport, l'enseignement laissait beaucoup à désirer. Tous les soins étaient donnés aux langues classiques et à l'histoire, mais on ne dépassait jamais les éléments en matière de science. L'Académie, dès sa fondation, ne pouvait donc avoir qu'un seul but : reprendre et publier en magyar ce que les savants étrangers avaient produit dans ce domaine. Mais avec le dualisme, un nouveau souffle commença à animer les écoles : les Universités, l'École polytechnique et d'autres écoles spéciales furent richement dotées, ce qui permit aux sciences de se développer. Le dernier congrès d'hygiène et de démographie (1894) a trouvé la Hongrie à la hauteur de sa mission. Dans chaque section de la troisième classe nous trou-

vons des noms universellement connus. Quelques-uns joignent à leurs grandes connaissances un talent d'exposition claire et attrayante, quoique les puristes de la première classe accusent souvent leurs confrères de la troisième de ne pas observer suffisamment les limites permises pour la formation des nouveaux vocables.

Dans les sciences naturelles se sont distingués : Petényi (ornithologie), Théodore Margó, le doyen des zoologistes, Jean Frivaldszky, Kriesch, Entz, le voyageur Xantus, Otto Herrmann dont les ouvrages sur les araignées et la pêche en Hongrie sont remarquables, Chyzer, Jean Hanák, auteur de l'histoire de la zoologie en Hongrie. Dans les études botaniques : Emerich Frivaldszky, Hazslinszky, Jurányi, Paul Gönczy, Kanitz et Jules Klein [1] ; dans la minéralogie et géologie, surtout Joseph Szabó († 1894), le fondateur de la géologie hongroise, savant d'une renommée européenne, secrétaire de classe jusqu'à sa mort ; Krenner, Hantken, Koch, Böckh, Kubinyi, Lóczy compagnon du comte Béla Széchenyi dans son voyage d'exploration dans le Thibet [2]. Parmi les chimistes, le doyen Than, pré-

1. Le cardinal Haynald (1816-1891), qui a joué un rôle très important dans la vie politique de son pays, était un excellent botaniste; son ouvrage *Flora biblica* est très estimé. Il a légué sa collection, une des plus riches de l'Europe, au Musée national.

2. Les résultats de ce voyage ont été publiés en deux magnifiques volumes, d'abord en hongrois (1890), puis en allemand : *Die wissenschaftlichen Ergebnisse der Reise des Grafen Béla Széchenyi in Ost-Asien*, 1877-1880. Széchenyi

sident de classe, est le plus universellement connu ; à côté de lui Nendtwich, Klug, Wartha, Liebermann et Lengyel. Les sciences physiques sont représentées par Stoczek (1819-1890), longtemps recteur de l'École polytechnique, Coloman Szily, qui cultive également l'histoire des sciences en Hongrie, Laurent Eötvös, professeur à l'Université, naguère ministre de l'Instruction publique, Isidore Fröhlich, Schuller, Paul Hoitsy qui écrit pour le grand public, Heller, auteur d'une histoire de la physique en plusieurs volumes et Zipernowszky. Parmi les anciens il faut mentionner Jedlik, Tarczy et Jules Greguss qui fut un écrivain distingué. Les sciences médicales, cultivées de bonne heure à l'Université, ont trouvé leurs représentants en Bene, Bugát, Kovács, Balassa, le chirurgien le plus renommé de la Hongrie, Lenhossék (anatomie), Mihálkovics, Korányi, Schulek, Fodor (hygiène) qui a présidé avec tant de tact au dernier congrès, Aurèle Török (anthropologie), Thanhoffer. Parmi les mathématiciens, nous mentionnons Jules König secrétaire de classe depuis la mort de Szabó, Weninger, Petzwal, Vész, Kondor et Hunyadi. Quoique la capitale ne possède pas d'observatoire, l'astronomie est cultivée par Charles Nagy, Schenzl et Konkoly qui a fondé un observatoire à Ó-Gyalla (comitat de Komárom) [1].

lui-même a écrit la partie historique et ethnographique, Kreitner s'est chargé de la géographie physique, Lóczy de la géologie et Bálint de la partie philologique.

1. Voy. les seize volumes de Konkoly intitulés : *Beobach-*

Aux deux sections de la troisième classe s'ajoute la commission des sciences militaires. Dès 1826, le comte Festetich avait fondé un prix pour la traduction des meilleurs ouvrages militaires de l'étranger. Tanárky, Kiss, Korponay, Mészáros ont fait partie de l'Académie à titre d'officiers jusqu'à la Révolution. Kiss a traduit les principes de stratégie de l'archiduc Charles et en 1847 l'Académie mit au concours la question suivante : Comment pourrait-on organiser la défense nationale plus avantageusement que par le passé. Le canon de la Révolution fut la réponse. La commission fut supprimée ; Kiss a continué ses travaux, mais, après sa mort (1866), ces sciences n'eurent plus de représentant. La commission militaire a été réinstallée tout dernièrement ; elle édite les œuvres militaires du comte Zrinyi. Elle commence même une bibliothèque d'histoire militaire dont le premier volume, dû à Szécsi, traite de la guerre austro-italienne en 1866 au point de vue de la tactique [1].

Jusqu'ici nous avons vu l'Académie cultiver la science pour elle-même; mais elle n'oublie pas non plus la seconde partie de sa mission qui consiste à faire pénétrer dans le public les connais-

tungen angestellt am astrophysikalischen Observatorium in Ó-Gyalla (Halle, Schmidt).

1. Parmi les associés étrangers de la troisième classe nous relevons : Bunsen, Owen, Helmholtz, Hyrtl, Virchow, Descloiseaux, de Candolle, Fouqué, Elisée Reclus, Pasteur, Cayley, Hermite, Berthelot, Topinard, Kronecker, du Bois-Raymond, Lister.

sances utiles. Dans ce but elle a commencé, en 1875, la publication d'une série d'ouvrages, tant originaux que traduits, qui embrassent l'histoire, la littérature, la philosophie et l'économie politique [1]. Elle a publié jusqu'ici soixante-quinze ouvrages en cent trente-cinq volumes qu'elle distribue par centaines aux établissements scolaires ; leur prix est si modique qu'ils sont réellement à la portée de tous [2].

1. Les meilleurs ouvrages scientifiques sont publiés par une autre société savante, dont nous parlerons plus loin.

2. Dans cette liste nous relevons les œuvres historiques de Mommsen, Curtius, Ranke (*Hist. des papes*), Carlyle, Macaulay, Mac-Carthy, Symonds (*Renaissance en Italie*), les *Leçons* de Max Müller, Lewes (*Gœthe*, *Hist. de la philosophie*), Ribbeck (*Hist. de la litt. romaine*), Emerson ; les œuvres de jurisprudence et de sciences sociales de Bluntschli, Carrara, Gneist, Maine-Sumner et Todd. Les ouvrages français, traduits avec beaucoup de soin, sont les suivants : Barthélemy-Saint-Hilaire (*La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion*), Berryer (*Plaidoyers choisis*), G. Boissier (*Cicéron*, *Promenades archéologiques*), Fustel de Coulanges (*La Cité antique*), Paul Gide (*Le droit des femmes*), Paul Janet (*Hist. de la science politique*), Laveleye (*Essai sur les formes de gouvernement*), Léonce Lavergne (*L'agriculture en Angleterre*), Paul Leroy-Beaulieu (*Économie polit.* et *Le nouveau socialisme*), Nisard (*Études sur la Renaissance*, *Hist. de la litt. française*), Rambaud (*Hist. de la Russie*), Sainte-Beuve (*Portraits*), Sorel (*L'Europe et la Révolution*), Taine (*Hist. de la litt. anglaise; Les Origines de la France contemporaine*), Amédée Thierry (*Tableau de l'empire romain*, et les quatre volumes des *Récits de l'hist. rom.*), Villemain (*Pindare*), Cherbuliez (*L'Art et la Nature*). On remarquera que Renan n'est pas représenté.

Pour subvenir à ses nombreuses publications l'Académie emploie les revenus de son capital qui monte aujourd'hui à 2,520,000 florins (un peu plus de 5 millions [1]). Outre son budget annuel, elle dispose de nombreux prix [2], auxquels il faut ajouter les dix prix exceptionnels, chacun de 10,000 florins, qu'un Mécène, Andor Semsey, a fondé pour des ouvrages, qui au moment du Millénaire donneront comme la synthèse des recherches sur la grammaire, la littérature, l'archéologie, l'histoire, la géographie, l'économie politique, la géologie, la minéralogie, la flore et la faune du pays.

L'Académie a été longtemps forcée de louer le local où elle tenait ses séances et où elle arrivait à peine à placer sa bibliothèque. En 1858, sous la présidence d'Émile Desewffy, lorsque la réaction autrichienne fit éclater avec tant de force le sentiment patriotique, on voulut enfin lui construire une *maison*. Le baron Simon Sina qui, après avoir

1. Dans le budget de 1894 la première classe pouvait disposer de 15,000 florins, la deuxième de 44,000 florins, la troisième de 16,500 florins. — Les membres ordinaires qui, anciennement, étaient rétribués, ne touchent rien aujourd'hui; il n'y a pas de jetons de présence non plus, ce qui n'empêche pas que les séances soient fréquentées. Il n'y a que les secrétaires et les rapporteurs des diverses commissions qui touchent une indemnité. — Chaque feuille (16 pages) des publications académiques est payée à raison de 30 florins (60 francs).

2. Au nombre de vingt, dont les plus importants sont le grand prix (200 ducats), le prix Teleki (100 ducats, pour les œuvres dramatiques), le prix Gorove (100 ducats), le prix Sztrokay (100 ducats, études de droit) et le prix Karátsonyi.

doté sa ville natale, Athènes, d'une université et d'une académie, s'était fixé en Hongrie, offrit une somme de 80,000 florins. Une nouvelle souscription organisée en 1860, où nobles et paysans donnèrent leur obole, doubla bientôt ce capital; la ville de Pest donna le terrain. Desewffy pouvait dire : Ce n'est pas une *maison* qu'aura l'Académie, ce sera un *palais;* en effet, le bâtiment qui s'élève aux bords du Danube, sur une des plus belles places de Budapest, mérite ce nom. Il fut inauguré en 1865. La bibliothèque, dont le premier fonds était la riche collection donnée par Teleki dès 1830 (30,000 volumes), a aujourd'hui près de 180,000 volumes et de nombreux manuscrits importants pour l'histoire littéraire du pays.

L'Académie donne l'hospitalité à la galerie de tableaux d'Eszterházy, aujourd'hui propriété de l'État. Elle admet dans son sein des critiques d'art, et on a déjà songé à fonder une classe des beaux-arts. La Hongrie possède, en effet, des architectes, des peintres et des musiciens de renom; il serait peut-être à souhaiter que, comme l'Institut de France, elle embrassât toutes les manifestations de la vie intellectuelle. Le temps n'est plus où l'on confiait l'érection du palais de l'Académie à un architecte berlinois, Stüler ; les grands monuments, comme le nouveau Parlement, la basilique, le château de Bude, sont élevés par des architectes hongrois comme : Ybl, Steindl, Hauszmann, Schulek, Quittner. Le plus grand peintre hongrois est Munkácsy, qui vit à Paris, mais qui, dans ces der-

nières années, a reçu des commandes importantes pour la capitale. Son *Arpád* ornera le nouveau palais du Parlement. A côté de lui se distinguent Benczur, chargé de la direction de l'école de peinture qui forme comme le noyau d'une future école des Beaux-Arts, puis : Barabás, Zichy, Liezen-Mayer, Lotz, Székely, Than, Ligeti, Vastagh, Feszty, Papp, Madarász, Pállik, Halmi, Pataky, Ebner, Margittay, Paczka, Telepy, Mészöly, Bihari, Balló. La sculpture, quoique moins développée que la peinture, compte des artistes, comme : Engel, Strobl, Donáth, Zala, Róna, Kiss, Mátrai. Enfin, pour la musique, Liszt, qui fut le directeur de l'Académie de musique et le créateur de l'opéra magyar, Erkel, ont laissé de nombreux élèves parmi lesquels nous mentionnons seulement Zichy, Lányi, Hubay, Aggházy, Mihálovics, Bartalus, Reményi. Tous ces artistes réunis pourraient former sinon une classe au moins une commission des beaux-arts; ainsi l'Académie exercerait la meilleure influence sur les arts si nouveaux en Hongrie [1].

II. — Sociétés littéraires et savantes.

L'Académie est comme le foyer lumineux de la vie scientifique en Hongrie, les autres sociétés

1. Sur le mouvement artistique en Hongrie dans les détails duquel nous ne pouvons pas entrer, les meilleurs renseignements se trouvent dans : *Oesterreich-Ungarn in Wort und Bild* (*Hongrie*, vol. III, 1893).

lui sont, pour ainsi dire, subordonnées; beaucoup d'entre elles reçoivent son hospitalité. Elle subventionne même celles dont les revenus ne sont pas suffisants pour couvrir les frais de leurs publications. La société littéraire la plus importante est celle qui porte le nom de *Kisfaludy*, fondée après la mort de Charles Kisfaludy, en 1836, par les amis du grand écrivain qui fut le créateur de la comédie hongroise. Elle a surtout pour but de cultiver la littérature nationale, de publier des travaux esthétiques, de traduire les chefs-d'œuvre poétiques de l'étranger, de recueillir les restes de la poésie populaire et de répandre le goût des belles-lettres par ses concours et ses séances mensuelles. C'est, en effet, parmi ses membres que l'esthétique magyare a trouvé ses meilleurs représentants.

Jusqu'à sa fondation on se contentait de traductions, comme celles des *Leçons* de Blair traduites par Kis; la Société *Kisfaludy* fit traduire, dès sa fondation, les écrits sur l'art des Anciens; la Poétique d'Aristote, le Traité du Beau de Longin, Quintilien, Horace, Boileau et Pope; c'est dans les Annales de cette société que Jean Erdélyi et Henszlmann publièrent leurs travaux sur le Beau et le Style. Le premier professeur d'esthétique à l'Université de Budapest, Auguste Greguss (1825-1882), fut pendant vingt ans secrétaire, puis vice-président de cette société; il peut être considéré comme son théoricien le plus autorisé. En 1849, il publia les *Principes de l'esthétique*, livre écrit

sous l'empire des théories de Hegel, mais dont certaines parties sont originales; plus tard, il subit l'influence des théoriciens français. Son système, qu'il enseigna à l'Université, ne fut pas publié. Son ouvrage couronné, *Sur la ballade*, est certainement l'étude la plus développée qui ait paru en ce genre, même à l'étranger. Il se fit le commentateur esthétique des ballades d'Arany et put achever avant sa mort le premier volume de sa *Vie de Shakespeare* (1880). Ses *Études* ont été réunies en 1872. Greguss était aussi un bon fabuliste et surtout un excellent traducteur, il a donné le *Timon*, *Mesure pour Mesure* de Shakespeare et *le Cid* de Corneille.

Greguss, Gyulai, président, et Beöthy, secrétaire actuels de la Société, ont formé les jeunes critiques esthétiques, tous imbus des théories de Taine. Parmi eux se distinguent : Eugène Péterffy, Frédéric Riedl, le biographe de Madách et de Arany, David Angyal et Haraszti. La Société *Kisfaludy*, dont les cinquante membres représentent dignement les lettres et la poésie, a mérité de grands éloges pour ses recueils de poésie populaire. La collection, commencée par Erdélyi, fut continuée par Kriza, Gyulai et Ladislas Arany. On ne se contente plus de la poésie populaire magyare, on traduit aussi les poésies des autres nationalités (Slaves, Roumains, Saxons) qui habitent le territoire de la Hongrie. Ces recueils constitueront peu à peu le trésor poétique du peuple. La Société donne également les meilleures traductions; grâce à elle le théâtre a pu jouer tout Shakespeare et l'on vient

d'achever Molière [1]. De même qu'elle avait chargé Greguss d'écrire, en guise de préface à l'excellente traduction de Shakespeare, la vie du poète anglais, elle a chargé Haraszti, connu en France par son étude sur André Chénier [2], d'écrire la vie de Molière. Elle a fait traduire, en outre, quelques pièces de Calderon, de Lope de Vega et de Moreto, le *Don Quichotte* de Cervantès, Byron, *La Légende de Frithjoff* de Tegner, des écrivains russes, suédois et même des poètes de l'Orient, sans compter une foule de romans étrangers. Les Annales, surtout la nouvelle série depuis 1860, sont le répertoire le plus riche de dissertations esthétiques et littéraires. Elles reflètent fidèlement le mouvement des trente dernières années. Toute une pléïade de jeunes traducteurs en vers s'est révélée à ses concours, comme Radó, qui traduit surtout les poètes lyriques français et italiens; Jean Csengeri, le philologue qui a traduit des parties de l'*Odyssée* et l'*Orestie* d'Eschyle. Le grand dramaturge Csiky a traduit Sophocle et Plaute avec le concours de cette Société.

Beaucoup plus modeste est la Société littéraire *Petöfi*. Elle réunit les jeunes, et se compose principalement d'écrivains que leurs opinions littéraires très avancées ont empêché de franchir les portes de la Société *Kisfaludy*. Elle fut fondée en 1876.

1. Les traductions des poètes sont toujours faites dans le mètre de l'original.

2. Paris, Hachette, 1892.

Beaucoup de poètes lyriques dont nous avons parlé, font partie de cette société ; son critique d'art est Szana et la revue *La Couronne* contient des travaux de quelque valeur. Le culte de Petöfi n'est pas son but exclusif. On vient de fonder pour cela, en Transylvanie, une revue qui, à l'instar du *Gœthe-Jahrbuch*, ne s'occupe que du grand poète.

Ces deux sociétés littéraires ont donné, depuis 1880, une physionomie toute nouvelle à leurs séances ; maintenant, l'élite de la population s'y rend et les poètes trouvent là un auditoire empressé à applaudir poésies et nouvelles. Le secrétaire de la Société *Kisfaludy*, Zoltán Beöthy, a même l'intention d'organiser, pendant l'hiver, des conférences, dont le produit serait employé à l'impression d'études littéraires, à la fondation de prix et à la rémunération des conférenciers, chose toute nouvelle pour la Hongrie. Toutes les séances des sociétés littéraires sont jusqu'ici gratuites. La capitale possédant maintenant un public assez riche, Beöthy veut tenter d'introduire les conférences payantes.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les autres sociétés savantes. De même qu'on peut être académicien en habitant la province, on peut être membre des autres sociétés savantes sans résider dans la capitale. La province possède même quelques sociétés qui ont surtout pour but de cultiver l'archéologie ou l'histoire locale, comme les Sociétés archéologiques du sud et du nord de la Hongrie, la Société des antiquaires de Vajda-Hunyad, la Société

transylvaine dont l'organe est le *Musée de la Transylvanie,* la Société *Kemény*, etc. — Depuis que les lycées ont de jeunes professeurs initiés aux méthodes de la recherche scientifique, la vie en province commence à se développer et, malgré la centralisation très grande de la capitale, le reste du pays prend largement part au mouvement intellectuel. Les sociétés savantes les plus importantes de Budapest sont : la *Société historique,* fondée en 1867 par Ipolyi, Henszlmann, Iván Nagy, Pesty, Ráth, Rómer, Thaly, Torma, Wenzel, Csengery, Michel Horváth et Toldy, dans le but de centraliser les chartes et les actes que certaines familles gardaient jalousement. Ses présidents : Mikó, Horváth, Ipolyi et surtout le premier secrétaire de la société, ont déployé une grande activité. Dans les dix premières années, on organisa des voyages d'étude; le premier était consacré à Kolosvár (Clausembourg), capitale de la Transylvanie pendant trois cents ans et qui conservait dans ses archives des documents précieux. En 1869, on s'occupa du comitat de Hont, où les archives des Zichy, contenant vingt-sept mille documents, furent explorées. La société commença la publication de ces pièces avec l'appui de la noble famille. Dans un autre voyage, Wolfgang Deák a découvert, à Radvány, des poésies de Balassi [1]. Tous les ans on explore d'autres archives, de sorte que le secrétaire actuel, Alexandre Szilágyi, a pu dire que, pendant les dix premières années

1. Voy. plus haut p. 25.

de son existence, la Société historique a révélé plus de documents pour l'histoire hongroise que tout le siècle précédent.

L'Académie a confié, dès lors, la publication des archives historiques à cette société qui publie, en outre, depuis 1878, le *Hazai oklevéltár* dirigé par Deák, Emeric et Jules Nagy. On y classe les diplômes trouvés dans les cent trente-quatre archives compulsées jusqu'ici. L'organe de la Société, les *Századok* (Siècles), est une revue historique digne de tous les éloges. Le comité comprend les plus grands historiens du pays et cette revue compte quinze cent soixante-quinze membres ou abonnés.

La *Société géographique* fut fondée, en 1872, par Jean Hunfalvy, Vámbéry, Antoine Berecz, Déchy et Auguste Tóth. Hunfalvy en fut le président jusqu'à sa mort (1888), le secrétaire Berecz, qui rédige les *Földrajzi Közlemények*, organe de la société. Un résumé de cette revue est publié en français, en allemand, en anglais et en italien ; elle reçoit près de trois cents revues géographiques de tous les pays du monde. Depuis 1883 la société publie, outre les voyages des géographes hongrois, la traduction des principaux voyages faits par les étrangers. Elle encourage les ouvrages ethnographiques de Jankó, secrétaire actuel de la Société, sur la Transylvanie. Sous la présidence de Loczy, elle prend une part active à la description scientifique du lac Balaton. — Elle compte cinq cent quarante membres [1].

1. Avant la fondation de cette Société, beaucoup de voyageurs hongrois ont publié des récits intéressant la géogra-

La *Société archéologique et anthropologique*, fondée par François Pulszky, comte Erdödy, barons Eugène et Albert Nyáry, Ipolyi, Rómer, Henszlmann (450 membres); secrétaire Szendrei. Elle publie un bulletin archéologique, des Annales et les Monuments de l'âge de bronze en Hongrie, dont l'auteur est Pulszky, son président.

A côté d'elle, la *Société généalogique et héraldique*, fondée en 1883, (secrétaire : Fejérpataky), s'occupe de l'étude des diplômes et des sceaux, tandis que la *Société ethnographique* (fondée en 1889) a pour but l'étude des différentes races qui habitent le pays. Cette dernière société est appelée à rendre de grands services en éclaircissant des questions souvent agitées.

La *Société philologique*, fondée en 1875, président depuis la fondation : Émile Thewrewk de Ponor, a eu des débuts bien modestes, mais se développe graduellement; ses délégués ont fait bonne figure au quarante-deuxième congrès des philologues allemands, tenu en 1893 à Vienne. L'organe de cette société est le *Egyetemes Philologiai Közlöny*, rédigé d'abord par Heinrich et Thewrewk et actuellement par Némethy et Petz. C'est la seule revue hongroise dont l'analyse soit faite annuellement dans la *Revue des re-*

phie, comme Alexandre Farkas, Nendtvich, Xantus, Aurèle Kecskeméthy, Emanuel Andrássy, Paul Rosty et Forray. — La cartographie fut créée par Lipszky dans son ouvrage, *Mappa generalis regni Hungariae* (1806); le pays n'a pas d'institut cartographique.

vues [1] et la seule qui donne, depuis douze ans, un tableau complet de la littérature philologique en France. Cette société cultive surtout les langues classiques, quoique les langues orientales et étrangères ne soient pas exclues de son programme. Grâce à la commission de philologie classique qui fonctionne depuis 1883 au sein de l'Académie, elle a pu élargir le cadre de son activité. Elle compte environ six cents membres.

La *Société pédagogique* est toute récente; son organe, *Magyar Paedagogia*, est publié sous la direction de Jean Csengeri et s'occupe activement de l'étude des réformes à l'ordre du jour dans l'enseignement secondaire et supérieur. Les professeurs d'enseignement secondaire forment également une société dont l'organe fut rédigé d'abord par Névy, puis par B. Alexander. Les professeurs de lycée en sont les collaborateurs ordinaires.

La plus ancienne des sociétés scientifiques est la *Természettudományi Társulat*. Le volume magnifique de 831 pages, qu'elle a publié en 1892 lors de son cinquantenaire, montre avec orgueil l'immense travail qu'elle a accompli depuis que Bugát l'a fondée en 1841 [2]. Elle compte aujourd'hui sept mille

1. Supplément de la *Revue de philologie*, qui compte juste le même nombre d'années que le *Közlöny*.

2. C'était une triste époque pour les sciences en Hongrie; le pays était comme isolé du reste de l'Europe savante. Les jeunes gens qui voulaient s'instruire à l'étranger en furent empêché par tous les moyens; la censure arrêta les livres et on raconte que le mathématicien Bólyai dut attendre dix-neuf

sept cent cinquante membres, c'est dire qu'elle est richement dotée et peut entrer en comparaison avec l'Académie des sciences. Son président actuel est Coloman Szily, le secrétaire Lengyel. Outre de nombreux travaux originaux et la publication de sa revue, la société a fait traduire les œuvres de Darwin, Huxley, Tyndall, Helmholtz, Lubbock, Elisée Reclus (*La Terre*), Topinard (*Anthropologie*), etc., et publie toute une série d'ouvrages populaires.

L'*Association des médecins et naturalistes hongrois* fut fondée la même année que la Société scientifique. Son but était de tenir, tous les ans ou tous les deux ans, un congrès dans une ville de la Hongrie, d'éveiller l'intérêt pour les sciences naturelles et médicales et de publier en volumes les mémoires lus pendant la session. Cette société élit son bureau au moment du congrès. A part les années de la Révolution et de la Réaction (1848-1862), elle s'est réunie régulièrement. Elle a tenu ainsi vingt-sept congrès, ayant comme adhérents de deux cents à douze cents membres. Un comité central, dont le siège est à Budapest, prépare les travaux; ce comité se compose de cinquante membres résidant dans la capitale et de vingt-cinq résidant en province. L'Association publie un volume après chaque congrès; le dernier, vingt-septième, rédigé par les secrétaires Lakits et Schächter, contient quarante et un mémoires de médecine,

ans avant de pouvoir se procurer un volume de Gauss. Le pays ne pouvant rien espérer du gouvernement, se tira d'affaires lui-même.

neuf d'histoire naturelle, six d'économie politique et les discours (591 p.). Au compte rendu des congrès s'ajoute une série de monographies au nombre de soixante-quinze.

La *Société géologique*, fondée en 1850, a pour organe le *Földtani Közlöny ;* le président était Szabó, actuellement M. Böckh; les secrétaires Staub, un paléontologiste de mérite, et Zimányi [1]. La société a une commission pour l'étude des tremblements de terre dont le rapporteur est Schafarzik, pour la Hongrie proprement dite, et pour la Transylvanie Koch. Le nombre de ses membres est de quatre cents [2].

Mentionnons encore la Société des architectes et ingénieurs à Budapest et la Société des Carpathes, fondée en 1873 dans le but d'une exploration scientifique de ces montagnes.

Telles sont les Sociétés savantes qui développent la vie intellectuelle du pays. Les nombreuses revues et les journaux répandent aussi l'instruction sous ses diverses formes; leur nombre et leur valeur se sont accrus considérablement depuis 1867. Nous n'avons pas l'intention de les énumérer ici, la

1. C'est un ouvrage français, *Le voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année 1818* de Beudant (4 vol. 1822), qui a été le point de départ de l'étude du sol hongrois.

2. La Hongrie possède également une station centrale de météorologie et de magnétisme, qui est en rapport avec dix stations du pays et reçoit les bulletins de soixante et une stations de l'étranger. En 1891 elle a publié le dix-neuvième volume de ses Annales.

liste en serait trop longue. Constatons seulement d'après les statistiques de Szinnyei qu'il y avait en 1893 : 699 journaux et revues dans le pays, 354 paraissant dans la capitale ; il y avait, en outre, 187 journaux et revues en allemand, slave, roumain, français (2) et italien ; il y en avait 20, journaux ou revues, en 1854, 65 en 1862, 80 en 1867, 146 en 1870, 368 en 1880 et 636 en 1890. Tout ceci montre que la Hongrie rattrape le temps qu'elle avait perdu par suite des circonstances politiques et autres. L'instruction publique se répand également beaucoup depuis trente ans ; le pays sera de plus en plus apte à remplir sa mission civilisatrice. Il reste à examiner comment l'enseignement est organisé en Hongrie depuis l'école primaire jusqu'aux universités ; nous aurons ainsi tracé un tableau, sinon complet, du moins sommaire de la vie intellectuelle du peuple hongrois.

LIVRE III

LA VIE SCOLAIRE

LIVRE III

LA VIE SCOLAIRE

Les indications sommaires que nous avons données jusqu'ici sur l'enseignement ont montré qu'on peut distinguer, dans le développement des écoles hongroises, quatre phases bien distinctes. Au moyen âge jusqu'à la Réforme, en Hongrie, comme dans le reste de l'Europe, l'instruction est aux mains du clergé ; l'enseignement est donné en latin et seulement à une élite. Les nombreux ordres religieux que les rois magyars accueillaient avec tant de bienveillance se répandaient sur toute la surface du territoire. A la mort du dernier descendant des Arpád (1301) on trouve, outre les couvents des Dominicains et des Minorites, 45 couvents de Bénédictins, 22 de l'ordre de Prémontré et 27 maisons de Cisterciens. Ces ordres se recrutaient parmi les étrangers; des moines allemands, français et italiens apportaient de leurs pays res-

pectifs les méthodes d'enseignement qui se perpétuaient de génération en génération. Les rois et les diètes n'intervinrent nullement dans la direction des écoles; pour l'enseignement supérieur on prit modèle d'abord sur Paris et Bologne, puis sur les universités allemandes. L'unité de l'enseignement catholique disparut avec la Réforme : nous entrons dans la deuxième phase. L'école devient un terrain de lutte religieuse et politique. Nous avons pu constater les efforts incessants des deux partis, la suprématie acquise par les protestants dont les écoles sont beaucoup plus nombreuses que celles des catholiques. Les premiers envoyaient fréquemment leurs futurs professeurs dans les universités de Wittemberg, de Heidelberg et de Tubingue, plus tard à Leyde et à Utrecht, pour qu'ils s'inspirent des méthodes pratiquées dans ces hautes écoles et pour qu'ils reçoivent l'instruction que la Hongrie ne pouvait leur donner. Ces jeunes gens, revenus dans leur pays, étaient pleins de zèle et d'enthousiasme; ils devinrent ainsi de hardis novateurs et firent des écoles protestantes des stations d'expériences pour leurs essais pédagogiques. On ne put jamais imposer à ces établissements l'uniformité de plan. Les écoles des protestants étaient cependant plus prospères que celles des catholiques. Les Jésuites, en Hongrie, n'ont pas suivi d'autre méthode que dans l'ouest de l'Europe; leur *Ratio studiorum* était strictement appliquée non seulement chez eux, mais par les autres ordres. Leurs méthodes ne changeaient jamais, de sorte que leur stabilité per-

pétuelle leur fut tout aussi nuisible que le changement incessant des Réformés. On peut aussi reprocher aux Jésuites d'avoir presque totalement négligé la langue nationale, leurs érudits écrivant toujours en latin, tandis que les Réformés écrivaient plutôt en hongrois.

Le règne de Marie-Thérèse marque le début de la troisième période qui s'étend jusqu'à l'époque du dualisme, où la Hongrie devient enfin maîtresse de ses écoles. La grande reine comprit la première qu'il est de l'intérêt de l'État de diriger l'enseignement; que, pour former ses futurs citoyens, ses médecins, ses avocats et ses professeurs, il faut que les établissements soient surveillés par le gouvernement. Toutes les réformes dans le domaine de l'instruction publique, en Autriche comme en Hongrie, se rattachent à son nom. Elle ne fit du reste que suivre l'exemple donné par son adversaire Frédéric II, roi de Prusse, dont les lois scolaires ont inspiré les siennes. Aidée par des conseillers, comme van Swieten pour la médecine et les sciences, Charles Martini pour la philosophie et le droit, Rautenstrauch pour la théologie, elle créa l'enseignement donné par l'État, surveillé et administré par lui : Tersztyánszky et Uerményi feront bénéficier la Hongrie de ses réformes. En 1774, la reine institua la Commission « in negotio studiorum », promulgua, en 1877, la *Ratio educationis* qui, modifiée en 1806, devint la base de l'instruction publique en Hongrie [1].

1. En voici le titre : *Ratio educationis publicæ totiusque Rei Literariæ per Regnum Hungariæ et provincias*

Quoique la *Ratio* n'ait jamais obtenu force de loi dans tout le royaume, elle fut suivie par les écoles catholiques, tandis que les protestantes ne l'acceptaient qu'en partie.

Une des gloires du règne de Marie-Thérèse est la fondation de l'enseignement primaire. Auparavant, l'école primaire n'avait pas d'existence propre, l'enseignement du latin commençait trop tôt, dès que l'enfant savait lire et écrire. Les communes étaient seules chargées de l'instruction primaire; or, dans la partie sud de la Hongrie, dévastée pendant des siècles par les Turcs, des comitats entiers étaient dépourvus d'écoles. C'est là et dans les confins militaires que le gouvernement établit pour les habitants du culte grec-oriental les premiers établissements d'instruction primaire. Dans le reste du pays Marie-Thérèse fit appel à la générosité des communes et des nobles, les conjurant de ne pas laisser sans instruction les enfants des serfs qui ne pouvaient pas quitter leur village. Sans décréter par une loi la durée de la scolarité, la reine recommanda d'envoyer les enfants à l'école à partir de six ans jusqu'au moment où leur développement physique permet de les employer aux travaux des champs. La commission qu'elle institua divisait les écoles primaires en trois catégories : les écoles de village (vernaculae scolae comparatae ad pagos), les écoles des petites villes (oppidanae vernaculae scolae) et celles des grandes

eidem adnexas. La première a paru à Vienne, la seconde à Bude.

villes (urbanae vernaculae scolae). Dans les écoles primaires supérieures (primariae vernaculae scolae) furent formés les instituteurs. La première école normale primaire fut fondée à Pozsony. Le pays fut divisé en huit régions scolaires ; à la tête de chacune d'elles fut placé un directeur. Un neuvième district fut créé pour la Croatie. Mais l'argent manquait pour l'entretien de ces écoles et l'instruction primaire n'était pas obligatoire. La suppression de l'Ordre des Jésuites, dont la fortune s'élevait à environ 10 millions, servit à former le fonds des études (fundus studiorum) dont les revenus, gérés par l'État, furent exclusivement employés pour l'instruction. Le règne de Joseph II fut surtout favorable à l'instruction primaire. L'empereur voulait un enseignement pratique qui conduisît la jeunesse aux carrières industrielles et commerciales. Cependant la réforme concernant l'usage exclusif de la langue allemande dans les écoles et dans l'administration souleva des tempêtes. La Diète de 1790-1791 dut s'occuper des doléances des Hongrois. Il fut décidé que l'enseignement serait donné en magyar, mais les décrets restèrent lettre morte car le personnel enseignant, soit par routine, soit par incapacité, continuait à professer dans ce latin culinaire qui plaisait tant aux classes dirigeantes. Les protestants seuls, dont la même Diète a confirmé l'autonomie scolaire, firent des efforts très sérieux pour enseigner toutes les matières en hongrois.

Il est vraiment surprenant de constater l'inertie

des écoles au moment de la belle éclosion de la poésie et de la prose hongroise et de la fondation de l'Académie. Le temps que le pays a perdu ainsi est incalculable. Tandis qu'à l'étranger on organisait les écoles professionnelles (*Realschulen*) pour l'enseignement pratique de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, en Hongrie on se contentait, jusqu'à la Révolution, des méthodes vieillies qui ne correspondaient plus aux exigences du temps. C'est une des causes du retard de la Hongrie dans le domaine économique. Après la Révolution, la culture nationale commence enfin à se faire jour dans les écoles, mais il y eut encore une interruption douloureuse en 1850, année des réformes du ministre autrichien THUN, jusqu'en 1861 [1]. Thun est considéré, avec raison, en Autriche, comme le grand réformateur de l'enseignement; en Hongrie, ses réformes étaient acceptées de mauvaise grâce à cause du coup qu'elles portaient à la langue nationale ; elles n'en furent pas moins la base de l'instruction. L'*Entwurf* obtint force de loi, il devait être appliqué dans toutes les écoles désireuses d'être reconnues par l'État et autorisées à délivrer des certificats. La base de ces réformes est la création des *Realschulen*. En allégeant par ce moyen le gymnase d'élèves qui ne restaient que

1. *L'Entwurf der Organisation der Gymnasien und Realschulen in Oesterreich*, paru en 1849, a obtenu force de loi en 1850. Avec quelques modifications apportées en 1861 et 1871, il était en vigueur jusqu'à la loi de 1883 qui a organisé définitivement l'enseignement secondaire.

trois ou quatre ans sur les bancs de l'école, Thun fortifia l'enseignement classique. Les cours du gymnase, divisé en gymnase inférieur et supérieur, devaient comprendre huit années; le grec devint obligatoire à partir de la troisième année; à côté de l'allemand, langue officielle, on accordait quelques heures au magyar. Les *Écoles professionnelles* devaient servir de préparation aux *Écoles techniques* (écoles centrales des arts et métiers, etc.), et aux différentes branches de l'industrie, de l'agriculture et du commerce. Les cours complets comprenaient six années, mais il y avait des villes avec des écoles de deux, trois ou quatre classes. Ces établissements végétaient assez longtemps en Hongrie; même les élèves qui avaient suivi le cours complet furent trouvés trop faibles à leur entrée au Polytechnicum. Les professeurs de cet établissement préféraient de beaucoup les élèves sortis du gymnase, quoique ceux-ci fussent au début assez médiocres en géométrie et en dessin.

Bien que les réformes de Thun aient réorganisé l'enseignement secondaire, les Hongrois étaient mécontents de la part, trop faible à leur gré, faite à la langue nationale. Ils obtinrent enfin, en 1861, un commencement de satisfaction par l'ordonnance royale qui décréta que dans les régions magyares le professeur de hongrois serait professeur de classe, que ce serait lui qui, au moins dans les deux premières années, enseignerait toutes les matières; que l'histoire de la Hongrie serait traitée au point de vue national et non au point de vue autrichien

d'après lequel tous les héros de la liberté étaient traités de rebelles ; que le grec serait enseigné seulement dans le gymnase supérieur (5-8 années) et qu'on accorderait à la langue et à la littérature hongroises, au lieu de une ou deux heures, quatre ou cinq heures par semaine.

Il convient de remarquer ce fait important que l'impulsion donnée à l'étude du magyar fut le signal des doléances des autres nationalités. Comme le fait remarquer M. Klamarik [1], tant que la langue latine dominait dans les écoles, c'est-à-dire jusque vers 1844 et pendant la période de réaction où l'on introduisit l'allemand en laissant chaque nationalité libre d'enseigner aussi sa langue propre, on ne s'apercevait presque pas qu'il y eût en Hongrie, à côté des Magyars, des Allemands, des Slovènes, des Ruthènes, des Serbes, des Roumains et des Saxons. Les réclamations de ces diverses nationalités s'accentuèrent à chaque réforme que fit le gouvernement hongrois dans les écoles pour assurer la suprématie de la langue magyare. Il serait désirable que l'entente se fasse enfin et que l'œuvre entreprise depuis le dualisme puisse s'achever au grand profit de tous sans distinction de race et de religion.

1. *A magyarországi középiskolák ujabb szervezete* (La nouvelle organisation des écoles d'enseignement secondaire hongroises), Budapest, 1893. — Nous exprimons ici tous nos remerciements à l'éminent directeur de l'enseignement secondaire en Hongrie pour les nombreux documents officiels qu'il a bien voulu mettre à notre disposition au cours de ce travail.

I. — Tout ce que la Hongrie moderne a fait dans le domaine de l'instruction publique date de 1867. On peut déjà constater de louables efforts avant le dualisme ; mais dans un pays qui n'a pas son autonomie scolaire, dont les programmes sont dictés par un peuple voisin, il ne peut y avoir qu'un semblant de vie, non un développement régulier correspondant aux aspirations nationales. On s'imagine difficilement quelles difficultés de tout ordre il fallut vaincre avant d'arriver à imposer une certaine uniformité à l'enseignement public. Avant 1867, l'État ne s'occupe pas de l'*enseignement primaire;* il n'a à cet effet aucun crédit dans son budget, il ne pense pas à construire une seule école, même dans les contrées où le besoin s'en fait sentir ; le nombre des enfants qui n'apprennent ni à lire ni à écrire dépasse de plus de la moitié le chiffre total de la population scolaire. Chaque commune, il est vrai, a le devoir de fonder et de soutenir son école. Mais il ne faut pas oublier que la commune hongroise ne présente pas cette homogénéité ethnique et religieuse qui existe en France ou en d'autres pays. Chaque confession aime mieux avoir sa petite école avec un maître choisi par elle que de voir ses enfants, dès leur bas âge, communiquer avec les autres. Il n'y a que dans les lycées que ces différences s'effacent tant soit peu, les villes ne pouvant avoir toutes plusieurs lycées, et l'instruction religieuse, qui occupe une si large place dans les préoccupations des parents pour les jeunes enfants, étant

réduite à deux heures par semaine dans les établissements d'enseignement secondaire. Il arriva donc souvent que chaque communauté religieuse avait son école primaire. Le curé était en quelque sorte l'inspecteur des écoles catholiques et y enseignait tous les jours le catéchisme; les instituteurs, formés pour la plupart dans les écoles normales dotées et surveillées par les évêques étaient leurs subordonnés, rédigeaient les actes officiels de l'Église, chantaient aux offices et sonnaient le carillon. Le pasteur fit comme le curé et le rabbin comme le pasteur.

Le premier soin du ministère après le dualisme fut de mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Il ne faut pas croire que le baron Eötvös ait pu changer d'un coup de baguette l'état de l'enseignement primaire. Il est l'auteur de la loi XXXVIII de l'année 1868 qui règle en 148 paragraphes l'organisation des écoles primaires. Les déclarer tout à coup laïques, gratuites et obligatoires, il n'y fallait pas songer. La Hongrie ne possède pas des ressources permettant des réformes aussi radicales. D'autre part, il était impossible de retirer aux communes l'autonomie religieuse qui leur est garantie par les lois. Mais ce que le noble baron a fait est cependant digne de son grand esprit. Cette loi permit à ses successeurs de faire intervenir dans les écoles l'intérêt de l'État, de combattre les menées panslavistes et d'exercer par ses inspecteurs primaires une surveillance étroite. Si l'on parcourt l'énorme volume que MM. Lévay, Morlin et Szuppán, tous

trois attachés au ministère de l'Instruction publique, ont publié en 1893 [1], on est étonné des soins minutieux que l'État apporte à régler tout ce qui concerne l'enseignement primaire.

Les trois ministres qui se sont succédés depuis le dualisme : Eötvös (1867-1871), Trefort (1872-1888) et Csáky (1888-1894), ont apporté chacun leur pierre à l'édifice : Eötvös par la loi de 1868, Trefort par les ordonnances de 1879 concernant l'enseignement du hongrois dans les communes non-magyares, et Csáky en s'occupant de toutes les questions d'hygiène scolaire, des traitements des instituteurs, de l'augmentation du fonds de retraite, et en élaborant les plans d'études des écoles normales primaires. De sorte qu'aujourd'hui l'instruction primaire est assise sur des bases solides et montre tous les ans des progrès sensibles depuis l'École maternelle, que la loi de 1891 a pour ainsi dire créée, jusqu'à l'enseignement primaire supérieur [2].

L'instruction primaire est obligatoire pour chaque enfant hongrois de 6 à 12 ans ; ceux qui, à l'âge de 12 ans, cessent d'aller à l'école pour entrer dans les ateliers ou pour s'occuper des travaux des champs, sont obligés de suivre le cours du soir

1. *A magyarországi népoktatásügy* (L'instruction primaire en Hongrie), 1 vol. 906 p.

2. Le ministère publie tous les ans la statistique de l'enseignement national à tous les degrés. De nombreux extraits de ces rapports sont publiés par ses soins dans la *Revue internationale de l'enseignement* (Paris, Colin) depuis 1881. Nous y renvoyons tous ceux qui cherchent de plus amples détails.

jusqu'à l'âge de 15 ans. Les écoles primaires, selon l'importance de la commune, ont 1, 2, 3 et jusqu'à 6 instituteurs ; les règlements établissent les programmes pour chacune de ces écoles. Les élèves qui veulent entrer dans l'enseignement secondaire quittent l'école primaire après quatre années d'études. Les lycées hongrois n'ayant pas, comme ceux de France, de classes primaires, tout enfant est obligé de passer par l'école primaire, qui, d'ailleurs, n'est pas gratuite. Elle n'est pas partout laïque, car l'État reconnaît quatre sortes d'établissements : ceux des confessions qui se conforment aux prescriptions ministérielles pour les programmes, pour les traitements des instituteurs et pour l'hygiène scolaire ; ceux des communes, que les enfants peuvent fréquenter sans distinction de religion ; ceux à l'entretien desquels la commune et l'État concourent, et finalement les écoles primaires de l'État. Outre les écoles primaires, il y a encore deux sortes d'enseignement primaire supérieur : la première, appelée *felsöbb népiskola;* la seconde *polgári iskola*. Peut entrer dans la première tout élève ayant subi son examen à la fin des six années d'études ; les garçons y restent pendant trois ans, les filles pendant deux ans ; le but de ces cours est de donner aux futurs agriculteurs des notions très exactes sur les travaux des champs et de préparer, d'autre part, de bons artisans ; les jeunes filles y apprennent les travaux à l'aiguille. Des locaux spéciaux pour les travaux manuels sont joints à ces

écoles [1]. Peut entrer dans la *polgári iskola* tout élève qui a fait quatre années d'étude dans une école primaire et qui ne veut pas se destiner aux carrières libérales. Ces cours ont quatre années. Les villes qui, après 1868, avaient fondé de telles écoles, croyaient pouvoir en faire de petits gymnases ou des *Realschulen*. Tel n'était pas le but du législateur; c'est pourquoi un rescrit ultérieur de l'année 1879 a nettement défini le programme des études dans ces établissements. Ils sont destinés aux jeunes gens qui, sans pouvoir suivre les cours des lycées, veulent acquérir cette instruction moyenne qui est indispensable dans certaines carrières. A cet effet, on doit continuer l'étude de la langue maternelle et y ajouter une langue vivante, les sciences mathématiques, l'histoire naturelle et la chimie, l'histoire et la géographie. Ces cours préparent en outre aux cours spéciaux des arts et métiers où le diplôme de *maturité* (baccalauréat) n'est pas exigé, puis aux écoles forestières; ils donnent accès aux fonctions subalternes dans les différents ministères, dans les postes et les télégraphes; ils préparent aux écoles de com-

1. En 1891, il y avait 287 cours de ce genre avec 48,650 élèves; les ateliers attachés aux écoles étaient au nombre de 65, le produit des travaux manuels montait à 80,399 florins; le nombre des élèves participant à ces travaux était de 2,476, dont 1,130 garçons et 1,346 filles. 151 instructeurs dirigeaient les élèves. Les instituteurs chargés de l'enseignement du dessin ont la faculté de venir, pendant les vacances, dans la capitale où des cours spéciaux leur sont faits.

merce et par leurs cours de dessin et de modelage à l'École nationale de dessin. Les meilleurs élèves de ces cours peuvent se perfectionner en suivant ceux du Musée de technologie qui existe depuis quelques années à Budapest. L'importance de ces établissements est très grande, car c'est sur le terrain économique et industriel que la Hongrie est restée longtemps en retard et tributaire de l'étranger. Former de bons ouvriers pour toutes les branches de l'industrie, rendre le fils du paysan apte à tirer tout le profit possible de ses terres et pousser la jeunesse à étendre les relations commerciales vers l'Orient, voilà le but de cet enseignement technique. Eötvös l'a entrevu et Trefort, dont la haute compétence dans les questions économiques était reconnue par tout le monde, l'a sans cesse poursuivi. Déjà, dans les premières années, on est arrivé à des résultats dignes d'éloges que, du reste, les commissaires des expositions industrielles à Paris et dans d'autres villes d'Allemagne n'ont pas marchandés à la Hongrie.

Les progrès de tous genres accomplis dans l'instruction primaire sont dignes de remarque. On pourrait les comparer à ceux que nous constatons en France depuis 1870. Certes, la Hongrie ne possède pas les ressources financières de la France; aussi le budget de l'État ne représente-t-il qu'une faible part des dépenses, la plupart des communes entretenant leurs écoles sur le budget local. Néanmoins, on constate qu'en 1869, l'instruction primaire n'était pas dotée et qu'aujourd'hui (1893)

1,673,492 florins sont inscrits au budget outre les subventions (162,000 fl.) accordées aux communes.

En 1869 sur 2,284,741 enfants qui auraient dû fréquenter l'école primaire 1,152,115 (50,42 0/0) seulement ont reçu l'instruction, tandis qu'en 1891 sur 2,591,376 enfants, 2,117,582 (81,71 0/0) l'ont reçue [1]. Cette population scolaire se répartit ainsi pour la nationalité : hongrois : 1,125,992 (86,52 0/0) ; allemands : 315,281 (93,85 0/0) ; roumains : 244,289 (58,77 0/0) ; slovaques : 281,796 (83,25 0/0) ; serbes : 61,047 (80,51 0/0) ; croates : 38,102 (81,02 0/0) ; ruthènes : 51,078 (66,26 0/0). Il y a 16,619 écoles primaires, 234 écoles primaires supérieures, pour garçons et 17 pour jeunes filles, en tout 16,870 ; sur ces écoles 14,311 (84,18 0/0) sont mixtes, 1,204 (7,14 0/0) sont destinées uniquement aux garçons, et 1,355 (8,03 0/0) aux jeunes filles. En 1869, il y avait en tout 13,798 écoles ; en 1881, 15,922. Sur les 16,870 écoles, 812 appartiennent à l'État, 1,934 aux communes, 5,471 aux catholiques, 2,166 aux catholiques grecs, 1,823 aux grecs orthodoxes, 2,388 aux réformés, 1,430 aux luthériens, 48 aux uniates, 578 aux israélites, 220 sont des écoles libres [2].

Nous n'étudierons pas les programmes dans l'éla-

1. Malgré tous les efforts, les derniers rapports ministériels constatent que 214 communes n'ont pas d'école et que 1,757 doivent envoyer leurs enfants dans la commune voisine. On propose pour les fêtes du Millénaire la création de 400 écoles, ce qui comblerait en partie cette fâcheuse lacune.

2. N'oublions pas les 881 écoles maternelles qui ont gardé 73,827 enfants.

boration desquels on a suivi les meilleurs exemples de l'étranger, sans perdre de vue les exigences locales. Disons seulement que dans les contrées où l'élément slave ou roumain domine, on n'impose nullement la langue magyare, comme le font entendre les adversaires de l'état actuel des choses; l'enseignement est donné en slave ou en roumain, l'État exige seulement que l'instituteur sache faire un cours complémentaire de hongrois que les élèves doivent suivre; cela, afin que les plus intelligents d'entre eux, s'ils veulent entrer dans les carrières libérales, puissent suivre les cours des lycées où la langue de l'enseignement est le hongrois, rarement le slave ou le roumain. En outre, l'État exigeant que tous les fonctionnaires sachent le magyar, le législateur a tenu à ce que dans les écoles non-magyares le hongrois soit enseigné en même temps que la langue particulière [1]. Le nombre des instituteurs et institutrices est de 25,133 dont 21,695 hommes et 3,438 femmes. En 1869, il y en avait 17,792 et en 1881, 20,024.

Pour former les instituteurs et les institutrices la loi prescrivait que les *Écoles normales* eussent une organisation spéciale; elles ne devaient pas se confondre avec les séminaires et chacune d'elles devait être pourvue d'une école primaire annexe bien organisée où les futurs instituteurs puissent

1. Du reste, sur le nombre des instituteurs, 93,55 0/0 savent le hongrois et 6,45 0/0 seulement l'ignorent; pour ceux-ci l'État organise des cours spéciaux et récompense ceux qui font le plus de progrès.

s'exercer. Les établissements laïques de l'État sont des modèles à proposer aux écoles confessionnelles [1]. Il y a actuellement 71 écoles normales primaires dont 25 à l'État (18 pour instituteurs et 7 pour institutrices) ; les catholiques en ont 24 (14-10), les grecs 4, les grecs orthodoxes 4, les réformés 3, les luthériens 10 [2]. Les instituteurs juifs sortent tous de l'École normale de Budapest dont la communauté israélite a fait une institution de premier ordre. La plupart de ces établissements préparent seulement au brevet des instituteurs ; ceux de la capitale aux cours industriels et aux écoles primaires supérieures. Pour ces dernières, d'ailleurs, l'État et les villes trouvent assez de professeurs de lycée non placés pour accepter les emplois.

Le nombre des candidats était, en 1892, 3,117, des candidates 1,418 ; il y avait 685 professeurs ou chargés de cours.

L'État exerce une surveillance assez étroite sur les écoles primaires par ses 64 inspecteurs et 24 aide-inspecteurs. Dans les écoles entretenues par l'État ou subventionnées par lui, ils sont les

1. Surtout le *Paedagogium* de Budapest, cette vaste cité scolaire où tout ce qui touche à l'enseignement primaire, primaire supérieur, aux travaux manuels, à l'agriculture, se trouve réuni.

2. Ces écoles n'ont pas d'internat, comme en France, excepté le *Paedagogium* où 120 élèves sont internes. Cependant on accorde beaucoup de bourses et d'autres secours. Le nombre des élèves n'est pas limité.

intermédiaires naturels entre les directeurs et le ministère; dans les écoles des différentes confessions, ils se rendent compte si les règlements administratifs concernant les programmes, les locaux et l'hygiène sont observés, si on n'enseigne pas des doctrines contraires à la sûreté de l'État. Il y a, en outre, dans chaque commune, une commission scolaire de neuf membres, nommée par la municipalité et dont le prêtre respectif et un des instituteurs désigné par ses collègues font partie.

Le ministre Csáky a fait des efforts louables pour l'amélioration du sort des instituteurs; par la réorganisation du fonds de retraite, il leur a donné une sécurité qu'ils n'avaient pas auparavant; c'est lui qui a fixé à un minimum de 300 florins les traitements de tous les instituteurs, à quelque école qu'ils appartiennent. Il va sans dire que l'État et les grandes communes payent de 400 à 600 florins, mais le minimum légal a paru nécessaire à M. Csáky pour que l'instituteur ne soit pas obligé de se charger de besognes peu dignes de son caractère officiel.

L'Association des instituteurs de Budapest, fondée en 1878, fait également tout ce qui est humainement possible pour relever le niveau intellectuel et moral, la situation matérielle de ces modestes serviteurs pour lesquels le pays ne pourra jamais faire assez de sacrifices, surtout s'il veut assurer le sort des veuves et des orphelins. Le premier président de l'association, Havas, l'ancien inspecteur de Budapest, Antoine Zichy, puis des hommes

du mérite de Lederer, Alex. Péterfy et Lakits, ont contribué à faire prospérer cette association dont le vœu le plus ardent est d'établir sur tout le territoire l'école communale telle qu'elle existe en France et de supprimer l'école confessionnelle qui ne répond pas aux aspirations libérales du pays. Le vote des lois politico-ecclésiastiques entraînera sans doute cette réforme radicale qui ferait disparaître peu à peu l'antagonisme des nationalités et des confessions.

II. — Les difficultés qui résultent, au point de vue de l'enseignement primaire, de la concurrence entre les diverses nationalités du royaume, sont moindres pour l'*enseignement secondaire*. Le magyar n'est langue officielle que depuis le dualisme; anciennement on enseignait en latin, puis en allemand, souvent dans les deux langues à la fois. A partir de 1844, époque où l'on décréta l'usage du hongrois, seuls les professeurs, très patriotes, se servaient de la langue nationale dans leurs cours. Après la Révolution, nous constatons de nouvelles tentatives de germanisation et jusqu'au dualisme il n'était pas rare de voir employer les trois langues à la fois dans le même établissement. Même la loi XLIV de 1868, que le baron Eötvös fit voter, laissait aux confessions la faculté de choisir la langue de l'enseignement dans leurs collèges; ce n'est que Trefort qui, dans la loi de 1883-XXX, introduisit la réforme générale. D'après cette loi, la langue de l'enseignement est partout le hongrois; même dans les lycées où l'élé-

ment allemand, slave ou roumain domine, la langue hongroise doit être enseignée ; le cours d'histoire littéraire, dans les deux dernières années, doit être fait en cette langue; tous les professeurs d'enseignement secondaire, qu'ils passent leurs examens à Budapest ou à Kolosvár, doivent faire preuve de connaissances en langue magyare.

Au moment où cette loi organique de l'enseignement secondaire fut votée, les Saxons firent entendre leurs doléances dans la presse allemande ; mais ils virent bientôt que les exigences du gouvernement hongrois n'avaient rien d'exorbitant et l'entente se fit sans trop de peine.

Les lycées autonomes des confessions ne présentent aucune difficulté. Il est vrai que l'État ne peut imposer ses programmes et ses méthodes qu'aux établissements purement laïques et aux établissements catholiques entretenus par le fonds des études, nommés *gymnases catholiques*. Les Ordres religieux non subventionnés par l'État, les luthériens et les réformés, peuvent appliquer des programmes élaborés par leurs commissions scolaires. Néanmoins, la loi organique de 1883, qui a complètement réformé les gymnases et les *Realschulen*, et dont les instructions s'inspirent des derniers progrès de la pédagogie, fut acceptée sans hésitation par les Ordres religieux. Ceux-ci, d'ailleurs, vivent en bonne intelligence avec l'État; nous voyons que l'abbé de Pannonhalma, chef de la maison-mère des Bénédictins, est président du conseil supérieur de l'instruction

publique; d'autres membres des Ordres religieux sont inspecteurs.

Une certaine opposition se manifesta plutôt de la part des réformés qui, pour garder intacte leur autonomie, refusent même les programmes les plus rationnels. Ayant le droit de conférer les diplômes de *maturité*, ils peuvent se soustraire aux programmes de l'État; mais au fond, ce n'est pas le choix d'un auteur ou la distribution du temps qui les fera sortir de la légalité et ils sont trop patriotes pour faire jamais intervenir l'étranger dans leurs querelles domestiques.

Puis cette diversité des programmes et des méthodes n'est pas faite pour effrayer les ministres. L'un d'eux, dans une allocution récente, a développé cette idée juste, que le progrès n'est nullement entravé par la diversité des plans d'études; qu'au contraire, de l'émulation entre les établissements de l'État et les établissements confessionnels, il ne peut sortir que du bien. On voit que la lutte qui existe en France entre l'Université et les établissements libres, est inconnue en Hongrie.

La loi organique de 1883 est le fruit de longues délibérations qui ont duré de 1871 jusqu'en 1879. Eötvös, après avoir organisé l'enseignement primaire à tous les degrés, voulait appliquer l'ancien système des lycées hongrois en trois cours, c'est-à-dire une trifurcation; mais il n'eut pas le temps de faire aboutir son projet, la mort vint le frapper au milieu de ses travaux. Pauler, qui n'a géré le

ministère que pendant quelques mois, apporta quelques modifications au plan de l'*Entwurf* qui resta en vigueur jusqu'en 1879.

Le conseil supérieur consacra, sous le ministère Trefort, tous ses efforts à mettre les nouveaux programmes, non seulement à la hauteur de ceux des autres pays, mais aussi à faire respecter la nouvelle situation du pays, son autonomie reconquise, la place qu'il doit occuper dans la culture européenne. Le secrétaire du Conseil supérieur était alors Maurice KÁRMÁN, pédagogue de grand mérite, qui connaît à fond les réformes scolaires des autres pays et a le sentiment net des exigences des temps modernes. — Il contribua largement à l'élaboration des programmes. Les deux volumes d'instructions qui accompagnent la loi de 1883, sont dus en grande partie à sa plume alerte et fine. Psychologue de haute valeur, il a, le premier, fondé l'enseignement sur des principes logiques et sur la nationalité. Dans le choix des auteurs, dans les anthologies qu'il a inspirées, la jeunesse retrouve partout le développement historique du peuple magyar et de sa littérature. Kármán a créé, pour ainsi dire, la littérature scolaire et les livres classiques magyars. Anciennement, on se contentait de la traduction des livres allemands, sans voir les graves inconvénients de ce procédé. Grâce à l'activité infatigable de Kármán, les écoles hongroises possèdent maintenant des séries d'ouvrages indispensables pour donner à l'enseignement cette unité et ce cachet national qu'il n'avait pas autrefois. Par sa revue

Instruction magyare, il a créé un mouvement pédagogique qui est loin d'être achevé. Attaché comme directeur pédagogique au lycée annexe de l'École normale de Budapest, il a formé des générations de bons professeurs qui ont renoncé à l'ancien système scolastique des leçons récitées machinalement et ont éveillé l'esprit des élèves en leur apprenant à penser par eux-mêmes. Au système des exercices de mémoire qui pesait sur les écoles hongroises comme un ancien legs des Jésuites, il a substitué une saine méthode psychologique qu'il a fait appliquer par les professeurs de tous ordres. Ce lycée annexe, où passent la plupart des candidats au professorat, car l'École normale de Budapest est ouverte à tous les bons élèves de la Faculté, a eu la meilleure influence sur l'enseignement secondaire en Hongrie. Les Ordres religieux, peu à peu gagnés à ce nouvel esprit, ont compris que cette méthode pédagogique valait mieux que l'ancienne routine. Ils n'ont pas hésité à envoyer leurs candidats à l'École normale et à suivre, au moins dans quelques-unes de leurs maisons, les méthodes qui y sont pratiquées.

Ce qui distingue surtout les programmes actuels des anciens, c'est qu'ils forment un tout indivisible, uni par un enchaînement logique. Autrefois, à cause de la catégorie d'enfants qui ne restaient que quatre ans dans les lycées, on divisait les matières en deux parties; les quatre premières années les élèves les apprenaient dans de petits manuels, puis, plus tard, dans de grands; les mêmes matières repassaient

ainsi deux fois devant leurs yeux. Maintenant que les écoles primaires supérieures se chargent de la clientèle qui ne se destine pas aux carrières libérales, les huit années du gymnase présentent une grande unité; chacune développe l'esprit selon l'âge de l'enfant. L'enseignement a pour base la langue maternelle, autour de laquelle se groupent les autres connaissances. Il est tout naturel que ce système habitue les jeunes gens, mieux que par le passé, aux exercices de composition et de style.

Les programmes pour les *Realschulen* qui datent de 1884, sont rédigés dans le même esprit; seulement le législateur, considérant que beaucoup d'élèves quittent ces établissements après la quatrième année, a formé un ensemble des matières enseignées dans le cours inférieur [1].

La réforme la plus importante que les *gymnases* aient subi depuis 1883, est due à M. Csáky, qui a rendu le grec facultatif. Cette mesure n'étonnera pas ceux qui connaissent les lycées hongrois. Les résultats qu'on obtenait au bout de quatre ans d'études étaient bien maigres. Parmi les professeurs eux-mêmes, bien peu sont de bons hellénistes. Étant donné qu'un élève hongrois doit connaître à fond au moins une ou deux langues étrangères s'il veut aller compléter son instruction

1. En vue des élèves qui voudraient embrasser les carrières libérales après avoir fait leurs études dans les écoles *réales*, on a institué des cours facultatifs de latin.

à l'étranger ou seulement faire ses études supérieures, on conviendra que la suppression du grec obligatoire n'a rien d'anormal. Les futurs professeurs de lettres et d'histoire continueront à s'exercer dans cette langue ; pour les autres élèves, elle est remplacée par deux branches d'études bien différentes : les dispensés, ou bien feront plus ample connaissance avec la littérature nationale, liront des auteurs magyars qui n'ont pu prendre place dans les programmes officiels et les chefs-d'œuvre grecs dans des traductions, comme on le fait dans notre enseignement moderne, ou bien ils s'exerceront au dessin géométrique et linéaire. Dès la première année de cette réforme (1890) 30 0/0 des élèves de la 5e année [1] ont déserté le grec; en 1891, il y en avait 37,6 0/0 et en 1892, 49,4 0/0.

Le même ministre, par contre, a eu l'heureuse idée d'engager les professeurs de grec à faire pendant les vacances une excursion en Grèce, ce que bien peu d'entre eux avaient fait auparavant. La première caravane, composée de trente et un membres, s'est mise en route en 1893 et vient de publier un beau volume sous le titre : *Görög földön* (*Sur la terre grecque*) qui contient seize mémoires et présente un certain intérêt au point de vue archéologique et philologique.

1. Les classes des écoles d'enseignement secondaire en Hongrie s'appellent : *première, seconde,* etc... jusqu'à la *huitième.* Avec celle-ci les études sont finies.

Après ces considérations générales nous passons aux données de la statistique. Voici d'abord le tableau des matières et des heures des gymnases hongrois :

MATIÈRES de L'ENSEIGNEMENT	CLASSES I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	NOMBRE DES HEURES
Instruction religieuse	2	2	2	2	2	2	2	2	16
Hongrois	6	5	3	4	3	3	3	3	30
Latin	7	7	6	6	6	6	6	5	49
Grec	»	»	»	»	5	5	5	4	19
Allemand	»	»	4	3	3	3	3	2	18
Histoire	»	»	4	3	3	3	2	3	18
Géographie	4	4	2	»	»	»	»	»	10
Histoire naturelle	»	»	»	3	2	3	»	»	8
Physique	»	»	»	»	»	»	4	4	8
Mathématiques	3	4	3	3	4	3	3	2	25
Géométrie	3	3	2	2	»	»	»	»	10
Philosophie	»	»	»	»	»	»	»	3	3
Calligraphie	1	1	»	»	»	»	»	»	2
Gymnastique	2	2	2	2	2	2	2	2	16
NOMBRE DES HEURES	28	28	28	28	30	30	30	30	232
NOMBRE DES MATIÈRES	8	8	9	9	9	9	9	10	»

Pour l'enseignement du *hongrois*, où les lectures classiques étaient anciennement si rares et où les professeurs se contentaient de faire apprendre par cœur des manuels de grammaire, de stylistique et de rhétorique, sans aucun exercice écrit, les Instructions ont créé un véritable enseignement littéraire basé sur la lecture. Les premières années on fait lire des récits sur les légendes hongroises, sur l'invasion des Mongols, puis, en 4e, le *Toldi* d'Arany,

l'œuvre poétique par excellence qui permet aux élèves de se faire une idée de la culture nationale sous les Anjou; puis viennent les grands écrivains magyars, en 6e, même un drame de Shakespeare dans la traduction de Petöfi (*Coriolan*) ou de Vörösmarty (*Jules César*); en 7e, on fait connaître les travaux critiques et finalement le développement historique de la littérature nationale. Les élèves qui suivent le cours complémentaire de hongrois au lieu du grec font encore plus ample connaissance avec les écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècles. Le programme pour le latin, le grec et l'allemand ne diffère guère de celui des autres pays; l'histoire, qu'on commence en 3e année, s'occupe d'abord du peuple hongrois; en 4e année, on étudie la Grèce et Rome; en 5e, le moyen âge jusqu'à la Renaissance; en 6e, les temps modernes jusqu'en 1848; en 7e, la géographie politique de l'Europe et finalement l'histoire du pays au point de vue social et constitutionnel.

La langue française dans les gymnases est facultative; vu son importance internationale, on l'a pourtant enseignée, en 1892, dans 78 gymnases et les cours étaient suivis par 1,578 élèves.

La Hongrie possède 151 gymnases, dont 13 seulement sont franchement laïques; 44 sont entre les mains du clergé [1]; 17 sont *royales catholiques*,

1. Les ordres des Bénédictins, des Prémontrés et des Cisterciens disposent du plus grand nombre des lycées qui sont des externats. Il n'y a que les Jésuites qui ont deux ou

c'est-à-dire entretenus par un fonds catholique; ces écoles acceptent les israélites comme élèves, mais non pas comme professeurs; elle sont dirigées par l'État; 22 gymnases sont luthériens, 27 sont réformés, et le reste appartient à d'autres sectes.

Ces gymnases avaient en 1892, 36,175 élèves (contre 33,906 en 1866) qui se répartissent pour la nationalité : hongrois : 26,730 (73,8 0/0), allemands : 4,335 (12 0/0), roumains : 2,502 (6,9 0/0), italiens : 145 (0,4 0/0), slovaques : 1,400 (3,9 0/0), serbes-croates : 744 (2,1 0/0), ruthènes : 110, (0,3 0/0), d'autres nationalités : 209 (0,6 0/0) ; pour la religion : catholiques : 16,354 (45,2 0/0), catholiques grecs : 1,935 (5,3 0/0), grecs-orthodoxes : 1,980 (5,5 0/0), luthériens : 3,776 (10,4 0/0), réformés : 5,724 (15,8 0/0), uniates : 302 (0,8 0/0) israélites : 6,104 (16,9 0/0). Sur 100,000 habitants on compte parmi les catholiques 225 élèves, parmi les luthériens 320, les réformés 259, les uniates 490 et les israélites 863. Ces chiffres sont assez éloquents. L'élément hongrois a gagné dans les vingt-cinq dernières années 18,6 0/0.

Il n'y a dans les gymnases hongrois ni prix ni autres récompenses, par conséquent pas de compo-

trois maisons avec internat, et depuis quelque temps on a institué au gymnase de Bude un internat modèle pour une quarantaine d'élèves. — Il n'y a par ville — la capitale exceptée — qu'un lycée (gymnase et école *réale*); les parents n'ont donc pas le choix entre deux établissements analogues. Budapest a 14 établissements d'enseignement secondaire; il y a quarante ans il n'en avait que deux.

sitions. Les examens de passage sont très sévères : deux mauvaises notes entraînent l'ajournement; l'élève qui redouble une classe et ne travaille pas est impitoyablement exclu. Aussi les classes supérieures sont-elles débarrassées des non-valeurs, et on ne voit pas beaucoup d'échecs à l'examen de *maturité* qui consacre la fin des études du lycée [1]. Cet examen se passe dans l'établissement même; le jury comprend le commissaire royal envoyé à cet effet du ministère, le directeur et les professeurs des classes supérieures.

Il y avait, en 1892, dans les gymnases, 2,477 professeurs, dont 1,364 titulaires, 263 suppléants, 522 pour l'instruction religieuse, 85 pour la gymnastique et les autres pour les matières facultatives.

Les dépenses des gymnases s'élevaient, la même année, à 4 millions 526,000 florins (à peu près

1. On passe cet examen dans 95 gymnases et dans 23 écoles réales. En 1891, 2,116 candidats se sont présentés dans les gymnases, 300 dans les écoles *réales*; sur ce nombre on a admis 82,3 0/0 dans la première catégorie, et 84,7 0/0 dans la seconde. — Les épreuves écrites sont pour les gymnases : une composition hongroise, un thème allemand sans lexique (pour les autres nationalités, un thème magyar), thème et version latine, version grecque et une composition de mathématiques; pour les écoles *réales* : une composition hongroise, thèmes allemand et français sans lexique, une composition de mathématiques ou de géométrie. Aux épreuves orales on ne peut interroger plus de 15 élèves par jour; les séances, étant de 8 à 9 heures, chaque élève passe de 35 à 40 minutes à subir les interrogations. L'examen se passe en une seule fois.

9 millions de francs); les rétributions scolaires, très minimes en Hongrie, rapportaient 670,800 florins; le déficit est comblé en partie par l'État, en partie par les fondations et les différentes confessions.

L'enseignement moderne, représenté en Hongrie depuis 1850 par les *Realschulen*, était bien faible, au début, comme en France[1]. La plupart des élèves désertaient le collège après quelques années d'études et ceux qui allaient jusqu'à la 6e année étaient, le plus souvent, trouvés médiocres à l'école polytechnique de Budapest. Cependant le corps des professeurs était recruté, comme celui des gymnases, parmi les diplômés de la Faculté de philosophie. Ces écoles avaient, dès le commencement, leurs bâtiments spéciaux, ce qu'on demande également en France, la cohabitation des deux enseignements étant souvent la cause de l'infériorité des études dites modernes. Elles ne donnaient accès qu'aux cours spéciaux des écoles centrales et de l'agriculture. Pour relever le niveau des études, pour assimiler, quant à leur avenir, les élèves avec ceux du gymnase, il fut décrété en 1875 que l'école *réale* aurait huit années d'études et que les diplômes donneraient accès à toutes les carrières où le latin n'était pas jugé indispensable;

1. Le savant Bél (voy. plus haut p. 54), élève de Franke, avait bien introduit au XVIIIe siècle l'esprit de ces écoles, il fit même enseigner à Presbourg le français, mais il n'eut pas de successeurs.

que ceux qui se soumettraient à un examen complémentaire de latin pourraient entrer dans toutes les Facultés. Le plan d'études fut fixé de la manière suivante :

MATIÈRES de L'ENSEIGNEMENT	CLASSES								TOTAUX
	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	
Instruction religieuse.	2	2	2	2	2	2	2	2	16
Langue et littérature hongroises	5	5	3	3	3	3	3	3	28
Langue et littérature allemandes	5	4	3	3	3	2	2	2	24
Langue et littérature françaises	»	»	5	5	4	4	3	3	24
Philosophie	»	»	»	»	»	»	»	3	3
Géographie	3	3	»	3	»	»	»	»	9
Histoire	»	»	3	»	3	3	3	3	15
Mathématiques	3	4	3	4	5	4	4	3	30
Histoire naturelle	2	2	»	»	2	3	3	»	12
Physique	»	»	3	»	»	»	4	5	12
Chimie	»	»	»	2	2	3	»	»	7
Géométrie	5	5	2	2	2	2	2	2	22
Dessin	»	»	2	2	2	2	2	2	12
Calligraphie	1	1	»	»	»	»	»	»	2
Gymnastique	2	2	2	2	2	2	2	2	16
TOTAUX	28	28	28	28	30	30	30	30	232

L'enseignement du hongrois est identique à celui des gymnases; l'allemand est cultivé et à la fin de leurs études, les élèves connaissent non seulement les chefs-d'œuvre de la littérature allemande, mais ont acquis aussi une certaine pratique, puisque les classes supérieures doivent être faites en allemand. Le français est moins répandu. Nous voyons

bien que les deux dernières années les programmes portent : *Le Cid, Britannicus, Athalie, Les Femmes savantes, Le Misanthrope,* puis des extraits historiques (Guizot, Thiers, Aug. Thierry, Tocqueville), philosophiques et esthétiques (Descartes, Cousin, Renan, Nisard, Villemain, Gerusez, Sainte-Beuve, Taine), scientifiques (Arago, Reclus, Quatrefages, J.-B. Dumas, Berthelot) ; mais en général les connaissances pratiques acquises par les élèves laissent à désirer. A ce propos, qu'il nous soit permis d'insister sur la question des *langues vivantes* en Hongrie. Elle s'y pose tout autrement que dans les pays qui ont une grande unité ethnique.

Le hongrois est reconnu aujourd'hui comme la langue officielle du pays. Dans les écoles où la langue maternelle est l'allemand, le slave ou le roumain, cette langue figure au programme à titre de langue du pays, dans laquelle le citoyen exercera ses droits. Au point de vue utilitaire, il serait peut-être préférable que les Magyars apprissent la langue des peuples slaves qui les avoisinent au lieu des langues de l'Occident. Mais le gouvernement ne reconnaît de langues vivantes obligatoires que l'allemand et le français, laissant aux écoles de commerce la faculté d'organiser des cours de langue d'une utilité plus immédiate. L'allemand est enseigné dans les gymnases et dans les écoles *réales*; le français seulement dans ces dernières et à partir de la 3e année. Quant aux résultats, ils sont tout différents. L'allemand est couramment parlé dans les familles aisées, au moins

dans la partie occidentale du royaume [1]; tout élève qui veut quitter son pays et s'instruire à l'étranger où seulement faire ses études supérieures, est forcé de savoir l'allemand, car les manuels dans l'enseignement supérieur, malgré les louables efforts accomplis dans ces dernières années, sont encore assez rares, surtout pour les lettres et les sciences. Puis les professeurs de l'enseignement secondaire savent infiniment mieux l'allemand que le français. Pourtant il y a une chaire de français à la Faculté; mais le premier titulaire après le dualisme était un professeur de langue des plus médiocres; après sa mort au lieu de choisir un candidat qui sût bien le français et fît preuve de connaissances littéraires très étendues, on a appelé un *privatdocent* allemand qui ne sait ni le hongrois ni le français, mais qui par contre pourra faire des cours de haute philologie sur le vieux français et le provençal. L'enseignement du français végète donc et végétera tant que durera cet état des choses, car là où les Facultés sont impuissantes à préparer les élèves, les professeurs d'enseignement secondaire sont médiocres. Un projet

1. L'existence de plusieurs journaux allemands, et des plus importants, à Budapest, les travaux écrits en allemand de plusieurs savants montrent suffisamment combien cette langue est répandue. C'est souvent au détriment de la pureté du magyar, et quand on voit que ces mêmes savants manient médiocrement leur langue maternelle on pense au mot de Chateaubriand : « Il est très bon, très utile d'apprendre, d'étudier, de lire les langues vivantes, assez dangereux de les parler et surtout très dangereux de les écrire. »

de M. Csáky que le Conseil supérieur a accepté en principe, celui de l'enseignement secondaire unifié, menace plus encore la langue française. Dans ce projet, qui propose le latin comme base de l'enseignement, le français ne figure que parmi les branches facultatives. Heureusement, le projet ne trouve pas dans le nouveau ministre un admirateur passionné.

La Hongrie possède 34 écoles *réales* [1] dont la plupart sont laïques; l'État, avec le concours des villes, en a fondé 28. Ces écoles avaient, en 1892, 7,688 élèves (contre 2,661 en 1866) qui se répartissent pour la nationalité : hongrois : 5,422 (70,5 0/0), allemands : 1,809 (23,6 0/0), roumains : 247 (3,2 0/0), italiens : 4 (0,06 0/0), slovaques : 93 (1,2 0/0), serbes-croates : 90 (1,2 0/0); d'autres nationalités : 23 (0,3 0/0) ; — pour la religion : catholiques : 3,168 (41,1 0/0), catholiques grecs : 47 (0,6 0/0), grecs-orthodoxes : 327 (43,6 0/0), luthériens : 831 (10,8 0/0), réformés : 439 (5,7 0/0), uniates : 20 (0,3 0/0), israélites : 2,856 (37,2 0/0). Sur 100,000 habitants on compte parmi les catholiques 43 élèves, parmi les luthériens 70, les réformés 19, les uniates 32 et les israélites 403. — Le nombre des professeurs dans les écoles réales est de 665, dont 358 titulaires, 41 suppléants, 174 pour l'instruction religieuse, 18 pour la gymnastique et les autres pour les matières facultatives. Les dépenses s'éle-

1. Il y a trois écoles *réales* destinées aux futurs militaires, mais ces établissements n'ont que les quatre premières années.

vaient en 1892 à 1,130,000 florins; les rétributions scolaires rapportaient 156,200 florins.

Le traitement des professeurs d'enseignement secondaire varie, dans la capitale, de 1,600 à 2,200; en province de 1,400 à 1,700 florins. Les confessions payent moins bien leurs maîtres; les Ordres religieux ne donnent qu'une faible rémunération aux professeurs de leurs lycées.

L'inspection des gymnases et des écoles *réales* est exercée par douze directeurs supérieurs (föigazgató) dont les circonscriptions sont les suivantes : Budapest (2), Debreczen, Nagy-Várad (Grosswardein), Szeben (Hermannstadt), Kassa, Kolosvár (Clausembourg), Beszterczebánya (Neusohl), Presbourg, Györ (Raab), Albe-Royale et Szeged. Ces directeurs remplissent les fonctions des inspecteurs d'Académie en France, mais ils s'occupent principalement des établissements de l'État et de ceux qui sont sous la surveillance directe du ministère. Les fonctions d'inspecteur général sont inconnues en Hongrie, mais le gouvernement donne souvent une délégation à quelques membres du Conseil supérieur de l'instruction publique pour certaines enquêtes scolaires.

L'organisation des *Écoles de commerce* est de date récente, le commerce hongrois lui-même n'ayant pris un certain essor qu'avec le dualisme. Il y avait bien, depuis 1857, une École supérieure dans la capitale, mais en province les cours étaient organisés par des particuliers sans programme ni méthode. Dans la loi scolaire de 1868 il fut décrété

que les jeunes employés seraient tenus à fréquenter les cours du soir institués auprès des écoles primaires; plus tard, on organisa les écoles inférieures de commerce qui correspondaient aux quatre premières années de l'enseignement secondaire. Il y avait, en 1892, 69 établissements de ce genre fréquentés par 4,064 élèves. Pour les besoins toujours grandissants, il fallut créer de nouvelles écoles qui fussent à la hauteur des exigences modernes. Les élèves ne sont admis dans ces écoles que s'ils ont terminé avec succès les quatre premières années d'études d'un lycée ou d'une école primaire supérieure. En 1892, il y avait 28 établissements supérieurs avec 1,766 élèves. M. Csáky a même organisé, en 1890, des cours de commerce pour dames; 17 cours ont fonctionné avec 363 élèves. Le *Cours oriental* de l'École supérieure de Budapest n'ayant pas donné le résultat voulu, le ministre de l'Instruction publique, de concert avec celui du Commerce, a créé, en 1891, une *École orientale de commerce* dont le but est de former des élèves capables de diriger des maisons de commerce dans la péninsule des Balkans, en Turquie et en Asie-Mineure, et d'être, en outre, attachés aux consulats austro-hongrois dans ces contrées. La première année il n'y avait que huit élèves, mais le nombre augmente sans cesse. On y enseigne surtout les langues roumaine, serbe, bulgare, turque et néo-grecque, l'ethnographie et l'histoire de l'Orient, principalement de la Dalmatie, de la Bosnie et de l'Herzégovine, de la Roumanie, de la Serbie, de

la Grèce, du Monténégro, de la Bulgarie, de la Turquie d'Europe et d'Asie; la géographie commerciale au point de vue des rapports de la Hongrie avec ces provinces, le droit commercial en Orient et les institutions consulaires, les moyens de communication et finalement la langue française dont la connaissance pratique est supposée à l'entrée. Les élèves font des excursions dans les pays mentionnés sous la conduite des professeurs. Cet établissement deviendra une succursale très importante de l'Académie orientale de Vienne dont les élèves occupaient jusqu'ici les places de consuls.

Il n'y a pas de *Lycées de jeunes filles* en Hongrie; les 6 classes des écoles primaires supérieures, quelques établissements fondés par Trefort, dont deux dans la capitale, suffisent amplement aux besoins. Leur programme d'études comprend l'instruction religieuse, la langue et la littérature hongroises, deux langues vivantes (français, allemand), la géographie, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, la physique, l'hygiène, l'économie domestique, la pédagogie (pour les classes supérieures), les travaux à l'aiguille, le dessin, la musique vocale et la gymnastique. Dans chacun de ces établissements il y a un examen d'entrée; l'enseignement est donné par des professeurs hommes et dames. Un de ces établissements a un internat et forme une sorte d'École normale supérieure de jeunes filles. Celles-ci ne sont pas admises à l'Université comme étudiantes en médecine ou en lettres.

Avant de parler de l'enseignement supérieur, il convient de dire quelques mots du *Conseil supérieur de l'Instruction publique* qui fonctionne depuis 1871 et a subi plusieurs modifications. Il fut organisé définitivement par un décret de M. Csáky en 1890. Ce qui le distingue du Conseil supérieur de France, c'est que tous ses membres sont nommés par le ministre; les professeurs des divers enseignements y ont leurs représentants, mais ce n'est pas le corps enseignant qui les choisit. Le Conseil ne s'occupe que de l'enseignement primaire supérieur, secondaire et commercial, mais jamais des affaires des Facultés et autres établissements d'enseignement supérieur; il n'a jamais à statuer sur des affaires disciplinaires; par contre, il s'occupe activement de la critique des livres classiques qui doivent obtenir son approbation pour pouvoir être employés dans les établissements publics. Le Conseil se réunit trois fois par an en assemblée générale, mais les différentes sections délibèrent toute l'année, élaborent les programmes des classes ainsi que ceux des examens des instituteurs et des professeurs. Quelques-uns des membres sont délégués par le Ministre comme commissaires pour les examens de *maturité*, d'autres se tiennent au courant du mouvement pédagogique de l'étranger. Le Conseil comprend un président [1],

1. Ce n'est pas le ministre; actuellement Fehér Ipoly, abbé de Pannonhalma, le chef ecclésiastique des Bénédictins de Hongrie, occupe cette situation.

deux vice-présidents, un secrétaire général, deux rapporteurs et 30 membres nommés pour six ans. Les vice-présidents, le secrétaire et les rapporteurs seuls touchent une indemnité. Le président peut s'adjoindre pour certaines questions des hommes compétents qui ne font pas partie du Conseil. Il y a deux sections (lettres et sciences), chaque section a deux groupes (enseignement primaire et enseignement secondaire).

III. — *L'enseignement supérieur* est donné par deux Universités, une École polytechnique, qui correspond à l'École centrale de Paris, et divers établissements d'enseignement supérieur, comme l'École des mines à Selmecz, l'École d'agriculture à Óvár et des Académies de droit.

Le foyer le plus intense de la haute culture intellectuelle est l'*Université de Budapest* qui peut aujourd'hui rivaliser avec les Universités les mieux organisées et les plus richement dotées de l'étranger. Le gouvernement, par des perfectionnements continuels, en a fait un établissement de premier ordre, de sorte qu'elle se place, tant par le nombre de ses cours et de ses élèves que par la richesse de ses collections, immédiatement après celle de Vienne et dépasse les autres centres universitaires de la monarchie austro-hongroise [1].

1. Le nombre des élèves (3,502 en 1892) lui assigne le septième rang parmi les Universités de l'Europe, elle arrive après Paris, Vienne, Madrid, Berlin, Naples et Munich. — Le bud-

C'est l'ancienne Université fondée, en 1635, à Nagy-Szombat (Tyrnau), par Pierre Pázmány [1], transférée, en 1777, à Bude, puis, en 1784, à Pest, et qui reconnait en Marie-Thérèse sa grande bienfaitrice [2]. Elle ne comprenait, à l'origine, que les Facultés de théologie et de philosophie; en 1667, on ajouta la Faculté de droit, tandis que la Faculté de médecine ne fut créée qu'en 1769. L'Université de Budapest s'est toujours distinguée par son caractère éminemment patriotique; ses professeurs étaient et sont encore pour la plupart les membres les plus influents de l'Académie. Le développement de cette École fut assez lent jusque vers 1860, mais à partir de cette date il s'accélère tous les ans [3]; les bâtiments deviennent trop étroits et

get de l'Université pour 1892 était de 728,904 florins. — La durée des cours est, pour la théologie, le droit et la philosophie, quatre ans, pour la médecine cinq ans. Les élèves de première année de médecine suivent pour la plupart les cours scentifiques de la Faculté de philosophie.

1. Voy. plus haut, p. 44.

2. A l'occasion du centenaire de ce transfert, Th. Pauler, ancien ministre de la Justice, avait commencé à écrire l'histoire de cette Université (*A budapesti magy. Kir. tudomány-egyetem története*), dont le premier volume, en trois fascicules (557 p.), a paru entre 1880 et 1885. L'ouvrage est resté inachevé, Pauler étant mort en 1886.

3. Nous relevons, d'après les notes prises dans les Actes officiels de cette école: au commencement du siècle, le nombre des élèves ne dépassait pas 500; en 1861, il y en avait 1,313; en 1867, 1,921; en 1882, 3,252; en 1891, 3,502. Les élèves en *pharmacie* sont comptés parmi les *philosophes;* puisqu'il n'y a pas d'école de pharmacie, ces élèves suivent leurs cours en partie à la

on souhaite ardemment la création d'une seconde Université pour la Hongrie, celle de Kolosvár étant destinée à la Transylvanie.

L'Université de Budapest a quatre Facultés :

A) La *Faculté de théologie* a dix professeurs [1]. Tout l'enseignement de la théologie et des doctrines historiques qui éclairent l'histoire de l'Église, n'est pas concentré à Budapest. Les catholiques possèdent, outre cette Faculté, 33 séminaires, dont les élèves les plus méritants sont reçus au *Pazmaneum* de Vienne, sorte d'annexe de la Faculté de théologie de cette ville. Si l'exégèse biblique et l'histoire du dogme n'ont pas de représentants illustres parmi les théologiens catholiques, on trouve néanmoins parmi eux de bons historiens de l'Église, comme Niclas Cherrier, Jean Pauer et Lányi; de grands orateurs de la chaire, comme Jean Horváth, Joseph Májer, Lonovics, Haynald, Emerich Szabó, Samassa et Schlauch; parmi les savants on peut citer Szilasy, Udvardy, Hoványi et Nogáll, dont la traduction de l'*Imitation* est réputée classique.

Faculté de philosophie (ordre des sciences) et en partie à la Faculté de médecine. — Les étudiants se répartissent : pour la religion : catholiques : 42,5 0/0, catholiques grecs : 2,2 0/0, grecs-orthodoxes : 3,2 0/0, réformés : 11,1 0/0, luthériens : 9,2 0/0, uniates : 0,2 0/0, israélites : 31,3 0/0. Presque tous sont hongrois : 98,4 0/0.

1. Nous relevons le nombre des professeurs d'après les programmes pour 1894-1895, premier semestre. — La Faculté édite en ce moment, sous les auspices de l'Université, les Œuvres complètes (latines et hongroises) du cardinal Pázmány.

Les Églises protestantes ne restent pas en arrière. Nous avons vu qu'au cours des siècles leurs écoles étaient le foyer du patriotisme et de la langue nationale : Debreczen, Sárospatak, Nagy-Enyed remplissent dignement leur rôle séculaire [1]. Les savants, comme Alexandre Székely, Révész, Zsilinszky, Fabó, Székács et surtout Maurice Ballagi, auquel sa traduction de la Bible et ses recherches de philologie hongroise assignent un rang à part, Somossy, Szeremlei, puis les orateurs de la chaire Kolmár, Pap, L. Szilády, Török, continuent le travail des grands réformateurs des siècles précédents dont la Hongrie est justement fière.

Depuis 1876, les israélites ont également un séminaire à Budapest [2]. Les juifs de la Hongrie se sont toujours distingués par leur patriotisme éclairé. La rançon que le gouvernement autrichien leur avait demandée pour la part qu'ils avaient prise à la Révolution, leur fut restituée et forme la dotation de ce séminaire. Il en sort des rabbins d'un esprit libéral, ouvert à toutes les réformes compatibles avec le dogme. Peu à peu les communautés juives renonceront à faire appel aux pays allemands pour avoir des prédicateurs et le sermon en

1. Les réformés ont 5 séminaires, les luthériens 8, les uniates 1. — Il y a en tout 52 séminaires avec 1,800-1,900 élèves et 346 professeurs, dont 218 Hongrois, 64 Allemands, 41 Roumains, 7 Slovaques, 7 Serbes, 1 Croate et 8 Ruthènes. La Faculté de théologie de Budapest n'a que 86 élèves.

2. Il serait temps que ceux de l'Autriche se décident à en fonder un, au lieu d'envoyer leurs candidats à Breslau.

allemand est d'ores et déjà remplacé dans beaucoup de villes par le sermon en hongrois. Le séminaire de Budapest a une école préparatoire correspondant au cours supérieur du gymnase et une Faculté de théologie. Plusieurs professeurs, comme Bacher et Kaufmann, sont bien connus en Allemagne et en France pour leurs travaux d'histoire et d'exégèse juives.

B) La *Faculté de droit et des sciences politiques* est la plus fréquentée; elle compte de 1,600 à 1,800 élèves. Le nombre des professeurs est de 26, plus 10 *privatdocent* qui font 50 cours. Nous avons nommé les savants jurisconsultes qui constituent la gloire de cette école. L'étude du droit chez ce peuple de légiste est essentiellement pratique, de même que les études des sciences politiques; mais les savants théoriciens ne manquent pas non plus. Le nombre des ministres et autres hauts dignitaires que cette Faculté a donnés au pays est très grand. L'ancien ministre de la Justice, Th. Pauler, l'ancien ministre des Finances, Kerkápoly, le directeur de la Banque austro-hongroise, le distingué économiste Kautz, le président actuel de la Chambre, Desider Szilágyi, le ministre de l'Instruction publique M. Wlassics, l'ancien secrétaire d'État au même ministère, Auguste Pulszky, ont appartenu ou appartiennent encore à cette Faculté. A cause du grand nombre des étudiants les professeurs de droit furent les premiers à composer les manuels nécessaires à l'étude du droit, surtout du droit magyar. Les premiers travaux laissaient à désirer

au point de vue de la langue, mais aujourd'hui la littérature juridique et économique peut satisfaire toutes les exigences. Pour initier le public étranger aux travaux originaux de cette école on publie, depuis 1895, la *Zeitschrift für ungarisches öffentliches und Privatrecht.*

Outre la Faculté de droit de Budapest et celle de Kolosvár, qui seules ont le droit de conférer le grade de docteur exigé pour les avocats il y a onze académies de droit qui ont également quatre années de cours, mais où les élèves ne peuvent passer que les examens préparatoires. De ces Académies six sont catholiques, quatre réformées et une luthérienne. Elles ont en tout 110 professeurs et comptent de 700 à 800 élèves. Les plus fréquentées sont celles de Presbourg, de Nagy-Várad, de Debreczen et d'Eperjes, mais en général ces Académies sont en décroissance ; plusieurs végètent, dénuées qu'elles sont de tout secours intellectuel et bibliographique [1]. Aussi le ministère a-t-il l'intention de supprimer celles qui se trouvent sous sa direction.

C) La *Faculté de médecine* compte de 900 à 1000 élèves, le nombre des professeurs est de 30, celui des *privatdocent* de 46, qui font de 80 à 90 cours par semestre. C'est la Faculté qui a fait peut-être le plus de progrès depuis trente ans. Des

1. A Presbourg il y avait, en 1871, 347 élèves, en 1892, 113. Sur l'Académie de Presbourg, fondée en 1784, et sur celle de Nagy-Várad fondée en 1788, voy. les deux livres du Centenaire de Ortvay et de Bozóky.

bâtiments splendides lui ont été élevés dans un quartier isolé dont on devrait faire le centre de toute l'Université. Le nombre des cours a triplé depuis le dualisme. Vienne, qui attirait anciennement la plupart des étudiants en médecine, est peu à peu abandonnée par les Hongrois. Divisée en 14 sections, dont une pour les élèves en pharmacie (au nombre de 200), cette Faculté déploie une grande activité, attestée tant par les travaux publiés dans les organes des Sociétés savantes de Budapest que par les deux publications périodiques en allemand : *Ungarisches Archiv für Medicin* (rédacteurs en chef : Bókai, Klug et Pertik, chez Bergmann à Wiesbaden) et les *Ungarische Beiträge zur Augenheilkunde*. Les bons manuels hongrois commencent également à remplacer les mauvaises traductions des ouvrages allemands. — L'institut *Pasteur* de la capitale hongroise dépend également de la Faculté [1]. Des cours pour sages-femmes sont organisés aux Universités de Budapest et Kolosvár, puis à Presbourg, Szeged, Nagy-Szeben et Nagy-Várad. Ces quatre cours ont de 450 à 500 élèves; l'enseignement s'y donne, selon les besoins, en magyar, allemand, roumain et slovaque, mais à l'Université de Budapest en hongrois seulement, comme pour les autres matières.

D) La *Faculté de philosophie* compte 300 élèves ; c'est dans cette Faculté que le nombre des professeurs est le plus élevé : 32 titulaires, 24 *privatdo-*

1. Il a soigné, en 1892, 540 malades.

cent et 3 lecteurs ; le nombre des cours varie de 150 à 160, c'est-à-dire 52,9 0/0 de tous les cours professés à l'Université. Cette Faculté prépare au professorat (lettres et sciences), mais elle donne aussi l'enseignement supérieur à tous ceux qui cherchent à s'instruire d'une manière désintéressée [1]. Anciennement, le nombre des élèves était plus élevé. Au moment où l'État fonda quelques gymnases laïques et les écoles *réales*, il pouvait facilement placer les élèves diplômés sortis de la Faculté ; mais vers 1880, il y avait déjà pléthore, excepté pour les professeurs de philologie classique. Les lycées qui sont entre les mains du clergé étant, de même que ceux des autres confessions, fermés à beaucoup de candidats, le nombre des élèves a sensiblement diminué.

A cette Faculté on a attaché, faute de pouvoir créer une École normale supérieure sur le modèle de celle de Paris — ce qui était cependant le rêve de Trefort aussi bien que de Csáky — une École normale libre (*tanárképző intézet*) sans maison particulière, dont les élèves choisis parmi les meilleurs de la Faculté, suivent, outre les cours de l'Université, certaines conférences gratuites qui leur

1. La Faculté a neuf sections : 1° philosophie et pédagogie ; 2° histoire et géographie ; 3° philologie classique ; 4° mathématiques ; 5° physique et chimie ; 6° histoire naturelle, 7° philologie comparée et langues orientales (arabe, turc, persan, groupe ougro-finnois et sanscrit) ; 8° langue et littérature hongroise ; 9° langues et littératures modernes (allemand, français, anglais, italien, russe, roumain, bulgare.)

sont spécialement destinées. Mais ce qui n'existe pas en France, c'est le lycée annexe à cette École qui fonctionne depuis 25 ans et qui a formé les meilleurs professeurs laïques de la Hongrie. Ce lycée a une année les classes impaires (1, 3, 5, 7) et, l'année suivante, les classes paires ; il est fréquenté par les enfants des meilleures familles dont le nombre par classe ne dépasse pas 30 [1]. C'est là que M. Kármán, qui est le directeur pédagogique, a appliqué d'abord les méthodes qui, en 1879, ont été recommandées dans les instructions ministérielles. Cette institution a obtenu des éloges mérités de grands pédagogues allemands; elle était longtemps unique en Europe. Au lieu de s'exercer quinze jours dans un lycée, ce qui est tout à fait insuffisant, les candidats hongrois sont obligés de passer toute une année à cette École; ceux qui n'obtiennent pas d'emploi au bout d'une année — cas assez fréquent — restent en contact avec ce lycée dont l'influence bienfaisante se fait ensuite sentir dans toute leur carrière. A l'établissement sont attachés huit professeurs titulaires qui dirigent les candidats ; ceux-ci, au nombre de 30 à 40 par année, s'exercent chacun pendant trois ou quatre heures par semaine, se réunissent assez souvent pour discuter les leçons faites auxquelles les autres candi-

1. Dans les autres lycées de la capitale et même de la province, il n'est pas rare de voir des classes de 60 à 70 élèves, mais la discipline étant relativement facile à faire, le grand nombre ne présente pas les inconvénients qu'il aurait ailleurs.

dats ont assisté. Quelques-uns ont une bourse de 400 à 500 florins.

La *Commission des examens* pour les professeurs d'enseignement secondaire est choisie en dehors de la Faculté, quoiqu'elle se compose en majorité de professeurs de l'Université. Comme en Autriche et en Allemagne, il n'y a qu'un examen pour obtenir le diplôme, mais chaque candidat doit prouver qu'il a suivi pendant quatre ans les cours de la Faculté. L'examen se divise en plusieurs parties ; d'abord les élèves sans distinction de la branche choisie doivent faire preuve de connaissances pédagogiques (pédagogie pratique, histoire de la pédagogie et morale) et de la langue et littérature hongroises. Puis on leur accorde six mois pour faire une sorte de thèse, dont le sujet est indiqué par le jury ; ce travail reste en manuscrit. Après la thèse, il y a les épreuves écrites sous la surveillance de l'État, puis les épreuves orales. Pour le choix des matières le groupement est fait en vue des écoles d'enseignement secondaire. On peut être diplômé pour les groupes suivants : ordre des lettres : hongrois-latin, histoire-latin, allemand-latin, hongrois-allemand, latin et grec, hongrois-allemand-latin, hongrois-allemand-français, histoire et géographie ; — ordre des sciences : mathématiques-physique, mathématiques — géométrie descriptive ; mathématiques, physique et chimie ; géographie, histoire naturelle et chimie.

Le doctorat en *philosophie* ne confère aucun droit à l'enseignement ni dans les lycées ni dans

les Facultés; pourtant beaucoup de professeurs prennent ce grade. Ils font, à cet effet, une thèse de 40 à 100 pages; acceptée, elle est imprimée. Aux épreuves orales, où l'on ne discute pas spécialement la thèse, les candidats sont interrogés sur trois matières qu'ils peuvent choisir, comme latin-grec-allemand, hongrois-allemand-français, histoire-géographie et géologie, etc. — Il n'y a aucune différence entre les grades des professeurs des gymnases et de ceux des écoles *réales*.

La *bibliothèque* de l'Université, dont le directeur est le savant historien Szilágyi, possède 215,000 volumes. Les autres établissements d'enseignement supérieur dont il sera question ci-dessous ont leurs bibliothèques spéciales plus ou moins riches; la meilleure est celle de l'École polytechnique [1].

La seconde *Université* de la Hongrie est à *Kolosvár* (Clausembourg); elle est tout à fait appropriée aux besoins de cette partie du pays où la lutte des nationalités est peut-être encore plus vive que dans la Hongrie proprement dite. Nous avons vu quel rôle la Transylvanie a joué dans la littérature et l'enseignement au cours des siècles, surtout depuis

1. Il y a en Hongrie 2,270 bibliothèques, dont 129 ont plus de 10,000 volumes; il y a 36 bibliothèques publiques, les autres appartiennent aux communes ou aux confessions. Outre les 3 grandes bibliothèques de la capitale (Musée, Université, Académie), on peut mentionner celle de Pannonhalma, la maison-mère des Bénédictins (100,000 vol.) et celle du Collège de Debreczen (52,000 vol.).

la Réforme jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, quels foyers de culture intense les princes transylvains y ont entretenus. Après la chute de Rákóczy, le déclin fut rapide, et, sauf quelques écoles des réformés et les établissements saxons, le niveau de l'enseignement était encore plus bas qu'en Hongrie. Marie-Thérèse avait bien fondé, en 1774, une Université à Kolosvár, mais cette école devint bientôt un simple lycée. Lors du dualisme, la Transylvanie — au moins l'élément magyar — demanda à être rattachée par des liens solides à la mère-patrie, sachant que l'État serait plus puissant pour contribuer à sa prospérité que les confessions et les communes divisées par la haine des nationalités. Aussi Eötvös choisit-il Kolosvár comme deuxième centre de l'enseignement supérieur; il n'a pu voir l'ouverture de cette Université inaugurée en 1872 et qui porte, depuis 1881, le nom du roi François-Joseph.

L'Université de Kolosvár n'a pas de Faculté de théologie; mais, malgré cela, elle possède les quatre Facultés exigées pour pouvoir porter le titre d'*Université*, puisque la Faculté de philosophie est scindée en deux parties : lettres et sciences. Elle a actuellement 62 professeurs, dont 45 titulaires et 13 *privatdocent* [1]; le nombre des élèves était, en 1894, de 582 qui se répartissent ainsi : 301 élèves à la Faculté de droit, 129 pour la médecine, plus 30 élèves en pharmacie, 82 pour les lettres et 40

1. Droit 14 professeurs, médecine 10, lettres 13, sciences 8.

pour les sciences [1]. L'Université confère tous les grades et tous les titres, comme celle de Budapest; on y a institué dernièrement une commission d'examen pour les pharmaciens et un cours d'hygiène pour les futurs professeurs. Les cours de l'École normale sont rattachés aux Facultés des lettres et des sciences, mais il n'y a pas de lycée annexe comme à Budapest [2].

Une réforme assez importante, accomplie par M. Csáky en 1891, concerne la distribution des *Collegiengelder*. Auparavant, à l'instar des Universités allemandes, les étudiants payaient à leurs maîtres 1 florin 5 kreuzers par semestre et par heure. Il arriva que certains professeurs de droit et de médecine touchaient des sommes énormes, car il y a des cours obligatoires qui sont de six à huit heures par semaine, tandis que, dans d'autres Facultés où les étudiants sont moins nombreux, comme pour la philologie, les langues vivantes et orientales, les professeurs étaient presque réduits à leur traitement qui est, au début, de 2,900 florins pour les professeurs ordinaires et de 1,800 florins pour les professeurs extraordinaires. Malgré de vives réclamations, M. Csáky a décrété qu'une somme fixe (30 florins) serait versée par chaque étudiant au commencement de chaque semestre et que la répartition serait faite de la manière sui-

1. Il y a à Kolosvár, comme à Budapest, un professeur de langue et littérature roumaines; en Transylvanie le roumain peut être choisi comme branche d'enseignement.

2. Le budget de l'Université est de 251,900 florins.

vante : tous les titulaires auront leur traitement augmenté, les professeurs ordinaires de 700 florins, les professeurs extraordinaires de 600 florins. On indemnisera ceux qui touchaient auparavant plus de 500 florins de la part des élèves; 5 0/0 restent acquis à l'État, 4 0/0 aux travaux des laboratoires et 5 0/0 aux professeurs libres, qu'ils aient le titre de *professeurs extraordinaires* ou de *privatdocent*. Ces derniers, s'ils n'ont, outre leur enseignement à la Faculté, une chaire dans un lycée de la capitale, avaient une existence difficile. Il était donc juste de les faire participer à la distribution de ces sommes.

L'*École polytechnique*, appelée *József müegyetem* (du palatin Joseph), était à l'origine (1846) une école préparatoire au commerce et à l'industrie; en 1851, on y transféra l'*Institut technique*, qui jusqu'alors faisait partie de l'Université. En 1857, cette école a pris son nom actuel; elle fut réorganisée en 1882 et depuis le nombre de ses élèves a doublé. On ne peut y entrer qu'avec le diplôme des gymnases ou des écoles *réales*. Le nombre des professeurs et maîtres est de 77, dont 35 titulaires et 10 *privatdocent;* plusieurs d'entre eux font 12 à 15 heures de cours par semaine. Le nombre des élèves était, en 1892, de 718, presque tous de nationalité hongroise [1]. La durée des cours est de quatre ans. Il y a des sections d'architecture, des ponts et chaus-

1. 254 catholiques et 278 israélites, les autres des différentes confessions.

sées, de mécanique et de chimie industrielle. A mesure que la vie économique de la Hongrie devient plus intense, cette école se développe rapidement; elle est, du reste, la seule école centrale du pays. L'État emploie une grande partie des élèves diplômés, et souvent il dispose de plus de postes qu'il n'y a d'ingénieurs [1].

Les élèves font des excursions tantôt en Hongrie, tantôt à l'étranger; beaucoup d'entre eux viennent se perfectionner à la fin de leurs études à Paris et surtout à Zurich. Les élèves de mathématiques de la Faculté sont autorisés à suivre certains cours à cette école et ils en profitent souvent.

L'*École des mines et des forêts* de Selmecz, fondée en 1763 par Marie-Thérèse, a six sections, dont chacune compte 3-4 années de cours. C'est à Selmecz que le savant Born a fait ses découvertes au XVIIIe siècle [2]; l'école, située dans la contrée minière la plus riche du pays, répond à tous les besoins. Elle compte 40-50 élèves pour les mines et 200 pour les eaux et forêts. Il y a 2 directeurs, 16 professeurs et 11 aides attachés aux laboratoires.

L'*École d'agriculture* de Óvár, fondée en 1818, comprend un cours de deux ans; il y a un directeur, 8 professeurs. Il serait à souhaiter que les

1. Ainsi le rapport ministériel dit qu'en 1892 l'État avait besoin de 50 ingénieurs mécaniciens et ne les a pas trouvés. C'est dans ce domaine que la Hongrie était très longtemps tributaire de l'étranger et l'est encore dans une certaine mesure.

2. Voy. plus haut, p. 132.

25

employés des domaines de l'État ne fussent pas seuls à y faire leurs études, mais que les fils des grands propriétaires fréquentassent également cette école pour pouvoir tirer un meilleur profit des terres qu'ils auront un jour à administrer.

Le ministère de l'Instruction publique a une division pour les *Beaux-arts* et leur application à l'industrie. Dans ses rapports annuels il peut montrer les grands progrès que la Hongrie a fait dans un domaine qui était tout à fait négligé il y a vingt ans, et où l'étranger reconnaît de plus en plus les résultats de ses efforts incessants.

L'*École normale de dessin* est à la tête de ces établissements. Son directeur, M. Keleti, est le meilleur critique d'art de la Hongrie. Cet établissement a de 120 à 140 élèves, dont 40 à 50 se destinent au professorat, les autres aux beaux-arts. Les dames sont admises aux cours. L'école organise tous les ans une exposition.

L'*École des arts décoratifs et de gravure* compte de 60 à 70 élèves ; des cours du soir y sont organisés pour les apprentis orfèvres et tapissiers. On réunira à cette école le *Musée des arts industriels* dont les produits ont reçu des éloges unanimes à l'Exposition de l'Union centrale des arts décoratifs de Paris; on y a remarqué, surtout dans la section des arts de la femme, les grands progrès accomplis par la Hongrie. Grâce au concours du comte Keglevich, du directeur de l'école, Radisics, de Marius Vachon et de Dellamare-Didot, qui a initié le public français à la beauté des fabrications hongroises,

cette exposition a pleinement réussi. Le Musée est en rapport avec le Cercle des amis des arts industriels de Budapest et publie depuis 1886 la revue *Müvészi ipar*, dirigée par Pasteiner, professeur de l'histoire de l'art à l'Université.

L'*École de peinture* doit être considérée comme le noyau d'où sortira la future école des beaux-arts de Budapest. Elle se trouve sous la direction du peintre Benczur, ancien professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Munich. Elle a actuellement une dizaine d'élèves, dont les meilleurs sont envoyés à l'étranger. Le sort des peintres hongrois s'est beaucoup amélioré. Les commandes ne font pas défaut, le gouvernement et les riches particuliers rivalisent pour créer un art national. Les jeunes ne sont plus forcés d'émigrer, comme jadis. La *Société hongroise des Beaux-Arts* (fondée en 1861) organise annuellement, dans son palais élevé en 1877, deux expositions; en 1892, sur 550 tableaux exposés, 321 étaient dus à des peintres magyars. Par ses bourses, ses achats et ses concours, elle aide puissamment au développement des beaux-arts.

L'État possède un établissement pour la peinture des vitraux qui exécute les commandes des églises, et une école pour l'industrie des terres cuites à Mágocs, où il y a de 10 à 15 élèves.

L'*École industrielle* de Budapest est de fondation récente. Elle a 3 années de cours et correspond aux écoles professionnelles de la ville de Paris. Les élèves y entrent après quatre années d'études

dans une école *réale* où une école primaire supérieure. On y apprend les industries du bois, des métaux, l'architecture, la chimie et la mécanique. Le nombre des élèves atteint 200; ils font des excursions, sous la conduite des professeurs, tantôt dans la capitale, tantôt dans les villes industrielles et les grandes fabriques. Les élèves diplômés trouvent facilement un emploi.

Les cours supérieurs de cette école sont faits au *Musée technologique*, beau bâtiment neuf situé près du Théâtre populaire. Les cours durent de novembre à mars ; 47 conférences ont été suivies par 479 élèves ; dans les ateliers, 244 apprentis se sont exercés ; au cours de dessin il y avait 93 élèves et la bibliothèque fut fréquentée par 2,676 personnes. On expose dans ce Musée les découvertes faites dans le domaine de l'industrie ; les visiteurs étaient, en 1892, au nombre de 33,159.

L'État subventionne les deux théâtres nationaux de la capitale (le *Nemzeti szinház* pour la tragédie, le drame et la comédie, et l'*Opéra*) et il dirige le *Conservatoire* qui a deux sections : section musicale et section dramatique. On y enseigne les différents instruments; il y a un cours spécial pour la musique d'Église. Le nombre des élèves était, en 1892, de 262 dont 116 israélites. L'enseignement est donné par 20 professeurs et 12 candidats au professorat. Les cours durent trois ans. La deuxième section comptait 55 élèves pour la diction (12 hommes et 43 dames), 16 élèves pour le chant (2 hommes, 14 dames). La durée des cours est

de 4 ans; 15 professeurs y enseignent 16 matières, dont le français. Depuis la fondation du Conservatoire les anciens élèves furent engagés au Théâtre national au nombre de 30, à l'Opéra 14, en province 51 et à l'étranger 26. — Il y a, en outre, une *Académie royale de musique* dont le directeur était Liszt.

Le gouvernement s'occupe aussi activement des *institutions de charité,* mais il fait souvent appel à cet égard aux communes et aux individus. Il dirige l'établissement des sourds-muets à Vácz (Waitzen), fondé en 1800, où il reçoit 125 élèves (75 garçons, 50 filles), sans distinction de religion. On leur apprend les métiers de tailleur, cordonnier, menuisier, tourneur, relieur et horticulteur; les jeunes filles font des travaux à l'aiguille. Les professeurs sont formés dans un établissement annexe à l'école normale primaire de Bude. Il y a, en outre, des établissements de ce genre à Kolosvár, Temesvár, Arad et Kaposvár; les israélites en ont fondé un à Budapest qui reçoit de 77 à 80 élèves. Malheureusement, il reste encore beaucoup à faire; les rapports constatent avec tristesse que sur les 20,000 sourds-muets du pays il n'y en a que 350 qui soient instruits méthodiquement. Il en est de même des aveugles et des idiots dont un petit nombre seulement peuvent être recueillis par l'État [1]. Les

1. L'établissement pour les aveugles, fondé en 1829, reçoit 93 aveugles (70 garçons, 23 filles); M. Csáky les a installés dans le Városliget (le Bois de la capitale) et leur fait

orphelinats sont en plus grand nombre. — Il y a 71 maisons qui reçoivent 2,700 pupilles; ceux-ci sont instruits par 91 instituteurs. Le fonds de ces maisons est d'un peu plus de 8 millions de florins.

Il reste à dire un mot du *Musée national* de Budapest, ce foyer des études d'histoire naturelle, d'archéologie et de numismatique. Cet établissement seul mériterait un chapitre à part, mais il a été décrit si souvent [1] que nous pouvons nous borner à quelques renseignements. Fondé en 1802 par François Széchenyi, le père d'Étienne Széchenyi, construit en 1846, il s'est augmenté d'année en année. Il réunit au musée de peinture les antiquités nationales, monnaies, armes, chartes des nobles (80,000), une riche bibliothèque (200,000 volumes), remarquable surtout par les *Hungarica*, la collection des journaux magyars et des ouvrages étrangers se rapportant à la Hongrie, de nombreux manuscrits (15,460), la plus riche collection de zoologie, de botanique, de minéralogie et d'ethnographie du pays [2], et une collection unique en monu-

apprendre surtout la musique; 50 idiots qui s'occupent de jardinage et de travaux domestiques sont installés dans un établissement de Budapest.

1. Notamment par le directeur François Pulszky dans les *Literarische Berichte aus Ungarn*, II, 1878. — M. Pulszky fut nommé, à l'âge de quatre-vingt-un ans, directeur honoraire, et la direction du Musée rattachée, en 1895, au ministère de l'Instruction publique. M. Emerich Szalay est chargé de ce département.

2. Le cardinal Haynald († 1891) a laissé sa collection et sa bibliothèque botanique estimées à un demi-million de florins

ments préhistoriques de l'époque de la migration des peuples. Le budget du musée pour 1892 était de 117,000 florins. A la tête de cet établissement se trouve le directeur général des musées de la Hongrie, François Pulszky, qui vient de fêter son 80e anniversaire. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de Pulszky écrivain, savant et homme politique ; comme directeur du musée, il s'est acquis une renommée européenne et à juste titre. C'est grâce à lui que les collections répondent aux exigences modernes et que les étrangers ont pu dire : « Le Musée de Pest est à la hauteur des plus grandes collections rassemblées dans les capitales de l'Europe. » M. Pulszky, est secondé, pour chaque département, par des savants de mérite : pour la bibliothèque et les chartes par Béla Majláth et Fejérpataky, pour les monnaies et les inscriptions par Hampel, pour les incunables par Csontossi, le meilleur connaisseur des *Corvina*, qui a rédigé longtemps l'organe de la bibliographie hongroise, pour l'histoire naturelle par Frivaldszky et Xantus (morts récemment), pour la section d'histoire militaire par Nyáry et pour la minéralogie par Krenner.[1] Il serait à souhaiter que des cours réguliers, comme on en fait au Museum de Paris et au Louvre, fussent organisés à cet établissement pour qu'il rendît encore de plus grands services à la jeunesse studieuse.

à ce Musée où elles occupent un local spécial; la bibliothèque de Kossuth fut également achetée par ce Musée ; le grand philanthrope Semsey a enrichi la collection minéralogique.

La collection de peintures du Musée est complétée par la galerie Eszterházy qui, depuis 1870, est propriété de l'État. Si le Musée possède surtout de nombreux tableaux illustrant l'histoire de la peinture en Hongrie, la galerie Eszterházy, dont le directeur est Charles Pulszky, est riche en peintures des écoles étrangères (650), en gravures (51,300) et en dessins des grands maîtres (3,500). On y a joint dernièrement une galerie de portraits historiques. Pendant les fêtes du Millénaire on élevera un nouveau musée d'art qui réunira tous ces trésors. — Le nombre des visiteurs atteint annuellement 80,000; les entrées sont en grande partie gratuites dans les deux musées.

Nous avons cité beaucoup de chiffres dans cette dernière partie de notre travail, c'est que ces chiffres sont plus éloquents que des considérations générales. Ils montrent d'une manière évidente l'activité infatigable du pays pour se mettre, au point de vue de l'instruction, au niveau des États les plus civilisés et regagner le temps perdu. Sans doute, les deux questions brûlantes des confessions religieuses et des nationalités jettent aussi leur ombre sur les réformes scolaires; les attaques qu'elles ont à subir, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, entravent parfois l'œuvre civilisatrice du gouvernement. Mais la Hongrie qui a vaincu tant

de fois ses ennemis héréditaires, triomphera également de ces difficultés. En tout cas, nous avons pu constater que le pays a créé des œuvres durables, dont l'influence bienfaisante se fait partout sentir.

CONCLUSION

Une peuplade à demi-sauvage campe sur les plateaux de l'Asie centrale. Poussée par ses instincts nomades, elle se dirige vers l'Ouest et fait irruption en Europe. Par les défilés des Carpathes, deux cent mille guerriers descendent, sous la conduite d'Arpád, dans l'ancienne Pannonie, habitée par un mélange de peuples slaves et allemands. En quelques années cette peuplade devient maîtresse d'un vaste territoire et y fonde un royaume qui, au bout d'un siècle, acquiert droit de cité dans la grande famille des États européens. L'Asiatique se civilise et dépouille les derniers restes de son état antérieur. Sur les bords du Don et de la Volga, au milieu des Ougriens, ses frères, il vivait de la pêche et de la chasse. Son horizon intellectuel était assez semblable à celui d'un Lapon ou d'un Samoyède; son vocabulaire ne comprenait ni les termes de la

vie militaire, ni ceux de la vie politique et sociale. Pendant ses longues pérégrinations, son contact avec les tribus turques et tartares lui donne la première de ces catégories de vocables ; les Slaves subjugués et les colons allemands, la seconde. Dès l'an 1000 nous voyons cet Oriental exposé aux multiples influences de ses voisins. Son premier roi, saint Étienne, dira : « *Regnum unius linguae*, *unius moris*, *imbecillum et fragile est* », et ouvrira largement la porte aux missionnaires de toutes les nations, mais le Hongrois conservera malgré tout son caractère d'indépendance ; il se rappellera le serment d'Arpád lors du premier pacte avec les chefs de tribus, et il obtiendra sa charte au milieu des luttes causées par l'intrusion étrangère. Cette charte, une des premières qu'il y ait eu en Europe, « il en discute les articles le sabre au poing ».

Quelques figures se détachent sur le fond monotone du moyen âge. Le christianisme donne à la Hongrie saint Étienne, la chevalerie saint Ladislas et Jean Hunyad. Mais cette époque n'a pas laissé de trace dans sa littérature ; quelques chants liturgiques exceptés, la chevalerie hongroise ne survit que dans la mémoire de la nation, dans les chroniques. La religion même, au moyen âge, semble en Hongrie moins ardente, moins enthousiaste que dans l'Europe occidentale ; elle

est aussi, il est vrai, plus tolérante. C'est qu'il y a chez le Magyar un penchant à la modération, à la sobriété en toutes choses qui le préserve des excès. Mais l'héroïsme de la Hongrie ne connaît pas de bornes. A quoi bon rappeler après tant d'autres la lutte qu'elle soutint contre les Turcs, lutte où elle devint le boulevard de la chrétienté !

Le moyen âge finit brillamment; une ère nouvelle semble naître avec Mathias Corvin « le premier Hongrois moderne ». Vrai prince de la Renaissance, il transforme la cour de Bude. Il appelle des écrivains, des peintres, des sculpteurs et des architectes d'Italie, déploie un luxe inconnu jusqu'alors, et veut faire de la Hongrie du moyen âge un pays aussi avancé que ceux de l'Occident. « *Pannoniam alteram Italiam reddere conabatur* », disait de lui son historien Bonfini. Mais, après sa mort, les temps modernes s'annoncent mal : les Turcs, refoulés pendant un siècle, deviennent les maîtres du pays après avoir terrassé les forces hongroises sur le champ de bataille de Mohács (1526). Il n'y a pas, dans toute l'histoire hongroise, d'événement qui ait laissé dans l'âme magyare des traces plus profondes que ce désastre. Les luttes religieuses seront depuis longtemps apaisées que cette blessure saignera encore. Depuis le XVIe siècle jusqu'en 1830,

les poètes hongrois rappelleront avec mélancolie cette défaite, qui coïncide avec l'établissement de la domination autrichienne dans le pays. La Réforme religieuse donne à la Hongrie ses premiers littérateurs; une nouvelle sève y pénètre. Si Mohács réveille le sentiment de l'unité nationale, les réformateurs luttent pour la liberté de conscience. La littérature s'inspire de ces sentiments, en même temps qu'on y aperçoit les premières manifestations du sentiment de la nature.

Le XVI[e] siècle a la plus grande importance dans le développement intellectuel du pays; le XVII[e], comme partout, est caractérisé par la réaction catholique. Le grand cardinal Pázmány remplit la première moitié de ce siècle; les luttes des princes de la Transylvanie occupent l'autre. Ce pays qui, pendant deux siècles, a été le soutien du parti de l'Indépendance, le foyer des lettres et de l'instruction magyares, finit par se soumettre à l'Autriche. Cette puissance, pendant tout le XVIII[e] siècle jusqu'à la Révolution, germanise le pays; elle a pour auxiliaire le vent de cosmopolitisme qui souffle alors par toute l'Europe.

Entre 1780 et 1820 la Hongrie se met à l'école littéraire des autres peuples, elle cherche son idéal; elle le trouve enfin dans l'élément démo-

cratique qui, inspiré par la Muse populaire, crée des chefs-d'œuvre. A partir de cette époque, la poésie hongroise, une des plus riches qui soient, s'épanouit. Ses premiers bégaiements ont accompagné toute la vie politique si mouvementée du peuple ; il n'y a pas d'événement important qui ne l'ait inspirée, et on peut dire avec Gyulai que la poésie lyrique hongroise est en raccourci l'histoire de la nation. Aucune littérature n'a chanté les sentiments patriotiques avec plus de fréquence et de vigueur que celle de la Hongrie. La poésie lyrique est l'expression la mieux appropriée des aspirations, des vœux, des douleurs, des déceptions du peuple. Dès les origines de la littérature hongroise, elle est en conformité avec le sort du pays : attristée pendant la Réforme et la domination turque, belliqueuse dans les luttes contre l'Autriche, satirique au XVIIIe siècle, à l'époque où les modes étrangères envahissent le pays et lui ôtent son cachet original. Elle revêt un rythme plus mélodieux et aussi plus savant, grâce aux réformes de la langue, et lorsqu'elle s'épanouit enfin dans les poésies de Petöfi, l'Europe reste émerveillée et se demande d'où tant de beautés peuvent venir à un jeune poète. Des critiques qui ne connaissent cette riche éclosion que par de faibles traductions se doutent bien qu'il y a, dans cette littérature, des trésors cachés

qu'il vaudrait la peine de connaître. « Ce peuple de soldats, écrira l'un d'eux, est un peuple de poètes ; poètes, il est vrai, longtemps silencieux, mais quand le jet de poésie si longtemps contenu jaillit à la fin, quelle force ! quel éclat ! quelle pluie fraîche et délicieuse [1] ! »

Donner une idée de cette riche éclosion dans tout le domaine des belles-lettres, chercher dans la période qui prépare la Hongrie moderne (1772-1830) les germes de cette richesse, décrire les principaux courants littéraires jusqu'à nos jours, c'est ce que nous avons entrepris de faire dans ce volume. Mais à côté de la renaissance littéraire nous ne pouvions négliger de signaler l'impulsion que la culture magyare a reçu de la fondation de l'Académie ; il a paru indispensable de rendre compte des travaux de cette Société savante si remarquable. En terminant, nous avons voulu montrer l'état actuel de l'instruction publique, depuis que le pays est devenu maître de sa destinée.

Tout lecteur impartial pourra voir que la Hongrie a rempli noblement sa mission pendant les mille années de son existence historique. Lui faire un crime de ce qu'elle a, par son arrivée en Europe, brisé l'anneau slave qui s'était formé

1. M. Joseph Reinach, *Études de littérature et d'histoire*. Article sur l'*Histoire générale des Hongrois* de M. E. Sayous.

au IXe siècle dans l'Est de l'Europe, de ce qu'elle s'est enfoncée comme un coin dans la chair de ces peuples et les a empêchés de se réunir de la Baltique jusqu'à l'Adriatique, c'est une accusation qui ne repose sur rien de certain. Et si nos jeunes historiens se demandent : *Quid detrimenti ex invasione Hungarorum Slavi ceperint* [1], on pourrait leur répondre : La destinée qui a fait sortir ce peuple de l'Asie et l'a établi après de longues pérégrinations dans l'ancienne Pannonie, lui a assigné un rôle important : il doit porter la civilisation vers l'Orient. Il en est capable, car, comme l'a déjà dit Michelet, qui cependant n'avait étudié que sa lutte contre l'oppresseur et non sa vie intime : « On accorde volontiers aux Magyars la vaillance, mais cette vaillance n'est que la manifestation d'un haut état moral. Dans tout ce qu'ils font ou qu'ils disent, j'entends toujours : *Sursum corda.* » Haut les cœurs ! c'est ce que nous souhaitons à ce noble pays au moment où il fête l'anniversaire mémorable de la prise de possession de son territoire.

1. Thèse latine de M. Haumant, 1894.

FIN

ERRATA

Page 117, ligne 11 en bas, lire *quiproquos* au lieu de *quipropos*
— 157, — 2 en haut, supprimer *l'exaltent*.
— 251, — 2 en haut, lire *Grégoire* au lieu de *Koloman*.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE II

LIVRE III

LE PUY. — IMP. R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

J. KONT

Lessing et l'Antiquité, étude sur l'hellénisme et la critique dogmatique en Allemagne au XVIII[e] siècle. Tome I[er]. In-18 .... **3 50**

ADRIEN DUPUY

Agrégé des lettres, professeur de rhétorique au lycée Lakanal.

Histoire de la Littérature française au XVII[e] siècle.
Un beau volume in-8 raisin .... **5 »**
Le même, relié en demi-chagrin, plats toile .... **7 »**

G.-A. HEINRICH

Doyen honoraire de la Faculté des lettres de Lyon.

Histoire de la Littérature allemande. Seconde édition. 3 volumes in-8° **22 50**

Ouvrage couronné par l'Académie française.

G. CHASSIOTIS

Ancien directeur du lycée de Péra.

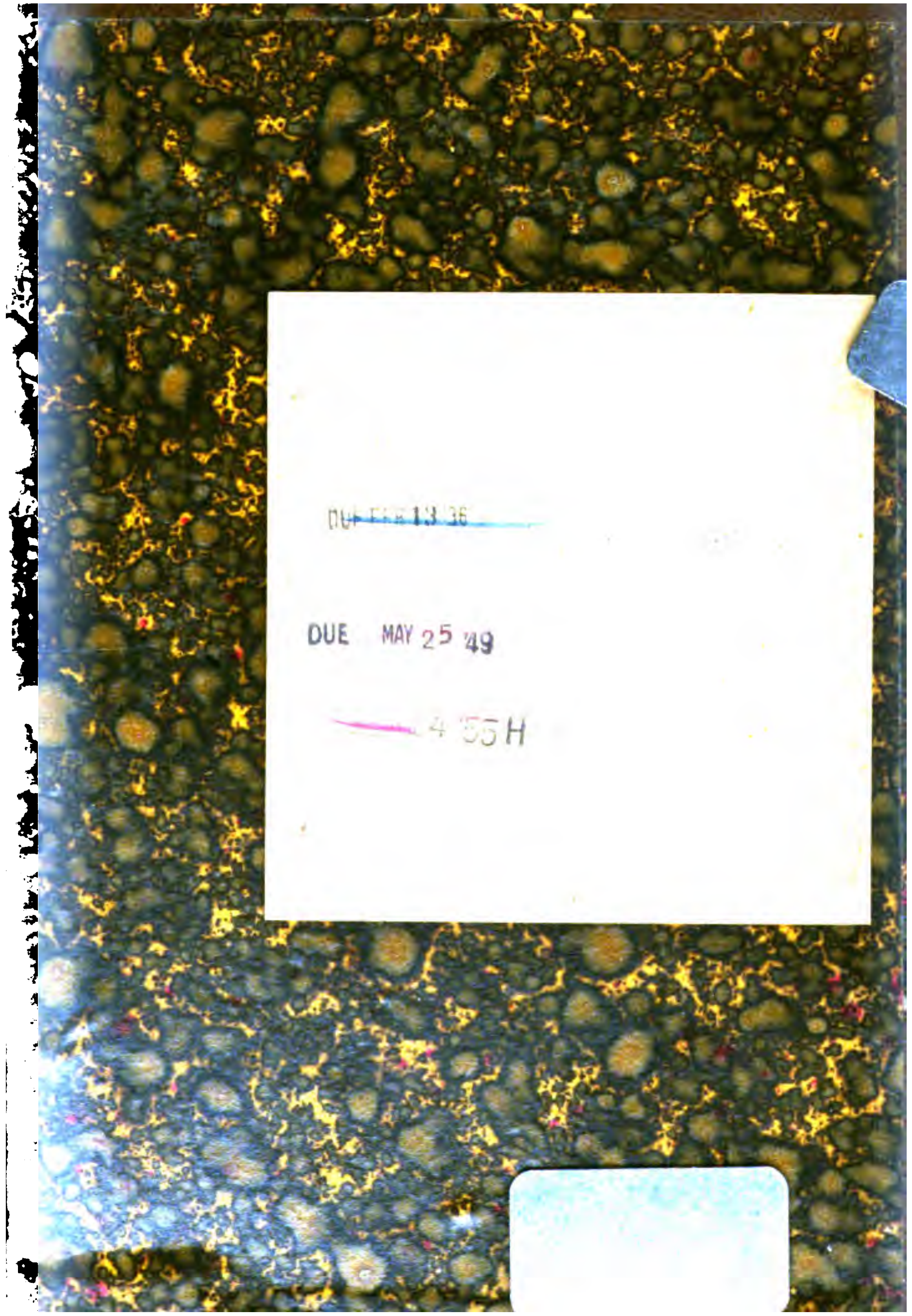
L'instruction publique chez les Grecs, depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours. Avec tableaux, statistiques et quatre cartes figuratives en chromolithographie. Un fort volume grand in-8 .... **15 »**

PYPINE ET SPASOVIC

Histoire des littératures slaves. Littérature des Bulgares, Serbo-Croates, Yougo-Russes. Traduit du russe par ERNEST DENIS. Un fort volume in-8 de 630 pages. **5 »**

LE PUY. — IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.




DUE 13 36
DUE MAY 25 '49
4 '55 H

